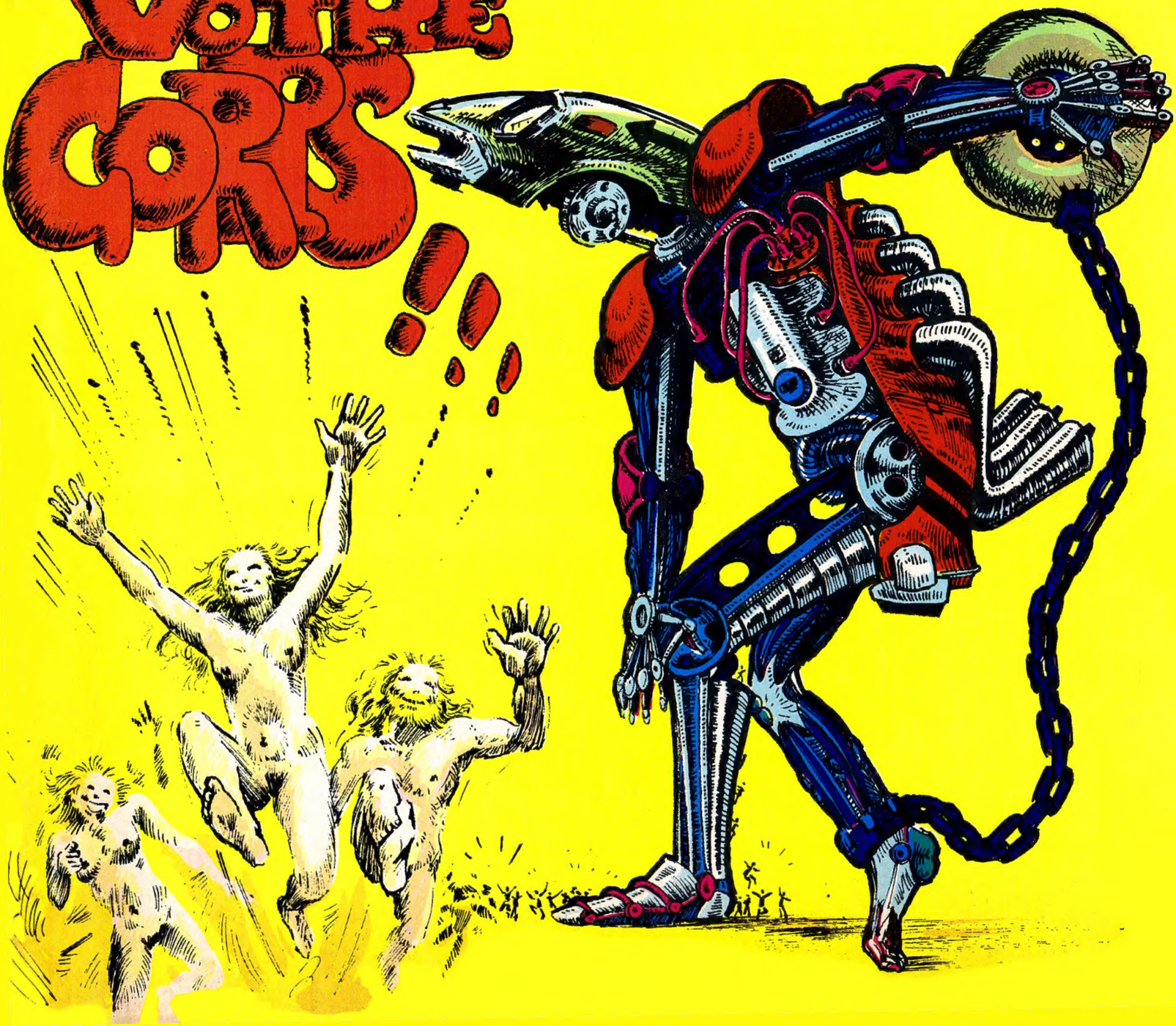
N° 26 DÉCEMBRE 1972

NOVA-PRESS

# ACTUEL

MENSUEL 4 F.

## LIBÉREZ VOTRE CORPS !!!



**ATTENTION, LECTEURS**

D'abord, **nous préparons un numéro sur l'enseignement parallèle et la situation dans les lycées et C.E.T. Pour cela, nous aimerions que vous nous disiez un peu comment ça se passe de votre côté, horreur, absurde, joie ou répression, actions ou désarroi, réformes ou rien du tout. Ce numéro devrait être le prochain et** il nous faudrait vos lettres très vite, **avant le 12 décembre.**

Ensuite et surtout, **nous en avons un peu marre de déblatérer et nous ferions bien** un nouveau numéro réalisé par les lecteurs **dans le genre de celui de février 1971, pour savoir aussi ce que vous pensez et ce que vous voulez. Récits de la vie quotidienne, la folie, la sagesse, l'usine ou la fête. Vos jugements sur la politique et la France de 1973, informations, nouvelles et poèmes, dessins. Nous espérons l'ample moisson d'il y a deux ans.** Il nous faudrait vos écrits avant le 5 janvier. **Dans ce numéro, il y aura aussi un point sur l'underground en Europe, France comprise. Alors, si vous avez des informations à communiquer ou des adresses à donner, en province notamment, nous attendons. Merci, merci.**

Actuel

## La chiourme en grappes

On va frapper à la porte que l'annonce dit... et on entre dans une grande maison qui a tout du château... et c'est une grosse matronne aux cheveux roses qui vous montre du doigt le dortoir... Ah bon ! Mais dès le premier jour on s'est fait remarquer... avec nos deux piquets de retard sur les autres...

Pourquoi ils vont si vite qu'on se demandait ?

(Raisonnement logique : moins on va vite, plus ça dure de temps et plus on gagne d'argent...)

Peu après, on a appris que pour la plupart des gens du coin leur maison appartenait au patron... on comprend pourquoi ils courbent l'échine toute la journée.

On a travaillé quelques jours... le patron toujours derrière notre dos... à couper les grappes qu'on oubliait (faillite ! faillite ! qu'on gueulait). On a fait nos 9 heures par jour... Boulot monotone qui ressemblait en tous points au travail à la chaîne à la seule différence que les ouvriers de chez Renault ont 10 minutes pour casser la croûte et que nous on les avait pas...

Mais tout a commencé quand des touristes allemands sont venus filmer les joyeux vendangeurs en plein travail : ça nous a fait penser à l'illustration d'un certain « livre d'heures », d'un certain Duc où l'on voyait les seigneurs et gentes dames regarder du haut de leurs destriers les serfs courbés...

Mais voilà pis :

Tous les jours, un des employés du patron nous parlait de sa femme qu'il avait pas vu depuis 15 jours (il travaillait depuis peu et il avait pas encore emménagé)... Un dimanche, sa femme et ses parents ont fait 200 bornes pour le voir... Ils sont arrivés à 11 heures... le patron a dit : « tu attendras midi pour aller les retrouver ». A midi, du bonheur plein le cœur, il est parti les rejoindre au restaurant... Un type est venu de la part du patron lui dire qu'à 1 heure et demi, il devait être dans la vigne... vous avez déjà vu un mec de 26 ans chialer en portant des caisses ?

L'autre caviste s'en allait parce qu'il était pas assez payé pour le boulot qu'il faisait. Pour 12 heures de boulot par jour, on aurait pu lui donner plus de 100 tickets... Et ça été le grand dégoût : de voir ces Portugais qui venaient avec les femmes et les gosses de 12 ans... Le patron les emmenait une demi-heure plus tôt sous prétexte qu'il devait faire deux voyages. (« Pour vous réchauffer, vous avez qu'à commencer à travailler », qu'il disait...) Je propose simplement de demander à tous les les mecs qui ont fait les vendanges d'envoyer des adresses de patrons chez qui y vaut mieux pas aller...

Comme ça, l'été prochain, on publierait un mémento des vendanges... Si une bande de 20 ou 30 freaks peuvent se retrouver chez le même patron au lieu d'être disséminé... L'union fait la force...

Je voudrais pas qu'il y en ait qui partent avec une grande espérance, du cœur et qui reviennent comme moi : déçu et plein de révolte.

**Jean Bukeau, 17, avenue du 14-Juillet, 58300 Decize.**

## Les syndicats, pourquoi pas ?

Il manque une enquête spécifique sur le syndicalisme dans votre répertoire. Le syndicalisme continue d'intéresser des milliers de personnes et ni le gauchisme ni la nouvelle culture n'ont épuisé le sujet. J'en veux pour preuve mon expérience personnelle. Je pensais à l'époque du F.L.J. que le syndicalisme « était une affaire de vieux ». Maintenant que j'ai passé six mois à travailler dans un hôpital et après qu'il me soit arrivé de nombreux avatars, j'ai la preuve qu'il peut encore servir. C'est d'ailleurs pour cela que des milliers de gens s'en servent ! Bien plus, il peut encore servir en conservant et en faisant fructifier d'expérience de mai 1968 et d'après...

Un exemple pris sur le lieu où je travaillais il y a quelques temps. J'ai les cheveux longs, je m'habille « freak », j'aime bien rire, dire ce que je pense aux gens et je ne peux supporter l'autorité imbécile. Eh bien, malgré cela, des gens de la C.F.D.T. m'ont aidé à défendre ma façon d'être dans le travail, attaqué de toutes parts par les autorités et les mœurs conservatrices.

Le contenu du syndicalisme s'est sensiblement modifié depuis mai 1968 dans la mesure où des gens ouverts y travaillent et y mettent à l'œuvre l'esprit « changer la vie » hérité de mai 1968. J'en ai rencontré et à l'heure où tous les partis politiques revendiquent ce changement de la vie sans y avoir jamais pris part, ils peuvent avoir un certain poids. Il suffit de les faire parler. **Patrick Veyret.**

## Au nom de l'amour

*Moi aussi je vais vous parler de ma vie amoureuse. Je n'ai eu que trois amants. Le premier ne me plaisait pas du tout. Lycéen boutonneux, satisfait de lui, poilu et politisé à souhait, en amour il ne s'y connaissait pas du tout. Il n'arriva pas à me ravir ma virginité. Toujours vierge mais de moins en moins de bonne humeur et avec la moitié moins d'illusions, je me mets en quête d'un autre mâle viril. En voici un hippisant au possible, d'une sensibilité excessive et comédien, et vlan ! Par un concours de circonstances je me retrouve un mois avec lui. Horreur. Pas de parents, rien. Libres quoi. Hé bien malgré cela j'en suis ressortie aussi vierge qu'avant mon départ. Là j'ai refusé tout net de lui offrir ma virginité. Ah non ! Nous jeunes filles avons encore un culte de notre hymen même si c'est celui de s'en débarrasser vite et bien. Alors non aux mufles, phallocrates les plus puissants mâles, au loin ! Je resterai célibataire, que je me suis dit. Un festival, une couverture, un beau hippy hop ! plus de virginité. Malheureusement je ne jouis pas et en viens à être écœurée de cette vie de* cons. *Au nom de l'amour on me fait supporter déplaisir et douleurs... Non content de m'avoir mon maître phallocrate m'a mal eu. Il m'a fait mal au cœur mais aussi à l'utérus. J'ai une lésion et à chaque rapport je souffre. Je suis même obligée de faire semblant de jouir pour que mon mâle le fasse plus intensément.*

*Pour finir je dirais que l'amour me dégoûte, que mon corps est foutu (nerfs, cœur), et je débecte les mâles y compris les toubibs et psychanalistes. Ajoutez à cela une horreur du lycée, deux tentatives de suicide. Alors ? La vraie vie ? L'amour ?*


**Rédaction :**
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Jean-Paul Ribes
**Secrétariat de rédaction :**
Claudine Maugendre
**Maquette :**
Claudine Maugendre
Didier Chapelot
**Administration :**
Anne
**Publicité :**
A.B. Kamir
**Secrétariat :**
Jackie
**Composition :**
L.I.T.O.
4 ter, rue du Bouloi
Paris-1er
**Photogravure montage offset :**
Eurographic :
32, rue des Annelets,
Paris-20e
**Tirage :**
Istra-Strasbourg
16, avenue Hoche,
Paris-8e
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.
**Ont participé à ce numéro :**
Nathalie Amoureux
Benjamin Baltimore
Patrice Blanc-Francart
Dominique Desanti
Devil Duke
Me Maurice Fillette
Yves Frémion
Roland Gegenback
Dr Hachis-Buisson
Frank Herbert
Hugues Hénique
Guy Hocquenghem
Philippe Hupp
Martine Huppy
L'Hyène Fétide
Anne-Marguerite Jacques
Basilou Koffman
Monique Laudouar
Albert Le Duc
Henri Lefebvre
Léon Marguerite
Gomez
Jean-François Reuterre
Laurent Sagar
John Vetebay
Jean-Philippe Zipper

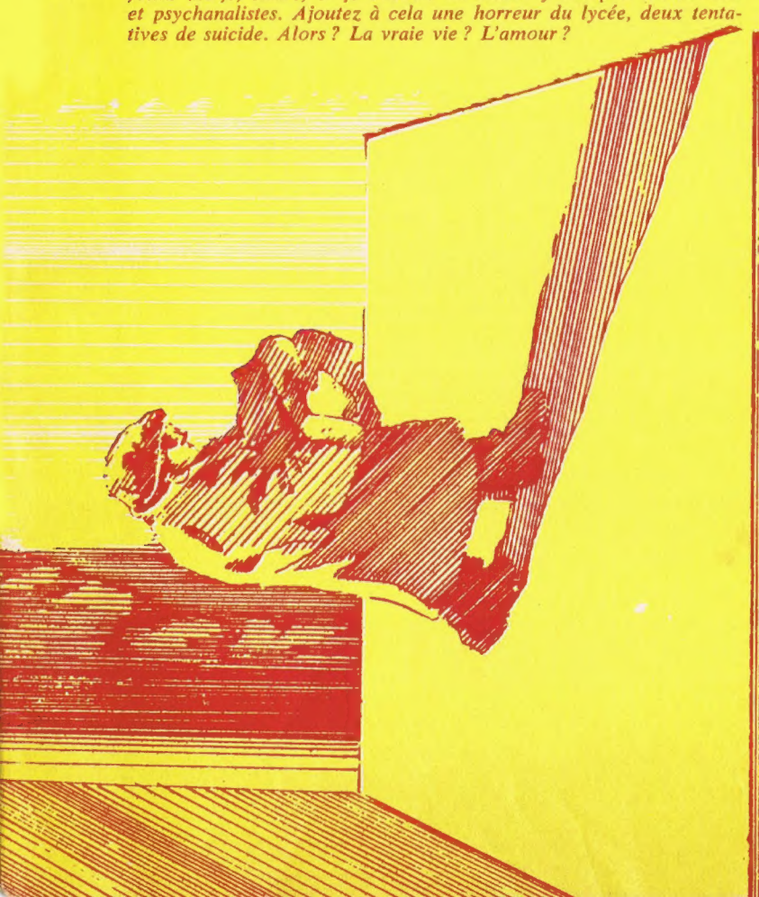


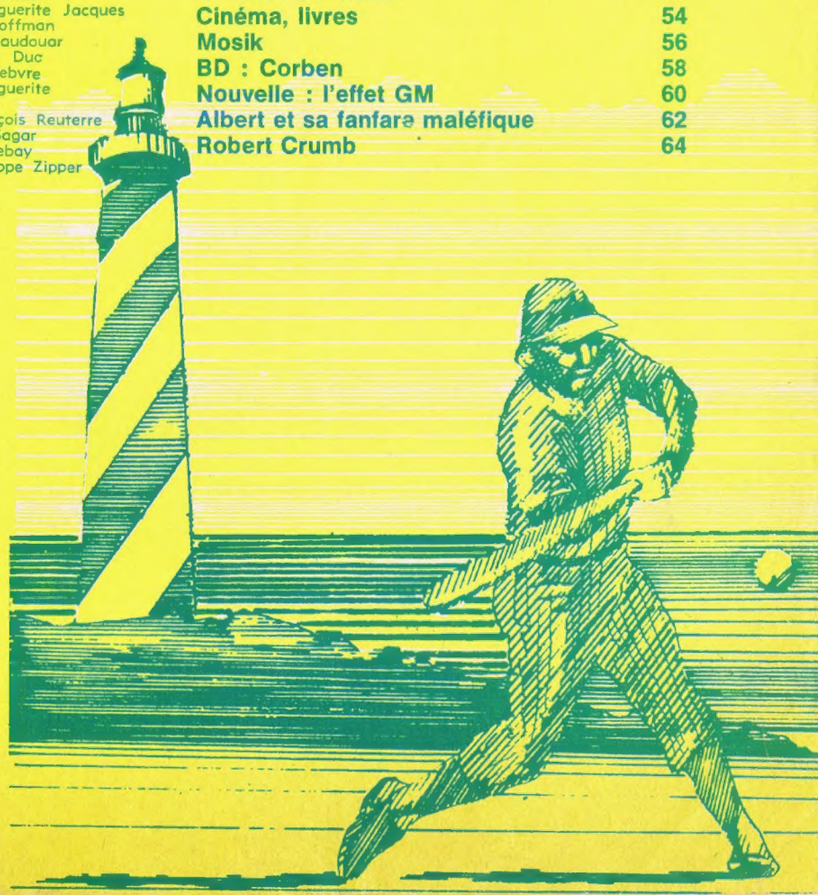
**ACTUEL N° 26**
**Décembre 1972**
**2, impasse Lebouis**
**75014 Paris**
**Tél. : FON. 47-20**


# sommaire


Les lecteurs parlent aux lecteurs 2
Libérez votre corps !
- Pas touche ! 6
- Henri Lefebvre 7
- Massez-vous les uns les autres 9
- Il est temps de jouer au docteur 12
- Novembre noir 17
- Le cerveau 18
- Le corps et l'Asie 22

En attendant le grand soir 25
BD : Le voleur de coin 28
Underground 30
Ecologie 32
Combines 35
Petites annonces 36
Underguide, pieds divers 41
Libérez le Parisien 42
Nez à nez avec Krivine 44
Les trois premières salopes 48
Le rock de Nixon 51
Cinéma, livres 54
Mosik 56
BD : Corben 58
Nouvelle : l'effet GM 60
Albert et sa fanfare maléfique 62
Robert Crumb 64

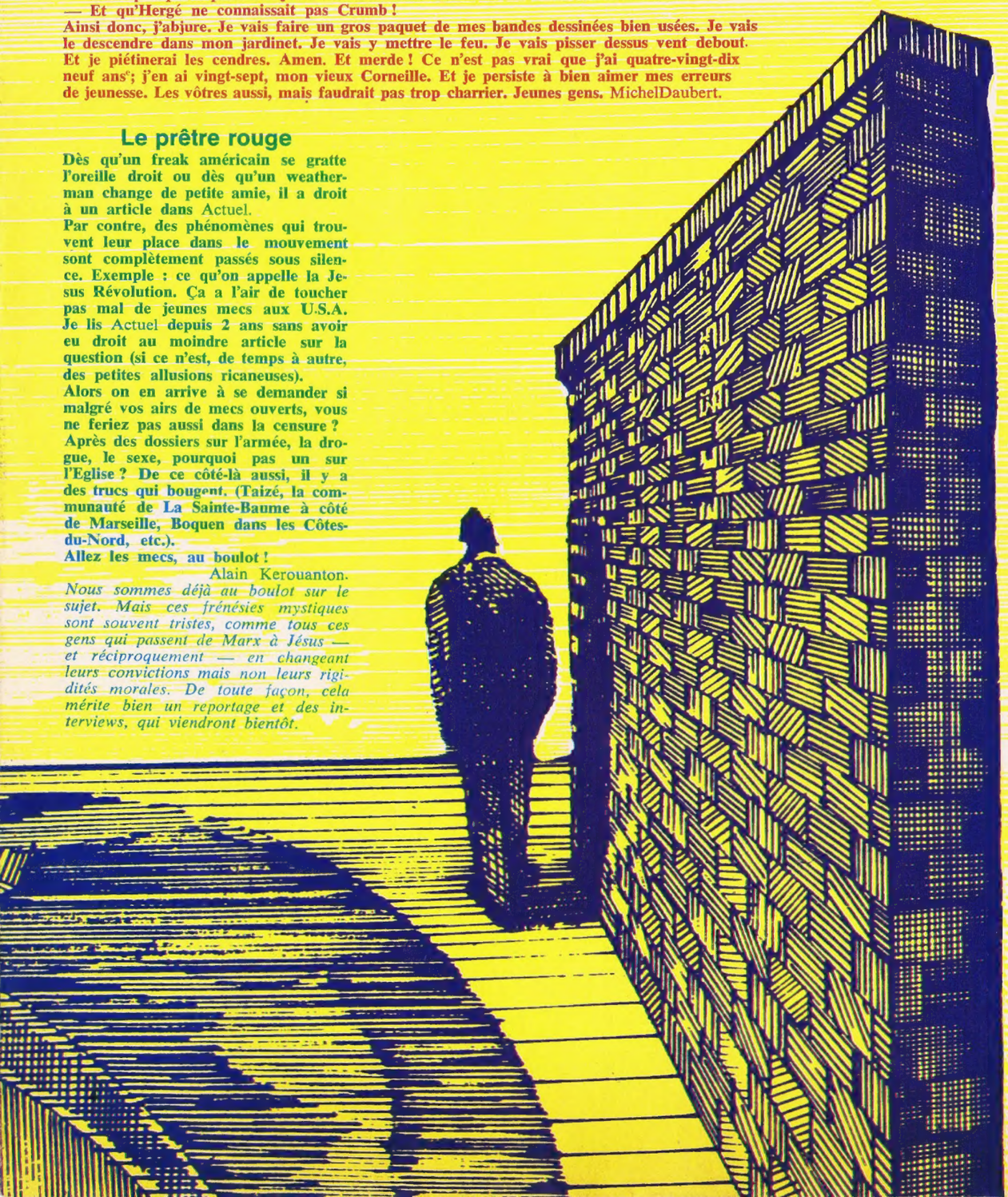


## Tintin, j'abjure

**Mon grand âge ne m'autorise plus aujourd'hui qu'à dresser le bilan de ce que fut ma vie. Et singulièrement, puisque de plus en plus j'y retombe, de mon enfance. Donc, avant de disparaître, je souhaite vous confesser mon péché capital, la faute de jeunesse qui est l'origine de tous les vices dont mon existence n'a été qu'un immonde catalogue.**
**J'ai lu « Tintin ». Eh oui, jeunes gens, je l'avoue, j'ai lu « Tintin ». Tel fut mon péché.**
**Mais j'implore la clémence des grands prêtres de la nouvelle culture : comment l'insouciant bambin que j'étais pouvait-il déceler la moindre malice dans les beaux albums illustrés que de chrétiens parents lui offraient en cadeau de fête ? Je trouvais ça plutôt marrant, joli à voir et souvent passionnant. C'était « Tintin », et Tintin c'était mon copain.. On ne m'avait pas encore mis en garde contre les mauvais camarades.**
**Et j'ai lu tout « Tintin » ! Sans penser à mal, jamais. Je le jure.**
**Jusqu'à ce crépuscule où, déchiffrant d'une loupe ébréchée que ma main tremblante dirige mal, déchiffrant, dis-je, maladroitement, votre belle revue, je trouve enfin la voie du salut grâce au courageux article de votre collaborateur Mab Trognon, article excellemment intitulé : « Tintin et Milou vendent la peau de l'U.R.S.S. ».**
**Vous avez raison, je le comprends maintenant, de démasquer ce redoutable Hergé, ce suppôt du grand capital, ce mauvais génie de l'intox, ce bleustein-blanchet de tous les impérialismes, colonialismes et racismes réunis, ce casseur de nègre, ce moshe-dayan, ce marcellin et sa horde de petits-mickeys CRSSS...**
**...dont l'idéologie pernicieuse me fut tout ce temps une règle de vie.**
**Il importe que vous poursuiviez sans relâche la démystification de ce sinistre M. Hergé. Que vous préveniez notre belle jeunesse des germes malins contenus dans l'œuvre de cet esthète déliquescent.**
**Je pousse ma confession plus au vif. Je m'en vais vous dire par le détail quels ravages « Tintin » a exercés sur ma conscience :**
**— J'ai cru dur comme fer que tous les noirs étaient des Banania.**
**— Que tous les bons jaunes étaient chinois et jeunes.**
**— Que tous les flics étaient soit des Incorruptibles soit des agents de la circulation.**
**— Je n'ai pas remarqué la curieuse « amitié » de Tintin et du capitaine Haddock ; ni l'étrange « attachement » de Tintin pour Milou ; ni ce qu'il pouvait y avoir de troublant dans le ménage Dupond-Dupont ; qu'il n'y avait pas place pour les jolies femmes dans cet univers de « vrais hommes »...**
**— Et qu'Hergé ne connaissait pas Crumb !**
**Ainsi donc, j'abjure. Je vais faire un gros paquet de mes bandes dessinées bien usées. Je vais le descendre dans mon jardinet. Je vais y mettre le feu. Je vais pisser dessus vent debout. Et je piétinerai les cendres. Amen. Et merde ! Ce n'est pas vrai que j'ai quatre-vingt-dix neuf ans ; j'en ai vingt-sept, mon vieux Corneille. Et je persiste à bien aimer mes erreurs de jeunesse. Les vôtres aussi, mais faudrait pas trop charrier. Jeunes gens.** MichelDaubert.

## Le prêtre rouge

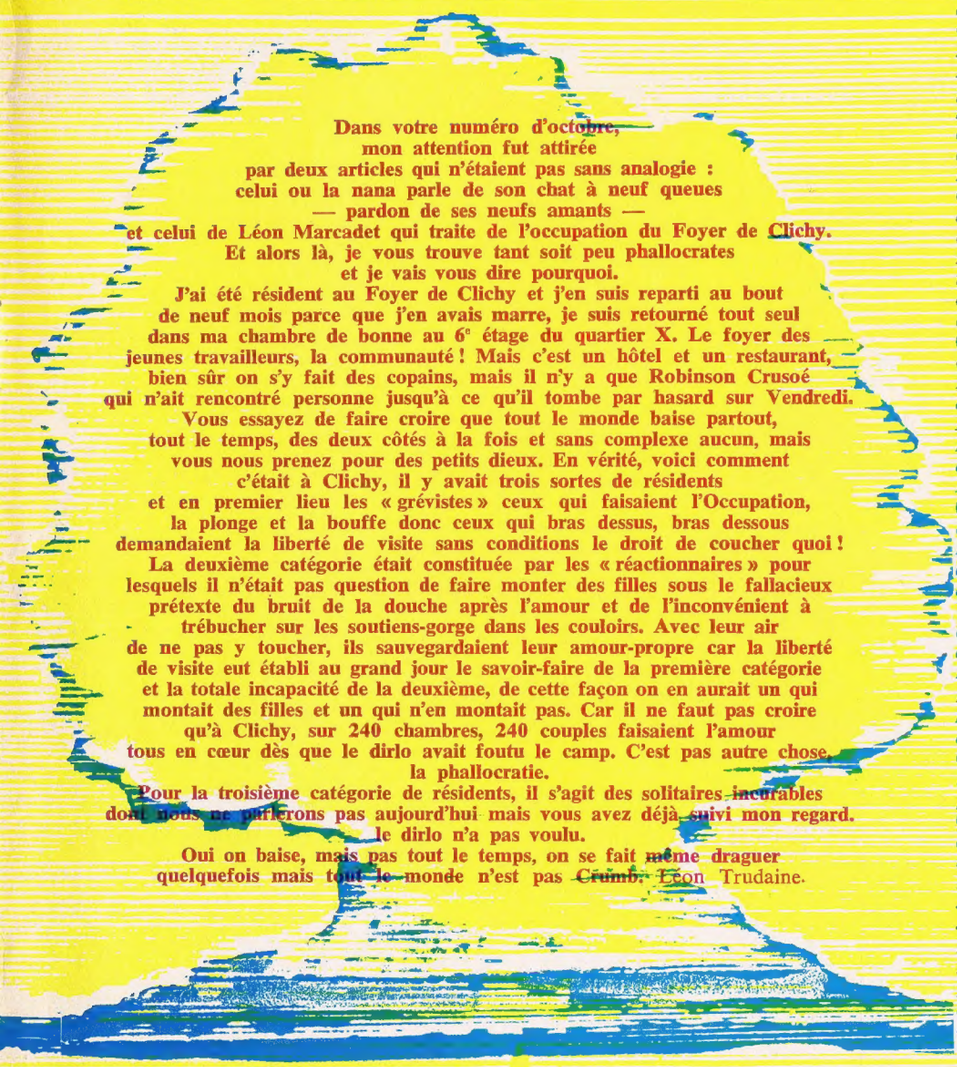
**Dès qu'un freak américain se gratte l'oreille droit ou dès qu'un weatherman change de petite amie, il a droit à un article dans** Actuel.
**Par contre, des phénomènes qui trouvent leur place dans le mouvement sont complètement passés sous silence. Exemple : ce qu'on appelle la Jesus Révolution. Ça a l'air de toucher pas mal de jeunes mecs aux U.S.A. Je lis** Actuel **depuis 2 ans sans avoir eu droit au moindre article sur la question (si ce n'est, de temps à autre, des petites allusions ricaneuses).**
**Alors on en arrive à se demander si malgré vos airs de mecs ouverts, vous ne feriez pas aussi dans la censure ?**
**Après des dossiers sur l'armée, la drogue, le sexe, pourquoi pas un sur l'Eglise ? De ce côté-là aussi, il y a des trucs qui bougent. (Taizé, la communauté de La Sainte-Baume à côté de Marseille, Boquen dans les Côtes-du-Nord, etc.).**
**Allez les mecs, au boulot !**
Alain Kerouanton.
*Nous sommes déjà au boulot sur le sujet. Mais ces frénésies mystiques sont souvent tristes, comme tous ces gens qui passent de Marx à Jésus — et réciproquement — en changeant leurs convictions mais non leurs rigidités morales. De toute façon, cela mérite bien un reportage et des interviews, qui viendront bientôt.*



## Laissons respirer la musique

Pourquoi ne se marre-t-on plus, pourquoi **Actuel** est-il devenu à l'image de ses lecteurs, un journal rempli par des textes acides, pleurnichards, écœurés ? Pourquoi y a des gens qui se plaignent de payer 20 F pour un festival, de s'y faire chier et de trouver que les musiciens sont mal payés ?
Mais bon dieu ! Faudrait peut-être comprendre qu'il faut pas attendre pendant 108 ans que les autres fassent quelque chose pour nous, faut s'y mettre un peu.
Tout le monde parle de Fête pour un festival mais une fête c'est pas un endroit limité dans le temps, l'endroit et le prix. Une fête c'est pas un endroit où on va en treillis, en blues-jeans et en rangers (tout ça acheté aux puces pour la frime) pour poser son postérieur sur de l'herbe et pour ingurgiter deux ou trois jours de musique et en profiter pour fumer quelques joints. Si c'est ça la fête faut pas se plaindre de se faire chier. Qu'y a-t-il de spontané dans un festival maintenant ? Pourquoi n'y vient-on que dans le but d'écouter de la musique ou pour en produire. Dans le contexte actuel un festival c'est un gigantesque concert à prix réduit alors faut pas se plaindre qu'une fois l'audition finie on s'en retourne chez soi aussi seul qu'on est venu.
Imaginons un instant qu'un jour on puisse mettre des affiches annonçant un festival à... que cinq mille personnes viennent et qu'il n'y ait rien que ce qui se passerait. A voir.
Maintenant pour ce qui est des orchestres qui touchent rien, ça ça me fait marrer parce que je joue dans un groupe de Folk : on fait des fois 200 ou 300 km pour des frais d'essence et de nourriture qui sont pas toujours payés et qu'est-ce qu'on s'en fout. Quand on part avec l'idée que la musique est née parmi le peuple et qu'il faudrait la remettre à sa place afin que la rue et les places ne soient plus un endroit de passage ou un parking et que la vie dans la rue et la fête peuvent être une cause de révolution en rigolant : alors les frais c'est pas grand-chose. D'autre part, nous on a pas besoin de faire payer 10 ou 15 F pour un concert parce que la SACEM on s'en bat l'œil. Les prix vont de 2 à 5 F. Alors, même si on apprécie pas, on a pas perdu grand-chose.
Ça existe donc la pop et le free aussi, mais ils sont comme nous, l'audition n'est pas considérable faute de moyens. Alors SVP n'enfermons plus la musique, laissons-la respirer et germer partout en aidant ceux qui en ont besoin. La fête chacun la crée dans son village, dans sa rue, dans son cœur. Dès qu'il y a un peu de spontanéité on part sur un pied égal avec celui qui vient et on peut faire quelque chose ensemble. Si on organise, l'autre subit.
Maintenant à partir de ça un journal peut devenir un moyen d'information et de préparation d'idées en vue de... et non plus un ramassis de constatations aigries et d'inhibition. On va toujours répéter de 65.000 façons différentes que la vie est mal foutue, qu'on se fout de nous, etc., etc...
Faut pas l'ignorer mais faut essayer de penser à ce qu'on va faire et se dire : qu'on y est pour quelque chose.

## Tout le monde n'est pas Crumb



**Dans votre numéro d'octobre, mon attention fut attirée par deux articles qui n'étaient pas sans analogie : celui ou la nana parle de son chat à neuf queues — pardon de ses neufs amants — et celui de Léon Marcadet qui traite de l'occupation du Foyer de Clichy. Et alors là, je vous trouve tant soit peu phallocrates et je vais vous dire pourquoi.**

**J'ai été résident au Foyer de Clichy et j'en suis reparti au bout de neuf mois parce que j'en avais marre, je suis retourné tout seul dans ma chambre de bonne au 6e étage du quartier X. Le foyer des jeunes travailleurs, la communauté ! Mais c'est un hôtel et un restaurant, bien sûr on s'y fait des copains, mais il n'y a que Robinson Crusoé qui n'ait rencontré personne jusqu'à ce qu'il tombe par hasard sur Vendredi. Vous essayez de faire croire que tout le monde baise partout, tout le temps, des deux côtés à la fois et sans complexe aucun, mais vous nous prenez pour des petits dieux. En vérité, voici comment c'était à Clichy, il y avait trois sortes de résidents et en premier lieu les « grévistes » ceux qui faisaient l'Occupation, la plonge et la bouffe donc ceux qui bras dessus, bras dessous demandaient la liberté de visite sans conditions le droit de coucher quoi ! La deuxième catégorie était constituée par les « réactionnaires » pour lesquels il n'était pas question de faire monter des filles sous le fallacieux prétexte du bruit de la douche après l'amour et de l'inconvénient à trébucher sur les soutiens-gorge dans les couloirs. Avec leur air de ne pas y toucher, ils sauvegardaient leur amour-propre car la liberté de visite eut établi au grand jour le savoir-faire de la première catégorie et la totale incapacité de la deuxième, de cette façon on en aurait un qui montait des filles et un qui n'en montait pas. Car il ne faut pas croire qu'à Clichy, sur 240 chambres, 240 couples faisaient l'amour tous en cœur dès que le dirlo avait foutu le camp. C'est pas autre chose, la phallocratie.**

**Pour la troisième catégorie de résidents, il s'agit des solitaires incurables dont nous ne parlerons pas aujourd'hui mais vous avez déjà suivi mon regard. le dirlo n'a pas voulu.**

**Oui on baise, mais pas tout le temps, on se fait même draguer quelquefois mais tout le monde n'est pas Crumb.** Léon Trudaine.

## Un super-pied à Genève

*Il y a eu un super-pied à Genève le mois dernier et j'aimerais que ça se sache. J'espère que vous passerez mon article parce qu'il s'agit de Zig-Zag Communauté, que c'est un groupe français dément, et que beaucoup de gens ont eu un grand flash. Il faudrait que ce soit le plus souvent possible comme ça, avec autant de « pêche ».*
*Genève 13, 14, 15 octobre. Festival Belle Epoque.*
*En entrant, un orgue de barbarie donne le ton.*
*A l'intérieur, l'harmonie des costumes et des situations des gens plus ou moins vieux costumés 1900, d'autres non costumés, mais 1900 quand même dans leurs têtes. Des majorettes, des groupes folkloriques. Un ensemble assez « sympathique », avec des stands bouffe, Algérie, Turquie, fondue, etc.*
*Puis au premier étage à droite, quelque chose d'autre.*
*On passe devant une table « Monsieur — Ticket », on pousse un rideau... et W A A O ooo ! C'est vraiment la belle époque, parce qu'on en a rien à foutre de l'époque.*
*Music super dingue, la fête est vraiment plus spontanée, tout le monde est high, surtout à partir du samedi où il y a beaucoup de monde, freaks, chevelus, barbus et des patchs dans tous les azimuts. « Il faut rigoler » (c'est Vidal, présentateur et beaucoup plus de Zig-Zag qui l'a dit. « On a vraiment envie que tout le monde s'éclate. »*
*Des groupes suisses et allemands qui ont vraiment la pêche et qui veulent la communiquer. Deux groupes anglais Duff et Rusty.*
*Et puis... Zig-Zag Communauté formée par la réunion de gens qui partagent la même vibration, trois groupes, une famille.*
*D'abord Cristal Machine : Tim au synthétizer (voyage électronique). Philippe qui moule les paraboles de la beauté sonore (table de mixage et magnétos).*
*Les bulles qui sortent de partout, du synthi, de ton cerveau, de ton corps, de tous les corps, s'échappent, se mélangent et s'harmonisent avec les couleurs fantastiques du light-show...*
*Valérie Lagrange. Sublime. Elle fait planer tout le monde, elle berce les esprits, les corps, les murs. Sa voix est pure, douce, autant qu'elle a d'amour et de paix à donner.*
*Elle est tellement cool et belle !*
*Elle joue de la guitare, Sylvain et Patrick l'accompagnent.*
*Puis Vimanas enchaîne, toujours dans le flot, sans cassure et emmène tout le monde dans un immense éclatement.*
*Cest la fête, couleurs, joie, super bonnes vibrations.*
*La musique chauffe mais c'est autre chose que du rock parce qu'il y a l'envie de donner. Corinne, Patrick et Bobby (voix claires et fluides des deux premiers alliés à la voix très soul du dernier). Il se passait quelque chose d'autre, quelle joie, quel pied.*
*Le dernier morceau We Protest : tout le monde debout, libération.*
*Jamais vu ça !*
*Je les aime tous !*
*Il faut dire que tout le Zig-Zag était toujours présent, même quand il n'était pas sur scène : vibrations, danses, mimes, jets de confettis partout, pour communiquer le plus possible avec tous. Et aussi appel pour faire rentrer gratuitement ceux qui avaient pas de fric. Précision : les groupes ne touchaient rien, tout le fric étant destiné aux vieux du troisième âge.*

Jean-Pinou Perret-Jeanneret

# Ça nous arrangerait bien si vous vous abonniez ! C'est encore le meilleur moyen d'aider le journal

**Dépêchez-vous, il n'y a plus beaucoup d'albums de Crumb**
**40 F pour 12 numéros + offre exceptionnelle l'album de Crumb**

Mode de règlement : mandat - chèque postal - C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les trois volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à : « Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 - Paris.
Je souscris à un abonnement à « Actuel-Nova Press »
Nom : Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :
. . . . . .
Et d'intéressants nouveaux disques de l'histoire du pop :
**12 numéros + 1 disque = 45 F**
Je souscris à un abonnement à «Actuel-Nova Press» avec au choix l'un des 33 tours suivants :
☐ Jimi Hendrix (inédit en France).
☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
☐ Rod Steward et Steam Packet.
☐ Les débuts du Soft Machine.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case qui correspond à votre choix.)
Nom : Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :
. . . . . .
. . . . . .

**Complétez votre collection d'ACTUEL : Chaque ancien numéro : 3 F au journal.**
**Rappelez-vous :**
**N° 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.**
**N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? Novembre 1971, un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres.**
**Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.**
**N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.**
**N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent. Les casernes font entendre un autre bruit que celui des marches au pas. Amsterdam : provos et kabouters.**
**N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND : témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.**
**N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ : l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.**
**N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN : Pop-stars déclinantes et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.**
**N° 20 : LA DROGUE. Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.**
**N° 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.**
**N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.**

**Attention :**
1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.
2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel, et non directement au C.C.P.
3° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.
4° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement, et le facteur aussi.

# LIBÉREZ VOTRE CORPS

« Pas touche ! » La répression des sens frappe tôt et fort. Pour avoir le droit de toucher librement, sans qu'on y voie l'empreinte d'une manipulation démoniaque ou d'une agression sexuelle, il faut avoir la belle excuse de l'aveugle qui, pour le reconnaître, a le droit de manipuler le visage de son interlocuteur. Et si vous vous effondrez dans le métro, on vous hissera sans doute jusqu'au strapontin le plus proche : vous avez alors l'insigne mérite d'être « sans connaissances », ce qui réduit à néant le délicat échange tactile. Le cilice et la ceinture en poil de chameau ne sont plus de mise, le corset s'étiole derrière la vitrine des mercerles creusoises, mais les baleines de la convenance nous rentrent toujours dans la peau. Si les uniformes de l'armée grattent, ce n'est pas un hasard : je me souviens même d'un invraisemblable « maillot de corps », nid à puces en forme de minijupe qui me servit seize mois d'honnête serpillère.

Le refoulement, partout, nous brime, imprimé jusqu'aux tréfonds de notre psychisme. Direct, pendant la vie de famille. Un de nos collaborateurs se teint le cheveu et se fait cogner par son père, qui le traite de « pédé ». On ricane quand deux hommes se tiennent par la main. Delfeil de Ton n'ose pas embrasser Cavanna dans le cou — qu'il a pourtant fort propre. A quel âge avez-vous arrêté de jouer parce que vous étiez devenus trop grands. Moi, en classe de quatrième, j'étais un attardé du soldat de plomb. Krivine oserait-il serrer Geismar dans ses grands bras velus devant quelques dizaines de millions de téléspectateurs ? Un homme pleure ? Une lavette. Tout le monde camoufle ses émotions. Ton père meurt, ta mère dit : « Sois un homme, mon fils, et range ce kleenex. » Il est un âge, parfois fort tendre, où dans les bonnes maisons frères et sœurs ne doivent plus partager la même salle de bain. Michel-Antoine, notre Burnier, dort en pyjama et sa blonde et frêle voisine ne l'a jamais surpris dans sa tarzanesque nudité.

Assez ! On accuse toujours les autres de ses

propres inhibitions. Frustrations, angoisses refoulements, silence et grimace, voilà un cercle vicieux à souhait. L'instinct de mort sort sa gueule moche, et se glisse, sournois, pour limiter notre vie à l'existence productive et au loisir froid, à la baise institutionnelle, avec du style. On garde ses distances quand on n'est pas au garde-à-vous. Dans l'homme, la morale traque encore la pauvre bête, et ses instincts territoriaux, ces frontières de possession qui opposent les grands troupeaux d'éléphants. Nous sommes tous des oies cendrées : lisez donc les livres de Konrad Lorentz sur l'agressivité, et osez toucher, au risque des coups.

Les Freaks américains s'embrassent depuis que le poète Allen Ginsberg a été en prison pour s'être montré en photo enlaçant chastement son ami Peter Orlovsky.

Mais nous, jamais. Les Français sont dignes et confits. Ils chuchotent, transfèrent tout dans le commérage. Le langage et le refoulement épuisent de concert les émotions. D'ailleurs, c'est tout juste si l'on peut parler de son corps en dehors des cabinets capitonnés des médecins. Dès qu'on parle des sens, on devient ipso facto libidineux : amalgame savant et résistant imposé par le puritanisme entre le sens et le sexe. Mieux valait tout interdire ; relever ses manches (« ciel un bras ! ») comme acheter du parfum.

Ce numéro n'est pas un manifeste sexuel, nudiste, yoga ou culturiste. Rangez vos cuirasses avec vos tiroirs à penser, et regardez-vous dans une glace : déjà rouillés, le ventre noué d'émotions rentrés, de désirs ravalés, la nuque tendue, la mâchoire coincée et l'épaule prête à bloquer la matraque. Merde ! Où va votre vie ? C'est le corps qui la porte, il mérite qu'on y songe. Quant aux éternels ricaneurs, qu'ils ruminent cette vieille maxime du désert : les hyènes et les coyotes prennent toujours la fuite.

# henri lefèbvre

**Voilà des années qu'en dépit de la Sorbonne et des sectaires Henri Lefrebvre parle du corps, de la jouissance, de la musique et de ce Frédéric Nietzsche qui fustigeait déjà les misérables abstractions qui nous régissent encore. Vous qui dormiez, dansez maintenant.**

**Actuel :** Nous percevons dans certaines disciplines et certaines recherches contemporaines les signes d'un **retour au corps,** qui nous apparaît comme la voie la plus positive que puisse prendre toute « science humaine ». Nous ne voulons pas nier l'existence d'un brèche ouverte par le marxisme, puis la psychanalyse, dans un savoir occidental bêtement rationaliste et sûr de lui-même. Mais ne serait-il pas temps de les critiquer pour leur insistance exclusive sur la tête et leur mépris du corps ?

**Henri Lefebvre :** De nos contemporains, l'homme qui a le mieux parlé du corps est le poète mexicain Octavio Paz. Dans l'ensemble des philosophies, des métaphysiques, des idéologies, il distingue les « signes du corps » et les « signes du non-corps ». Il connaît admirablement tous les aspects de la pensée à l'échelle planétaire, et les résume dans cette opposition. Il accuse — à juste titre à mon sens — le matérialisme, et particulièrement le matérialisme marxiste, d'être bourré de signes du non-corps. Il ne suffit pas de parler de la matière pour parler du corps. Au contraire : on a tendance à faire du corps un objet, un fragment de matière inerte, alors qu'il est tout autre chose.

Pour parler du corps il faut être poète. Parce que le corps n'est pas seulement une référence centrale pour la pensée, mais aussi le thème de la poésie. On ne peut pas parler du corps avec les catégories de la philosophie classique. Le corps n'est pas un objet ni un sujet : il est incomparablement plus riche, plus complexe et plus inconnu.

Le corps est un ensemble de rythmes, et j'oppose à la psychanalyse la rythmanalyse, l'analyse de tous les rythmes qui traversent le corps : rythmes de ma vie, du jour et de la nuit, de ma fatigue et de mon activité, rythmes individuels, biologiques ou cosmiques. Par rythmes cosmiques, j'entends les rythmes de l'année, par exemple, ou d'autres qui nous sont encore inconnus, tous les grands cycles. Il y a dans ce domaine beaucoup de découvertes à faire — dont nous parlent déjà la musique et la poésie.

La psychanalyse brise cet ensemble, le répartit en topies, en régions, le ça, l'ego, le super-ego, le sur-moi. Elle disjoint ce qui se donne comme une unité extrêmement complexe. Octavio Paz place Marx et Freud parmi les porteurs des signes du non-corps.

**Actuel :** Marx et Freud ont longtemps monopolisé l'attention des révolutionnaires occidentaux. Le retour au corps implique aussi un retour à Nietzsche ?

**Lefebvre :** Nietzsche a le premier mené l'attaque contre les contempteurs du corps, contre les traditions juive et chrétienne. Il a construit sa poésie sur le corps et ses rythmes, à travers la médiation de la musique. Il est resté attentif à tous les cycles. Il montre qu'il y a dans le corps une des grandes énigmes de l'existence, qui reste à déchiffrer. Le corps contient à la fois la répétition — des actes, des pensées, des fonctions organiques, des cycles — et la différence, qui naît de la répétition elle-même. On trouve la même énigme dans la musique : tout y est répétitif,

et en même temps tellement différent qu'on prend toujours la musique comme symbole de l'écroulement temporel.
Il y a deux sortes de répétition : cyclique et linéaire. Frapper une série de coups de marteau, c'est une répétition linéaire, tandis que les rythmes de la fatigue, ou du désir, sont cycliques, comme la nuit et le jour, les années.
Nietzsche corrige par là le matérialisme avec son caractère mécaniste et ascétique, même le matérialisme dialectisé de Marx. Il fallait restituer la poésie. Je trouve la pensée de Nietzsche plus riche que beaucoup de celles qui l'on suivi. On y trouve déjà une théorie du désir, on pourrait aussi lui rattacher la pensée de Reich ou de Bataille.
On a très peu compris Nietzsche à son époque, en tout cas en France, où seuls lui ont prêté attention des écrivains réactionnaires comme Montherlant. On le décrivait comme un théoricien de l'autorité, presque comme un chantre de l'Etat, ce qu'il était si peu. La notion de « volonté de puissance » a provoqué de nombreux malentendus. Nietzche critique la volonté de dominer, le pouvoir. Il dit simplement que dans la grande métamorphose, la grande lutte contre le nihilisme (c'est-à-dire principalement la tradition chrétienne) doit se dresser la volonté de vivre, l'affirmation de la vie, le grand oui dit à la vie et au corps. Et il l'a dit poétiquement. Il l'a transmis, communiqué, non à travers des concepts mais par des paroles qui proclament et embrasent l'imagination.
A ce titre il faut replacer Nietzsche dans les courants de la pensée moderne, aux côtés de Marx et, dans une certaine mesure, de Freud, de Reich ou d'Heidegger. Une grande constellation à l'intérieur de laquelle il nous reste encore à discerner les véritables rapports. Il ne s'agit pas de fabriquer des éclectismes et de vagues synthèses. C'était une erreur de voir dans Reich l'artisan d'un « freudo-marxisme », et nous n'avons rien à faire d'un « marxo-nietzschéisme », ou d'un « nietzschéo-bouddhisme » ou le diable sait quoi. Tous s'insèrent dans un développement, chacun mettant l'accent sur un aspect. Marx a parlé de l'action et a dénudé le mécanisme de nos sociétés. Nietzsche parle de la joie et de la souffrance, et tente de définir une nouvelle civilisation.

**Actuel :** Lorsqu'on évoque Reich en France, on pense à ses premiers travaux au sein du mouvement communiste, on ignore complètement, on déforme ou l'on calomnie ses dernières années aux Etats-Unis, le Reich de l' « orgone therapy ». C'est pourtant ce Reich là qui a engagé une recherche essentielle sur le corps.

**Lefebvre :** Vous avez raison : je défendrai le Reich des dernières années. Il y a une énergétique du corps, que des gens comme Reich ou Bataille ont exploré. Nietzche aussi avait pressenti quelque chose en ce sens. Le corps n'est pas une machine désirante. C'est une machine double : d'un côté elle reçoit des informations, par les organes des sens, de l'autre elle accumule de l'énergie, elle se nourrit. Le corps est un centre d'énergie, pas un moteur : il accumule des énergies pour les dépenser explosivement, par le gaspillage, par le jeu, par l'éclatement. On peut se référer aux grandes métaphores poétiques, et surtout à celle du soleil, le centre d'énergie par excellence. Le corps dispose de l'excès d'énergie dans une dépense inutile qui produit la jouissance : pas de jouissance sans cet éclatement. L'apport de Bataille se place ici : il a cherché l'emploi de cette part d'énergie excessive — la part maudite — qui dans l'être humain et dans la société se dépense nécessairement et coûte que coûte. Qu'elle ne se dépense pas dans la création et elle explose dans une violence destructrice.

**Actuel :** Contre ceux qui proposent un retour au corps et une affirmation de la vie s'inscrivent de nombreux courants pessimistes : la notion d'instinct de mort en psychanalyse, un certain existentialisme et les réflexions sur l'angoisse.

**Lefebvre :** L'instinct de mort est une trouvaille douteuse de la psychanalyse. Reich le refusait — c'est d'ailleurs son point de clivage avec le freudisme. Dès qu'on fait une place à l'instinct de mort, celui-ci attaque et envahit tout le reste. On se consume en méditations sur la mort, on flirte avec l'angoisse, comme l'existentialisme qui prend en cela la relève du christianisme. J'ai retenu de Nietzsche, depuis mon adolescence, l'idée du triomphe de la vie — qu'on trouve aussi chez Spinoza, d'ailleurs. Je suis pour l'affirmation de la vie, envers et contre tout. C'est déjà assez emmerdant d'avoir à mourir sans en entendre parler toute son existence. Il y a des gens qui me font l'effet de chiens hurlant à la mort, et j'ai cela en horreur. Je proteste vitalement, du fond même de mon affirmation, et c'est cela la grande poésie de Nietzsche, la lutte contre le nihilisme.

**Actuel :** Vous avez l'impression que le conflit tend peu à peu à se résoudre, en un sens ou dans l'autre, ou qu'il y a des cycles ?

**Lefebvre :** Le conflit procède par cycles, c'est certain. Octavio Paz discerne dans les philosophies de l'Asie des phases de dépression, de nihilisme, de pessimisme et de puritanisme. En Europe, le treizième siècle fut une très belle période, la Renaissance un moment grandiose, mais très vite brisée par les guerres de religion et la grande crise européenne. Le dix-huitième siècle aussi lance de belles lueurs. En revanche j'ai en horreur le dix-septième siècle — et toute la culture française repose sur lui.
Nous tombons aujourd'hui dans une énorme vague de pessimisme et de nihilisme. Les idées pataugent dans une espèce de marécage : on ne sait plus ou on en est avec l'humanisme, on parle de désir... Elle commence à être drôlement exaspérante, la rhétorique du désir. Je m'en rends compte à travers les écrits de mes étudiants. C'est une grande mystification. On ne parle de désir que parce qu'on ne désire pas. Beaucoup de gens n'arrivent même plus au pessimisme, et se contentent d'être vaguement écœurés. La menace d'aujourd'hui réside dans l'ennui. Et même à titre personnel je préfère encore l'angoisse à l'ennui.

**Actuel :** Il y a quelques années nous vivions une période de millénarisme optimiste, sous la forme de l'utopie. On rêvait à la révolution sous toutes ses formes, et à la société idyllique qui allait en naître. Aujourd'hui le millénarisme a changé de sens, il est devenu pessimiste. On attend l'apocalypse, la fin du monde.

**Lefebvre :** C'est un bel exemple de pessimisme. Les gens sont pris d'énervements collectifs. Ils veulent absolument une ouverture, un débouché, ils s'embarquent dans une utopie optimiste. Mais elle reçoit de rudes coups, ele fuit sans qu'on puisse la retenir, et se transforme en son contraire, la vision apocalyptique. Le retour au corps devrait servir à éluder de telles crises.

**Actuel :** Ne pensez-vous pas aussi que les technocrates ont entrepris d'intégrer l'idéologie du plaisir en la désamorçant ?

**Lefebvre :** Il ne s'agit pas de plaisir, encore moins de joie, mais très piteusement de satisfaction. La satisfaction vient apaiser un besoin défini, classable, contrôlable, au travers d'un objet. Cette conception aboutit inévitablement au malaise : même si l'on satisfait un besoin particulier, tous les autres besoins se mettent à grogner dans leurs coins et se transforment en désirs insatisfaits.
La polémique plonge plus profondément va bien plus loin que les querelles des différentes écoles de psychothérapie, ou que les tentatives des technocrates. Elle porte sur le sens même du langage et des signes. Il y a des gens, très nombreux, pour qui les signes s'enchaînent avec une rigueur logique, et pour qui le langage est un noyau, un centre de scientificité. Il y a une autre théorie du langage, qui procède d'ailleurs de Nietzsche, et qu'on peut trouver dans **Le livre du philosophe.** Le signe — verbal ou graphique, l'image, le son — reste quelque chose de mort, et de porteur de mort. Le langage est mortel. Il faut que la poésie, la musique, l'art — bref quelque chose de plus profond que le savoir — prennent ce matériau froid et glacé, le ressaisissent et l'élèvent vers un état de joie et de jouissance.

**Actuel :** Peut-être faut-il étudier attentivement les disciplines orientales pour reconquérir un savoir pratique sur le corps.

**Lefebvre :** Je ne les connais pas assez pour l'affirmer. L'Orient constitue pour moi une séduction et une fascination. J'ai essayé de la comprendre . c'est plus difficile qu'on ne pense. Il ne suffit pas de faire quelques gestes et de prendre quelques postures pour comprendre le yoga ou le zen.
L'Orient ne cultive pas l'abstraction occidentale par rapport au corps, bien qu'il ait eu des moments d'ascétisme. Il perçoit le corps d'une manière beaucoup plus concrète que nous, dans sa richesse interne. L'écriture par idéogrammes joue ici un rôle déterminant : les caractères sont des œuvres d'art, des tableaux ou des poèmes. Le discours logique ne se sépare pas de l'art, au contraire du logos occidental, cette raison manipulatrice et opératoire.
Je ne veux pas dire qu'il faille renier la pensée occidentale. Il ne s'agit pas d'exclure le rationnel, le cerveau. Par exemple, je refuse de choisir entre le cerveau et le sexe. C'est une mutilation. Il faut garder les deux, et empêcher la tête d'aller de son côté. Certes, les signes du non-corps se rattachent au fonctionnement autonome du cerveau, à l'intellectualité, à la cérébralité. Mais je ne suis pas d'accord non plus avec la valorisation exclusive du sexe. L'image de l'acéphale, de l'être humain sans tête, qu'on trouve parfois comme illustration de textes de Bataille, me déplaît particulièrement.

**Actuel :** Historiquement, vous voyez le retour au corps se manifester ?

**Lefebvre :** Dans une certaine mesure, très maladroitement, avec bien des détours. Il y a de nombreuses philosophies du non-corps qu'on prend pour des philosophies du corps. Je pense à ce culte persistant et renouvelé de la nature. On identifie la nature au corps. La nature est menacée de destruction, beaucoup de gens s'y raccrochent. Mais ils n'abordent pas vraiment le problème, le corps comme source de joie. Le tri, voilà le travail qu'il nous faut entreprendre.
L'affirmation du corps ne peut se faire sans une véritable exploration du corps, sans des disciplines du corps dont le sport ne représente que la parodie et la caricature. Il faut arriver à constituer une culture, une pédagogie du corps. Je ne sais pas si c'est possible. Il faut briser beaucoup d'illusions. On croit souvent cultiver le corps à travers les images du corps, qui en sont la négation. Le visuel est le signe du non-corps. Le phallus, représentation du corps en image et en objet, définit le contraire du corps. Ce que je préconise, finalement, c'est une philosophie dionysiaque.

# Massez-vous les uns les autres

Défense d'effleurer, de palper, de caresser, de presser, de pincer, de frotter. Entre « partenaires consentants », les rapports sexuels fournissent le seul contact entre peaux qui échappe aux tabous de la société occidentale. Et encore : ce toucher-là se réduit souvent à des gestes stéréotypés, fonctionnels, sur des « zones érogènes » artificiellement délimitées. Une autre exception : certains hommes détiennent l'autorisation officielle de vous toucher — médecins, dentistes, coiffeurs, esthéticiens. Aseptisés, le nez froncé, drapés dans leurs blouses blanches comme dans une gaine de respectabilité, ils vous touchent avec froideur, indifférence, hauteur professionnelle. Mains neutres, dépersonnalisées, emmerdantes.

Entre les deux extrêmes du sexe et de la médecine, nous avons oublié tous les moyens-termes. Nous nous sommes brutalement coupés d'un monde grouillant de perceptions, de sensations, d'émotions, de communications. Et nous avons oublié le massage. Il faisait pourtant partie de nos racines culturelles : les Grecs en raffolaient, Socrate ne pouvait s'en passer, Herodicus — le maître d'Hippocrate — se faisait fort de prolonger la vie de n'importe quel vieillard grâce au massage, et vécut lui-même jusqu'à l'âge de cent-quatre ans. Les Romains s'en délectaient encore plus : Cicéron, Pline ou Jules César en ont témoigné. Un siècle après eux, les grands paresseux de la décadence romaine y passaient leurs journées entières, dans les bains de leurs villas, malaxés et enduits d'huiles parfumées par des équipes d'esclaves. Chacun de son côté, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois ou les Japonais ont exploré toutes les possibilités du massage : thérapie, relaxation, plaisir sensuel, érotisme. Les voyageurs occidentaux constatent avec ravissement que de nombreux «sauvages » connaissent des techniques très élaborées. En pleine ère victorienne, un explorateur anglais découvre les délices du **lomi-lomi,** aux îles Sandwiches : « Que vous vous arrêtiez pour déjeûner ou pour passer la nuit, les indigènes vous rafraîchiront par l'application du **lomi-lomi.** Pour être lomi-lomié, il faut s'étendre sur une natte et se déshabiller. Voici que vient à vous un indigène bien bâti, aux mains douces et charnues, mais à l'étreinte ferme. Il commence par la tête, descend lentement le long du corps, saisit et compresse avec un art consommé chaque muscle fatigué. Il travaille et malaxe avec une patience inébranlable. Au bout d'une demi-heure, vous voilà frais, débarassé de toute fatigue et de toute douleur, le corps et l'esprit calmés. Le **lomi-lomi** peut éliminer la fatigue, guérir les maux de tête, apaiser les rhumatismes et, chez les gens luxurieux, c'est l'un des plaisirs de la vie. »

Les explorations, la lecture des anciens, les vieux traités empêchent les traces du massage de se perdre complètement en occident. Au dix-neuvième siècle, le « massage suédois » rassemble les vieilles recettes d'un peu partout. Mais l'époque n'est pas à la sensualité débridée : le massage sera strictement médical et rébarbatif comme un cataplasme ou de l'huile de foie de morue. La figure chauve, épaisse et moustachue du Docteur Zabludowski, «professeur de massage », préside à ces martiaux ébats. Et l'on empoigne la chair des cuisses, on triture sombrement les dos, on agrippe les graisses, on comprime les genoux dans de puissants étaux, on fait craquer les articulations, claquer les chairs

**Une rue agitée du 14e arrondissement, un premier étage, aucune indication sur la porte. M. Picard fait profession de kinésithérapeute mais il faut le chercher pour le trouver. Petit homme extrêmement accueillant, il donne dès l'abord une étonnante impression de robustesse et de décontraction ; on se sent bien auprès de lui, la conversation se fait sans effort. Il m'avouera — en fin d'entretien — qu'il pratique le bouddhisme zen. Que fait-il avec le corps des autres ? D'abord il le regarde, et ce qu'il regarde avec le plus d'attention chez ses patients c'est leur dos. « On peut dire que tout être humain déséquilibré sur ses bases — j'entends par là ses membres inférieurs — le sera automatiquement dans sa colonne vertébrale. » « La colonne vertébrale », disait le docteur de Sambucy, dont je suis l'élève, « c'est la poutre maîtresse de l'être. C'est d'elle que tout part, que tout s'irrigue, et on a la colonne de son psychisme ».**

**Le psychisme se projette toujours dans une attitude et en particulier au niveau du dos. Un être triste se tient tristement. Un orgueilleux de façon orgueilleuse ; cela relève d'un comportement plus ou moins conscient. En revanche, on sait moins que l'inconscient — au sens où l'entend Jung — laisse des traces extrêmement visibles dans la structure physique. Prenons un exemple simple : le comportement gestuel. Si vous prenez un verre chez vous avec de bons copains, vous vous tiendrez d'une manière fort différente de celle que vous pourriez employer dans un milieu hostile. Vous n'y pensez pas, c'est un réflexe. Mais à chacun des gestes vous faites jouer des muscles, vous provoquez des contractures. Celles-ci s'accumulent imperceptiblement. Hans Celier appelle cela le stress. Cette accumulation inconsciente nous la retrouvons, nous, dans le dos de nos patients. Bien sûr, nous ne lisons pas dans le dos comme dans du marc de café, néanmoins il existe des points ou des lignes qui traduisent assez bien certains conflits de bases. Prenons le plus courant, le conflit sexuel étudié par Reich. Nous recevons fréquemment des femmes qui viennent nous consulter pour des douleurs dorsales indéfinissables. Mon divan n'est pas celui du psychanalyste.**

**On vient ici pour être massé — donc je masse. Mais qui dit massage dit en quelque sorte volonté d'être dénoué, détendu. Je dois donc saisir où se situe le blocage, cause de douleur. En général, cela apparaît vite, la localisation ne pose guère de problème. Je travaille plus particulièrement ce lieu de tension. Presque immanquablement le moment du dénouement physique s'accompagne d'un dénouement pyschologique. Le sujet éprouve le besoin de parler, d'exprimer un conflit.**

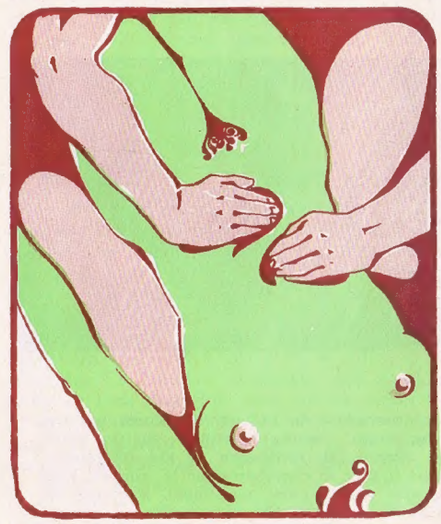
**Encore une fois, je ne suis pas psychanaliste, je ne cherche pas à faire parler ni à interpréter. Mais lorsque nous travaillons une contracture — et il s'agit bien souvent des muscles du trapèze où se localisent particulièrement les angoisses — nous créons un état de détente, de décontraction qui permettent la mise au jour d'un conflit. L'expulsion de cette angoisse créera à son tour un mieux-être musculaire.**

**LE DOS. Commencez par le dos, par exemple. Déployez les mains sur la largeur du dos, n'hésitez pas à appliquer une solide pression, appuyer particulièrement dans le sillon qui longe, de chaque côté, la colonne vertébrale. Parcourez lentement toute la longueur du dos. Vous pouvez faire face à la tête de votre partenaire et descendre des épaules aux fesses, ou le contraire, si vous êtes assis à côté ou au-dessus du partenaire, à la hauteur de ses cuisses. Dans les deux cas, revenez au point de départ en passant le long des flancs, d'une pression beaucoup plus légère. Faites le mouvement une dizaine de fois. Revenez-y après d'autres mouvements sur le dos.**

**BOURRELETS ET STACCATO. Saisissez les bourrelets de chair sur les flancs et tirez-les à l'horizontale. Vous pouvez terminer le dos par des mouvements de « percussions » : claques légères, du plat de la main, sur un rythme « staccato » rapide. Sur les bras et les jambes, on peut procéder au « drainage », excellent pour la circulation : entourer le poignet ou la cheville d'un anneau des deux mains, remonter lentement vers le tronc en pressant vigoureusement.**

**LES BRAS. Un bon truc pour le bras : le prendre au poignet, l'élever à la verticale, et le lancer d'une main à l'autre dans tous les sens, en lui faisant parcourir de grands arcs de cercle dans les airs.**

**LES JAMBES. Travaillez séparément sur chaque bras et chaque jambe. Faites jouer les articulations avec le pouce et l'index. Faites les mêmes mouvement que sur le dos : frottez sur toute la longueur du membre (placez les mains l'une à côté de l'autre, appuyez fermement, laissez glisser les mains jusqu'au tronc), pétrissez, soufflez.**



**POUR CHIER. Un mouvement spécial de frottement, le « nageur », réussit particulièrement bien sur l'abdomen et la poitrine : placez les mains de chaque côté de l'abdomen, les doigts vers le centre, faites-les glisser et se croiser au milieu en créant un gros bourrelet de chair. Répétez le mouvement trois fois puis recommencez un peu plus haut. Si vous massez une femme, n'évitez pas les seins, mais appliquez une pression nettement plus légère. En travaillant sur l'abdomen, on peut faire bien des merveilles pour la digestion et les dépôts accumulés dans les intestins, et délivrer de la constipation. Haussez les genoux de votre partenaire. Avec la paume d'une main, pressez l'abdomen en décrivant des cercles. Avec le bout des doigts de l'autre main et simultanément, décrivez un « u » le long du colon, c'est-à-dire aux bords extérieurs du bas-ventre et des deux côtés de l'abdomen.**

*illustration Nicolas Devil*

flasques, cingler les paumes. Certains massages particulièrement douloureux fournissent des satisfactions légales aux masochistes ingénieux. On invente une repoussante série de « machines à masser ». Dessins et photos de l'époque représentent le masseur et le massé tout habillés, gilets, cravates et cols durs ou robes longues. S'il faut masser la peau nue, celle-ci émergera de vêtements acrobatiquement déboutonnés.

Le massage contemporain porte encore de nombreuses traces de ces perversions victoriennes. Médical, il est glacial et ennuyeux, réfugié dans des instituts aux murs livides ou dans les hôpitaux. Suggestif — tel qu'il s'étale en annonces publicitaires dans les journaux américains — il sert souvent de couverture légale à un bordel. Dans les deux cas, on y pratique un massage plat et compétent, amputé de tous ses raffinements sensuels.

La tradition du « massage sensuel » ne s'est tout de même pas perdue en Occident. Elle s'est répandue vers les hordes jouisseuses et sans complexe de la population marginale et des freaks. Le massage sensuel n'a pas besoin d'un prétexte thérapeutique, d'un rhumatisme ou d'un muscle froissé. Il se donne pour le pur plaisir physique qu'il procure. Un peu aussi pour l'euphorie d'une religiosité païenne et souriante : le corps s'y révèle comme un temple, objet de rites sacrés. Ou bien pour la chaleur qu'il diffuse à l'intérieur d'un groupe, d'une communauté, d'un cercle d'amis, d'un couple.

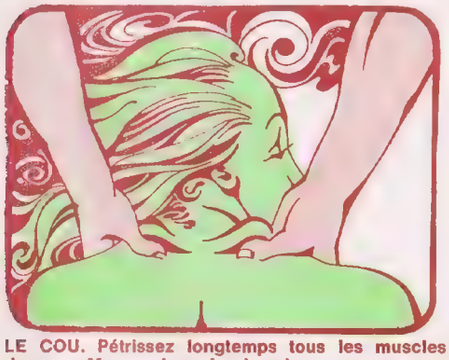
N'importe qui peut masser, inventer ses propres techniques et son style personnel. Il n'y a pas « d'art du massage » avec son savoir initiatique et ses mandarins. Il suffit de se jeter à l'eau, l'expérience viendra. Massez vos amies, vos amis, votre grand-mère, vos enfants, vos animaux. Bien sûr, les couples essaieront plus volontiers, et le massage sensuel se transformera vite en massage éroti-

**Il nous restera alors à aider le sujet à conserver cet équilibre. Fondamentalement, nous pensons que le patient se guérit lui-même. C'est un vieux précepte de la médecine asiatique que de penser que la guérison procède du corps. Nos traitements permettent la découverte de ce principe. Par exemple, il n'y a pas de guérison possible sans technique respiratoire correcte. La maîtrise de la respiration est une base de la vie. Nous utilisons donc certaines méthodes du yoga ainsi que la méditation zen. Nous sommes « religieux » au sens où nous cherchons à ce que les gens retrouvent ce qui est en eux. Rien de plus. Sinon ce proverbe chinois « Si tu vois quelqu'un qui est affamé nourris-le, si tu vois quelqu'un qui a faim apprends-lui à cultiver le riz »**

**LES FESSES. Ensuite vous pouvez pétrir toute l'étendue du dos : attrapez des bourrelets de chair, faites-les rouler entre vos doigts, malaxez-les. Utilisez le pouce et l'index, ou bien la paume et l'ensemble des doigts. Vous sentirez parfois des nœuds, des zones de tension sous la peau : insistez particulièrement dans ces endroits. Pétrissez les fesses, en plongeant les doigts encore plus vigoureusement dans la chair. Pétrissez aussi les muscles qui partent des épaules vers le cou, toujours une zone très tendue.**

**ENCORE LES FESSES. Un mouvement intéressant pour les fesses : les prendre fermement en mains et accomplir des rotations en sens inverse : une fesse dans le sens des aiguilles d'une montre, l'autre dans le sens contraire.**

**LA TETE. Le mouvement de frottement peut aussi s'accomplir sur toute la longueur du corps — particulièrement en fin de massage. Commencez les deux mains sur une cheville, et remontez jusqu'au épaules. Ou bien appuyez une main sur chaque cheville, remontez le long des jambes et du dos, redescendez le long des flancs et des côtés extérieurs des jambes. Il y a de nombreux mouvement réservés aux mains, aux pieds, à la tête. Essayez par exemple de décrire de petits cercles avec le bout des doigts le long des tempes, tandis que les pouces reposent sur le « troisième œil » — un point à peu près au milieu du front.**



**LE COU. Pétrissez longtemps tous les muscles du cou. Massez le cuir chevelu — vous en avez déjà la pratique par le shampooing. Et essayez ceci pour apaiser une migraine en quelques secondes : couvrez le front de toute une main. Placez l'autre main au-dessus pour ajouter de la pression. Appuyez de plus en plus fort, très progressivement, jusqu'au maximum de vos forces (à condition que vous ne soyez pas trop fort. Votre partenaire vous dira si vous lui faites mal). Maintenez cette pression pendant dix secondes, relâchez lentement.**

que. C'est l'un des aboutissements naturels du massage, mais pas le seul. Au lieu d'exciter, le massage sensuel préfère calmer, détendre, explorer les sensations. Les mains font peu à peu émerger de l'enveloppe de chair indifférenciée qu'est le corps des architectures, des récifs osseux, des fuseaux de muscles, et toute une série d'impressions agréables. Un massage réussi laisse dans un état de paix intérieure proche de l'effet de la méditation. Au contraire de cette dernière, ce n'est pas un plaisir solitaire, mais un continent entier à découvrir dans le domaine de la communication. Les mains parlent, et votre toucher exprime votre personnalité plus sûrement qu'aucun discours. Le corps massé répond : mouvements infimes du visage, contractions, durcissements des muscles, rythmes de la respiration. Vous ne massez pas un corps — une machine de muscles et d'os — mais une personne : vous échangez des sentiments, des émotions.

Installez-vous dans une pièce isolée — pas de téléphone, sinon décroché, pas d'interruptions importunes. La chaleur doit y être confortable, le décor agréable à regarder, la lumière adoucie. On peut masser sur une table, mais les versions courantes de la table à bouffe ou du bureau satisfont rarement aux exigences du massage (juste dimension pour accueillir un homme étendu, immobilité à l'épreuve des tractions puissantes et, comme hauteur, le haut des cuisses du masseur debout). Vous masserez sans doute au sol : votre partenaire s'étend sur un tapis épais ou un matelas. Selon les mouvements, vous êtes assis en tailleur, agenouillé ou accroupi. La personne massée ferme les yeux et se laisse manipuler, sans essayer d'aider, en se concentrant sur la sensation immédiate du toucher. Portez le moins de vêtements possible — mais n'insistez pas sur la nudité si cela doit rendre quelqu'un nerveux. Eventuellement, utilisez un drap ou une étoffe pour couvrir une partie du corps. D'autant plus que le massé peut ressentir à la longue un refroidissement : la peau huilée reste moins sensible à la chaleur.

Enduisez chaque partie du corps d'huile juste avant de travailler sur elle. N'importe quelle huile végétale en vente dans toute épicerie fait très bien l'affaire. Les raffinés la parfument — à l'eau de cologne, au musc. D'autres achètent des huiles étranges dans des magasins de produits naturels. Ou même des huiles parfumées dans les boutiques exotiques. A défaut d'huile on peut se servir de talc. Ou des mains nues, mais elles glissent moins aisément. Pour oindre votre partenaire, versez d'abord l'huile en petites quantités dans vos mains, frottez-les pour la réchauffer, puis enduisez la partie du corps sur laquelle vous allez travailler immédiatement. Placez l'huile à portée de votre main, dans un récipient qui ne risque pas trop de se renverser.

Vous n'avez pas le choix : vous devrez improviser une bonne partie de votre massage. Laissez-vous guider par vos mains, votre intuition, votre imagination. Faites-vous masser, et massez-vous vous-mêmes, vous en saurez plus sur l'effet de chaque mouvement. Un détail important : n'interrompez jamais le contact avec votre partenaire, et fondez les mouvements les uns dans les autres grâce à d'habiles transitions, comme si votre massage n'était qu'un long flot calme et voluptueux. Un massage peut durer entre dix minutes et une heure et demie. Pour vous aider, voici quelques mouvements parmi les plus répandus. Si vous voulez en savoir plus, essayez de vous procurer ces deux livres : **The art of sensual massage**, par Gordon Inkeles et Murray Todris, publié par Straight Arrow Books, et **The massage book. Devil DUKE**

**LE PIED. Le pied représente une étape particulièrement importante du massage. Des dizaines de milliers de terminaisons nerveuses s'y trouvent rassemblées et dessinent une véritable carte du corps entier. Une technique thérapeutique très élaborée permet d'atteindre toutes les parties du corps en massant certaines zones de la plante des pieds. Rien ne vous empêche d'essayer : une affection ou une faiblesse dans un organe se traduira par un point de tension, de résistance, dans la zone correspondante de la plante. Localisez-le. Massez avec les pouces, dix à vingt minutes, tous les jours ou tous les deux jours. Nous ne pouvons vous garantir les résultats. D'autres massages du pied moins ambitieux : faites de petits cercles sur toute la surface de la plante avec les jointures des doigts, ou avec les pouces.**

**LES MAINS. Des massages pour les pieds et les mains : descendez avec le pouce les sillons qui longent les tendons sur le dessus du pied et de la main. Arrêtez-vous sur le mince rebord de peau entre deux doigts. Pincez-le un peu. Tirez les doigts un par un avec le pouce et l'index, en ajoutant un léger mouvement ou de la main entre les paumes de colimaçon. Pressez les côtés du pied et le reste des doigts.**

# Il est temps de jouer au docteur

**Orgasme, cri, corps tendus et visages extasiés, l'émotion brutale a disparu de nos vies et nous trouble dès qu'elle s'exprime. L'Occident a ce grand talent du refoulement, tout doit sagement rentrer sous le pardessus et le sentiment s'entasser quelque part entre le diaphragme et le plexus solaire. Les usages codifient le mouvement, on se salue sèchement et on pleure avec retenue. Le cri prend des dimensions de scandale : essayez donc de brailler ou même de rire dans la rue. Un bon orgasme fait monter le voisin, inquiet de votre santé mentale. Alors le corps se bloque, et la tête. De nombreux psychiatres et psychanalystes, dans la foulée de Reich et d'autres, essaient de briser la nuque et de rompre les côtes aux mornes silences. Leurs méthodes provoquent d'étonnantes métamorphoses, même si leurs fins sont peut-être trop malignes.**

ETIENNE JALENQUES pratique à Paris une méthode de psychothérapie de groupe qui se veut originale, sans rentrer l'esprit des méthodes américaines. Il s'agit fondamentalement de « travailler » quatre sentiments : l'amour, la colère, la peur, la peine et deux autres plus ou moins issus des premiers : la honte et la culpabilité. Les sujets qui inspirent et bridant de façon déterminante ces sentiments sont le père, la mère, les frères et sœurs. Les partenaires sexuels ne viennent qu'en second.

Ces murs capitonnés, ces colonnes cette lumière un peu sombre qui tombe du plafond cette atmosphère feutrée sur moquette moelleuse ces fauteuils rangés en cercle où nous nous asseyons : nous sommes vingt. Vingt et un si l'on compte le meneur. Eux, ils se connaissent pour la plupart. Il n'y a que trois nouveaux dont moi. Au centre du cercle, une sorte de corbeille de sceau sur lequel on a posé un maxi-paquet de mouchoirs en papier. Pourquoi me demandai-je ? La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Pour essuyer les larmes que nous allions verser, torcher nos bouches plus ou moins baveuses après les cris. On s'installe, on se met à l'aise, on se cale aussi bien que possible sur son siège.

— Asseyez-vous bien — dit le meneur. Ça commence. « Comment te sens-tu ? » Chacun a son tour fait l'état de ses sentiments immédiats. Deux déterminations principales : j'ai de la peine ou je suis en colère. Nous n'en sommes qu'au stade de la parole, déjà pourtant ça commence à chauffer. « Parle plus fort, on ne t'entends pas », crie quelqu'un. « Je parle fort » hurle l'autre, qui jusqu'à présent murmurait. C'est un peu l'atmosphère d'un grand trip légèrement angoissant ou d'une réunion de cellule d'un étrange parti. Je ne me sens pas très bien. Eux ça a l'air d'aller, ils ont l'habitude, me dis-je. Pourtant, chez certains, l'expression à l'air bien difficile, les mots ne viennent pas, les idées se contredisent, s'embrouillent. Gabrielle et Laurence passent carrément à l'agression. « Je ne peux plus avoir de confiance en toi, tu fais comme tout le monde, tu me juges », dit Laurence. Intervention du meneur : « Veux-tu travailler ne me jugez pas. » Explication : travailler c'est chercher à expulser, à extraire, voir à exhumer ce quelque chose qui fait que ça ne va pas. C'est littéralement débloquer — au sens vulgaire comme au sens « scientifique ». Pour cela le cri. La colère. Pour le moment elle monte en Laurence. « Ne me jugez pas, ne me jugez pas. » — « Vas-y Laurence, crie, crie, crie » Tout le monde y va de son encouragement. Le premier cri, le premier sanglot, ça vous fait quelque chose. On n'en croit pas ses oreilles. Cette jeune femme qui, appuyée par nos vingt voix, hurle, sanglote, se tord les mains, expectore tout ce qu'elle peut, jusqu'à en avoir littéralement mal au ventre, ça impressionne. Pourtant, l'oreille va s'habituer, la méthode apparaît, pourquoi et le comment du cri s'éclairent en même temps que l'œil remarque cette jambe contractée sous le siège, ou les dents du voisin qui mordille ses lèvres. Mais non. On ne s'habitue pas vraiment, ou du moins il y a des surprises. Claude a demandé à travailler. Elle ne sait pas — ne veut pas savoir — quoi crier. Claude est belle, de grands yeux calmes. Elle est seule, ai-je cru comprendre. Le meneur lui suggère un thème : aimez-moi. Il s'approche d'elle, la touche. La réaction est forte : « Surtout pas ça, je ne veux pas que tu me touches. » Elle cherche à crier, se force et c'est un gémissement, un hurlement pointu et à la limite du supportable, alors que l'on avait commencé à s'habituer au cri violent, coléreux. Célina aussi, les jambes repliées sous elle, chasse brutalement la main que le meneur veut poser sur elle. Célina qui a des enfants et qui ne sait plus si elle doit tout admettre d'eux. Célina que l'on sent mutilée et qui n'arrive pas à crier. Son visage lisse se contracte. Crier : va-t-elle pouvoir, va-t-elle réussir enfin malgré les mains qui collent à sa bouche, ces mains qu'il faut tenir pour ne pas qu'elle les morde — comme Bernard qui, tout à l'heure, se prenait le cou s'étranglait

# les sens ne sont plus interdits

après avoir hurlé à sa mère : « Salope, salope laisse-moi vivre, laisse-moi baiser. » Crier. Tout son être se tend, se force, la bouche s'entrouvre, s'ouvre, ça y est. Oh, viens, viens ! Elle crie enfin.

Ah, je ne sais plus si l'on doit parler de théâtralité, car il y en a et c'est bien, ou de spontanéité. Les deux me direz-vous ? Superbement théâtral ce sanglot ? Terriblement angoissant ce cri qui ne réussit pas à jaillir de la bouche de Claude ? Mais faut-il vraiment traiter ma mère de salope, mon petit frère d'égoïste, mon grand-père de fumier ? Je ne sens pas cette colère-là.

J'avoue — je l'avouerai à haute voix — que, pour le moment, je me sens surtout l'envie de prendre la place du meneur, d'aller participer à l'expulsion du cri des autres, quitte à crier avec eux sous la belle justification d'être thérapeute. Mais revenons à eux. Mon angoisse du début a disparu. Moi aussi j'encourage Germaine qui file un grand coup de botte dans la corbeille à papier qu'elle traite de « sales curés » et elle ajoute : « Vous m'avez eue, vous avez gâché ma vie. » Beaucoup ont ri ou souri au moment du coup de botte, mais sans la moindre malignité. Et c'est sans doute cela qui m'apparaît maintenant le plus fort. On se tolère, mieux : on s'aime. Et d'ailleurs, depuis un moment, plusieurs filles se sont levées, ont pris à bras le corps leur voisin ou voisine, les ont embrassés très fort. On se prend la main aussi. On s'aide : « Vas-y, vieux, crie, crie. Bravo, ah ! c'était rudement fort. »

La salle est pleine de vibrations. On crève de chaleur. A côté de moi Philippe est en maillot de corps. Noémie, qui a seize ans, pouffe de rire — au contraire de presque toutes les femmes qui, elles, pleurent —, en traitant sa mère de râleuse et d'emmerdeuse. Léon bondit de son siège en hurlant : « Je suis en colère, en colère. » « Ça se voit. Milène agresse Paul : « Tu fais semblant d'être gentil pour cacher ta faiblesse. » « C'est faux ! » gueule littéralement ce dernier, vert de rage. Il me dira un moment après qu'il lui a fallu dix mois pour arriver à se mettre en colère. Et de reprendre de plus belle : « assez des autres, moi d'abord, moi d'abord.. »

Je ne doute plus que cette salle d'asile caricaturée, minaturisée, où chacun à son tour fait éclater une crise, se démène, délire, soit, en réalité, un lieu de bonne et efficace thérapie (sinon agréable). Ces larmes provoquées expulsent la douleur avec moins d'amertume que les pilules neuroleptiques et autres psychotropes. Et un cri bien poussé évite sans doute à quelques-uns l'horrible silence dans lequel se mure le schizophrène. Mais d'autres doutes m'assaillent maintenant. La séance a pris fin après trois heures de travail. Léon remet ses lunettes, ajuste sa cravate, enfile son imperméable gris, empoigne sa serviette. J'ai devant les yeux le vivant portrait de l'employé modèle. Alors c'est donc ça. On se fait chut du doigt, dans l'escalier, pour ne pas gêner les voisins. On va prendre son métro après un petit coup de blanc au café du coin. Horreur ! Ne s'agit-il pas d'une fabrique de citoyens sages. Et me reviennent les propos du meneur de jeu : « Tu vois, tout va bien, tu gagnes de l'argent, tu as un bel appartement, tu t'entend bien avec les gens. » Et je revois les salles capitonnées, dans l'usine japonaise que je visitais l'été dernier, où à l'heure de la pose l'ouvrier vient coller de grands coups de sabre de bois sur la tête d'un patron en paille de riz. J'exagère peut-être. Car ici ceux que l'on engueule et qu'on tue en parole, c'est papa et maman, ce sont les insupportables guignols de la famille répressive, ce qui est toujours bon à faire. Mais où est le but ? Ne s'agit-il pas de devenir à son tour bon époux, bon père, bon patron ou bon ouvrier ? Je sens que me vient brutalement une grosse colère de l'escalier. Et je ne crois pas qu'un cri suffise à me l'ôter, loin de là. Ni que j'ai la moindre envie d'en parler à un psychiatre.

**Jean-Paul Ribes**

UNE série de philosophes et de psychiatres errent depuis trente ans dans les no man's land trop obscurs du sentiment et des énergies vitales. Un institut regroupe leurs recherches dans une atmosphère plutôt molle : Esalen, le Capoune de la Californie. En France même, il n'est jamais trop tard, même au pays du **bon goût**, où l'on s'abandonne peu. A Paris, deux instituts sont en formation — poursuivant ces objectifs troubles et troublants. Le centre de développement du potentiel humain, décalqué sur Esalen, 25, rue de la Bienfaisance, Paris-8e (292-03-72), organise des séminaires dans toutes les disciplines dont il va être question. Un psychiatre, Etienne Jallenques, qui officie avenue Paul-Doumer, organise des groupes et compte développer ses activités. Aux Etats-Unis, près de cent mille personnes sont passées par ces techniques : sensiblement modifiées à la sortie.

Un lit défait, des poids, un cheval d'arçon, un tapis froissé, le petit bureau d'Alexander Lowen, psychiatre à New York, directeur de l'Institut de bio-énergétique et disciple de Wilhem Reich, n'a pas l'air digne et argenté d'une officine de psychanalyste du Faubourg Saint-Germain. La femme assez belle qui m'a précédé sort, arborant un air soulagé. C'est peut-être l'une de celles que l'on a vu hurler dans **Les Mystères de l'organisme**, le film sur Reich qui montre les pratiques de cet Alexander Lowen qui me salue et me toise d'un œil perspicace. Curieux comme les disciples de Reich, et les auteurs d'ouvrages sur le plaisir, l'orgasme et le langage du corps, offrent l'apparence convenable de fonctionnaires heureux. On se demande toujours s'ils sont eux-mêmes libérés : Freud n'était après tout qu'un sacré pisse-vinaigre.

En cinq minutes, Alexander Lowen a déjà noté quelques traits inquiétants sur mon beau visage grave : « Vous avez la mâchoire bloquée, vous parlez entre vos dents. » J'essaie à tout hasard de me justifier : « On m'a enlevé une mauvaise dent de sagesse, j'en ai gardé un rhumatisme. » — « Je ne crois pas, il existe une tension plus profonde. Votre regard aussi prend souvent la tangente, des blocages schizoïdes... il se tourne vers l'intérieur... » — « Vous savez, j'écris, alors je me retire pour observer et réfléchir. » — « Pas d'accord, je vous présenterai des écrivains bien différents... Je n'ai pas beaucoup de temps, ces jours-ci, sinon je vous prendrais pour deux heures d'exercices, mais allez donc voir un de mes collègues. »

Le collègue confirme le diagnostic. Nous passons aux exercices. En caleçon, je me mets au garde-à-vous, raide sans y prendre garde. Il me pousse, je manque de tomber : « Vos articulations sont verrouillées, une dureté, une résistance.. » Exact, la dernière fois que j'étais dans cette tenue grotesque « en public », c'était pour la visite médicale du conseil de révision. Il fallait se tenir droit comme un i, sérieux. Un réflexe bien ancré. « Allez, relax, dit Walter, quand vous sortirez, après les exercices, vous verrez comme les couleurs de la rue seront chaudes. »

A New York, où la mode des façades est au gris pourri panaché de marron sale, cela peut s'avérer une expérience intéressante. Walter m'arqueboute sur le cheval d'arçon, dans la position de gymnastique dite « du pont », appuie violemment sur les côtés et me fait respirer profondément. Puis, après d'autres mouvements respiratoires, je m'étends sur le lit. Je dois frapper violemment le matelas des jambes et crier : « non ! non : non ! ». Je n'arrive pas à m'exécuter franchement. Walter rit. Cela doit être le symptôme d'une réticence à s'affirmer. Rien à faire. Voilà qu'il m'empoigne par le cou et qu'il serre violemment. J'ai mal et je gazouille un « non ». Légère inquiétude. Il triomphe : « Tu vois, petit salaud qui se croit malin, tu as la nuque toute raide, mais tu n'as pu cacher ta peur... » Je sors d'assez bonne humeur, il y a eu une certaine décharge énergétique, la rue apparaît presque joyeuse.

La bioénergétique n'est que l'une de ces curieuses thérapeutiques, qui ne se résument pas au corps mais prennent comme champ d'action l'individu tout entier, s'attaquant simultanément à la tête et à la plante des pieds, dans leur unicité, traquant l'émotion et la névrose où qu'elles se terrent. Tous les malheurs s'inscrivent dans le corps, l'histoire d'une vie se lit sur la peau. La psychanalyse traditionnelle vigoureusement rejetée, le baratin presque interdit — le concept tue —, la reconquête des sens perdus des centaines d'instituts

pratiquent ces techniques. Sensory awakening, le réveil des sens. Gestalt therapy, psychothérapie de groupe, Yoga, Zen et tout à la fois. Il s'agit de retrouver son corps, il y a mille façons de prendre son pied et pas seulement dans l'amour.

## Et vive le paganisme !

Voici enfin la grande réaction païenne contre l'éthique du travail parcellaire. Les médecins, les poètes, les psychiatres et les masseurs qui s'attaquent aux normes morales s'avouent porteurs d'une grande philosophie de « l'homme nouveau », en marge du politique, au-delà de la lutte des classes, transcendant tous les conflits. En réduisant d'un coup la grande division de la tête et du corps, en ouvrant bien grand, et plus ou moins sans drogues, les portes de la perception, à la recherche des sens perdus, vers l'exploration de nouveaux possibles, le bonheur est à nous. La société changera après les hommes, elle n'aura pas le choix. « Que les ricaneurs prennent garde ! dit l'un des psychiatres. Les gauchistes vivent souvent dans la frustration : le sacrifice du plaisir d'aujourd'hui à la révolution de demain finit par les coincer, ils terminent dans la névrose, aigris et morbides... en admettant qu'ils ne l'aient pas été dès le début. » Sérieux, en plus.

Le mouvement s'est organisé sur la côte Ouest des Etats-Unis. Esalen, près de Big Sur. Le Tibet planant des premiers beatniks, le refuge d'Henry Miller, où les imposantes collines entaillées de canyons et d'énormes séquoias, s'enfoncent avec superbe dans le Pacifique. Il y a dix ans, l'endroit apparut propice aux grands mélanges. Mike Murphy, fondateur d'Esalen, est un ancien étudiant en

théologie dont les amarres puritaines ont cassé quand il a séjourné dans l'ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry. Un visage poupin, des yeux gentils, presque trop. « Personne n'encourage le développement profond de l'individu, dit-il. C'était, autrefois, le rôle des religions. Le puritanisme nous a châtrés, l'éducation nous verrouille, la politesse et le langage nous rétrécissent — on nous apprend à dire « j'ai mal à **la** tête », comme s'il ne s'agissait pas de la nôtre. La plupart deviennent, sans le savoir, des pantins propres à produire et à se reproduire. Ils vivent figés dans le malheur et carapaçonnés d'agressivité. Au lieu de les aider à se libérer, la psychanalyse les encourage plutôt à supporter la merde ambiante. Je crois, comme J.D. Salinger l'écrit dans **Franny et Zoe,** que les psychanalistes sont coupables du plus grand lavage de cerveau du siècle. Il est temps de sortir des rôles, de quitter l'uniforme, de vibrer avec le monde. Esalen veut créer un nouveau style d'écuation, l'équivalent moderne de l'homme de la Renaissance, mélanger sans préjugés les techniques chinoise du V^e^ siècle, les méthodes indiennes ou tantriques, les acquis de la cybernétique, la psychologie moderne, les arts martiaux japonais, etc. »

Que vive l'éclectisme ! Aux réunions qu'Esalen organise, tous les anticonformistes du nouveau paganisme trouvent place. Alan Watts, le psychologue Abraham Maslow, la danseuse Anne Halprin, l'astrologue Dane Rudyan, le savant John Lilly, l'homme qui converse avec les dauphins, et bien d'autres. L'origine idéologique d'Esalen se trouve aisément. La psychanalyse, par son travail sur l'inconscient, a montré la voie. Dès ses premiers livres, Wilhem Reich l'a raccrochée à l'analyse politique et marxiste puis, après la guerre, au fonctionnement biologique du corps dans **l'Analyse caractérielle.** Le Boudhisme Zen a montré qu'il fallait savoir s'effacer pour sentir le monde. Le philosophe anarcho-existentialiste Paul Goodman et le psychiatre Fritz Perls — élève de Reich à Berlin — tous deux récemment morts, ont jeté dans **Gestalt Therapy** (en traduction chez Payot) les lignes des nouveaux équilibres de l'émotion de la chair et de l'esprit : en dénonçant dès 1947 les divisions tragiques du langage courant, l'expression de notre dissociation en robots flippés :

**Le « corps » et « l'esprit ».** Cette division reste très répandue, même si les meilleurs médecins admettent l'unité psychosomatique de l'individu. Elle trouve son origine dans le choix renouvelé et inconscient d'un organisme soumis en permanence à des situations d'urgence et de danger. Cette coupure, inévitable et presque endémique, porte la responsabilité de la tristesse et de la laideur de notre culture.

**« Le soi » et « le monde extérieur ».** Cette dichotomie constitue l'acte de foi de notre science occidentale moderne.

**« L'émotionnel » (subjectif) et « le réel » (objectif).** Encore un axiome de base de la science. Il provient d'un refus du contact et de l'engagement personnel. On isole les fonctions sensorielles des fonctions motrices. Nous déclarons que le réel est par essence un « engagement ».

**« Infantile » et « adulte ».** C'est le malaise de la psychothérapie elle-même, provoqué par la personnalité des thérapeutes et le rôle social du « traitement ». Les qualités de l'enfance que l'on rejette sont celles qui permettraient à l'adulte d'exister. On qualifie d'infantiles des comportements qui ne sont rien d'autres que des névroses d'adultes.

**« Personnel » et « social ».** C'est la ruine de toute vie communautaire. D'un côté, le « boulot », de l'autre les « loisirs ».

**« Amour » et « agressivité ».** Frustration des instincts, maîtrise de soi et retournement de l'hostilité contre soi-même ont produit cette séparation. Seule une saine décharge d'agressivité et la volonté de détruire les vieilles situations peut restaurer le contact érotique. Désormais, on estime la sexualité et l'on condamne les tendances agressives comme « anti-sociales ». On peut peut-être mesurer la qualité de nos satisfactions sexuelles au fait que les guerres sont de plus en plus meurtrières et de moins en moins passionnées.

**« Inconscient » et « conscient ».** Grâce à cette séparation, on sous-estime la réalité du rêve, de l'hallucination, du jeu, de l'art. On surestime le langage réfléchi, la pensée et l'introspection. On refuse de voir que le « ça » et le « moi » ne désignent que des différences de degré : d'un côté, relaxation et association libre, de l'autre l'organisation et l'identification. Une belle préfiguration de tout l'underground, du mouvement hippy et de l'idéologie de la séparation chère aux situationnistes. Vous connaissez la suite : l'individu refoule ses émotions, se coupe des sensations qui contredisent le modèle de fonctionnement qu'on lui a inculqué, ne ressent plus que le programme. Il y a divorce entre le réel véritable, riche, douloureux et joyeux, et celui qu'il accepte, on intellectualise le tout, on s'abrite derrière les ismes, les concepts : la rationalité vous protège de la vie...

## Le baratin est une merde de poule !

Première rupture concrète avec la psychanalyse classique et freudienne, la gestalt therapy essaie d'éviter les pièges du grand baratin. Pour Frédéric Perls, le vieux guru qui l'a pratiquée dix ans à Esalen, la psychanalyse exorcise plutôt qu'elle n'ouvre. Le patient qui parle, couché sur son divan, finit par verbaliser son conflit, et repart fort de ce savoir. La gestalt, elle, autorise le dialogue, recommande l'intervention du psychiatre en la limitant au minimum nécessaire à la révélation des tensions.

La pensée trop souvent se substitue aux sensations. La parole à l'émotion. La gestalt insiste sur « tout et tout de suite ». En découlent certaines règles cardinales « anti-verbiage ». « Il y a trois variétés de verbiage, disait Fritz Perls, merde de poule, merde de cheval et merde d'éléphant. Le baratin quotidien, voilà la merde de poule. Le merde de cheval, c'est quand ont tient un rôle, quand on pontifie. La merde d'éléphant traite de la vie et de la mort, du sens, des idéaux et des théories. Mes conférences sont de la merde d'éléphant. Si j'étais totalement libre, je n'émettrai que des injonctions, des plaisanteries, et des poèmes. » Comme un maître zen, ce n'est pas un hasard, et nous y reviendrons. Autre règle canonique, la franchise absolue. Mieux vaut tout dire et vite que refouler. Le cancan est interdit, dérivatif de l'impossibilité à communiquer directement. Pire, la dissimulation et le refoulement imposent une surveillance de tous les instants qui provoque un épuisement inutile du psychisme.

Le gestalt se pratique, comme la maïeutique socratique, par un dialogue sec et agressif. Le psychiatre est à l'affût de la phrase qui dénoncera une émotion refoulée. Dès qu'elle apparaît, il bondit implacable comme un tigre du Bengale affamé. Fritz Perls était particulièrement à l'aise avec les vieux couples coincés par des années de conflits minables et inavoués. Exemple : Martha, Barry et Perls dialoguent. **Perls à Martha :** « Ce type-là, qu'en vois-tu ? »

**Martha.** — Je vois ces rides de sourire au coin de la bouche que j'aime bien, des yeux que j'aime bien croiser.

**Perls** — Parlez lui.

**Martha.** — C'est ce que je fais. Hein, Barry ? (La question est froide, légèrement menaçante.)

**Barry.** — Voilà ce qui me passe à travers.

**Martha** (impatiente). — Dans ce cas, je ne te vois pas.

**Perls.** — Vous êtes un peu loin de lui pour émettre un sentiment d'une telle importance. (Elle est un peu avachie sur sa chaise, les jambes croisées.)

**Martha.** — Je ne suis pas sûre de vouloir me rapprocher.

**Perls.** — Répétez cela (elle ne dit rien, il insiste).

C'est le premier nœud, un long débat va suivre. Petites phrases seulement, simples mais fondamentales, qui font sortir les émotions, casser les barrières. Il s'agit, avant tout, d'enfoncer un coin, de mettre le pied dans la porte du domaine secret, d'aérer le refoulé. « On ne tombe pas toujours juste, dit Etienne Jallenques, mais il faut bien commencer, et en fouinant, on finit toujours par trouver. »

La Gestalt emploie d'autres trucs pour réveiller l'émotion : « On fait revivre des rêves », explique Tam N'Guyen, l'un des animateurs du Centre de développement du potentiel humain, « celui qui a vécu le rêve doit s'identifier aux personnes, aux objets, aux péripéties du rêve. Au-delà du récit, le gestaltiste observe les attitudes et les tons de voix qui trahissent le mieux les émotions, comme par exemple : « Avez-vous remarqué que vous aviez les épaules voûtées quand vous avez parlé de votre père ? », etc. La voie est ouverte à d'autres techniques complémentaires de libération. »

Le **« sensory awakening »,** développé par Charlotte Selver et couramment pratiqué à Esalen, s'attache à réveiller les sens abrutis ou atrophiés par l'éducation. Notamment celle de la petite enfance, source de toutes les névroses — et en cela la technique reste fidèle à la psychanalyse, même si elle en déborde les règles dans la pratique. « Dans la société occidentale, explique Charlotte Selver, les parents interviennent en permanence dans le développement de l'enfant ; on lui dit ce qui est **bon** à manger, combien de temps il **doit** dormir, quelles sont les parties de son corps qui sont **mauvaises** et **sales...** la pluie est **désagréable et dangereuse.** » L'enfant grandit en accolant un jugement à toutes ses expériences, et sans vraiment avoir jamais le droit de dire non. Vers l'âge de deux ou trois ans, tous les enfants disent « non » pour affirmer leur autonomie. Le plus souvent, on les châtie pour cela. Les parents orientent leur rejeton vers l'effort, même quand l'effort n'est pas nécessaire, quand il s'agit de voir, d'entendre, de parler, de marcher, d'apprendre. Les parents interrompent trop souvent l'enfant quand il s'occupe de quelque chose, en expliquant qu'un **bon** petit vient dès qu'on l'appelle, quoi qu'il fasse. Cela perturbe le sens inné du rythme qu'ont les enfants. L'éducation outrepasse ainsi la nécessité.

Question subsidiaire : comment expliquer, sinon par ce raisonnement, que le sens du vertige soit plus développé chez les adultes qui, pour la plupart, ont dans leur enfance escaladé des sapins, et que d'autres n'arrivent plus à marcher en équilibre sur une poutre ?

Le **« sensory awakening »** essaie de réveiller ce que l'éducation a enterré, la spontanéité **enfantine,** la joie de l'irresponsable, le pied de **l'asocial,** toutes choses qu'une société ne devrait pas exclure. Charlotte Selver a longtemps pratiqué les disciplines Zen d'effacement des barrières qui protègent l'individu et faussent son rapport au monde en l'en abstrayant. Etienne Jallenques, lui aussi, a médité trois ans au centre Zen de Deshimaru : « Retrouver ses sens renforce le moi, dit-il, les perdre donne des vertiges, on se détache du moi, et lorsqu'on en est totalement détaché, on trouve la psychose. Le Zen est une belle philosophie du non-attachement et d'ouverture au monde. Je critique la pratique qu'on en fait. On arrive à rien en médisant assis. Non ! Il faut intervenir, je refuse l'acceptation passive. »

## La grande énergie de l'orgasme

Les disciples de Reich, regroupés dans l'institut de bio-énergétique autour d'Alexandre Lowen, en sont arrivés à reconnaître sur le corps les marques de toutes les névroses. Poursuivant les élaborations de Reich sur l'énergie sexuelle, ils en étendent les conclusions à l'ensemble du corps et du système musculaire. Dans la **Fonction de l'orgasme,** Reich explique le rôle nécessaire et vital de décharge émotionnelle que remplit l'orgasme sexuel. Il suffit pour s'en rendre compte empiriquement de regarder le visage détendu et émerveillé, presque flou d'un amant après un joli orgasme : les traits contractés s'assouplissent, la mâchoire se relaxe, la face est moins

dure : « L'orgasme permet la rencontre, la fusion avec le moi profond, sincère, instinctuel, celui qui dort ou étouffe sous les contrôles, dit Etienne Jallenques. Voilà pourquoi l'homme ou la femme frigide, au fond, en a peur. Ils ont peur de se retrouver, de rencontrer un moi qu'ils n'aiment pas, de découvrir une douleur ancienne.. » Peut-être. C'est aussi le pouvoir de certaines très belles musiques, **Requiem,** de Bruckner, **Ummaguma,** du Pink Floyd, Wagner parfois, un morceau des Beach Boys, dans le disque Carl and the Passions.

Les disciples de Reich étendent cette analyse énergétique de l'orgasme aux autres émotions. Rentrées, elles s'inscrivent dans le cerveau et dans les muscles. Pire : la mémoire censure et rejette dans l'inconscient, alors que le corps se souvient. Un « Non » que l'on n'a pas exprimé se transforme en tensions musculaires, autour de la mâchoire par exemple. Cacher ses peines, comme refuser de pleurer, ne rend pas **dur** au seul sens figuré. Ce n'est pas la taille du biceps qui est en cause, mais sa souplesse. « Il ne s'agit pas de pleurer comme un crocodile, dit Lowen, nous parlons des émotions les plus profondes. A trop les dominer, on s'impose une rigidité caractéristique de la cage thoracique, un nœud dans l'abdomen. En supprimant la tristesse, la peur ou la colère, on limite d'autant les possibilités d'amour, de joie et de plaisir... » L'homme est un moteur à explosion, l'émotion violente suscite une création d'énergie et celle-ci doit se décharger, physiquement, dans le geste ou les pleurs, à travers les muscles qui actionnent les glandes lacrymales...

En découle une longue description indicative des caractères physiques du névrosé : le masochiste a souvent les épaules voûtées, et de grosses cuisses (musclées ou pas). Le chef d'entreprise un très large torse et des jambes trop maigre — sa réalité se limite trop à son activité principale. La typologie est plus indicative qu'impérative. La relation aux parents apparaît dans le dos, selon la courbure marquée, là où la mère pose la main pour tenir l'enfant : elle a trop longtemps couvé le petit chéri. La carrure des épaules indique le rapport au père et à l'autorité. Les exercices développés par Lowen, s'appliquent essentiellement à la respiration, retrouvant par là les techniques des yogis ou les exercices de relaxation couramment pratiqués dans les hôpitaux psychiatriques. A ce propos, vérifiez donc : il est presque certain qu'en ce moment, en lisant, vous retenez votre respiration. Erreur...

Parfois l'exercice seul ne suffit pas à redresser le corps. Ida Rolf, autre psychiatre passé aux voies de fait à Esalen, a créé une méthode de massage extrêmement violente : le rolfing. Des effets stupéfiants de l'avis de la plupart de ses « victimes ». « Certaines transformations sont spectaculaires : des corps redressés, des aisances retrouvées avec par la suite une réverbération psychique, dit Tam N'Guyen. J'ai d'abord eu mal, mais par la suite je me suis senti merveilleusement bien pendant des semaines. » Etienne Jallenques compte s'associer avec des kinésithérapeutes et les envoyer aux Etats-Unis s'initier au rolfing. Les responsables de l'Agnews State Hopistal de Californie ont été tellement séduits qu'ils ont — dit-on — obtenu des résultats surprenants en l'appliquant au schizophrènes.

Mais la plupart des psychiatres intéressés par ces nouvelles techniques concoctent chacun leur petit cocktail. Les « Groupes » foisonnent, Gestalt développée à vingt, avec des exercices physiques à la clef comme « gâchettes émotionnelles ». Tout le monde y gagne, la consultation individuelle est moins chère, la rémunération du thérapeute meilleure. Le groupe commence souvent par des contacts physiques : on s'explore, on se touche, on se découvre. Avec des inconnus l'émotion qui s'accumule surprend. Un grand type vous écrase la tête entre deux battoirs, on retient d'un autre la brillantine. Une jeune femme ronronne quand on lui gratte le cou, on insiste et l'on frémit en retour. Avez-vous beaucoup caressé des joues de vieilles dames ? Vous seriez sur-

## les exercices

Les exercices qui suivent — ou plutôt les jeux — ne sont pas des massages, mais des techniques de « sensory awakening », de réveil ou de redécouverte des sens. Ils se pratiquent en général par groupes de deux. Dans l'enthousiasme collectif d'un week-end au « growth center », on tend à les prendre plus au sérieux, ils sont plus spectaculaires. Essayez tout de même de les pratiquer dans votre coin, sans préjugés et sans pouffer de rire. Vous avez peut-être encore quelque chose à apprendre.

### Les dos parlent

Mettez-vous dos à dos en les claquant l'un contre l'autre.
Fermez les yeux.
En bougeant lentement, apprenez à connaître votre dos (une personne bouge, l'autre écoute).
Discutez avec votre dos. L'un parle, l'autre répond. Amusez-vous, montez et descendez lentement.
Séparez lentement vos dos.
Faites l'expérience de votre nouveau dos.

### Je vois

Asseyez-vous sur une chaise ou sur le plancher, l'un en face de l'autre, genoux contre genoux. Observez votre partenaire pendant cinq minutes et décrivez tout ce que vous voyez. Commencez chacune de vos phrases avec les mots « je vois ». Puis renversez les rôles.

### Motus

Enfermez-vous pour une heure ou une demi-heure dans une pièce. Ne prononcez aucune parole, mais communiquez. Par gestes, par mimiques, comme vous voudrez. Réalisez quelque chose ensemble. Surprise : vous pourriez bien découvrir plus sur votre « partenaire » qu'en cinq ans de conversations assidues.

### Touch me

Fermez les yeux, ou mieux, aveuglez-vous d'un bandeau.
Explorez votre corps, votre visage, pendant deux ou trois minutes.
Une variante : enveloppez-vous chacun dans un drap. Restez immobile et méditez pendant cinq minutes.
Puis explorez tactilement la pièce et les créatures similairement drapées qui y déambulent.

### Exploring

Exercice pour les noces d'or, et version du colin-maillard à l'usage des vieilles générations.
Une petite angoisse et de bonnes émotions à se chercher quand on ne s'est pas quitté depuis si longtemps.
Section spéciale de « sensory awakening » d'origine française.

### La béquille

Enfoncez votre genou dans la cuisse de votre partenaire.
N'hésitez pas, cognez fort.
Votre partenaire vous avertira si vous lui faites mal, en tout cas, il boitera.

### La frite

Du plat de la main, cingler les fesses de votre partenaire en un mouvement vertical et saccadé.
Très bon pour la circulation.

pris. Quelques hommes ont un contact bizarre à la limite de l'androgynie et l'homosexualité refoulée montre le bout de son nez. Tout peut arriver, l'affrontement physique même, mais comme un jeu de récré, jamais plus. Je me rappelle un « combat » entre un jeune hâbleur baraqué et un homme plus vieux et un peu « mou » qui l'irritait et ne lui semblait pas assez « viril ». Le hâbleur voulait savoir, à travers la violence, ce qui se cachait chez son opposant. L'autre résista plus longtemps que prévu. « Voyez-vous, conclut Bill Schultz, le meneur du groupe, l'un des meilleurs, les psychologues ont trop souvent peur qu'il arrive quelque chose, qu'un couple fasse l'amour, qu'un participant se blesse. En quinze ans, je n'ai vu que quelques côtes fêlées et quelques muscles froissés... »

## John Lennon a beaucoup crié

La plupart des groupes, cependant, évitent les exercices les plus vifs (sans toutefois les interdire absolument). « Je ne veux pas que l'inconscient puisse enregistrer une souffrance, il s'en souvient trop longtemps, dit Etienne Jallenques. Nous aimons bien l'agressivité mais surtout pas l'hostilité. Il faut que les gens osent s'ouvrir sans crainte des conséquences... »

On ne cogne plus, mais on crie beaucoup, décharge émotionnelle qui exprime tous les sentiments : peur, colère, amour, peine. Le cri brûle cette énergie musculaire qui cherche à s'exprimer et conjugue les expressions physiques et psychiques. Janov, un psychiatre de Los Angeles, en a fait la base unique de ses traitements et l'a longuement appliqué à John Lennon et à Yoko Ono (elle l'a retenu dans ses chansons). Etienne Jallenques se rallie à cette attitude : « J'ai mélangé mon expérience du Zen, la gestalt, et tout l'acquis freudien, mais le cri est la thérapeutique essentielle. Le cri, s'il est bien choisi, fait sortir les sentiments. Il s'agit de repérer quel cri s'applique à qui. J'ai guéri une schizophrène à force de lui faire hurler : « Je suis moi. » A un homme sur la défensive et replié sur lui-même, je fais crier : « Aimez-moi. » Le cri est, jusqu'à nouvel ordre, la meilleure thérapeutique de la toxicomanie, telle qu'on la pratique à New York dans le centre Arreba dirigé par le docteur Cafriell, l'un des fondateurs de Daytop... »

Toutes ces techniques, puissamment libératrices, peuvent se retourner, et, vidées de leur contenu explosif, venir étayer la psychanalyse dans le grand œuvre d'intégration sociale. Tous ces psychiatres croient sincèrement œuvrer pour un monde meilleur. Peu formulent les mécanismes politiques et économiques de leur monde futur. Pour tous, il faut changer la tête et le corps, et donc — qui l'eut cru — changer la vie.

« Je construis l'homme de demain. » C'est, en toute simplicité, la première phrase qu'ait prononcé Etienne Jallenques à mon intention. Quand j'entends ça, une longue liste de désillusions et de méfiances remonte. Une forme de religiosité, de transfert sur le gourou se développe vite. Les meilleurs n'en abusent pas. Et les autres ?

Quand on interroge Mike Murphy sur la fonction qu'il s'est assigné, il sort tout de suite ses deux meilleurs exemples, le cuisinier d'Esalen, un ancien chef de publicité qui gagnait 250.000 francs par an, ou le vice-président de la First National City Bank, qui a tout quitté. « Tous ceux qui sont passés à Esalen, dit-il, en font d'une façon ou d'une autre profiter leurs proches, ils rayonnent... » Ce n'est pas faux, mais ce rayonnement réconforte le bourgeois de Los Angeles qui peut se payer le traitement et profite de ses longs weekends. Qu'en est-il donc du corps du Portoricain qui s'abîme à l'usine ? « Nous prenons de tout, dit Etienne Jallenques. » Comme l'université, où il y a 10 % de fils de prolos pour 33 % de prolos dans la population active. Et après ? Ces thérapies permettent trop souvent, dans la « catharsis », cette bonne décharge émotionnelle, nécessaire comme la biture du samedi soir dans les banlieues où l'on s'emmerde, ou le joint pour d'autres, ou tous autres alibis. On va au groupe comme autrefois à l'église.

## Le grand brâme collectif de midi

Parfois, les techniques elles-mêmes montrent un effet ambigu. Le « non ! non ! non ! » d'Alexander Lowen détend peut-être, mais il calme le contestataire, il est même fait pour cela. Et Lowen se réjouit dans **The Language of the body** que les enfants chahuteurs et désagréables d'un ghetto noir qui s'en prenaient à leur professeur se calment, tous les matins, par une bonne séance de hurlement. A quand le grand brâme collectif de midi ? Lors d'une conférence d'un adjoint de Lowen, nous crions tous « non ! non ! non ! » en tapant du pied, et en brandissant le poing, dans une triste caricature de manif. Une fille rigolarde fait le salut fasciste et sort.

Le psychiatre se montre souvent normatif, ce qui est aussi un péril du groupe. La majorité a tendance à s'attaquer aux déviants, c'est la loi de l'espèce. L'orgasme décrit par Reich ou Lowen est un état de grâce inconnu de ce libertin que Lowen qualifie d' « homme sensuel » et qui court après le sexe comme le toxico après sa dose. Diable ! voilà qu'on vient nous expliquer qu'il ne faut pas trop s'exciter et qu'il vaut mieux baiser dans le droit chemin. En même temps, et toujours selon Lowen, l'homosexuel est un malheureux qui n'atteint pas l'orgasme. Quant à la femme, l'orgasme vaginal seul la rendrait heureuse... La plupart des psychologues et psychiatres d'Esalen sont plus jeunes qu'Alexander Lowen, et nombre d'entre eux ont été mêlés de très près à la bonne période beat, alors... à Esalen, la tolérance s'impose, pas la norme. Le soir, dans les bains chauds, au-dessus du Pacifique, quand le vin blanc circule et que l'on est nus, la psychotérapie se libère heureusement et le vieux Fritz Perls en fait ses choux gras, resté vert jusqu'à la mort.

A l'extrême, préférons-nous la névrose à la norme ? Que vaut-il mieux ? Que Nicolas de Staël ait peint et se soit suicidé ? Ou qu'il ait vécu en plantant des concombres ? Le problème n'est pas très neuf mais le psychiatre s'y glisse volontiers : « Montherlant était un névrosé, dit Jallenques, sinon il ne se serait pas suicidé. » — « Tiens donc, mais il devenait aveugle, répond l'inusable naïf, votre serviteur. » — « Hum, hum, hum, regardez donc son œuvre austère, faite de retenue, orientée vers la grandeur, ce n'est peut-être pas un hasard s'il est devenu aveugle... » Oui, peut-être aurait-il gardé l'œil vif s'il avait su hurler avec les brebis.

## Mieux vaut un prolétaire brimé...

Sans vouloir tomber dans le travers de cette politique du pire souvent chère aux révolutionnaires, cette vieille dialectique provocation-répression, frustration-révolution, qui veut qu'un prolétaire brimé et malheureux en vaille cinq qui baisent — en passant, les généraux disent aussi cela des soldats —, il faut quand même veiller à ne pas se faire reprendre en norme par de nouvelles techniques. Mais, à cette précaution près, rolfons-nous vite les uns les autres, retrouvons nos sens, crions et sentons : assez de grises mines et de bouches coincées comme des sphincters. Et laissez-moi rêver à ce qu'un bon rolfing par semaine aurait fait au petit père des Peuples, l'imposant Joseph Staline, et au superbe flip qu'aurait pris Hitler si on lui avait fait crier tous les vendredi après-midi : « Aimez-moi ! »... Ah ! mais si Pompidou et Chaban s'étaient livrés au « Face touching » avant les conseils des ministres, Chaban serait resté en place, Pompidou serait parti à la campagne, Aranda n'aurait jamais eu les photocopies et l'on n'aurait point ri. Zut !

**Jean-François Bizot.**

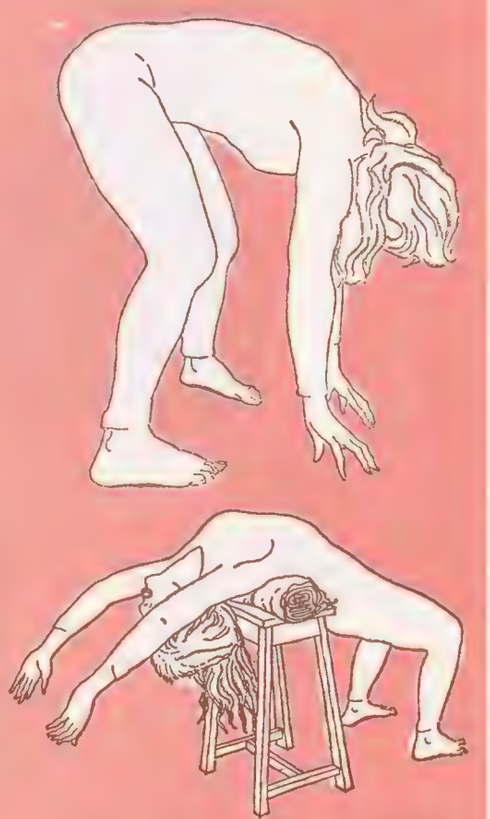
## respirer

**Avant vos idées, c'est le fonctionnement même de votre corps qui change, et votre comportement, et vos émotions. Etre conscient d'une douleur ne résoud rien : il faut la ressentir comme une limitation de l'expression personnelle. Une tension musculaire qui devient chronique, s'efface même de la conscience, et l'on oublie jusqu'à son existence : un organisme ne sent que ce qui s'agite en lui. Un bras qui reste longtemps immobilisé perd toute sensibilité, mais celle-ci revient avec la mobilité.**

**Vous êtes chez le dentiste, le souffle court, dans l'appréhension des roulettes et autres tristes pinces. Vos muscles résistent, vous vous crispez sur l'accoudoir, et la douleur augmente avec la peur. Si vous concentrez votre attention sur la régularité de votre souffle, la peur s'estompe, et le mal. De même lors d'un examen, le contrôle du souffle permet d'organiser la pensée.**

**De la respiration courte naissent fatigue et épuisement. La combustion métabolique reste faible faute d'oxygène, comme un feu de bois sans bois, et ce manque affecte évidemment la respiration : dans les cas chroniques, les artérioles s'atrophient et la proportion de globules rouges dans le sang décroît. Le diaphragme du schizoïde est immobilisé, ses muscles abdominaux contractés. De cette tension provient l'insensibilisation de la partie inférieure du corps, et les sensations sexuelles, dans le pelvis, sont les plus touchées. La poitrine reste aplatie et comprimée. Chez le névrosé, dont l'agressivité n'est pas bloquée comme chez le schizoïde, la poitrine est immobilisée tandis que diaphragme et abdomen restent relativement libres. Le névrosé parvient difficilement à respirer : poitrine et poumons gonflés, il conserve par sécurité une réserve d'air. L'expiration complète signifierait pour lui abandon : son expiration tronquée suffit aux fonctions ordinaires mais atrophie les sensations. La force de la pulsion sexuelle dépend étroitement de cette énergie du souffle.**

**Les illustrations renvoient à deux exercices : 1) Penchez-vous en avant, le bout de doigts à quelques centimètres du sol. Pliez légèrement les jambes. Respirez profondément, le souffle vient de l'abdomen. Tôt ou tard se développe dans les jarrets un tremblement convulsif, persévérez cinq minutes. La qualité du souffle se modifie de lui-même, devient plus profond.**



**2) Cambrez le dos sur un tabouret, renversez-vous en arrière, bras étendus vers le sol. Cette position tend les muscles du dos et** libère la contraction du diaphragme.

# novembre noir

**« Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant. »**
**« On ne voudrait pas partir avant de s'être compromis ; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République. »** Jacques Rigaut.

Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous ont dit, il y a quelques années : « Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate. Vous vous rangerez... ». Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui sent pousser en lui, vénéneuse et chérie tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire. D'autres s'immobilisent, retenant leur souffle, appesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralysés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés : être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le ressac de Mai. Que se fixe l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port, ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux. Comme un film qui ralentit, et s'endort... Ce film, c'est **Absences répétées,** de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère. Ce qu'on appelle la drogue.

Il y a un an, encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel. Et certes, cette réaction à — car il s'agissait d'une réaction, non d'une action — pour être compréhensible n'était pas moins regrettable : essentiellement individuelle, alors que, chacun le sait, le problème est de s'unir pour vaincre... Alors, je ne peux pas m'empêcher de redire le brutal intérêt que j'ai porté à ces prisonniers suicidés, et à l'un d'entre eux d'abord, Gérard Grandmontagne. Et de m'apercevoir qu'autour de moi, la principale « activité » gauchiste qui nous reste porte précisément ces temps-ci sur ce et ces suicides.

Oui, une chaîne suicidaire nous relie aujourd'hui intimement à ceux qui se mutilent, se pendent, s'anéantissent en prison. Autrement, nous n'oserions même en parler. Nous avons trop rêvé, nous marchons sur les tapis d'écailles qui sont tombées de nos yeux.

Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée.

Nous avons voulu la politique. La politique nous a recrachés, dégueulés, souillés, et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après mai, les excroissances du gauchisme volontaire étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskysme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire : l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sont passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. A peine avions-nous eu le temps d'y porter nos phantasmes : déjà, ces pays nous quittaient, Boumédiène régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elles existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose... Alors nous avons cherché à vivre en combattant, et non plus à combattre pour masquer la vie. Mais nous avons parlé de la vie que nous voulions faire. Dans chacune de ces communes, un nouveau déguisement est tombé, certes. Nous nous sommes arraché la fibre familiale, les honteux petits secrets qui permettent de vivre en privé avant que tout soit public. Mais à trop parler le gosier se déssèche, à tout vouloir se dire on découvre qu'on a peut-être rien à dire. Et les communes se dispersent, et nous en partons un peu moins cuirassés. Nous nous sommes crus tout nus. Nous découvrions nos corps, c'était donc ça, le vrai, le fond enfin atteint : le désir. Cette fois on y était : les femmes, les homosexuels... Cette chanson-là déjà nous lasse, la comptine que chacun peut reprendre de mémoire. Bien sûr, c'est vrai tout ça : mais on ne vit pas de vrai, ici et aujourd'hui. Et quand, homosexuel, je redécouvre tous les jours que je n'aime ni ne désire les homosexuels, comme un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre, je m'affole... Pas trop, bien sûr. Mais tout de même : était-ce bien la peine, tout ça ?

Ça ne pourrait être que le fruit de l'impénitent narcissisme des militants gauchistes déçus, le rêve archaïsant d'une littérature du moi. Mais tout de même : le suicide, c'était tabou. Il y avait toujours suffisamment de raisons d'espérer. Gauchistes, communistes, bourgeois, tout le monde était tout de même d'accord pour dire que demain serait rose, rouge ou autogéré. De l'an 01 cher à Gébé jusqu'à la nouvelle société de Chaban, il y en avait, des lendemains qui chantent.

Or, aujourd'hui, le suicide s'étale aux premières pages des journaux.

Mais la pulsion de mort, qu'est-ce d'autre que l'individu renvoyé à soi et même cultivant ses angoisses, un monstreux et funèbre Œdipe ? Le cher petit moi s'exacerbe et se contorsionne, lombric tiré au jour par le coup de pelle de mai. L'angoisse de mort tient d'abord, nous a-t-on expliqué, à ce que chacun, réduit aux dimensions de son moi, se sent plus faible et plus éphémère que les institutions sociales qui l'entourent. Peut-être est-ce ce que nous ressentons tous aujourd'hui : nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise ; nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avions ébranlés. Tout est toujours là, tous les jours. Et nous avons si peu de temps... Bien sûr, il n'y a que moi qui meurt. Rien ne meurt autour de nous, un flic remplace l'autre, le prof moderniste, le vieux con de Sorbonne, le psychologue industriel, le contremaître. Mais tant qu'il n'existera pas de groupe plus fort et plus durable que les institutions qui l'entourent, il en sera ainsi. Le tombeau d'Œdipe, où s'évanouissent nos angoisses personnelles, est encore à construire. Et faute qu'Œdipe périsse, c'est nous qui nous suicidons.

Les égouts débordent, charriant les morceaux mal digérés de notre histoire depuis quatre ans. Et pas que pour nous, mais pour tous ceux que l'espoir de mai a touché, parfois longtemps après. Là peut-être retrouverons-nous une communauté jusqu'ici invécue : le ras-le-bol était pour les gauchistes une chance stratégique à saisir, un mot d'ordre à diffuser, une étape à franchir, dont ils connaissaient tenants et aboutissants. Pour les jeunes d'Argentré — rappelez-vous le suicidé d'il y a deux ans —, pour les motards de la Bastille ou les soulards de chez Renault, le ras-le-bol était tout autre chose. Pas « l'espoir d'une autre vie », ou d'une autre société, mais la rage impuissante contre celle-ci, sans les compensations de l'imaginaire gauchiste. Cette fois, il n'y a même plus de Ras-le-bol, avec ces jolies majuscules de mot d'ordre. Il y en a marre, tout simplement. C'est comme la « drogue » : on en a dit, là-dessus... et c'était progressiste parce que collectif, débloquant, transgresseur, schizo, que sais-je encore... Aujourd'hui, on découvre que c'est peut-être aussi tout simplement le désir de s'évanouir : tout se mêle en un cocktail offert en l'honneur de Morphée-Thanatos.

Alors, là, nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence. Guy Hocquenghem

# Vingt mille lieux sous l'occiput

**Lorsque sans regrets il quitte l'école muni d'un diplôme qui ne peut hélas pas lui servir de buvard, le lycéen connaît parfaitement le cerveau de la grenouille, cette malheureuse bestiole luisante agitée de soubresauts quand on l'électrocute. Mais il déchante vite : pas la moindre grenouille dans ses relations. A part l'instruction civique et le catéchisme, il n'a guère fait d'incursion dans les mécanismes subtils de son cerveau. Pas question, ici, de mettre en cause les professeurs d'histoire naturelle : ils auraient bien du mal — comme nous — à s'y retrouver dans les méandres de la recherche sur l'hypothalamus, la mémoire ou le sommeil paradoxal. Pourtant, dans le maquis du cortex, les savants pénètrent, plus ou moins prudemment, comme, il y a cent ans, les explorateurs en Amazonie. Parfois, non sans dégâts. Attention, il y a des Indiens dans notre tête. Voici l'inventaire perplexe et éclaté des nouvelles terres qu'ils viennent d'explorer à la machette.**

Ma main se brûle, je jette l'allumette. Je vois un C.R.S., je cours ou je cogne. Le cerveau assure d'abord la survie. Grâce à lui, on pousse sa clope en évitant les bagnoles dans la rue, on cherche à manger lorsque l'on a faim et l'on dort lorsque l'on a sommeil. Comme l'ordinateur, le cerveau possède des circuits par lesquels il choisit, contrôle et combine ses informations. Mais la comparaison s'arrête là. Le cerveau fait des choses que l'ordinateur n'est pas prêt de faire : il improvise et se répare tout seul grâce à sa réserve énorme de circuits.

**A la naissance, les circuits n'existent pratiquement pas chez l'homme. Ils se créent progressivement, pour l'essentiel entre 0 et 2 ans.**

Un circuit de l'ordinateur-cerveau est constitué par une chaîne de cellules, les neurones, reliés entre elles par des synapses. Neurones et synapses s'enchevêtrent en un fouillis génial devant lequel une pensée tristement logique s'effondre. D'autant que l'évolution du cerveau ne s'arrête pas à deux ans. De nouvelles synapses apparaissent jusqu'à l'âge de sept ans et établissent des circuits en reliant des neurones entre eux.

**Le cerveau contient dix milliards de neurones qui peuvent tous entrer en contact les uns avec les autres et créer une infinité de circuits sans que cela foute le bordel. Si les circuits ne sont pas utilisés, ils se rouillent et sont irrécupérables. En revanche, plus ils sont utilisés et plus ils sont nombreux. Les individus qui carburent intellectuellement peuvent sans cesse carburer davantage car des synapses inutilisées se mettent en route et créent de nouveaux circuits.**

A vingt ans, le cerveau est adulte. Son poids a triplé depuis sa naissance, il commence à vieillir et perd ses neurones au rythme de cent mille par jour. On fout le camp de l'intérieur sans pouvoir arrêter la fuite de neurones. Certains essaient tout de même. Sans succès pour le moment. D'autres acceptent l'hémorragie et tentent de créer de nouveaux circuits avec les neurones qui restent inemployés. Nous ne pensons pas encore à 100 % de nos possibilités. La partie droite du cerveau semble notamment pas mal glander. En fait, le cerveau a tellement de neurones en réserve que l'on peut en enlever jusqu'à un tiers chez un jeune enfant atteint d'une tumeur sans que cela l'empêche de devenir un bon freak. Encore jeune, le cerveau pourra créer de nouveaux circuits avec les neurones inemployés.

Les chercheurs de l'université de Santiago du Chili ont éclairé avec une lumière puissante le dessus du crâne d'un enfant peu nourri dans le premier âge. Ils ont observé une large zone translucide : le cerveau est plus petit et possède moins de neurones que celui de l'enfant bien nourri dont le crâne présente une zone translucide étroite. Un tel handicap persiste à l'âge adulte, même si une bonne alimentation est rétablie.

Les chercheurs de l'université de Berkeley ont vérifié, chez le rat, cette influence de l'environnement sur les caractéristiques physiques du cerveau. Un jeune rat, élevé avec sa jolie maman et soumis à divers « contacts » (gégène, douche glacée, cris...), présente un cerveau plus gros que le rat élevé seul, dans un milieu uniforme.

Chez l'homme, l'influence du milieu de l'enfance est plus importante encore, car le nourrisson possède à sa naissance un cerveau totalement immaturé. Incapable de suivre les objets des yeux, le nourrisson ne reconnaît pas les sons et ne distingue pas non plus les odeurs et le goût. Il peut tout juste chercher le sein maternel.

Des observations cliniques, effectuées en trop petit nombre, soulignent elles aussi le rôle essentiel de la maturation du cerveau dans l'enfance. Des enfants aveugles de naissance qui recouvrent la vue vers onze ou douze ans n'évaluent que très difficilement les ombres et les lumières car leur cerveau n'a pas connu d'apprentissage dans l'enfance. Un garçon aveugle dont la vue fût rétablie vers onze ans confondait ainsi poisson et chameau. Il prenait la nageoire caudale de l'un pour la bosse de l'autre.

**Idiot de village ? C'est rarement une vocation, très souvent un apprentissage. Et pas question d'aller aux cours du soir. Les enfants sauvages, élevés par des animaux, sont toujours restés incapables de parler et leur niveau mental n'a jamais dépassé celui d'un**

illustration Benjamin Baillmore

**gosse de sept ans. Certains pensent que leurs circuits se sont bloqués, faute d'avoir été utilisés. Pas de contacts avec l'extérieur dans l'enfance, pas de cerveau.**

On naît plus ou moins doué et le milieu fait le reste. Les stastistiques dressées par les généticiens montrent que le chromosome sexuel surnuméraire qui favorise l'agressivité est neuf fois plus répandu parmi la population des asiles psychiatriques que dans la population «normale ». Pourtant, si vous avez touché le bon chromosome, vous avez quand même une chance de passer au travers des flics en blouse blanche. De même pour le cerveau, tout n'est pas joué à la naissance. Et le milieu peut développer des aptitudes. Le fils du musicien a souvent de l'oreille.

## Les rats télécommandés

Mais l'observation des cas cliniques ou de la croissance des enfants ne suffisait pas aux chercheurs. Pour progresser, ils ont dû « toucher » le cerveau. D'abord pour le connaître, ensuite pour le stimuler. Dès lors, il a été possible de dresser une carte du cerveau. Ses frontières en sont contestées, mais son existence est admise pour l'essentiel.

Le cerveau comprend des zones qui correspondent à la motricité, à la vue, au langage, etc. Les zones étant délimitées, il devenait très tentant de les stimuler directement. Le principe : envoyer un courant électrique en un point précis du cerveau.

Grand stimulateur, le professeur Delgado, de l'université de Yale, a tout d'abord mis au point des prises placées sur le crâne des singes et reliées à des aiguilles s'enfonçant dans le cerveau. Il suffisait de brancher un singe pour obtenir une réaction donnée : agressivité, mouvement d'un pied, sensation de soif, etc.

Pour l'homme, le professeur Delgado a perfectionné son matériel : les aiguilles plantées dans le cerveau sont reliées à de minuscules récepteurs radio placés sous la peau du crâne. Une pile électrique accolée au récepteur fournit le courant qui court dans l'aiguille. La stimulation peut provoquer un geste précis. Par exemple, une contraction de la main. Le patient ne peut pas s'opposer à la stimulation. Le professeur Delgado a ainsi stimulé un patient qui feuilletait une revue, au niveau du cortex pariétal gauche. La main, incontrôlable, a déchiré et froissé les pages de la revue.

Une stimulation peut même provoquer des réponses plus élaborées. Chez un autre patient, la stimulation de la partie rostrale de la capsule interne provoquait une rotation de la tête et un lent déplacement du corps d'un côté et de l'autre. Le patient, stimulé à son insu, considérait que son activité était spontanée et en proposait toujours une explication raisonnable. A la question : « Que faites-vous ? », il répondait : « Je cherche mes pantoufles », « J'ai entendu du bruit », « Je regardais sous le lit », etc.

Le professeur Delgado a pu provoquer, au-delà de mouvements précis, des sensations d'angoisse, d'oppression ou de plaisir. Notamment par stimulation du lobe temporal droit. Delgado raconte ainsi son entrevue avec V.P., une jolie femme de trente ans, qui était stimulée grâce à des électrodes plantés dans son lobe temporal droit. V.P., qui rencontrait le professeur pour la première fois, se mit à parler très vite après avoir été stimulée. Sa conversation se faisait plus intime et, ajoute Delgado, elle ne cessait de se tortiller sur son fauteuil. A la fin, n'y tenant plus, elle demanda au thérapeute de l'épouser.

Dans le domaine sexuel, le professeur Delgado a atteint des résultats encore plus étonnants. Un couple de singes soumis à une stimulation appropriée a copulé 81 fois en 90 minutes.

Les recherches fondées sur les stimulations directes ont des limites connues : la taille de l'instrument utilisé. Les aiguilles fichées dans le cerveau ont le diamètre d'un cheveu. C'est encore trop. D'autant que le « piquage » pose de délicats problèmes de repérage. Pour progresser, il importait de travailler au niveau de la cellule cervicale, le neurone, et même des molécules qui la composent.

## La mémoire chimique

**« Mange des carottes, ça rend aimable. » Connement, le dicton populaire énonce ce que les scientifiques supputent à peine : l'action des agents chimiques sur le cerveau.**

Le professeur Alan E. Fischer, de l'université de Pittsburg, s'est attaché à déclencher des pulsions élémentaires comme la faim, la soif, le désir sexuel, etc., en injectant des substances chimiques dans le cerveau de certains animaux. Les résultats sont terrifiants. Des rats mâles, après injection de testostérone dans l'hypothalamus, se mirent à avoir le comportement des femelles et à construire des nids de papier. En « ajustant » davantage son injection dans une zone de l'hypothalamus, Fischer a déclenché un mélange de comportement maternel et viril. Le rat cherchait, en même temps, à s'unir à une femelle et à transporter un petit dans le nid de papier. Le professeur Sebastien P. Grossman, de l'université de Yale, a pu, à volonté, faire apparaître ou disparaître des sensations de faim ou de soif chez un rat.

**Le phénomène le plus étudié dans ce domaine est celui de la mémoire. Dans le cerveau, le stockage d'informations se fait sous forme chimique.**

**On peut ainsi injecter à un rat X les conneries apprises à un rat Y en refilant à X un bout de cerveau de Y. Et X s'en souvient.**

Naturellement, les rongeurs aiment l'obscurité. Toutefois, en électrocutant, à faible intensité, un rat placé dans l'obscurité, on peut lui donner la « peur du noir ». Il suffit alors d'injecter un extrait de son cerveau à un autre animal pour qu'il ait, lui aussi, la « peur du noir ».

Pour le moment, le problème n'est pas « d'injecter » des connaissances à la mémoire, mais plutôt de l'utiliser complètement. Stimulée électriquement, elle se révèle en effet capable de restituer des événements avec une extraordinaire précision. Certains sujets d'expérience, convenablement stimulés, au niveau du lobe temporal droit, ont pu entendre très distinctement chacun des instruments d'un orchestre qui jouait leur morceau préféré. L'existence des réminiscences ou des hallucinations montre également qu'il y a, en chacun de nous, un coin de mémoire oublié.

**Quelles sont les limites de la mémoire ? Quand n'a-t-on plus une seule case de vide ? Le shadok a quatre cases. Lorsqu'elles sont toutes pleines, il lui faut en vider une pour apprendre autre chose. Chez l'homme, les cases sont très nombreuses. Car la mémorisation se fait dans des cases minuscules : les molécules des neurones. Dix milliards de neurones dans le cerveau, l'homme peut retenir énormément. Tous les neurones sont utilisables pour cette tâche, car il n'a pas été possible de déceler une zone spécifique à la mémoire dans le cerveau. Alors que par exemple, si**

**l'on gratte subrepticement la partie arrière gauche du cerveau d'un individu en un point précis (essayez), l'individu sent un délicieux picotement dans l'orteil droit, et pas ailleurs ; la mémoire, elle, s'imprime apparemment partout.**

## Dors, ton cerveau travaille pour toi

Le cerveau ne se contente pas d'enregistrer. Il répète ses leçons. Probablement durant le sommeil. Ne traitant plus les informations sur l'environnement, le cerveau peut « réviser » celles reçues durant la veille. La révision des leçons au cours du sommeil n'est qu'une hypothèse, car le sommeil est encore mal connu.

Comment le poids des draps, le bruit de la rue sont-ils oubliés pour être redécouverts au réveil ? Une chose est sûre : il y a deux types de sommeil. L'un, dit « lent », correspond réellement à une baisse de l'activité du cerveau ; dans l'autre, plus profond, dit « rapide », le cerveau semble avoir au contraire une activité intense. Plus intense même que durant la veille. D'où son deuxième nom de « sommeil paradoxal ».

Durant le « sommeil paradoxal », l'homme rêve. Selon le psychiatre William C. Dement, des bouffées de rêve de vingt minutes sont entrecoupées de quatre-vingt à quatre-vingt-dix minutes de sommeil lent. On ne garde le souvenir des rêves que si l'on s'éveille immédiatement après. Le sommeil lent semble « gommer » le rêve de la mémoire.

A quoi sert le rêve ? Peut-être à apprendre. Le fœtus et la mère rêvent simultanément, mais est-ce le même rêve ? « Rêve ou crève » : c'est la conclusion de William C. Dement qui a interrompu le sommeil des animaux chaque fois qu'ils rêvaient. Chez l'homme, l'expérience n'a pas été poussée jusqu'à la mort. Quelques malheureux privés de rêve sont devenus hyperexcitables, ont vu leur rythme cardiaque s'accroître et leur appétit sexuel augmenter.

Chez l'enfant, estime le professeur Roffwary, le rêve permet au cerveau de mûrir. Le « sommeil paradoxal » est important pour la plupart des espèces qui, comme l'homme, naissent avec un cerveau inachevé. Le nourisson consacre 60 % de son sommeil au rêve. Mais l'adulte lui consacre encore 30 % : pour quoi faire ?

**Le rêve est peut-être simplement une gymnastique. Noyés dans le bouillon gris de la vie quotidienne, nous n'aurions pas l'occasion d'utiliser tous les circuits de notre cerveau.. Le rêve permettrait à la machine de tourner à plein régime. Autre hypothèse : la vidange. La richesse du rêve serait due à une gigantesque purge de tous les neurones qui se débarasseraient des substances chimiques accumulées. Une petite dose d'acide que le cerveau s'offrirait tout en se nettoyant.**

La drogue n'égale pas la perfection du rêve, car elle frappe aveuglément le système répressif du cerveau. Grâce à ce système, le cerveau trie les ordres qu'il envoie et en réprime la majeure partie. C'est parce qu'ils ne peuvent plus sélectionner les ordres qu'ils envoient à leurs bras, que les grands-pères sucrent les fraises. Sans cesse, une multitude d'ordres partent de l'intérieur du cerveau. Mais à la périphérie, l'écorce cérébrale en réprime 99 % et n'en retient que quelques-uns. La drogue semble s'attaquer à certaines de ces répressions. Elle les efface ou les renforce, mais en agissant sur l'ensemble du cerveau.

Comment le stimuler ? La stimulation électrique n'est actuellement mise en œuvre que par les praticiens et les chercheurs. Reste la stimulation chimique : la drogue. La nicotine est une vraie merde : soixante milligrammes (le contenu de trois cigarettes) suffisent à tuer un homme. Lorsque l'on fume du tabac toutefois, la nicotine pénètre peu dans les voies respiratoires. L'essentiel du poison est rejeté avec la fumée. Le professeur D. Bovet, prix Nobel et directeur de l'institut de pharmacologie de Sassari, en Italie, estime que trois cigarettes par jour suffisent à stimuler le cerveau. Au-delà, c'est l'over-dose. Le cerveau s'accoutume à la nicotine, qui ne le stimule plus. Puis rapidement, le cerveau effectue moins bien son travail de direction des fonctions végétatives, celles qui assurent la survie : digestion, réflexes de défense, respiration...

illustration Benjamin Baltimore

## La bonne drogue ?

Contre la fatigue, il existe des stimulants comme la cocaïne, la caféïne ou les amphétamines. Ils allongent la période d'activité du cerveau et renforcent sa mémoire. En revanche, ils n'agissent que faiblement sur les sensations. On ne « plane » pas avec un double express dans l'estomac. Les analgésiques euphorisants (héroïne, morphine...) renforcent la répression interne du cerveau. Ils enferment l'individu dans un univers de perceptions adoucies, restreintes. Un bien-être béat et passif. Les hallucinogènes (mescaline, haschisch, L.S.D.) semblent en revanche amoindrir la répression et libérer le cerveau dans certains domaines. Ils augmentent notamment l'intensité des perceptions auditives et visuelles.

Malheureusement, l'action des hallucinogènes est encore insuffisamment connue. Des psychiatres anglais ont utilisé le L.S.D. les premiers, pour briser les facultés d'association de leurs malades, alors qu'ils ignoraient les effets exacts du produit. Aujourd'hui, on devine que les hallucinogènes s'attaquent à la zone réticulée, une région située au centre du cerveau et très riche en circuits. Le cerveau des rats soumis aux hallucinogènes présentent ainsi des lésions au niveau de la zone réticulée. De même le cerveau des singes qui tripaient au L.S.D. montre, après autopsie, des zones réticulées fondues.

**Les drogues ont-elles toujours un effet durable sur le cerveau ? La réponse : « tout dépend de la fréquence et de l'importance des doses » est, tristement, la seule possible. Il est probable qu'une prise modérée provoque simplement une perturbation momentanée de l'équilibre chimique du cerveau où tout rentre ensuite dans l'ordre répressif. En revanche, la répétition ou l'overdose peuvent modifier durablement la physiologie du cerveau. On ne joue pas avec sa tête.**

Une théorie : on peut stimuler le cerveau sans recourir à la chimie. On sait qu'il existe des ondes cérébrales à modulation de fréquence. Lentes dans le sommeil lent, rapides dans le sommeil paradoxal ou l'éveil. Les derviches tourneurs, en s'enfermant dans dans un rythme précis, influencent la fréquence de leurs ondes cérébrales ou les annulent partiellement grâce à des phénomènes de résonance. De même, la répétition d'un mouvement ou d'un rythme dans la danse provoque l'état de transe des noirs dont parlent les bons blancs qui explorent la sauvage Afrique.

Le cerveau peut aussi être soumis à des influences électro-magnétiques. On sait qu'un homme dort plus difficilement dans l'Antarctique où les champs magnétiques sont plus intenses. Le magnétisme joue certainement un rôle sur chacun d'entre nous.

## Vibrations !

Pearce Bailey, directeur de l'institut national des maladies nerveuses et de la cécité à Bethesda, dans le Maryland, a définitivement mis en évidence le rôle des ondes électromagnétiques. Il a provoqué la mort de dix ..ges en quatre minutes en les plaçant .. quelques dizaines de centimètres d'un ..metteur fonctionnant sur 388 mégaher.. avec une puissance de 100 watts.

**Si l'on ne sourit plus .. es médiums, on peut imaginer qu'ils combin.. t le magnétisme ambiant avec l'onde électri.. e que constitue l'influx qui court dans les ..llules nerveuses.**

Une étude du rôle du cerveau dans le zen et les disciplines spirituelles orientales reste également à faire. La science connaît les grandes masses du cerveau mais ignore les rapports exacts qu'elles entretiennent entre elles. Le zen, au contraire, appréhende d'un seul coup l'ensemble du corps humain. Mais comment ? Le cerveau domine-t-il les réflexes ou bien censure-t-il les informations que lui envoie le corps ?

Assis en fleur de lotus, le pratiquant parvenu au terme de sa méditation supporte sans douleur un coup de bâton. Les maîtres du zen expliquent que le cerveau a « accédé à une nouvelle et meilleure condition ». N'est-ce pas plutôt une meilleure répression des sensations du coup ? La question fait hurler les tenants des disciplines spirituelles orientales, mais du point de vue scientifique, elle reste absolument posée.

Autre hypothèse : les pratiquants des disciplines spirituelles orientales pourraient agir sur la vitesse de circulation de leur influx nerveux. Pour un neuro-psysiologiste occidental, c'est impossible. Mais il est également impossible de faire varier à volonté le rythme des battements du cœur, performance que les disciples du zen parviennent à réaliser... Vérifiée, une telle hypothèse amènerait à considérer le cerveau avant tout comme un champ d'ondes. Peut-être pourrait-on détecter ainsi les maladies mentales qui seraient dues à un « brouillage » des ondes. En tous cas, on a déjà réalisé des anesthésies électriques partielles du cerveau qui n'ont laissé aucune trace. De même en U.R.S.S., on a déclenché le sommeil grâce à des stimulations électriques du cerveau. Avant de fermer les paupières, faudra-t-il tourner l'interrupteur ?

Dans l'immédiat, les progrès de la connaissance du cerveau permettront de choisir l'environnement de l'enfant. Les petites filles doivent-elles vivre dans le rose et les garçons dans le bleu ? Faut-il laisser les enfants se masturber ? Doivent-ils vivre dans une chambre aux murs psychédéliques ? Ou tout ceci n'a-t-il aucune importance. Quelle mère, ou pas de mère, quelle école ou pas d'école, faut-il aux chers bambins pour en faire des génies ou des tarés, des agressifs ou des cool ? La science du cerveau peut créer, différemment de la psychanalyse, un lien entre les conditions de l'enfance et la personnalité.

**Toutefois, il faudra du temps pour savoir comment « mûrit » un cerveau. D'ici là, on commencera certainement à stimuler le cerveau, chimiquement ou électriquement.**

Un exemple : la mémoire. L'ampoule qui permettra d'injecter la connaissance de l'anglais n'est pas pour demain. En revanche, il existe un médicament qui permet d'améliorer la mémoire. Le « cyclert » favorise à la fois l'apprentissage et le rappel des souvenirs. Sa mise au point a dépassé le stade des essais de laboratoire.

Le Dr. Norman Shealey, neurochirurgien de la Gunderson Clinic, dans le Wisconsin, a mis au point un stimulateur électrique qui combat la douleur. Un malade qui souffre durement d'un mal chronique n'a qu'à presser un bouton pour neutraliser la réception par le cerveau du message de douleur. L'inhibition n'est que l'envers de la stimulation. On a pu provoquer un geste, une sensation, on peut évidemment annuler le même geste, la même sensation.

Le professeur Delgado fut le premier toréro savant. Il s'est laissé charger par un taureau de combat. La bête, lancée, n'était qu'à quelques mètres de lui lorsqu'il a actionné le petit émetteur qu'il portait dans la main. Les pattes de devant tendues, le taureau a bloqué sa course, puis s'est éloigné, indifférent. Le professeur Delgado avait commandé une électrode, plantée dans le cerveau du taureau, et qui a neutralisé tout sentiment d'agressivité.

Les utilisations politiques ne sont pas loin. Le professeur Delgado (toujours lui) a pu, en laboratoire, « renverser le pouvoir d'un dictateur par contrôle à distance ». Le peuple : une colonie de singes à l'université Yale. Le dictateur : Ali, chef puissant et autoritaire de la colonie. Un stimulateur radio agissant sur la région caudée d'Ali permettait de neutraliser son agressivité. Stimulé, Ali ne défendait plus les attributs habituels de son statut de chef. Il n'était plus le premier à choisir ses partenaires sexuelles ou à prendre la nourriture, son territoire n'était plus respecté et ses congénères le regardaient en face. Un levier fixé sur une paroi de la cage des singes était relié au stimulateur radio. Une femelle, Elsa, découvrit bientôt qu'Ali ne défendait plus sa position de chef et perdait son agressivité, lorsqu'elle actionnait le levier. Menacée par le chef, Elsa filait appuyer le levier. Au dire de l'observateur, Elsa ne devint pas l'animal dominant de la colonie, mais en constitua la minorité de blocage permanente.

**Libération ou asservissement devant le tyran ? Les sciences du cerveau sont disponibles.**

Aux yeux d'une certaine science, il semble bien que nous soyons des rats tondus, ou des chimpanzés gourmands d'électrode. Le traitement subi par le voyou Alec, palotin héros de cette **Orange mécanique** qui fit des mois entiers jouir les queues de cinéma, est en passe de devenir le pain quotidien des déréglés d'Outre-Atlantique : le pédé, yeux ouverts devant l'écran, voit défiler l'image de son mal : des hommes. Une petite décharge électrique, un chatouillement glacé parcourt la mœlle du délinquant. Le mal est suivi du normal : une ondine court vêtue et pulpeuse à souhait, associée à mille sensations paresseuses et paradisiaques. Et voilà l'homme guéri, dragueur et moral. C'est évidemment plus subtil, mais tout aussi terrifiant, que la tranquille boucherie à laquelle se livrent encore, dans les hôpitaux grisâtres de la banlieue parisienne, ces lobotomiseurs diplômés qui, sous prétexte de psychiatrie, font sauter du bout de leur scalpel des tranches de cerveaux « malades ». Chacun, dans son domaine, connaît le cerveau, mais aucun n'en a une vue globale. Et il subsiste des soins grossiers comme l'électrochoc, qui équivaut à asséner un coup de maillet sur l'occiput du patient pour lui clarifier les idées. Pourquoi pas la chaise électrique ? Passionnantes, ces expériences, mais on ne colonise pas le cerveau. Foutez un peu la paix à nos neurones, ne nous touchez pas trop le cerveau. Après tout on n'est pas des grenouilles.

**Jean-François Reuterre**
**Catherine Huppy**

## BIBLIOGRAPHIE


**La manipulation de l'esprit,** de Théo Löbsack (Fayard), rend compte assez largement des recherches effectuées sur le cerveau. Toutefois, l'auteur dérape parfois en voulant « gonfler » son information. **Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit,** de Jose M.R. Delgado (Dessart, Bruxelles), est en revanche un ouvrage sérieux mais qui se limite, presque exclusivement, aux études menées par stimulation électrique. Enfin, on peut lire un bon article de Jean-Pierre Changeux dans « La recherche » n° 3 juillet-août 1970 : **L'inné et l'acquis dans les structures du cerveau.**

# LE YOGI ARRIVE à Pied Mar

UYAUX cousus des chevilles au bas ventre, souliers de crèpe et de plomb qui font peser la marche, carcans de tissus boutonnés, pressés, sanglés, nos vêtements portent le visage de nos préjugés, et nouer sa cravate comme les bourgeois de Calais leur corde permet de rejoindre dans la gravité, la raideur et le geste gauche la plupart de ceux qui conçoivent encore leur corps comme une punition dont il faut s'acquitter. Chez lui, bien au chaud dans son nid cubique, l'occidental ose parfois être libre de ses mouvements : momentanément oisif, il transforme le kimono en robe de chambre — mais qu'il aille se promener en sarong place de l'Opéra et trois cents paires d'yeux braquées sur son étrange accoutrement lui rappelleront qu'il ne s'agit pas d'être décontracté quand on s'engouffre dans le métro, et qu'il faut laisser ce costume aux indigènes, **qui sont si paresseux.** Ainsi, parfaitement accomodé à un rythme de vie minuté et essouflant, ce que nous portons sur le dos trahit à l'évidence le peu de considération que nous avons envers notre peau. Troquer le veston cintré, le col étrangleur et le pantalon asexué pour le vêtement oriental ample, qui laisse toute latitude aux gestes, équivaut à changer de rythme, donc de comportement

Aussi, une fois de plus, se prend-t-on à rêver de l'Orient, en y mettant toute la langueur de ces parfums, généralement « enivrants », oiselets de Chypre, civette, benjoin et tapis volants, le déjà-grand-trip de nos preux féodaux et de leurs donzelles en hennins. Mais le touriste occidental, pudique et ricaneur quand il n'est pas vulgaire, habitué malgré tout aux feuilles de vigne vaticanes, à ces linges criards censés voiler le sexe des anges de la Sixtime, s'ébahit et s'étonne, gêné, de ce bourdonement de pierre, souples et tortueux enlacements de bras et de jambes qui caressent les murs moussus du vieux temple de Konarak. Devant cette lèpre amoureuse qui court comme le lierre, simple et sans retenue, devant l'effigie magnifique du dieu Shiva qui créa le monde par sa danse et le féconda d'un jet de sperme, il éprouve encore le malaise du premier homme biblique qui, chassé du paradis par bêtise, inventa la braguette. Ici, la pureté tantrique devient licence, et cette peinture japonaise, née de l'envahisseur Mongol, où le raffinement et la délicatesse des formes le dispute parfois à la crudité du propos, devient estampe cochonne dans la boîte du bouquiniste. Quant à la Kama Sutra, dénaturée, elle se vend au poids du livre pornographique bâclé, gratifiée en outre d'une couverture émoustillante pour accrocher le couillon. Là-bas, en Inde, en Chine, au Japon, la dualité artificielle qu'imposa la chrétienté entre l'esprit tout puissant et le corps misérable n'existe pas : l'Univers englobe tout ce qui respire, tout ce qui se dresse, les plantes, les pierres, les animaux, les hommes et les saisons dans l'Unité. Le contrôle et la maîtrise du souffle nourrissier, voilà le secret et le fondement de toute une vision du monde et du corps que nous avons laissé se perdre dans la Grèce antique, quand on imaginait le sang, irrigant le muscle cardiaque, appeler l'air à sa suite.

Il ne s'agit pas pour autant d'idéaliser les rapports de l'oriental avec son corps par l'assimilation hâtive de quelques techniques, médicales et sèches : nous conservons bien souvent les exercices au mépris le plus total des intentions. Et le Hatha-Yoga se transforme en gymnastique comme le judo en sport de compétition. Il a fallu bien du temps pour que l'acupuncteur ne soit plus assimilé au charlatan, vendeur d'un baume miraculeux ou simple marchand de pluie.

1) **La Chine, le corps et l'harmonie**

On ne sautrait imaginer rituel plus complexe, protocole plus sévère que celui qui réglait la marche de la société et de la famille dans l'ancienne Chine. L'intimité ne s'établissait dans la vie conjugale qu'à l'heure où les époux, âgés, se préparaient à la mort. Et nous n'avons rien à envier au costume de se fils qui vient, au chant du coq, rendre hommage à son père, paré selon le cérémonial d'un bonnet à cordin pendant, de vêtements serrés, et d'une ceinture où s'accrochent comme des grelots de foire les mille et un attributs qui servent aux besognes quotidiennes. Sans doute notre Moyen-Age était-il moins rigide, où l'on passait dans le même temps de la violence à la tendresse, désaccordé entre les forces qui s'agitaient en soi, l'âme, l'esprit, et ce corps maléfique qui connaissait parfois d'incompréhensibles sursauts mis sur le compte du diable. Mais derrière le poids des contraintes et de la morale sociale, la pensée chinoise composait depuis toujours avec les puissances de la nature, reposant tout entière sur leur équilibre et leur perpétuel changement. Et au sein de cet espace mesuré et rigide, faisant véritablement œuvre de contre-culture, le taoïsme, comme le Yoga tantrique en Inde, rejoint l'Alchimie dans sa quête de l'Immortalité.

Déjà, plus de vingt-cinq siècles avant Jésus-Christ, le légendaire empereur Houang-Ti écrivait pour ses ministres un ouvrage traitant des « questions essentielles et fondamentales », le **Nei-King.** Il y prescrit de cultiver le corps et l'esprit afin d'obtenir le « vrai souffle », celui qui remplit le corps, parallèlement au « souffle alimentaire ». C'est lui, inné et originel comme les astres, qui donna naissance aux vaisseaux, aux viscères et aux os, et la maladie — agitation, souffrance, désirs — est ce qui le consume. Un esprit non troublé apaise l'organisme, et le « juste milieu » se maintient entre la nature, l'homme et leurs influences réciproques. Chaque organe interne correspond à un organe externe, à une couleur, une odeur, un goût, un élément et un symbole. Le poumon correspond, par exemple, au nez, à la couleur blanche, à l'odeur animale, au goût acre, au métal et au tigre. Ce que nous prenons pour un langage « imagé » résulte de ces étroites correspondances entre tout ce qui vit : un exercice physique s'appelle « tourner le corps et soutenir la lune », le massage qui soigne les indigestions se nomme « transporter l'eau dans la terre », et « cravacher le cheval pour franchir la voie lactée », celui qui soigne les maladies de la chaleur.

La médecine chinoise ordinaire repose sur huit principes : le Yin et le Yang, le vide et le plein, l'interne et l'externe, le froid et le chaud. Le Yang, principe actif, c'est le soleil, le grand intestin ou l'estomac. Le Yin, passif et négatif, c'est l'obscurité, le froid, le cœur. Les techniques respiratoires ordonnent ces forces, les domestiquent, les équilibrent. Pour les taoïstes, cette gymnastique peut permettre d'accéder à l'Unité tout en nourrissant l'esprit et le principe vital. Et l'on peut trouver, sur des manuscrits séculaires, la figure de l'homme taoïste accroupi, le dos droit et la tête légèrement inclinée, qui maîtrise la montée qu'opère le sperme le long de sa colonne vertébrale jusqu'au **Palais de**

# la Chine

**Ni-houan,** le cerveau : il entend disposer de chaque cellule de son corps, de sa pensée comme de ses fluides, humeurs ou vaisseaux. Il connaît leur interdépendance et les fortifie les uns par les autres. Prolonger la vie, pour lui, c'est savoir respirer, dompter ce vent qui, passant dans le corps, lui laisse ses vertus.

Le sage a nommé les respirations malignes : **Fong,** le vent, rapide et bruyant, éblouit l'attention et perturbe le silence comme des rides sur un lac ; **Tch'ouan,** le halètement, irrégulier et étouffé n'engendre que toux et vomissements ; **K'i,** le souffle, fort et sans éclats, mène à l'effort puis à la fatigue.

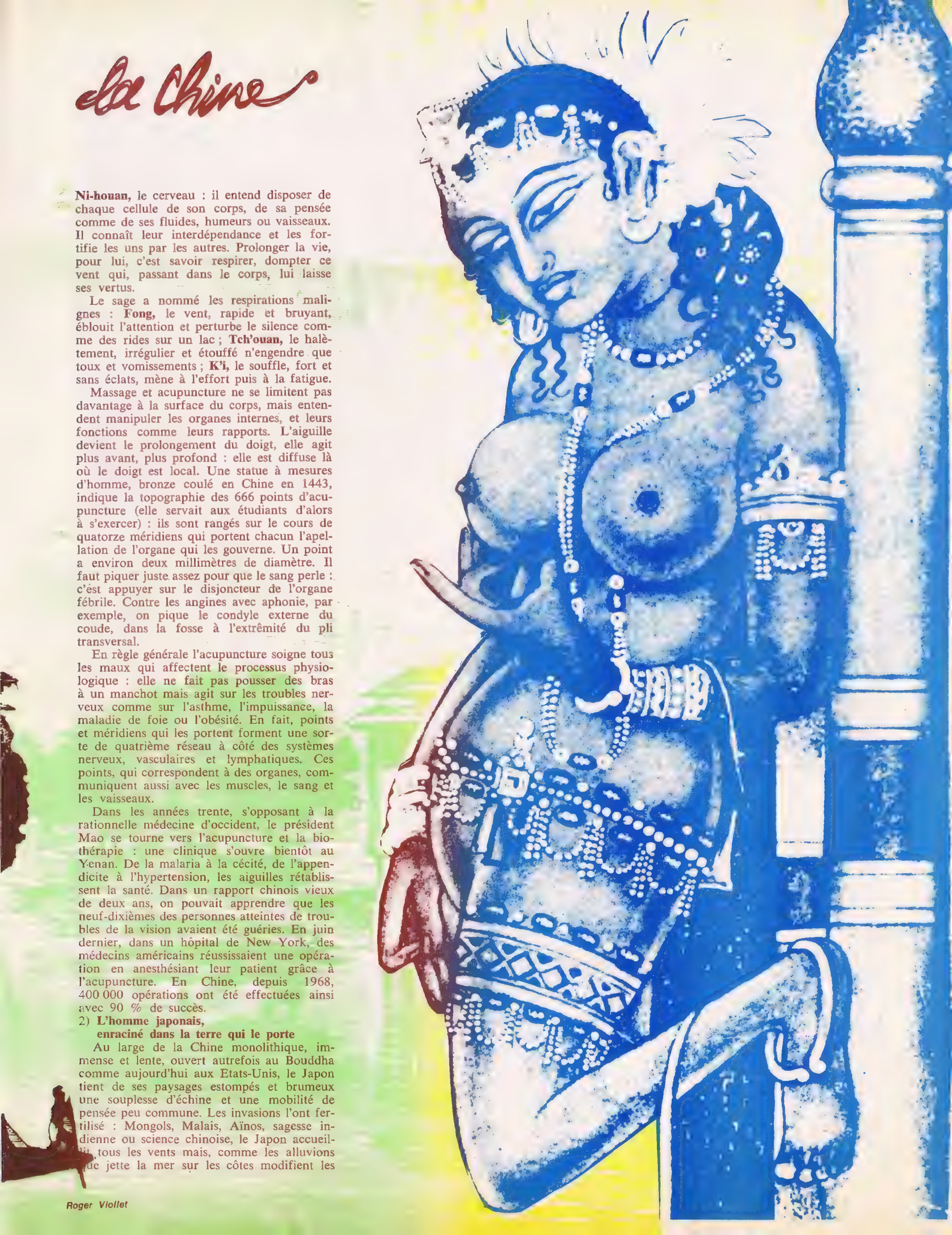
Massage et acupuncture ne se limitent pas davantage à la surface du corps, mais entendent manipuler les organes internes, et leurs fonctions comme leurs rapports. L'aiguille devient le prolongement du doigt, elle agit plus avant, plus profond : elle est diffuse là où le doigt est local. Une statue à mesures d'homme, bronze coulé en Chine en 1443, indique la topographie des 666 points d'acupuncture (elle servait aux étudiants d'alors à s'exercer) : ils sont rangés sur le cours de quatorze méridiens qui portent chacun l'apellation de l'organe qui les gouverne. Un point a environ deux millimètres de diamètre. Il faut piquer juste assez pour que le sang perle : c'est appuyer sur le disjoncteur de l'organe fébrile. Contre les angines avec aphonie, par exemple, on pique le condyle externe du coude, dans la fosse à l'extrêmité du pli transversal.

En règle générale l'acupuncture soigne tous les maux qui affectent le processus physiologique : elle ne fait pas pousser des bras à un manchot mais agit sur les troubles nerveux comme sur l'asthme, l'impuissance, la maladie de foie ou l'obésité. En fait, points et méridiens qui les portent forment une sorte de quatrième réseau à côté des systèmes nerveux, vasculaires et lymphatiques. Ces points, qui correspondent à des organes, communiquent aussi avec les muscles, le sang et les vaisseaux.

Dans les années trente, s'opposant à la rationnelle médecine d'occident, le président Mao se tourne vers l'acupuncture et la biothérapie : une clinique s'ouvre bientôt au Yenan. De la malaria à la cécité, de l'appendicite à l'hypertension, les aiguilles rétablissent la santé. Dans un rapport chinois vieux de deux ans, on pouvait apprendre que les neuf-dixièmes des personnes atteintes de troubles de la vision avaient été guéries. En juin dernier, dans un hôpital de New York, des médecins américains réussissaient une opération en anesthésiant leur patient grâce à l'acupuncture. En Chine, depuis 1968, 400 000 opérations ont été effectuées ainsi avec 90 % de succès.

2) **L'homme japonais,**
**enraciné dans la terre qui le porte**

Au large de la Chine monolithique, immense et lente, ouvert autrefois au Bouddha comme aujourd'hui aux Etats-Unis, le Japon tient de ses paysages estompés et brumeux une souplesse d'échine et une mobilité de pensée peu commune. Les invasions l'ont fertilisé : Mongols, Malais, Aïnos, sagesse indienne ou science chinoise, le Japon accueillit tous les vents mais, comme les alluvions que jette la mer sur les côtes modifient les



Roger Viollet

contours de l'île sans atteindre ses entrailles, l'élément étranger est transformé, assimilé, et se pare de l'originalité de son nouveau disciple. Aux grands élans du cosmos, le Japonais apporte la précision de l'horloger. Il étudie avec subtilité les rapports et les ondes qui circulent entre les choses, stylise la nature jusqu'à l'essence et fait de la religion son ossature sociale : la divinité recèle l'esprit sec et pratique du juriste.

Dès le VI[e] siècle, le bouddhisme, et plus particulièrement le Zen, offre aux nippons une vision neuve de l'homme, de son corps et du monde où il se range. Le moine chinois, aux prises avec la religion Shintoïste, analphabète et rude, va habilement caresser dans le sens du poil les guerriers de la toute puissante caste militaire. Dès l'abord plus porté à pourfendre le voisin qu'à composer des bouquets, le seigneur de la guerre se voit proposer la possibilité de supprimer toute peur et de déjouer toute ruse. Séduit par l'art du combat qu'apportaient les bouddhistes, sa triste carapace médiévale tombe, et la mutation s'opère. A la pratique de la méditation, le zen ajoute le karaté, le judo, le tir à l'arc, la lutte et l'escrime. Il lui enseigne de s'harmoniser « au rythme du sabre ennemi ».

Le moine Hakuin, guéri contre tout espoir par les pratiques bouddhistes, écrit un livre de médecine populaire **(Yasen Kanwa)** dans lequel il confie sa propre expérience : « Avant de vous endormir et de fermer les yeux, allongez vos deux jambes l'une contre l'autre, bien tendues. Placez votre énergie spirituelle depuis votre nombril jusqu'à la plante de vos pieds en passant par votre bas-ventre, vos reins et vos jambes. Puis effectuez à plusieurs reprises la contemplation qui suit : « Mes bas-ventre, reins, jambes et plantes de pieds sont tous vraiment mon visage originel. Quelle physionomie a-t-il ? Mes bas-ventre, reins, jambes et plantes de pieds sont tous vraiment mon Village foncier. Quelles nouvelles me donne-t-il de lui ? Mes bas-ventre, reins, jambes et plantes de pieds sont tous vraiment ma Terre Pure spirituelle. Quel est le décor de la Terre Pure ? » (...) Répétez cela en y réfléchissant sans cesse. Si le mérite de cette répétition s'accumule, l'énergie spirituelle de votre corps sera concentrée depuis votre nombril jusqu'à la plante de vos pieds, et votre bas-ventre sera comme un ballon. Si vous continuez tranquillement, une semaine ou un mois, vos fatigues et lassitudes précédentes seront complètement guéries » (cité par Huard et Wong).

Quant à l'exercice du Za-zen, il est destiné à éloigner pensées et comportements égoïstes, à chasser le désir sensuel et la complaisance qui s'y attache, l'agressivité, la torpeur, le doute et l'agitation. On s'asseoit sur un **zafu** (petit coussin rond qui permet de surélever les hanches), jambes croisées — le pied droit reposant sur la cuisse gauche et inversement — tête penchée, comme si l'occiput montait au ciel, bouche close et yeux ouverts. Le sang reflue de la tête, et le calme s'établit. Faire za-zen, c'est rester assis dans cette position, sans jamais s'arrêter aux pensées qui vous traversent, sans jamais s'attarder sur une image ou sur une réflexion. Et la pensée, et la mémoire s'envolent : seul compte le maintien d'une position correcte. Et la paix s'installe.

### 3) L'Inde et la vie dominée

Le corps de l'Indien vaut bien la langue d'Esope : l'une est bonne **et** mauvaise, l'autre indispensable **et** contraignant. Instrument de la libération spirituelle, il convient de le soigner ; outil exigeant, machine qui détrône son propre maître, il faut alors le sacrifier. Par une discipline nécessaire à cet éveil de la conscience cosmique où l'unité doit enfin éclater, pour que, malade, il ne se pose pas en obstacle, on doit conserver son corps « sain et vigoureux par des exercices réguliers, par la pratique de la posture **(âsana)** et de la maîtrise du souffle **(prânâyâma),** par une nourriture saine, des bains de soleil, du bon air, des bains froids, etc. » (Swâmi Sivânanda Sarasvati). Mais Jean Herbert note qu'il n'est pas rare « de rencontrer des hommes qui ont fait le vœu de rester debout pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois, et dont les jambes ont démesurément enflé, ou qui ont décidé de garder tout le reste de leur vie un bras dressé verticalement, qui finit par se dessécher et se paralyser. »

Le Yoga participe de ce domptage. A la fois but et méthode, il contient l'idée d'unir, de rassembler le corps avec sa « réalité profonde ». Chaque sorte de yoga est ainsi adaptée aux facultés particulières et aux forces, intellectuelles ou affectives, de celui qui s'y adonne. Le **Jnâna yoga** fait appel à la raison et permet de ne plus rester la dupe des apparences en les étudiant à leur racine (Krishnamurti a emprunté une voie semblable) ; le **Karma yoga** prône l'action désintéressée, c'est « le yoga du chef de famille et de l'épouse » ; le **Bhakti yoga,** par delà le désir Unitaire, se propose l'épreuve intense du Divin : « Je ne veux pas **devenir** le sucre, je veux le savourer », dit Râmakrishna, citant Râmprasâd. Puis viennent les yogas dits « techniques », le **Râja yoga,** où la force mentale, tournée vers l'intérieur, estompe puis efface toute identification de soi avec ce qui n'est pas posé comme réel, éternel ou infini. Le **Hatha yoga,** discipline essentiellement physique, est l'intervention directe de l'esprit sur le corps, sur le flux et le reflux du souffle vital qui le parcourt. Des 81 postures connues, 21 seulement sont essentielles, qui peuvent être gardées jusqu'à douze heures. Le yogin, en fait, agit sur ses organes internes aussi facilement que sur ses bras ou jambes — il dévoile ainsi le lien étroit qui existe entre la respiration et l'activité mentale, entre la régulation du souffle et la méditation.

Chaque exercice de Hatha yoga est soumis à une posture **(âsana),** accompagnée de gestes et de contractions particulières. Certaines d'entre elles peuvent guérir ou prévenir nombre de maux cardiaques, vasculaires ou gastriques. Ainsi la position de la charrue, jambes basculées loin derrière la tête, bras posés droits contre le sol, serait efficace dans le cas des maladies gastriques. Ou **sarvangâsana,** la position de la chandelle, qui fait travailler les muscles muqueux et rachidiens, et agirait sur la fonction thyroïdienne.

Leur réussite repose sur la connaissance des six **chakras,** centres de gravité, psychiques et nerveux, sans réalité physique, tourbillons qui absorbent et distribuent l'énergie vitale, rattachés aux glandes et aux centres nerveux principaux : **Vishuda chakra,** le centre du cou, est lié au système respiratoire comme **Muladora chakra,** centre pinéal, au plexus pelvien, aux organes sexuels et à la terre. Le yoga éveille l'énergie qui repose dans cette terre, pour la faire monter jusqu'aux chakras supérieurs, dans l'Unité. Il y a ici voisinage certain entre cette structure et celle des vaisseaux de l'acupuncteur, mais l'acte essentiel du yogin est l'atteinte du **Samâdhi,** quand l'esprit humain se noie dans l'âme universelle : « Que le sage se réfugie dans un repos absolu ; que fermant, avec ses talons, les voies inférieures, il rappelle en haut, sans se lasser, le « vent » des six demeures où il réside... L'activant du nombril dans le cœur, qu'il le fasse monter, de là, par la voie nommée **udâna** dans la poitrine ; qu'ensuite maître de son attention et la réunissant à son intelligence, il l'amène, peu à peu, jusqu'à la racine de son palais. De là, qu'il le conduise dans l'intervalle de ses sourcils, fermant les sept voies qui lui sont ouvertes (yeux, bouche, etc.) et qu'étant resté dans cet état, une demi-heure à l'abri de toute distraction, possédant pourtant l'intensité de sa vue, il lui ouvre une voie à travers le crâne et abandonne son corps pour aller se réunir à l'Etre suprême » (Bhâgavarta Purâna).

Le **Laya yoga,** lui, se propose de dissoudre les liens mentaux, de répandre l'énergie dans l'organisme et d'empêcher qu'elle se dissipe. Cela permet à l'énergie psychique et physique de la sexualité de se retirer progressivement des centres sexuels pour être canalisés vers le plexus solaire. Ces chakras étant les nœuds de tension musculaire, l'énergie, domptée, se dissoud dans tout le corps (cette « énergie » ressemble fort à l'orgone de W. Reich).

Occidentaux fragmentés, notre sexualité s'organise comme une névrose autour des parties génitales et l'amour s'est étiolé en besoins et en hygiène : recordmen de vitesse, 16 % des Français font l'amour en trois minutes, 48 % en moins d'un quart d'heure. Pour le tenant du Laya yoga, le plaisir naît de l'harmonie qui règne entre l'organisme et son environnement. Laisser courir librement l'énergie, c'est la mort préalable de toute tension. Ce que nous nommons couramment orgasme n'est que saccades de résistances, spasmes qui entravent le complet relâchement de l'organisme. Là où il faudrait abandon, il y a bataille. Si le souffle court trahit l'anxiété, une respiration ample, longue et profonde prouve au contraire que l'armure musculaire est jugulée. Quand apparaît cette « vraie » respiration, l'énergie se libère, déferle en ondes dans tout le corps, et celui-ci en oublie un temps ce mental qui trop souvent l'enserre pour suivre ses pulsions.

Séduisantes, parcequ'elles se situent aux antipodes des conceptions dont nous croyons éprouver chaque jour le mal fondé, les techniques orientales de maîtrise du corps n'ont rien, pour les occidentaux que nous sommes bon gré, mal gré, du remède miracle, du flacon de jouvence qu'il suffit de déboucher pour en éprouver la fraîcheur et la force. Il est vrai que, les connaissant, nous frottant à leur sagesse et, surtout, à cette vision Unitaire d'un monde apparemment atomisé, nous n'avons qu'à y gagner une certaine qualité de paix. Bien sûr, et d'un simple point de vue morphologique, un américain et un japonais sont les tenants de deux mondes l'un à l'autre martiens. L'occidental, par sa constitution physique, n'évoque pas précisemment le contact avec la terre, il ne possède pas cet équilibre de l'africain qui vit de la terre et avec elle, qui ne la domine ni ne la suit. Si vous pouviez me voir, vous comprendriez comment neuf années d'éducation religieuse m'ont fait rentrer bien malgré moi le cou dans les épaules. L'harmonie et la tolérance chinoise ne sont pas de notre nature et l'indien sublime la mort, là où nous la maudissons : s'il y a beaucoup à prendre et à comprendre, il y a plus encore à transposer en fonction de nos aspirations propres : l'occidental qui devient du jour au lendemain bouddhiste, taoïste, ou suiveur d'un quelconque guru — ce qui est somme toute une solution confortable — me fait songer, quelle que soit sa sincérité, à cette Marie-Antoinette qui gardait les oies sur le seuil du Petit Trianon : le hiatus persiste. De même le désir qu'éprouvait la reine d'être « fermière » n'était qu'un jeu, de même celui de se lier à l'expérience d'autrui, demeure parfaitement stérile. A nous de **nous** inventer, à nous de choisir nos directions, délaissant toute influence — si bénéfique puisse-t-elle **nous** sembler. Sans le savoir, nous rejoindrons Bouddha, en nous moquant de ses adeptes. **P. R.**

# en attendant le grand soir

Il est grand temps de faire le point de ce qui se passe du côté des militaires car les papiers, lettres et communiqués s'entassent sur ma table.

D'abord le 11 novembre un bon nombre de courageux sont allés faire la nique aux officiers empêtrés sous leurs gerbes et le plus souvent copieusement protégés. Ce fut le cas à *Lille* où les militants du GARM réussirent à distribuer un tract intitulé : « Qui veut la paix prépare la paix ! » mais se firent piquer avant de pouvoir déployer leurs banderoles. Ils eurent plus de chance à *Toulouse* où aussitôt après l'arrivée des personnalités on vit apparaître un calicot portant ces mots : « Armée hors du Larzac ». Quelques minutes après, un second groupe réussissait à atteindre la tribune officielle et à se placer entre les notabilités et un peloton de parachutistes. Sans avoir eu le temps de déployer leurs banderoles ils étaient jetés à terre et frappés à coups de matraque et de pied par des policiers en uniforme et en civil.

Vers 11 h 15, une banderole intitulée « Armée = caca » se déroula du haut d'un toit proche de la tribune et des centaines de tracts furent jetés. Des applaudissements éclatèrent. La police se précipita alors sur les toits. Pendant tout le reste du défilé et malgré le quadrillage policier, deux tracts furent encore distribués, l'un émanant du groupe de résistance à la militarisation, l'autre du PSU, de la Ligue communiste et de Révolution.

*A Caen* également, deux objecteurs de conscience politiques ont déposé une gerbe « aux victimes de la répression militaire » pendant que quelques autres brandissaient des banderoles «mille jeunes en prison militaire »...

*A Paris* le CLAM (collectif anti-militariste, c/o Daniel Guérin BP 247-16 75765-Paris Cédex 16) faisait savoir que des anti-militaristes avaient attaqué le 11 novembre au matin l'immeuble officiel de la marine, qui abrite le commandement des troupes coloniales de l'Océan Indien — dont le chef est Bigeard — rue Octave-Gréard dans le 7e. D'autres avaient brisé les vitres du Centre de documentation de l'armée de l'Air rue de Vaugirard.

Cela dit *Jean-Michel Fayard*, objecteur de conscience, est toujours en prison à Metz. François Janin qui fut son compagnon de cellule à Lyon, après s'être enchaîné aux portes du tribunal militaire le 30 octobre, s'est encore

manifesté avec quatre de ses camarades en suspendant des banderoles en haut de la porte Serpenoise, sorte d'arc de triomphe local.

## Le bagne pour trois mots

*Charles Cognet* quant à lui risque bien d'aller goûter les joies saines du bagne militaire du fort d'Aiton. Il y a cinq mois — cinq mois qu'il a d'ailleurs passé en prison — il s'était révolté à la suite de la tentative de suicide d'un de ses camarades et avait dénoncé les brimades de la hiérarchie militaire.

Pour soutenir Charles Cognet il est demandé de lui envoyer des lettres et des cartes : 2e classe Charles Cognet, BA 277 03 150 à Varennes-sur-Allier.

*A Sedan* ce sont huit anti-militaristes qui viennent d'être inculpés pour avoir fait et collé une affiche intitulée « Les jeunes s'unissent, l'armée s'effondre », et représentant un lycéen, un ouvrier, un bidasse frappant sur l'occiput d'un personnage en uniforme galonné. En termes légaux, cela s'appelle « injures envers l'armée, provocation de militaires au délit de violence » (hi hi), etc. La date du procès n'est pas encore fixée.

Enfin *à Nantes*, c'est un comité anti-militariste qui vient de se créer. Adresse : « librairie 71 », 29, rue Jean-Jaurès, Nantes. Son but : soutien aux objecteurs qui ont été déclarés insoumis pour avoir refusé l'affectation à l'Office National des Forêts, dont deux à Nantes et une dizaine de Loire-Atlantique.

Autre nouveau-né, le Groupe Insoumission Totale (GIT), qui a vu le jour *à Lyon* (c/o Martial Cardona, BP 608 RP 69 221 Lyon Cédex 1). Le GIT refuse de rentrer « dans le jeu de l'objection de conscience » et demande toutt net, pour ceux qui le désirent, le droit de ne pas faire le service militaire. Ils se sont manifestés publiquement devant la gare de Perrache le 6 novembre et tiennent à la disposition de ceux que cela intéresse le texte de leurs premiers tracts. Projet immédiat : l'insoumission collective de sept membres du groupe.

## La grande charge des cadres

Tandis que le 29 novembre les dirigeants de la police française décidaient de mettre à l'essai de nouvelles grenades lacrymogènes, tout en plastique, explosion garantie en 4, 8 secondes, *à Epinal* un patron de choc avait déjà mis au point un nouveau système de lutte anti-grève. Il commença par distribuer aux cadres de l'entreprise des talkies-walkies puis il les organisa en groupes d'intervention, reliés en permanence à un P.C. opérationnel. Les piquets de grève furent interceptés avant d'être mis en place, les plans d'occupation déjoués. Des camions conduits par des cadres foncèrent sur les grévistes, dispersant les rassemblements autour de l'usine. C'est la première fois depuis mai 1968 qu'un patron réussit à briser une grève par la force sans faire appel à la police.

Tuer quelques militants gauchistes ou communistes, organiser un climat d'insécurité, tel serait l'objectif d'une centaine de gais compagnons rassemblés dans le *groupe d'action nationaliste*. Pour que le feu prenne plus vite, on irait aussi provoquer quelques militants d'extrême-droite, faisant croire à des représailles gauchistes. Le groupe, composé d'anciens des SAC et des CDR, serait plus ou moins investi par la police, qui aimerait bien voir les extrêmes se bouffer le nez. Fiction ? Eh ! eh ! en Italie Valpreda est toujours en prison pour un attentat dans lequel son innocence est prouvée. Et en Allemagne Horst Malher, le premier à être jugé parmi les membres de la « bande à Baader », a dévoilé que le fameux attentat de Stuttgart contre le building Springer (voir *Actuel* n° 24) était en réalité l'œuvre des flics. Cet attentat valut une énorme campagne contre la Fraction Armée Rouge et une délation de masse qui aboutit à l'arrestation de la plupart des membres de l'organisation.

## Les Sioux ont cogné

Le jour même où Nixon se fendait joyeusement la pipe à l'idée d'être à nouveau logé à l'œil pendant quatre ans, plusieurs centaines d'Indiens appartenant à *l'American Indian Movement* investissaient à Washington le bureau des affaires indiennes et cassaient tout. Deux millions et demi de dollars en fumée. Depuis l'existence des Etats-Unis. c'est la troisième catastrophe en matière de dommages infligée à une administration fédérale (la première fois en 1812, l'incendie de Washington, la seconde fois en 1906 le tremblement de terre de San Francisco). A la suite de quoi la « caravane des traités violés », composée de plus de cinq cents Indiens, a repris sa route en bus et en charriots à travers le pays. Ils étaient restés près d'une semaine dans les locaux rebaptisés « Ambassade des Indiens américains » et militairement défendus. Le son du tam-tam se fit entendre chaque jour parmi les bruits de la circulation de la Constitution Avenue. Tous les dossiers renfermant les fiches des agitateurs indiens furent détruits, les murs recouverts de peintures de guerre et de slogans. Finalement, le gouvernement dut accepter la création d'une commission chargée d'examiner les revendications indiennes. Les leaders du mouvement considèrent cela comme un succès. On en reparlera dans les tribus.

Indiens d'un autre continent, les noirs d'Afrique du sud connaissent la dure loi des réserves — ici appelées Bantoustans — et la plus brutale des ségrégations : l'apartheid. Le livre récent de Walter Limp, *Anatomie de l'apartheid* (Casterman poche), rapporte quelques-unes de ces bonnes anecdotes qui vous donnent envie de visiter le pays. Ce test du peigne par exemple, qui permet de déceler celui qui cherche abusivement à se faire passer pour blanc : si un peigne planté dans vos cheveux y demeure, allez ouste, au ghetto. S'il tombe, vous êtes un bon blanc et méritez une place assise dans l'autobus. La plus sinistre des armes dans la panoplie

UN NUMÉRO SPÉCIAL D' ACTUEL mensuel

64 PAGES DE BANDES DESSINÉES PAR ROBERT CRUMB

RASSEMBLE LES PRINCIPALES AVENTURES DE FRITZ LE CHAT

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES ET DIRECTEMENT AU JOURNAL 2 IMPASSE LEBOUIS 75014 PARIS 3 FRANCS FRANCO DE PORT.

3 FRANCS

ségrégationiste est sans doute cette fameuse « loi sur l'immoralité » qui interdit les relations sexuelles entre gens de races différentes. Or, ces relations sexuelles étaient généreusement pratiquées par les ancêtres fondateurs, les Boers. D'où un étonnant mélange de sang, qui peut réapparaître quelques générations plus tard. Ainsi, une petite fille, Sandra, présentait-elle en grandissant tous les aspects de la race noire alors que ses parents étaient blancs comme neige. Ils durent s'en séparer et ne purent la retrouver qu'après un long débat juridique qui l'admit « légalement blanche ». Beuark !

### La CFDT n'aime plus ses gauchistes

Trois militants exclus de la section CFDT de la Samaritaine sans que leurs camarades aient même été mis au courant. Colère, protestations, la direction du syndicat ne dit point ses raisons ! La section d'entreprise de Baroclem dissoute, mêmes protestations, la direction reste évasive. Est-ce la fin des illusions sur la CFDT ? Après mai, alors que les organisations syndicales étaient vivement critiquées, la CFDT avait joué l'ouverture, accueillant dans ses rangs des gauchistes de différentes obédiences. Ceux-ci — en particulier les trotskystes de *Rouge* et de *Lutte Ouvrière* — y ont fait leur trou, parfois avec beaucoup d'appétit. Aujourd'hui, c'est le début d'une répression. Tout le monde n'est pas d'accord au sein de la centrale avec cette reprise en main.

*People's Press Agency*, c'est le nom que portera la nouvelle agence de presse en voie de création à Londres. Comme l'Agence de presse Libération française, elle donnera la parole « à tous ceux dont les opinions et activités sont ignorées ou dénaturées par la presse, la radio et la télévision. (...) Adresse c/o Inside Story, 3 Belmont road, London SW 4.

Reçu de Belgique un *petit livre rouge des femmes* assez sympathique quoiqu'incomplet (presque rien sur l'homosexualité), édité par les éditions Vie Ouvrière (avenue Van Volxem 305 - 1190 Bruxelles) et réalisé par plusieurs mouvements féministes, dont la Dolle Mina (St Janvest 2-9000 Gent), le Front de libération des femmes (rue Garibaldi 32 100 Bruxelles), Groupe d'action pour la Libération de la femme (Broekstraat 108, 3030 Heverlee), les Marie Mineur (rue de Harlez 30-4000 Liège).

Un *groupe d'informations lycées-collèges* vient de se former à Paris. Il déclare dans un texte de présentation qu'il entend « lutter contre les différentes formes de répression dans les établissements scolaires, briser le silence de la grande presse, faire connaître et soutenir les luttes des élèves ». Adresse : Jean Chesneaux, UER de géographie et sciences des sociétés, tour 34, 3e étage. Université Paris 7e, quai St-Bernard 75005 Paris. Création également au mois d'octobre d'une *Association pour la défense des droits des détenus* (ADDD), 18, rue du Douanier, Paris 14e.

# Les droits du conscrit

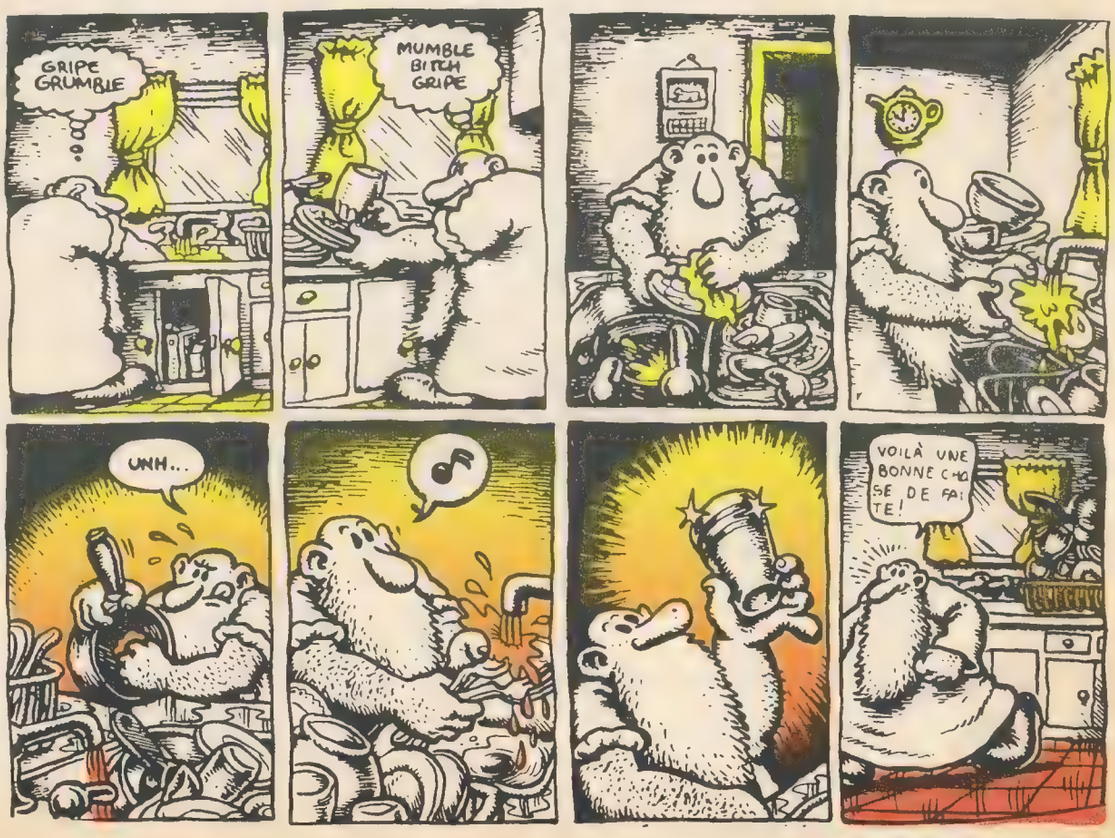
Une nouvelle rubrique s'ouvre, par laquelle nous jetterons un rapide coup d'œil sur vos problèmes juridiques. Du droit pour les louches, pour vous aider à mieux y voir. Le concubinage, l'attentat à la pudeur, le détournement de mineurs, la contraception, l'avortement, la drogue, l'homosexualité, l'occupation de locaux, les licenciements abusifs, les enfants naturels, etc. Parmi toutes ces zones d'ombre, faites votre choix, écrivez-nous pour nous parler de vos petits ennuis, donnez-nous votre point de vue.

**Le paquet de gauloises coûte trente-et-un centimes. La solde est de cent-trente-neuf centimes par jour. En un an, quinze jours de permission sont généreusement accordés. Tels sont les privilèges de l'heureux conscrit. Pour ceux qui y sont insensibles, l'armée n'est qu'une lente ascèse vers la bêtise. Un angoissant monde du silence ravagé par des sardines galonnées. Petits cousteaux juridiques, allons donc voir les droits de ceux qui font du bruit dans les lieux où tout se tait. Et d'abord, examinons la condition de ceux qui ne connaissent pas encore ce beau monde.**

**A 18 ans, vous allez vous faire recenser à la mairie. Dès ce moment, la situation est préoccupante car l'armée risque de s'éprendre d'amour pour vous. Examinons d'abord le cas des chanceux. Les pupilles de la nation et ceux dont l'un des parents ou frère est mort pour la France — les grands-parents comptent pour du beurre — sont dispensés de service. Il en va de même pour les soutiens de famille. Par exemple, un type marié qui a des enfants en bas âge « soutient » financièrement sa famille seulement si sa femme est « inapte à travailler pendant une durée au moins égale à celle du service actif ». De plus, on tient aussi compte du patrimoine et du train de vie du type et de sa famille. Si vos parents sont au bord de la faillite et si votre épouse est mongolienne, n'hésitez donc pas à demander une dispense dans les trente jours qui suivent la déclaration de recensement faite à la mairie.**

**Ceux qui ont confiance en un avenir toujours meilleur peuvent partir à vingt-et-un ans, au lieu de dix-neuf. Le report d'incorporation est automatique si vous en faites la demande avant votre dix-neuvième année. Le plus simple est de la faire à la mairie au moment du recensement. En revanche, l'obtention d'un sursis jusqu'à vingt-cinq ans n'est possible que pour une petite élite bienheureuse d'étudiants. Il faut suivre des études médicales, s'engager à faire de la coopération à l'étranger, ou demander à remplir certains emplois (recherche scientifique, par exemple) durant le service. Tous les sursitaires sont de grands veinards puisqu'ils font seize mois de service au lieu de douze. Petit conseil pratique : si les renseignements généraux ne sont pas contents de vous, la coopération n'est pas à envisager. En guise de réconfort, il faut préciser que le statut du coopérant n'est pas tout rose. Certes, le coopérant occupe un emploi civil et ne porte pas l'uniforme. Mais il dépend toujours de l'armée et toute activité syndicale et politique lui est interdite à l'étranger (il n'a pas le droit de grève notamment). Pour tout autre renseignement, s'adresser 56, boulevard des Invalides.**

**Passons maintenant aux attitudes saintes qui consistent à ne pas faire son service. Si tous les appelés sont à la recherche de la fameuse réforme, un tiers seulement l'obtiennent. Il ne suffit pas d'être taré, physiquement ou mentalement. Il faut parfois avoir de la chance. Car tout dépend en dernier lieu du médecin militaire ou du psychologue, et la constitution d'épais dossiers médicaux s'avère souvent inopérante. On peut avoir un petit ulcère au duodénum et aimer sa petite sœur sans pour autant être réformé. Les choses se passent de la façon suivante. A la fin des fameux trois jours — où il faut absolument demander qu'un psychologue se penche sur votre cas —, le centre de sélection fait une proposition d'aptitude. Cette proposition est généralement confirmée par une « commission locale d'aptitude ». Il y en a une près de chaque bureau de recrutement. Devant cette commission, vous pouvez contester la décision du centre**



dans un délai de 15 jours. Passé ce délai, tout n'est pas encore perdu. S'il vous arrive un accident ou une maladie grave, courez à la gendarmerie avec des certificats médicaux et demandez à passer devant la commission.

L'objecteur de conscience n'a qu'un point commun avec le réformé : il ne fait pas de service militaire. Mais il est astreint à un service civil de deux ans pendant lequel il dépend du ministère de l'Agriculture. Les « malades » sont donc bien gâtés par rapport à ceux qui, « en raison de leurs convictions religieuses ou philosophiques, se déclarent opposés en toutes circonstances à l'usage personnel des armes » (notons au passage que les opinions politiques sont pudiquement ignorées). Pour obtenir le statut de l'objecteur, il est quasiment indispensable de prendre contact, dès votre recensement, avec une association d'objecteurs (6, impasse Popincourt, Paris 11e, ou Comité des objecteurs, passage de la Station, 92-Puteaux - 506-01-18).

Si vous êtes un solitaire endurci, abonnez-vous au journal officiel puisque vous devez faire votre demande en vue d'obtenir ce statut dans un « délai de trente jours à partir de la publication au dit journal du décret qui, chaque année, appelle sous les drapeaux une fraction du contingent »...

Les vilains qui, sans être objecteur ou réformé, refusent de rejoindre leur caserne plus de huit jours après en avoir été aimablement prié, sont des insoumis. Ils sont punissables de deux mois à un an de prison. Après avoir purgé leur peine, ils sont toujours tenus d'accomplir leur service. Mais les tribunaux militaires, dans leur indulgence extrême, accordent souvent le sursis à ceux qui acceptent de rentrer dans les rangs de l'armée.

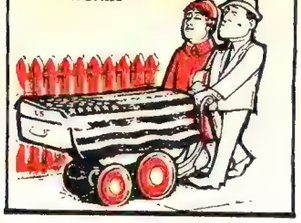
La fuite à l'étranger — Canada par exemple —, pour échapper au service, équivaut à un exil définitif. S'il rentre en France, l'insoumis peut en effet toujours être condamné par les tribunaux militaires, sauf s'il a plus de cinquante ans. Comme quoi les vieillards inspirent une grande pitié à l'armée.

Maître Maurice Fillette

**BIBLIOGRAPHIE :**

A lire de toute urgence, le « Guide du militant » de Maître Langlois, paru aux éditions du Seuil.

Le code du service national est en vente à la Documentation française.



## Le dernier des militants

« Quand je suis rentré du Vietnam, j'ai d'abord voulu oublier. Je suis devenu prolo. En rentrant de l'usine, je m'arrêtais dans un bar prendre une bonne bière. Ça a duré un an. Un jour j'ai entendu la radio parler du VVAW; je me suis dit : hey ! voilà un bon truc sur quoi me brancher... »

Le VVAW : le mouvement des vétérans contre la guerre. Membres potentiels : trois millions et demi de jeunes qui ont servi au Vietnam. La routine indochinoise traumatise : prisonniers torturés, paysans tirés comme des lapins dans les free-kill zones, villages dépeuplés au lance-flamme, petits Vietnamiens décapités d'un coup d'hélice arrière d'hélicoptère, une jolie figure de pilotage.

Depuis les grandes journées de mai 1971, les vétérans sont devenus le noyau de l'action anti-guerre. Mais le VV AW se cherche, tiraillé entre la tentation politique et la préservation de l'enracinement dans les masses. Trotskystes et maoïstes cherchent à l'entraîner dans le premier sens. Ceux qui leur résistent, les accusant de noyautage, s'interrogent pourtant : l'organisation est menacée de schizophrénie. Tout protest group brasse le dilemme : la protestation s'exerce contre un pouvoir en place ; si ce pouvoir dit NON, que peut faire le groupe s'il ne vise pas à le remplacer ? Autant de membres, autant d'idées. Communauté, manifs plus militantes, drug - program, gros coup à la Convention républicaine de Nixon, etc.

Qu'il disparaisse ou survive après la paix, le VVAW aura permis à des millions de désaxés de se comprendre. La culpabilité individuelle qui embrume leurs têtes se dissipe. A la place, la responsabilité criminelle de la société américaine.

# Dans les colonnes bourgeoises

*LITTLE BIG HORN. Douze indiens Crow sont venus en délégation, coiffés de plumes d'aigle et vêtus de bison, rendre hommage aux Invalides à celui qu'ils ont nommé le chef des chefs, Foch — le célèbre* Mohican Mou *de la Grande Guerre. Ils ont fumé un bon calumet avec le général de Grancey.*

*IMPOTS DE LAPIN. Sylvie, quatre ans, élève d'une maternelle d'Aubervilliers, a reçu courant octobre sa première feuille d'impôt. Le percepteur, qui lui réclame 145.000 F pour ses revenus de 1971, vient d'avouer qu'il doit s'agir d'une erreur. A Lyon, un autre fiscard impitoyable, saisit un chien, un buffet, une commode, un réfrigérateur, trois peignes et un paquet de bonbons à la menthe. Pauvres cons !*

*MORT DANS LES REGLES. Nantes, le vendredi 17 novembre, 12 h 10. Un homme s'écroule à deux pas du Centre Hospitalier Universitaire. Le personnel de ce Centre n'a pas le droit d'intervenir sur la voie publique. L'homme meurt d'une crise cardiaque. Le règlement est sauf.*

*GAIS LENDEMAINS. Intéressante augmentation du coût de la vie : 0,8 % en juillet, 0,5 % en août 0,6 % en septembre et, dit-on le 1 % mensuel pour la fin de l'année.*

*SAINS ET SPORTIFS. « On leur donne la main, ils vous prennent le bras », grommellent les flics boliviens. 60 prisonniers politiques ont profité d'une partie de football contre leurs gardiens pour les maîtriser et se tirer vers Cuba.*

*SAINTS BERNARD EN PELERINE. Le 1er janvier 1973, la police nationale comptera 102.000 policiers. De 1961 à 1974 : 15.500 nouveaux emplois auront été créés. Voilà qui permettra d'encadrer mieux une jeunesse qui, parfois, s'égare. Et* France-Soir *pouvait titrer : « Quarante policiers se lancent à l'assaut de la jeunesse en péril. » On peut admirer avec quel zèle deux policiers des Yvelines se sont livrés à ce genre d'assaut. Résultat : on brandit le revolver pour contrôler l'identité d'un jeune cycliste qui se retrouve le mollet perforé d'une balle de 7,65 ; on troue l'oreille, on égratigne le crâne de paisibles gratteurs de guitare qui chantonnaient dans un terrain vague. Heureusement, on ne sait pas trop viser. Ce n'est pourtant pas faute de formation : on « personnalise l'action de sécurité », on se fond en milieu étudiant comme un poisson dans le goudron, tel cet élève inspecteur de Vincennes condamné à lire Spinoza entre deux rapports à la Préfecture, et qui, découvert, fut présenté poliment sous sa véritable identité à tous les élèves de la Faculté. D'autres plongent plus avant dans la linguistique et les vocabulaires marginaux : vingt mille gardiens de la paix s'initient à l'argot du drogué. On leur a distribué un petit guide de trente-deux pages bouffonnes afin d'éveiller leur attention sur ces signes extérieurs qui ne trompent pas, vous savez, le regard flou, le rire inextinguible ou la figure jaune.*

*220 VOLTS. Plus sérieuse, l'armée belge. Faute d'avoir quelques Congolais à se mettre au bout de la gégène, le colonel Crèvecœur défend publiquement les six paras commandos qui, profitant de manœuvres, avaient torturé avec délice quelques recrues récalcitrantes. C'est, paraît-il, chose courante, une sorte de « gymnastique appliquée ».*

*RECTIFICATIF. Le faux médecin et néanmoins satyre qui écumait la jupette à la sortie des lycées du Mans se nomme bien* Marcel *Bizot, et non* Jean-François, *notre bon docteur des âmes en peine et phare de l'underground qui ne cesse de lancer son éclat blanc toutes les cinq secondes.*

*BELZEBUTH. Un grand pape obscurantiste, Paul VI, vient pour la deuxième fois en six mois d'affirmer sa foi en l'existence physique du « Malin » : « Cet être obscur existe réellement. Avec une astuce qui tient de la prouesse, il agit encore, il est l'ennemi occulte qui sème les erreurs et les malheurs dans l'histoire humaine. » Les fissures que créent le positivisme, la psychanalyse, la licence ou les stupéfiants sont autant de voies, a déclaré le Saint-Père, « à travers lesquelles le Diable peut facilement pénétrer dans l'esprit humain et l'altérer ». Le malin n'est certainement pas Paul VI.*

# Les basques suspendus

Il s'appelle Juan Echave. Basques Espagnol, la cinquantaine, quatre enfants. Il tient un bar-restaurant au Baucou, près de Bayonne. Traqué par la police franquiste pour ses activités politiques, il débarque en France en 1964. Réfugié politique. Un réfugié politique, ça ne doit pas piper. Echave ne pipe pas, mais en 1967, il est assigné à résidence dans un département lointain et frappé d'expulsion. Il part, puis revient. Le mal du pays lui vaut la prison. En avril 1970, dans sa cellule de Pau, puis à l'hôpital, il entame une grève de la faim, imité illico par de nombreux types dans la cathédrale de Bayonne. Vingt et un jours plus tard, Gilly, le préfet des Pyrénées-Atlantiques, lui signale qu'il pourra, dès sa libération, résider dans ce département, « tant qu'il respectera l'engagement de neutralité politique » qu'implique son statut de réfugié. Echave promet. Et depuis, père tranquille, il fait la popotte pour les copains, au Boucau. Rien à lui reprocher. Aucune poursuite judiciaire, aucun avertissement administratif. Et pan, le 2 octobre dernier, Marcellin le frappe d'une nouvelle mesure d'expulsion et d'assignation à résidence. Comme ça, pour le plaisir.

Lui, c'est Sumalde. Basque Espagnol et réfugié politique lui aussi. Ajusteur, il tient à Ascain un atelier de mécanique de précision. En deux ans, il subit quarante-cinq perquisitions et visites domiciliaires. Mais ces mesquineries policières sont vaines. En septembre 1969, c'est la fête de l'Espagne à Saint-Jean-de-Luz. Enfin un bon prétexte pour l'expédier à l'île de Ré, où il est assigné à résidence. Après l'île de Ré, le Puy-de-Dôme. Peu après, malade, Sumalde rentre au pays. Et les tracasseries administratives recommencent. Enfin, le 24 août 1972, Gilly l'autorise à rester dans son département. Depuis, comme pour Echave, il n'a fait l'objet d'aucune poursuite. Pourtant, le 17 novembre, on sort à son propos un dossier de police poussiéreux : dans son atelier, on n'a pas trouvé d'armes, mais des jumelles, des marteaux, « la parfaite panoplie du maquisard » selon la police. Bref, Sumalde doit fabriquer des bombes. Il est frappé d'expulsion.

Voilà pour Abeberry, l'avocat des réfugiés, deux cas exemplaires parmi les neuf types que Marcellin a frappé depuis le 2 octobre d'expulsion et d'assignation à résidence, et pour qui une soixantaine de personnes ont fait la grève de la faim, pendant 24 jours, dans le Pays Basque nord. Comme les neuf autres réfugiés qui, début novembre, bénéficient des mêmes mesures, Marcellin les accuse de « faire partie d'un complot international », et de se servir des Pyrénées-Atlantiques comme « base de repli et d'actions pour des menées terroristes à destination de l'Espagne ». Sans preuve, rien que des dossiers de police fondés sur des soupçons et des procès d'intention. En violant sans scrupule la convention de Genève sur les réfugiés, ratifiée par la France en 1951.

Tout ça au nom de quoi ? « De la normalisation des rapports franco-espagnoles. » Pour des « Mirage » et malgré les démentis, la collusion entre les polices pompidolienne et franquiste est devenue pratique courante.

# L'HOMME QUI VOLAIT LES COINS

BOULAN

PEUT PEUT PEUT PEUT

PEUT

PEUT... POUF!

BING

CRIC CRIC CLIC!

HÉHÉ

HAHAHA

HA HA HA HÉ HÉ

VROUM PEUT

PEUT

VROUM

AH! ÇA FAIT DU BIEN DE RENTRER CHEZ SOI APRES TOUT CE TOHU-BOHU METROPOLITAIN.. UN BON LIVRE ET UN PETIT SCOTCH!...

?!

TOUT CE BRIC À BRAC DANS MON COIN... PEUT MÊME PLUS ME REPOSER!! NI TRAVAILLER, NI ME DÉTENDRE CHEZ MOI!!

INTOLÉRABLE! NON MAIS..

VOT'NOM?

INTOLÉRABLE!! NON MAIS..

C'EST INCROYABLE!

ON EST PLUS CHEZ SOI!!

SI ON A MÊME PLUS DE COINS FAVORIS..

ON VIOLE JUSQU'À NOTRE INTIMITÉ!

ON A PLUS DE CHEZ NOUS!!

QUELLE ÉPOQUE!

MÉTRO

LES MÉFAITS DU VOLEUR de COINS

OÙ ALLONS-NOUS? NON, MAIS, OÙ ALLONS NOUS?

ÉDITION SPÉCIALE!... LE VOLEUR DE COINS A ENCORE FRAPPÉ; DEMANDEZ..

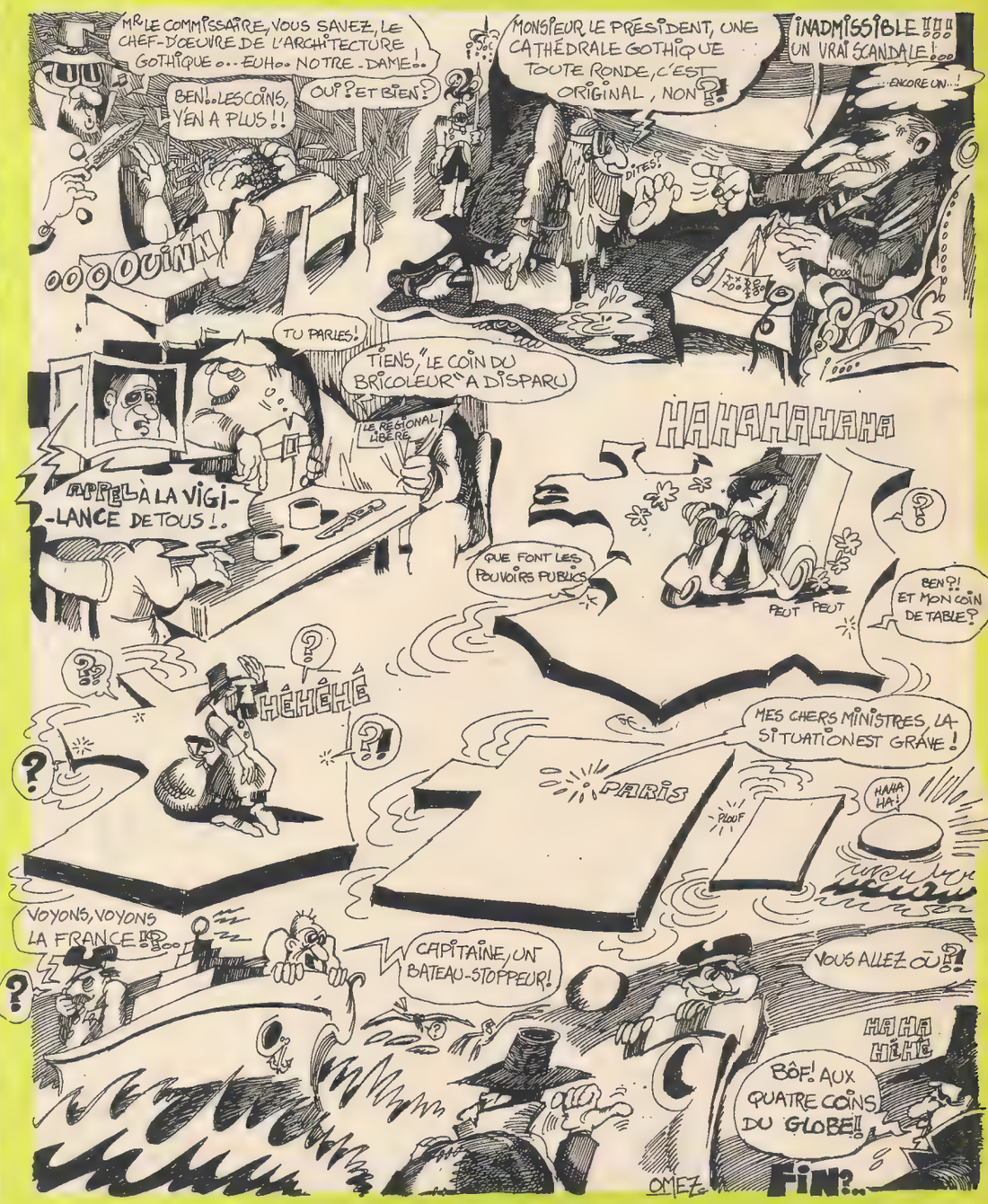
SOIR

LE VOLEUR A FRAPPÉ

MESSIEURS!! CETTE AFFAIRE DE VOLEUR DE COINS DEVIENT GRAVE... IL FAUT PRENDRE DE SÉVÈRES MESURES!! ET SANS PERDRE DE TEMPS! JE VOUS DONNE CARTE BLANCHE..

PRÉFET

TOUT ÇA, C'EST BIEN JOLI, MAIS COMMENT LE COINCER ?
M'SIEUR LE COMMISSAIRE, J'AI UNE IDÉE !!
AH OUI ?! DITES-MOI ÇA !!
VOILÀ !!
MAIS, C'EST BIEN !!
MESSIEURS, J'AI UNE IDÉE !!
CRAK
OUAIE !?!
IL EST PRIS HOUUU !
HÉ HÉ
FAMEUX, CE COUP DU COIN QUI SE REFERME !
À NOUS LA CÉLÉBRITÉ.. ET LES JOLIES FILLES ! HÉ-HÉ !
LA LA LALERE ET HOP !
PIN PON
POLICE
TIENS ?! IL S'EST ÉVADÉ !!
EN EMPORTANT LES COINS !
Police
BRAVO MESSIEURS, BRAVO !!!


MR LE COMMISSAIRE, VOUS SAVEZ, LE CHEF-D'OEUVRE DE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE... EUH... NOTRE-DAME !..
BEN !.. LES COINS, Y'EN A PLUS !!
OUI ? ET BIEN ?
OOOOUINN
MONSIEUR LE PRÉSIDENT, UNE CATHÉDRALE GOTHIQUE TOUTE RONDE, C'EST ORIGINAL, NON ?!
INADMISSIBLE !!!! UN VRAI SCANDALE !
ENCORE UN...!
DITES !
TU PARLES !
TIENS, LE COIN DU BRICOLEUR A DISPARU
LE RÉGIONAL LIBÈRE
APPEL À LA VIGI-LANCE DE TOUS !
HAHAHAHAHA
QUE FONT LES POUVOIRS PUBLICS
PEUT PEUT
BEN ?! ET MON COIN DE TABLE ?
HÉHÉHÉ
MES CHERS MINISTRES, LA SITUATION EST GRAVE !
PARIS
PLOUF
HAHA HA !
VOYONS, VOYONS LA FRANCE !!
CAPITAINE, UN BATEAU-STOPPEUR !
VOUS ALLEZ OÙ ?!
HA HA HÉ HÉ
BÔF ! AUX QUATRE COINS DU GLOBE !!
OMEZ
FIN ?..

# French Connection

Un jour, un copine imaginative s'est assise par terre, et, les mains vides, fit des gestes étranges parsemés d'éclats de rire pendant plusieurs heures. Elle nous disait voir lire et feuilleter des journaux et nous ne les voyions pas. C'est peut-être ça le French Connection de ce mois-ci. De la brume remplissait la chambre-grotte. Entre des cuisses recouvertes de poudre d'or et de satin, devant un sourire béant crachant d'étranges volutes de fumée, mes hanches rythmaient un vieux rock du Beefheart de 65. Et tombaient avec une régularité, une douceur et une lenteur obsédante des feuilles d'argent et les rares éclats d'une Free Press de langue française.

Je me suis plongé dans le souvenir passéiste de cette musique démodée qui, il y a quelques siècles fit fureur, en lisant **Pop révolution** (1,20 F, Benoit Delvaux, 4, rue Verte, 5100 Jambes (Belgique) et surtout **Le Plateau** (Foyer de Jeunes, 54660 Moutiers (France), qui traduit Dylan et Leonard Cohen.

Après cinq années de tumultueuses aventures, **Quetton** se meurt **(Rockin Yaset, Quetton,** BP 44, 50104 Cherbourg). La feuille de liaison de la secte secrète SSCFIO (« Small Sea Cat's Fou Cons International Organisation, baptisée ainsi en souvenir du groupe Small Sea Cat's qui fit les belles nuits des rares esthètes entre 1963 et début 1967) a des ennuis avec quelques autorités car, s'il est déclaré en vertu de la loi de 1901, il a refusé cette censure qui consiste à déposer un exemplaire de chaque numéro chez le procureur de la République et deux autres chez le sous-préfet local. Et, de plus, il a déclaré dans son numéro d'avril 72 que « si le procureur de la République et le sous-préfet désiraient recevoir **Quetton,** ils devraient comme tout à chacun s'y abonner ! ». Suite au prochain épisode...

**Le Courpatier** publie dans son numéro 5, outre les BD de Lesluin et Mandrik, un excellent article de Max Peteau et la tribu du **Pop** sur les terres libérées et la terre libérée (2 F, Le Courpatier, BP 2, 84-Rasteau).

On ne parle plus beaucoup du **Parapluie,** le considérant comme un journal « établi », qui en est à son numéro 10. Il défriche cependant le vide d'une voie des plus originales. Dans le numéro 9 : Dashiell Hedayat y balbutie et y soupire, Michel Giraud y parle de Daumal, cet « enfant qui parlait au nom du soleil » et joint un facsimilé inédit de ce dernier, des articles sur l'occultisme, le yoga et l'Irlande, « Nous aimons les grands espaces », de Pelieu, « L'héroïne est à rejeter », de John Sinclair. **(Le Parapluie,** 3 F, 42, rue René-Boulager, Paris-10e). Le numéro 10 mérite aussi le coup d'œil.

Enfin, celui que je considère comme un des meilleurs et surtout un des plus sympathiques des journaux de la presse souterraine, j'ai nommé **Hojaldrista** (2 F, 19, rue de Courcelles, 51100 Reims). Dans le numéro 3 : renseignements et adresses pour ceux qui vont à Londres, il se passe des choses à Haïti, le huitième festival de Jazz Bilzen, dans la série « les grands comiques ne sont pas morts », Alice Cooper se fait attaquer par une vieille dame, et « Censure », de William Burroughs, le tout assaisonné d'une mise en page psychédélique-période-fin-du-XIXe.

Fusion dans la nouvelle presse : **Apiniou, Polludrill** et les éditions du boyau ont fusionnés, et viennent de publier Apiniou-Polludrill en offset (2 F), avec des bandes dessinées de Ci-Git, Moscoso et JFKLN.

(Apiniou-Polludrill - Ed. du Boyau, 11, rue Brière-de-Boismont, 94160 Saint-Mandé, chèques bancaires ou timbres à Gérard Veillet, CCP 33 584-95).

**Chti qui bulle,** gazette souterraine et patoisante paraît tous les mois quand il fait soleil. Ils en sont au numéro 3 et il pleut. Pourtant, ils ont l'intention de continuer. Leur adresse : Pierre Eldaonny, 198, rue Voltaire, 59200 Tourcoing. **Richard Belfer.**

## Chez les snobs

**Le spectacle d'Alice Cooper à l'Olympia...**

**Je ne vous parlerai pas du prix des places, des flics à l'entrée comme à la sortie, de la vie privée et mondaine d'Alice, de sa « récupération » par le show business, ni du contenu soi-disant subversif ou au contraire réactionnaire de sa musique telle qu'elle est reçue par le spectateur ou l'auditeur. Son spectacle n'est qu'un théâtre de la cruauté agrémenté d'un rock décadent.**

**Alice Cooper, le gros rock qui pend vos tripes au nuage le plus proche. La star se fait attendre, vient s'offrir et posséder — pantalon lamé argent recouvert de paillettes or devant, les parties sexuelles gonflées par deux sangles de cuir qui passent entre ses jambes, un verre et une bouteille d'alcool à la main, il titube, boit, crache, grimace et dégueule, coiffé comme après sept jours d'amour — il suce la tête acidulée de son python — lèche lentement la lame d'un couteau à cran d'arrêt — se caresse le dos d'un fleuret — le poignet souple, le rythme dans les hanches — j'ai mal aux yeux et aux oreilles à force de lumière et de bruit, le rimmel m'en coule — les ongles nacrés d'Alice baissent son pantalon pour découvrir les cicatrices béantes de son ventre — rixes au couteau, goulots de bouteilles sanglants, cascades et poubelles — tous les gangsters de la Metro Godwin Mayer concentrés dans le sexe équivoque d'Alice — il crache sur ses musiciens comme sur son public — il se balancera au bout d'une corde pour cela — on se bat dans la salle pour le gant qu'il vient de jeter — il vient offrir son poster roulé entre ses cuisses aux adolescents en délire et aux petites filles. Quand il gueule : « Voulez-vous coucher avec moi ce soir ! », trop peu de gens hurlent « oui » et on se rappelle qu'on est en France. Alice Cooper : « Le rock a besoin d'émeutes. La folie doit se communiquer du groupe au public, et dans le public d'un spectateur à l'autre comme une électricité. » Il a dû être déçu. Les lumières se rallument, le rêve fini. A moitié sourd, des frétillements dans les oreilles, on sort et on imagine la fin du spectacle : un beau suicide par le feu, nu, dans un drap d'or imbibé d'essence, sur les marches de l'Opéra. Rêveries et cauchemars érotiques. Le déraillement d'une rame de métro et un feu d'artifice. Les flics à la sortie, une banque en face, et un magasin de lingerie à côté.**

Au Musée d'Art Moderne, un dimanche d'octobre, à 21 h, **Hop Hamlet,** de Dashiell Hedayat. Une foule distinguée, très warholienne, qui osait parfois le jean, quelques journalistes ameutés par Bourgois à l'occasion de la sortie du livre **Les morts vivants,** de Dashiell Hedayat, qu'il devait dédicacer à la fin du spectacle (il ne le fera pas), quelques Américains et tout ce beau monde bavardant, fumant, passif et mort d'ennui.

Avant le spectacle, tous entrevirent la star, sautillant sur ses béquilles, la jambe plâtrée, cassée dans un escalier d'un hôtel de Barbès. Une porte s'ouvrit, une jeune femme distribua des loups noirs. Salle sombre. Une jeune femme aux cheveux rouges, vêtue d'une cape noire cousue de fils d'or, commença à chanter et à jouer de l'orgue à la manière de Nico. Dans une sorte de piscine asséchée, des algues, des oiseaux, de gros œufs, et sous une lumière bleutée un lit blanc. Un light-show brumeux sur les murs. Le chant d'un orgue-cicatrice-intérieure et, la star divine et tant attendue, qui sort très lentement, nue, de son lit, en soupirant plus qu'en chantant. Cet acteur magnifique qu'est Dashiell Hedayat se dirige vers une boîte, l'ouvre et en sort, tel un enfant un jour de Noël, des avions en plastique, des dentelles, des cloches, et prend un masque mortuaire pour le revêtir. Vêtu de son seul plâtre, il enfile une robe de satin, s'étire encore quelquefois, tel Marylin à ses plus belles heures, et c'est fini : les lumières s'allument.

Le climat feutré de ce spectacle privé et sur invitation sera alors troublé par l'intervention du déjà très célèbre artiste Titus, qui, après avoir distribué des cartes du syndicat des limonadiers, déploie une gigantesque banderole rose et bleue de Blanche-Neige et les Sept Nains, puis se fait interpeler par le service d'ordre du musée. R.B.

**Abbie Hoffman et Jerry Rubin, les grands vizirs de la tribu Yippie, ont le front plissé et l'oreille basse. Le mythe leur a longtemps collé à la peau et, derrière eux, pas même un embryon d'organisation pour prendre le relais. Ils ont soutenu McGovern, écrit même un livre pour l'aider : on connaît la tasse complète qui s'ensuivit hélas. A la trappe, pour l'instant. Le mouvement fatigue, il faut se recycler, mais où et comment ? Abbie et Jerry sont passés de l'autre côté du micro : dans** Ramparts, **Abbie interroge Clifford Irving — le fabricant des mémoires bidonnées d'Howard Hugues, fantomatique milliardaire américain —, Jerry discute avec Woody Allen, Marx Brother esseulé de nos temps, auteur de l'excellent film qui répond au titre tocard de** Prends l'oseille et tire-toi. **Nous en avons traduit quelques extraits révélateurs de leurs états d'âme.**

**Jerry.** — J'ai l'impression que nous faisons tous les deux la même chose d'une manière différente. En 1966, j'ai porté une tenue de guérillero dans la salle du Congrès.

Quand j'ai vu tes films, je me suis dit : « Merde alors, il se conduit comme nous. » Nous avons pris le nom de Yippies et...

**Woody.** — Je suis d'accord.

**Jerry.** — Et nous sommes tous deux des écrivains. C'est ce que j'essaie de faire en ce moment : écrire. On m'a dit que toi aussi.

**Woody.** — J'aime bien écrire parce que ça me retient à la maison.

**Jerry.** — Pourquoi veux-tu rester à la maison ?

**Woody.** — Ce n'est pas ton cas ? C'est plus pratique, voilà tout. C'est vraiment la tasse de se donner en spectacle.

**Jerry.** — A qui le dis-tu !

**Woody.** — On voyage constamment, il faut coucher trois semaines dans des endroits comme Las Vegas ou Chicago. Et ce n'est pas drôle de refaire le même show tous les soirs. Je ne sais pas si tu as déjà eu cette impression.

**Jerry.** — Eh bien, j'ai tenu des meetings sur la révolution dans les facs, c'est une forme de spectacle.

**Woody.** — Ça m'a l'air plus intéressant parce qu'au moins ça change un peu à chaque fois. Et puis certains contacts se produisent entre les étudiants et toi, tandis que moi je fais des plaisanteries, et on me répond par des rires, c'est tout. En plus, tu dois parler à des gens à peu près intelligents, puisque ce sont des étudiants. Quand tu te produis comme moi dans les cabarets, tu tombes souvent sur un public du genre ku-klux-klan.

**Jerry.** — Alors pourquoi le fais-tu ?

**Woody.** — Parce que je ne sais rien faire d'autre.

**Jerry.** — Ton chapeau me plaît beaucoup.

**Woody.** — Oh ! merci. C'est un déguisement.

**Jerry.** — Ça ne t'embête pas d'être connu ? Moi, ça a pratiquement gâché ma vie.

**Woody.** — Vraiment ?

**Jerry.** — Ouais. Et toi ?

**Woody.** — Pour moi, c'est juste un petit désagément. Bien sûr, d'un côté ça signifie que mes plaisanteries marchent bien, que j'arrive à communiquer. Mais je ne comprends pas à quoi ça sert de demander des autographes. Toi aussi tu dois être assailli par les emmerdeurs, parce que tu fais de la politique.

**Jerry.** — C'est infernal, absolument infernal. La plupart des gens que je connais sont très déprimés en ce moment. Les années soixante-dix sont vraiment le contraire des années soixante, tu n'as pas la même impression ?

**Woody.** — Je me suis toujours senti déprimé à propos de n'importe quoi. Je pense que tout dans ce monde est fondamentalement déprimant. Mais je ne fais pas de politique.

**Jerry.** — Tu n'étais pas hippy ?

**Woody.** — Non, parce que je ne crois pas qu'ils parlent vraiment d'amour. Je n'aime pas n'importe qui, loin de là, et je ne pense pas que je devrais.

**Jerry.** — Woody, tu as peut-être raison. Mais ça ne t'intéresse pas de rencontrer des gens, de te faire de nouveaux amis ?

**Woody.** — Non, pas vraiment. Emotionnellement, je ne me sentirais pas en sécurité. Peut-être quand j'aurai avancé de quelques années dans ma psychanalyse, mais pas maintenant. Ce serait trop dur. Oh ! mon dieu, j'ai mon rendez-vous avec mon psychiatre.

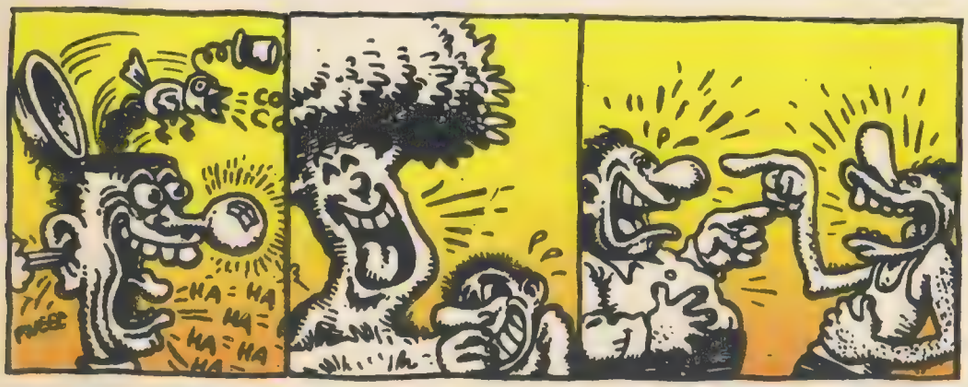
**Jerry.** — Il faut vraiment que tu y ailles ?

**Woody.** — Ouais.

**Jerry.** — On peut se revoir ? Bientôt ? C'est vraiment bien de parler avec toi. Je suis même libre à trois heures du matin, ou à six heures du matin, ou huit heures du soir...

**Woody.** — Oh non, non. On peut trouver une heure normale.

**Jerry.** — O.K. Woody, à la semaine prochaine.




## Le ventre de Paris bande encore

Aux Halles, les bulldozers rasent avec furie tout ce qui a vingt ans d'âge. Le collectif du Vouvray s'est pourtant cramponné au 102 de la rue Rambuteau, sur huit étages, caves comprises : atelier d'enfants et d'adultes, ventes d'objets artisanaux, centre d'accueil où des psychothérapeutes en marge essaient de répondre aux questions les plus diverses.

Le Vouvray est né de leur rencontre avec des « artistes » qui, depuis quatre ans, cherchaient à raccrocher la réalité. Dans le hâvre de la rue Rambuteau, on accueille toxicomanes à réparer, malades en quille d'hôpital, ou simplement les gens du quartier. Tous ceux qui veulent « participer à quelque chose » sont conviés à des réunions le mardi à 21 heures.

Ces médecins-là refusent tout appui officiel. D'autres tentatives (rue de l'Abbaye par exemple) prouvent assez combien il est aisé de retomber sous l'étouffoir administratif. Organisés, par rapport au Conseil de l'Ordre, en cabinet de groupe, ils disposent d'une certaine liberté de manœuvre.

Cette expérience est un progrès sur des imitations de free-clinic, de prises en charge de toxicomanes, qui échouèrent. Il ne s'agit pas de calquer des schémas anglo-saxons, mais de vivre, avec esprit critique, une initiative propre. Les gens du Vouvray savent ce qui les guette : l'engouement, la mode, l'institutionnalisation. Aspirante filière qui a déjà fait de Synanon ou de Daytop, à l'origine de très libérales structures autogérées, des organisations répressives voire sadiques envers les drogués.

L'ambiance est décontractée, sympa. Elle le sera encore plus si vous venez avec des bonnes idées. Les gosses du quartier connaissent le chemin du Vouvray. Sur le chemin des palissades : ils les ont éclairées de splendides fresques de couleur, et si vous allez dans le coin, passez donc rue Dussoubs, il y a un joli mur peint. *Yves Frémion.*

## Chez les taupes

● **PANIQUE DANS LES CONCERTS DE ROCK américains : une association nommée** Peace Power **loue aux promoteurs en guise de service d'ordre des athlètes étudiants désirant se faire un peu d'argent de poche. Très bon marché, ils ont évincé tous les services de « rent-a-cop » qui proposent surtout des flics à la retraite ou en vacances. Mais les gros bras de Peace Power s'avèrent encore plus sanguinaires, agressant photographes et spectateurs, fracturant gaiement les membres et les crânes souvent sans raison apparente. Les spectateurs unanimes exigent le retour des flics.**

● **LA WITCH-MOBILE commence une grande tournée américaine, pour avertir les teen-agers des dangers du satanisme. Elle consiste en une caravane de dix mètres de long contenant le prédicateur californien Morris Cerullo, et une « équipe anti-nécromancie » prête à intervenir à la demande des églises et des groupements civiques dans quarante-cinq villes.**

● **A CLOCKWORK ORANGE va bientôt être retiré du marché américain pour subir l'amputation de deux scènes — les cabrioles accélérées du héros et des deux jeunes filles, et une scène de viol. Après quoi le film, désormais autorisé pour tous publics, commencera une seconde carrière.**

● **MADAME MACARONI : l'Association nationale des fabricants de macaronis a décerné à Sophia Loren le trophée de « Madame Macaroni 1972 ». Robert Greene, secrétaire exécutif, déclarait au cours du soixante-huitième congrès de l'Association : « Sophia Loren est une éblouissante représentante des mangeurs de macaronis ». Sophia Loren gagne un an d'approvisionnement gratuit en macaronis.**

● **NU ET GRATUIT. Un magasin de disques du mid-west promet un album gratuit à toute personne qui viendra le réclamer, au cours d'une grande journée promotionnelle, à condition qu'elle se présente entièrement nue. Quarante intéressés accourent. Le nudisme gagne de nombreux enthousiastes aux Etats-Unis, et certains d'entre eux viennent de créer la** Naked Crusade, **dont l'objectif est de déshabiller tous les Américains d'ici dix ans, sans distinction d'âge, de sexe ou de race. « Le nudisme pourrait très bien devenir une mode, exactement comme la mini-jupe, que personne n'aurait cru possible quelques années avant son apparition. »**

● **LE COURPATIER nous écrit :**

**L'A.P.L. (Agence de Presse Libération) Provence a fait son autocritique et entend prendre une part plus activiste aux luttes. Leur adresse : 6, rue Barthélélmy, 13001 Marseille. Tél. 42-66-85 (de 18 h à 19 h). L'A.P.L. d'Avignon tente de mettre sur pieds une bibliothèque écologique au 12, rue Paul-Sain. Apportez vos bouquins, revues, documents. Permanences mardi 18 h 30 - 20 h, samedi 15 h - 17 h.**

**On est en train de monter un service d'information occitane pour la Provence. Michèle Bramerie, 11, rue René-d'Arbon, La Loubière, 83-Toulon. A Nice, nouveau groupe, issu du Centre Culturel Occitan : le Comité d'Etudes Occitanes, 36, cours Saleya. Deux publications : La Deluga et l'Estraça, premier journal de bandes dessinées entièrement en occitan. Le cinéma 16/35, place Miollis, à Aix, présente deux bons films par jour (20 h et 22 h), on y rencontre beaucoup de gens sympathiques), on peut y faire de la sérigraphie et des tas d'autres trucs.**

**Le comité anti-pollution d'Aix se réunit chez P. Serpinsky, 26, bd Charier, lundi, de 19 h à 21 h. Le Courpatier, n° 5, le « France-Dimanche écologique », est paru. 2 F, abonnement 20 F les 12 numéros. B.P. 2, 84-Rasteau.**

**Une librairie occitane vient d'ouvrir à Agen, 32, rue Grenouiller.**

# écologie

Un peu d'apocalysme : les échantillons de neige prélevés par des équipes britanniques sur les sommets de l'Hymalaya ont été analysés. Ils contiennent des insecticides. Le fond mondial pour la nature a fait procéder à des comptages réguliers des oies sauvages en Italie : de 1967 à 1971, leur nombre est passé de 3.500 à 35 ; le fonds précise qu'il n'existe plus que des oies rieuses car les oies cendrées ont complètement disparues. Les chercheurs F.J. Giblin et E.J. Massaro, de l'université de Buffalo, ont essayé de calculer le temps qu'il faut aux poissons pour se débarrasser du mercure qu'ils ramassent le long des côtes et des rivières ; le meilleur résultat a été obtenu par la truite arc-en-ciel qui a perdu 47,7 % de son mercure en mille jours : autant dire rien du tout. La contamination par le mercure est continue. Un exemple : le Rhin en déverse chaque année 85 tonnes en mer. De toute façon, il n'y a pas que le mercure, le Rhin amène aussi 30.000 tonnes de chlorures divers, de sodium certes mais aussi de potassium, 1.000 tonnes d'arsenic, 200 tonnes de cadmium, 1.500 tonnes de plomb, 2.900 tonnes de cuivre, 9.000 tonnes de zinc et 200 tonnes de chrome. Résultat : les maraîchers du delta voient leur récolte crever et le waddenzee perd ses célèbres phoques et ses fameux saumons : ils sont empoisonnés par le mercure.

En face d'un tel torrent de merde, on peut jouer à la défense de la nature. Des fois, on gagne. Le **« syndicat de défense contre la pollution atmosphérique autour de la zone portuaire de Caen »** a ainsi réussi à faire condamner à 1 franc de dommages-intérêts le préfet du Calvados pour « préjudice moral ». Aux Etats-Unis, le Fonds pour la Défense de l'Environnement a déjà ramassé 68 médailles contre des agences fédérales, des industriels ou des organismes étatiques. Cette course aux médailles juridiques est ouverte entre toutes les organisations bourgeoises qui font dans l'écologie. Mais les plus efficaces tendent à se radicaliser, ou à se poser des questions. On peut ainsi lire, dans le numéro de novembre de **Not Man Apart,** le journal des Amis de la Terre aux Etats-Unis, un long article interrogateur sur les possibilités de défense de l'environnement dans un système capitaliste (abonnement 5 dollars, 529 Commercial Street, San Francisco, 94111).

A Brest, le maire Lombard ne se pose pas de problèmes. Il lutte pour une ville propre. Dans son journal, **Brest-Municipal,** il invite les Brestois à réagir contre les dépradations de tous ordres et notamment contre les collages d'affiches. Son conseil envisage de voter des amendes contre les colleurs. Ceux-ci ont une cible particulière : l'armée qui assure les revenus de la ville grâce à son arsenal. La défense de l'environnement vient au service de Debré.

Aux Etats-Unis, la récupération de la lutte écologique va aussi très vite. Le plus rapide, et de loin, est actuellement Ansel Adams, l'importateur de Datsun. **« Drive a Datsun, plant a tree »,** conduisez une Datsun, vous planterez un arbre : pour amener les bénets au volant de ses bagnoles et les placer directement sous le baratin agressif de ses vendeurs, Ansel Adams a conclu un accord avec le service national des forêts ; à tout acheteur-essayeur, on remet un certificat, imprimé sur papier recyclé, assurant que l'on va planter, grâce à lui, un jeune plant de deux ans dans une forêt nationale. Adams s'est engagé à subventionner 100.000 arbres à raison de 75 centimes l'arbre. Dans ses prochains modèles destinés aux Etats-Unis, Datsun envisage de remplacer la moquette par du gazon.

Et maintenant, la minute d'écotactiques. Aujourd'hui, les transports. Deux énergies non-polluantes : le soleil et le vent. La première ne sert pas encore pour les transports, la seconde fait avancer les bateaux : utilisez donc les bateaux à voile. Que faire si vous ne pouvez pas ? La bicyclette est la petite reine de l'écologie. Peu coûteuse, elle est pratiquement inusable. Autres avantages, la bicyclette se faufile facilement en ville, et, compte tenu des « créneaux », elle prend trente fois moins de place qu'une voiture pour se garer ; enfin, elle permet un contact avec la nature ou la météo : il ne fait beau ou il ne pleut vraiment que lorsque l'on est sur un vélo. Si malgré tout votre petit corps fragile aspire à un moteur à combustion interne, sachez ce que vous faites. L'auto est la principale source de pollution. Elle est responsable de la moitié de la pollution atmosphérique dans les pays occidentaux. Des études menées à l'Université de Californie ont établis que les différents moyens de transport provoquaient l'émission d'oxyde de carbone suivante : une auto émet 2.666 milligrammes d'oxyde de carbone pour transporter un passager sur 150 kilomètres, un avion 160, un autobus 27, un train 12. La principale raison de ces différences réside dans la qualité du réglage des moteurs. Si vous possédez une voiture, surveillez le réglage de son moteur afin de permettre une combustion complète du carburant et donc de diminuer la pollution de l'air. De toute façon, préférez les petites cylindrées. Et instituez la voiture collective avec vos voisins pour les déplacements réguliers. Une autre solution : marcher. En ville, c'est souvent le moyen de transport le plus rapide après le vélo.

Une belle histoire de transport : les étudiants de l'université de Californie versent chaque année dix dollars cinquante cents à la compagnie de car Santa Cruz en payant leurs droits universitaires. En échange, ils bénéficient de tarifs réduits. Obligés de payer au départ, les étudiants ont redécouvert l'autobus. Ils forment aujourd'hui 40 % de la clientèle et la compagnie a cessé d'être déficitaire : elle ouvre donc des lignes au lieu d'en fermer. Pour ceux que ça tente, un renseignement : les autobus à Paris roulent, à tout casser, à 9 kilomètres/heure et leur vitesse décroît régulièrement. Il vaut donc mieux prendre un vélo, qui permet de doubler les autobus.

Du côté des militants, une réussite : le congrès de **« Nature et Progrès »** à Versailles, début novembre. Trois mille personnes ont pu voir des agriculteurs biologiques de près. Ils ne sont pas trop laids, et on peut leur serrer la main sans ramasser du compost sur les phalanges. Le congrès a été agité car les marchands de soupe voisinaient avec les communautaires venus du Sud de la France. « Nature et Progrès » répond à presque toutes les questions sur l'agriculture biologique (3, chemin de la Bergerie, 92-Sainte-Geneviève-des-Bois).

**Survivre... et Vivre** est bourré de projets. Début décembre, il fera paraître les numéros 14 et 15 de son journal. Au sommaire, la pollution radioactive, le problème de l'emploi des énergies non polluantes et deux articles sur les technologies douces. (2 F le numéro, 103, rue Anatole-France, 92-Châtenay-Malabry.) A **Survivre... et Vivre** toujours, le collectif bouffe marche très fort, demandez des renseignements à la même adresse si vos légumes vous donnent des boutons sur la figure. Une agence parallèle d'informations écologiques se crée. Son adresse : Laurent Samuel, 5, rue Thorel, Paris 75002. Son but : diffuser un bulletin ronéoté gebdomadaire : envoyer informations et propositions de correspondance.

Il n'y a pas de **« Whole earth catalog »** en France, mais un mec essaie de faire des fiches de documentation écologique, il y a du bon et du mauvais. A essayer : 1 franc la fiche de documentation à Vingrau, 66600 Rivesaltes.

N'oubliez pas le Larzac (comité départemental de sauvegarde du Larzac, chambre d'agriculture, route de Moyrazès, 12009 Rodez). Les bergers du Larzac ont poussé un troupeau frileux au pied de la tour Eiffel : les policiers ont emmenés les moutons à La Villette, mais Debré est toujours là.

Dans la série « Ralph Nader révèle », sachez que les Américains boivent désormais plus de coca-cola et de rafraîchissements (pepsi, seven-up...) que d'eau. La consommation de ces liquides gazeux et sucrés avaient déjà dépassé le lait en 1966. Selon Nader, les industriels américains pensent que la consommation de l'eau va dégringoler plus rapidement encore : elle est suspectée de pollution. En France, heureusement, Le Postillon s'accroche.

## technologies douces en ardèche

Arreteau est un Indien : très grand, les cheveux tirés en arrière, le regard constamment appuyé ; un Sioux encore plus vrai qu'au cinéma. Arreteau a pris la route, pour rien, comme ça, ou pour l'U.N.E.S.C.O., afin d'étudier les techniques très « douces des villages du tiers-monde. Sa route : Proche-Orient, Asie mineure, Afrique, Etats-Unis. Au bout : deux ans dans un village indien en Bolivie. L'été dernier, Arreteau a animé, en Ardèche, un centre de formation aux techniques « douces » et « intermédiaires ». Quelques citadins épuisés et quelques fous désirant vivre en communauté sont venus pour apprendre, sur le tas.

— *Beaucoup de types sont venus voir ton travail ?*

— Trois cents environ, qui voulaient se documenter un peu avant de s'installer à la campagne. En Ardèche, il doit y avoir actuellement plus de deux mille types qui vivent retirés.

— *Ils vivent en autarcie ?*

— Non. Et je ne crois pas que cela soit possible. L'intérêt porté aux techniques légères est un élément rapporté de l'extérieur. La plupart sont partis à la suite de mai 1968 et non pas pour construire une unité écologique.

— *Comment vivent-ils ?*

— La plupart des margibouseux vivent en famille. Pour trouver un équilibre économique, ils jouent sur plusieurs tableaux. Ils produisent leur nourriture et réduisent drastiquement leur consommation. Toutefois, tous gardent leur voiture. Par nécessité, car c'est leur seule chance de pouvoir rencontrer leurs amis. Même les margibouseux qui ne s'habillent qu'avec des vêtements tissés avec leur lin ou leur laine gardent leur auto. Peut-être cela évoluera-t-il. Il y a un an, les types affirmaient qu'ils pouvaient se passer d'électricité, mais pas de chaîne stéréo. Aujourd'hui, certains d'entre eux disent que la chaîne est, après tout, un gadget comme un autre et qu'ils peuvent taper eux-mêmes sur un tambour ou souffler dans une flûte. De toute façon, la réduction de consommation ne suffit jamais. Il y a toujours des outils ou autre chose à acheter. Alors le plus souvent, un des margibouseux travaille chez un paysan du coin, ou à la réfection de résidences secondaires. Ou encore, il s'emploie sporadiquement à la ville. Parmi les couples, la femme a souvent un travail à temps partiel dans une ville proche.

— *Et ton centre ?*

— Il a interrompu son activité durant l'hiver. L'été prochain, il reprendra pour ne plus s'arrêter. Deux activités : recherche sur les technologies légères et stage de familiarisation pour ceux qui veulent partir.

— *Comment a-t-on travaillé sur les technologies douces ?*

— Les principaux responsables sont les membres du « peace corps », le Corps de la Paix, créé par le président Kennedy. Ces types faisaient leur service militaire dans des conditions incroyables : ils se préparaient durant un an à l'Université, puis allaient passer deux ans dans le tiers-monde comme conseillers techniques pour l'agriculture, l'élevage ou l'habitat. Salaire : 100 dollars par mois. Après ça, un an au Vietnam puis retour aux Etats-Unis où ils recevaient 200 dollars et étaient libérés, mais ils sortaient très écœurés. Par le Vietnam, bien sûr. Mais aussi par l'échec qu'ils avaient essuyé dans le tiers-monde. Les différences de mentalité avaient fait foirer la plupart de leurs contacts avec les autochtones. Et pourtant, les types avaient des idées pour développer les villages.

Rentrés aux States, ils ne pouvaient que se fondre aux hippies. Les uns voulaient dire merde à la société, les autres avaient des idées sur la façon de faire vivre un petit groupe social. Dans les communautés, les types ont pu mettre en œuvre les techniques simples qu'ils n'avaient pu qu'imaginer dans le tiers-monde.

— *Les technologies douces permettaient aussi à leurs utilisateurs de revenir à l'état de bon sauvage.*

— Oui, il y a évidemment un côté boy-scout. Aux Etats-Unis, la culpabilisation liée au génocide des Indiens s'y est évidemment ajoutée. Mais l'enfance joue aussi son rôle. Moi-même, je sais qu'une partie de mon éducation est d'origine indienne. Je marche sans bruit et en regardant derrière moi car j'ai décidé, dans mon adolescence, d'imiter les héros des livres de Fenimore Cooper.

De toute façon, les technologies douces étaient inévitables dès lors que les types ont voulu vivre à la campagne et sans pognon à investir.

— *D'où viennent les idées en matière de technologie légère ?*

— L'essentiel vient toujours du tiers-monde. Le plus souvent, ce que nous y exportons, sous le nom de « technique de développement rural », est une resucée d'une idée piquée chez eux.

— *Quelle idée par exemple ?*

— La pisciculture (*Actuel* n° 22-23). Il y a longtemps que le paysan chinois jette ses détritus dans la mare située à côté de chez lui. Peu d'eau, donc chauffée par le soleil, beaucoup de nourritures ; au total les poissons prolifèrent et le paysan a une réserve de protéïnes. Les trous de bombes au Vietnam servent ainsi à la pisciculture. John Todd a repris l'idée, il l'a habillé de scientificité et l'a probablement amélioré. Maintenant, la F.A.O. (organisation de l'ONU, contre la faim dans le monde) diffuse l'idée en bombardant l'Asie de publications.

— *Que penses-tu de John Todd ?*

—Il est débordé de travail mais le supporte car il croit qu'il va sauver le monde. C'est peut-être vrai, mais il ne le fera pas seul. Il est au fond comme Robin Clarke : ce sont des élites qui veulent bien partir, mais qui ne peuvent pas se résoudre à ne plus être des élites. Clarke fonde une communauté écologique. Il est donc parti : bien. Mais il parle à la presse de sa communauté comme l'unique expérience.

— *Tu penses échapper à cette critique ?*

— Peut-être, dans la mesure où la seule chose qui m'accroche vraiment, c'est mon centre en Ardèche. Je veux y pousser des recherches sur ce que je n'ai pu mettre en œuvre dans le tiers-monde. Je ne serai tout au plus qu'une élite régionale.

Adresse : New Alchemy Institute Box 432 Woods Hole, Mass 02543 USA.

Pas la peine d'écrire, ils n'ont pas le temps de répondre mais ils peuvent, contre 50 FF, envoyer leurs publications. Quant à Arreteau, submergé de visites incongrues ou sympathiques, il préfère ne pas donner son adresse.

# en colonne par deux

Des hommes et des femmes debout, des coins tendres, en existe-t-il encore dans ce Paris où les platanes perdent leurs feuilles dès le début de l'été, où les machines à détruire fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, où le métro de six heures vomit quotidiennement des robots sans visage ? J'ai rencontré Gustave un soir aux Halles. Il est beau, il est vieux, il est philosophe, il est bon. Tranquillement, secrètement, il a décidé de continuer à vivre à l'ombre des ruines des pavillons de Baltard, parmi les têtes de cochon et les tripes sanguinolentes témoins ultimes d'un âge révolu : celui, étrange et effrayant, des forts des Halles. Il habite une colonne. Oui, une colonne. Bien cachée, mais réelle. Je ne vous dirai pas l'adresse, ça lui attirerait des ennuis. Mais si vous cherchez bien...

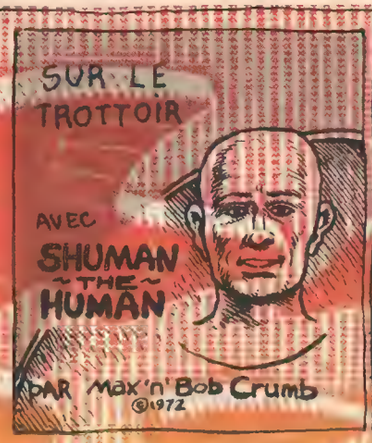
J'ai connu Gustave au « Pied de Cochon », où il ouvre les portières des voitures. Il m'a invité à venir le voir. Un matin d'automne, je frappe à sa porte. Gustave a l'oreille dure. Chuchotements. La porte bâille et Gustave pointe le nez, éclairé d'un sourire triomphant. Un corps fatigué d'un mètre cinquante qu'il trimballe depuis cinquante-six ans, appuyé sur une canne de bois blanc, le béret noir et mutin. Nous nous embrassons.

« Viens, me dit-il, rentre. Je vais te faire visiter ». Gustave referme la porte. Une effrayante odeur me taraude les narines, piquante et brûlante. Gustave allume une bougie : par terre, des os blancs et desséchés quand ils ne sont pas garnis de tumescences putrides, quelques rognures de viande pourrie mal accrochée. Dans un coin, un monticule de boîtes de conserve : le triomphe de la sardine. « Elles viennent du monde entier, m'explique Gustave, j'en fais collection. C'est mes potes qui me les amènent quand ils passent à Paris, les cloches belges, les cloches suisses, les cloches italiens. Excuse le désordre... Faut que je fasse le ménage. Montons un étage, c'est beaucoup mieux là-haut. »

L'escalier colimaçonne, on y pénètre comme dans un four : la bougie est restée au rez-de-chaussée et, pour pallier aux courants d'air, les lucarnes sont collées de carton. Notre-Dame de Paris, Quasimodo me souffle dans le dos. Je trébuche. Vingt-deux marches, puis la chambre de Gustave. Encore dans l'escalier, il me crie d'allumer la bougie. D'un doigt noueux, il désigne sa couche, vieux matelas crevé dont les ressorts prennent le frais dans une gerbe de laine. « Tu vois ce matelas, je suis en train de le nettoyer parce que ce soir je vais recevoir Mimoun. Mimoun, c'est pas le coureur cycliste, Mimoun c'est ma poulette, ma fiancée. Ce soir, c'est notre nuit d'amour, à Mimoun et à moi. » Minou le chat bâille et s'étire entre deux ressorts. Sur les murs de la chambre de Gustave, des dizaines de photos épinglées : « Un soir, j'ai trouvé un appareil photo dans une poubelle. Il était cassé en deux, alors je l'ai recollé et je fais des photos. Mais seulement des coins de Paris. Tu vois, là, c'est ma tour, puis ça, c'est la boucherie, juste à côté. Et ça, c'est le « Pied de Cochon »... Les candélabres, c'est l'héritage de mon grand-père. Il paraît que ça a beaucoup de valeur, mais je ne veux pas les vendre. C'est tout ce qui me rattache à ma famille. »

« Tu ne l'as pas vu depuis longtemps, ta famille ? » — « Oh là là, oui ! Une éternité. Je l'aime bien, ma famille, mais je n'ai pas envie de la revoir. C'est un peu à cause d'elle que je suis devenu une cloche... Je te raconte... Je suis d'une famille d'aristocrates. On était deux fils. Mon frère aîné était curé, mais il mourut. Tu sais, dans une famille d'aristos, c'est obligé d'avoir un des fils qu'est curé. Alors je suis devenu curé à mon tour. Au bout de six mois j'en avais tellement marre que je me suis tiré. Je pouvais pas rentrer chez mes parents, ils ne m'auraient pas accepté... alors je suis devenu cloche... Je suis aux Halles depuis trente ans. Avant d'ouvrir les portières de voiture devant les restos, j'étais laveur de carreaux à la « Roue Tourne » le bistro. Avant, j'étais colleur de céramiques. C'est moi qui ai fait toutes les céramiques du Café du Commerce. J'étais célèbre, à l'époque. On m'appelait La Marmite. Quatre-vingt deux marches plus haut, au sommet de la colonne, c'est la « chambre d'amis ». « Tu peux venir dormir ici, quand tu veux, me propose Gustave. Tu vois la paille, par terre ? Je suis allé la ramasser à Fontainebleau, avec mon vélo, spécialement pour faire un lit à mes potes... » Aux murs, tout un assemblage de pots de yaourts : « Avant de collectionner les boîtes de sardines, je collectionnais les pots de yaourt. J'ai été fiancé avec une cloche pendant six ans. Elle mangeait beaucoup de yaourts. Comme tu vois, j'ai barré le nom des marques, pas de publicité chez moi. » En bas, on frappe à la porte. Nous redescendons après avoir longuement regardé Paris du sommet de la tour. Gustave ouvre : c'est Mimoun, énorme autruche au triple menton. « Qu'est-ce que tu fous, Gustave, glapit la mégère. Tu pouvais pas ouvrir plus vite ? Et qui c'est ce mec-là ? Qu'est-ce qui fout ici ? Gustave, t'es qu'un sale pédé ! » Gustave me souffle à l'oreille : « Tire-toi ! Elle est terriblement jalouse... et en plus elle a bu, et elle tient pas la bibine... »

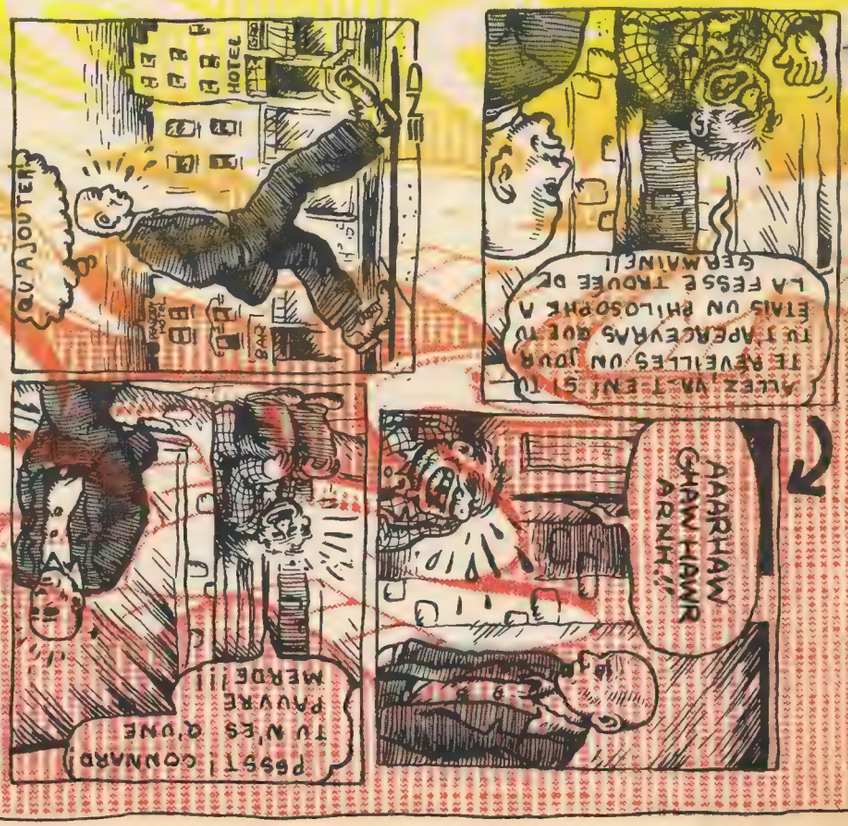
**Jean-Philippe Zipper**



# du fric derrière les barbelés

L'Amérique connaît depuis peu une floraison d'étranges bâtisses, cernées de murs et de barbelés qui s'ouvrent chichement sur des portes gardées, véritables cités bibliques ou châteaux-forts de banlieue jetés à la périphérie des grandes villes. Certaines ont leur propre terrain de golf, leur supermarché, leur banque et leur église, parfois un circuit de télévision intérieur. Quand on est bourgeois aux Etats-Unis et qu'on a renoncé, faut de moyens, à enfermer tous les individus dangereux, gauchistes, noirs, junkies ou criminels, il ne reste plus, en désespoir de cause, qu'à s'y enfermer soi-même, pour l'éphémère tranquillité de ses nuits lourdes de somnifères — quitte à abandonner le monde à la racaille. Les publicités crient leur angoisse dans les magazines : « A New York, la criminalité a crû d'une bonne moitié entre 1966 et 1972, elle a doublé dans les banlieues : seule la résidence de Z, ses murs imprenables, ses vigiles infatigables vous garantiront contre les aggressions nocturnes ». Dans l'immobilier américain, la peur est désormais un argument de vente.

La Cour du Roi, autour de Houston, Texas, présente un mur géant de dix mètres de haut, d'imposantes grilles de fer et des gardes style XVIII[e] siècle. A Sugarcreek, d'anciens ingénieurs de la NASA ont conçu un système de computers chargés de surveiller individuellement chaque foyer. A Bixby Bill Wall, Californie, les hôtes envoient un jeton avec leur carton d'invitation, clé magique qui seule permet



# combines

**Es el gran frio de Navidad** : les pentes enneigées vous tendent les bras et les hôteliers se frottent les mains, mais ce n'est certes pas de froid. Val-d'Isère, Chamonix, Courchevel et toutes les grandes stations pratiquent des prix aussi vertigineux que leurs pentes. Il est bien plus rusé de se rabattre sur les petites stations calmes et tranquilles, aux prix encore modiques, et où l'on ignore encore le fameux phénomène, dit de la longue queue, dont la caractéristique principale est d'aligner des familles de laids grognons et piailleurs. Écrivez au syndicat d'initiative de la station élue ; il vous renverra aimablement la liste des châlets à louer et vous trouverez, pour des sommes fort honnêtes, de coquets et chauds cocons, dans lesquels vous pourrez vous entasser nombreux et hilares, l'autochtone étant plutôt honnête (cf. S. Moscovici, **Mœurs et coutumes de nos contrées,** 10 x 18, 4 F). Pour les paresseux sans imagination, le Commissariat général au Tourisme, 8, avenue de l'Opéra, Paris-2e, le secrétariat à la Jeunesse et aux Sports (Service de Presse), 34, rue de Châteaudun, Paris-9e et le CIDJ, 101, quai Branly, Paris-15e, se feront une joie malsaine de vous fournir sur demande une documentation pantagruélique sur les associations, agences de voyages, associations de jeunes bien propres et autres gerbes du même acabit qui vous offrent des séjours prometteurs sur les pics enneigés. Pour mémoire, Communauté Accueil et Travail, 2, rue Pierre-Lescaut, Paris-1er, tél. : 508-03-56, organise des séjours de dix jours pour 300-400 F, chambres de trois et quatre lits, aller-retour Paris - La Neige en cars psychédéliques. Ce sont eux qui, avec le Bives, ont descendu huit cents gagne-petits au pied des vignes de nos terroirs.

Pour les adorateurs du soleil, BIT Information et Help Service, 141, Westbourne Park Road, London W 11 1QB, tél. 299-82-12, publient, pour survivre, un guide complet de l'Afrique, spécialement destiné aux routards (don minimum : 75 pences + port) ainsi qu'un guide des Indes qui décortique inche par inche la route de la Turquie à l'Indonésie (don minimum : 50 pences + port). Soyez, s'il vous plaît, aussi généreux qu'eux.

Si votre profil est apollinien ou votre aspect d'une bestialité particulièrement intéressante, si vous avez des journées de libres, une voiture, une moto ou si simplement vous êtes tout à fait quelconque vous pouvez arrondir grassement vos médiocres mensualités en faisant de la figuration cinématographique. Pour cela, procurez-vous la **Cinémato** et **Le Technicien du Film** dans les grands magasins de journaux. A la rubrique films en préparation, vous trouverez l'indication des lieux de tournage et le nom et l'adresse du distributeur. Vos lâchas seront fort diverses, allant du pillage du grand magasin au parquage dans une rue déserte de trente-quatre voitures empruntées à trente-quatre copains. A propos. Unité 3, domaine de Hazoy, 60-Robervat, recherche des filles et des garçons très « cools » pour photos et figuration. Merci. A ce jour, soixante-sept lecteurs, tentés par le travail d'enquêteur (cf. n° 25), ont envoyé un timbre pour recevoir la liste des organismes de sondage. On la publiera dans le prochain numéro, elle est trop longue pour ce mois.

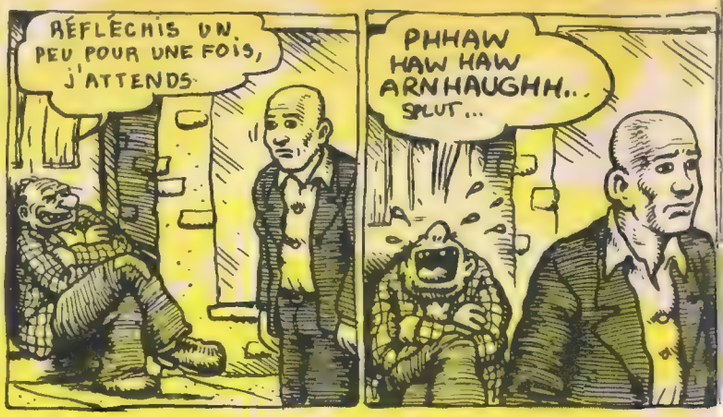
**Permis de conduire.** Pour s'inscrire au permis de conduire, personne n'est obligé de passer par une auto-école. Elles font toutes du vol organisé : entre vingt à trente leçons à 15 F de l'heure, avant qu'elles daignent vous présenter à l'examen. Frais d'inscription, cours de code, 10 balles à droite, 10 balles à gauche ; bref, on s'en tire difficilement à moins de 500 F, avec, en plus, soixante chances sur cent d'être recalé. Ceux qui savent déjà conduire ou qui ont de sérieuses notions peuvent s'inscrire directement à la Préfecture de Police (un timbre fiscal à 20 F, trois photos d'identité, deux enveloppes timbrées, une pièce d'identité et une autorisation paternelle pour les mineurs). Ils seront convoqués un mois plus tard pour l'examen du code, et s'ils réussissent, quinze jours après pour la conduite. La seule obligation : venir le jour de l'examen avec une voiture dont le frein à main soit entre les deux sièges (Simca 1000, VW, etc.). Pour être assuré, le propriétaire devra prévenir sa compagnie qui lui fera une assurance spéciale pour la journée (environ 50 F). Si vous n'êtes pas tout à fait sûr de votre conduite et que vous n'êtes pas le roi du créneau, rien ne vous empêche d'aller prendre, sans aucun engagement, une ou deux leçons de conduite. Ne perdez pas de temps, on n'a pas besoin d'avoir 18 ans pour piloter une voiture-école : on peut polluer de bonne heure.

**Les affiches publicitaires** (4 m x 5 m) font parfois d'excellentes décorations. Leur papier lavable, d'excellente qualité, est gratuit. Il suffit de les demander au colleur d'affiches ou d'appeler l'agence de publicité dont le nom figure toujours en tout petit sur un des côtés. Dites que vous n'avez jamais vu quelque chose d'aussi beau, d'aussi saisissant, qu'il vous la faut absolument pour décorer votre salon où, d'ailleurs, elle sera admirée par des foules nombreuses et béates puisque... Si vous savez dire ce qu'il faut, on vous les livrera à domicile une heure plus tard. J'ai eu, comme cela, une magnifique flamme Criquet au plafond de ma salle de bains.

**Poubelles.** Les poubelles sont souvent la cause d'un dégoût bien bourgeois et stupide : erreur funeste car elles regorgent parfois de surprises tout à fait succulentes. Mais que l'on ne s'y trompe point, on ne s'improvise pas chiffonnier comme on devient député. La chasse au léopard casqué est l'enfance de l'art comparé à l'investigation de cas étrons immobiliers. Voici pourtant quelques conseils d'un maître : d'abord repérer le terrain de manœuvre, par exemple, le Marais pour les tissus et les cuirs et la Bastille pour les crins et le skaï. Puis, enfin, cerner le territoire, l'impasse étant la capoue du chiffonnier. Attaquer la bête au coucher du soleil quand elle est encore tapie au fond de la cour de son immeuble, vous y serez moins dérangé que dans la rue où, d'ailleurs, la concurrence est nombreuse, redoutable et pernicieuse. Si de sa gueule s'échappent des piles de journaux, c'est augure favorable car c'est là signe de grands rangements et donc de trouvailles maléfiques ! N'hésitez pas, fouissez et fouinez vous en serez les premiers surpris. Mais attention, l'impasse Lebouis est chasse gardée !

Avis : dans le courrier d'**Actuel**, jusqu'ici aucune nouvelle combine, aucune aide, aucun tuyau, aucune suggestion, aucun circuit. A l'aide, aux armes, je compte sur vous.

G. Debaites.



d'actionner les grilles automatiques. Le système a pourtant ses périls. Ainsi pour cette dame de Rossmor qui décida un soir de s'adonner à la marche à pied dans le parc, avec son sac à dos et son chien derrière elle. Deux vieilles myopes, affolées par l'étrange silhouette, prévinrent le gardien qui terrassa l'immonde gauchiste avant d'identifier dans sa prisonnière une respectable locataire.

Précaution supplémentaire, et celle-là infaillible : la sélection par le fric. Des tarifs hors de prix éloignent les individus indésirables — au premier chef les pauvres, les étudiants et les noirs. Mais les chiens, tristes loulous débiles et frisés marqués de l'insdispensable étiquette de leur propriétaire, jouissent d'une remarquable infrastructure de services collectifs, coiffeurs et garderies de jour.

© SEPTEMBER 1972 by R. CRUMB ... published by THE BOUREK CAFE PUBLISHING COMPANY

# PETITES ANNONCES

**Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 16 décembre. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.**

## Projets

**TERRIENS :** Tu veux vivre ? Viens avec nous, on t'invite à construire bateau amateur (ketch acier 16 m), nous disposons outils, connais. profess. Manque g et f pas cons et 100.000 F. Voyage à travers le monde en communauté. Possib. vie saine à Bornéo ou nomade. Kalman Szucs, 49, rue des Vignoles, Paris 20e, tél. 636 64 07.

**AU BOULOT :** Echangerais directives pour construire un métier à tisser contre directives pour fabrication four à poterie. Fabrication bijoux ou toute autre activité de ce genre. Michel Rigaud, rue d'Orsenne, 36340-Cluis.

**A GRENOBLE :** « Poisson soluble », librairie-disques underground politique surréaliste, a ouvert, 13, rue Raoul-Blanchard. Alain Blanc, 38-Grenoble.

**BRICOLIS :** Ouverture courant novembre d'une librairie parallèle à Besançon. Venez aider pour peinture ,tapisserie, fabrication rayonnages. Jean-Pierre Cattelain, 6, rue A.-Lebeuf, 25000-Besançon.

**GIRC :** Cinéma libre recherche des adhérents (tes) possédant du matériel en super 8 ; également groupe rock compositeur pour musique de films. Intéressés, écrire à Guy-Jean Genevier, 41, rue de Chateâu-Landon, 75010-Paris.

**FOLK CLUB :** A Lille réunions, discussions, concerts, le mercredi soir, 14, bd Louis-XIV, venez écouter et faire de la musique, apportez vos instruments. Renseignements : Joël-Lequette, ch 124, ENSAM, 8, bd Louis-XIV, 59-Lille.

**IMPORTANT :** MLF en création à Nancy. Sœurs, le mouvement needs you ! 1er contact, écrivez. Debout ! Debout ! Marie-Odile Grob, 7, bd de Brandicourt, 54-Villers-Nancy.

**ALLELULIA :** Photograhes, cinéastes, vous qui êtes dingues de reportages, j'ai besoin de vous pour créer une agence de presse. Ecrivez-moi Jacques-Philippe Tournier, 17, villa Marguerite, 92-Issy-les-Moulineaux.

**IMPATIENTS :** Etudiants en architecture désirent contacts avec tout groupe de marginaux, en vue travail en commun sur architecture communautaire, souhaitons intégration à un groupe pour abroder leurs problèmes de constructions, habitat, etc. Jean-Paul Loubes et Jean-Pierre Lacoste, 28, rue des Allamandiers, 33-Bordeaux.

**COMMUNIQUE :** A Toulouse s'est ouvert une boîte très sympa « Capucine ». Pas d'entrée, gros rouge, ambiance, bons disques, pour tous ceux qui aiment se marrer pour pas cher (projet light-show), possibilités concerts. 48, rue Compans. Joël Canuet, 9, rue Mercadier, 31-Toulouse.

**LE MEILLEUR :** Hojalrista agonise. 20 abonnements suffisent à nous sauver. Help ! Aidez-nous ! Envoyez 16 F par chèque à l'ordre de Antoine Moya, Hojaldrista, 19, rue de Courcelles, 51100-Reims.

**PEDOPHILES :** Couple étudiants (2 enfants 6 et 2 ans) propose chbre gratuite (déjeuner) en échange de qq heures de garde d'enfants. Claude Rouzet, 115, bd Jean-Jaurès, 92-Clichy.

**LAVEMENT :** Veut fonder association organisatrice de concerts acceptant objecteurs, suis admis moi-même pour 73, refuse les Eaux ! Marc Vanderbussche, 25, rue E.-Vallerand, 951-Taverny.

**SQUATTERS :** Il existe à Sartrouville des tas de maisons abandonnées : que ceussent qui s'intéressent à créer une librairie ou autre chose m'écrivent. Jean-Paul Lecœur, 6, rue A.-Croizat, 78-Sartrouville.

**RECTIFICATIF :** Les joueurs de A ne sont pas à Lyon mais bien rue des Lions au no 9, Paris-4e.

**APPAREILLAGE :** Presse à épreuves pour imp. gravures. Prix 250 F + port. Frédéric Boyer, 25-27, av. Jaffelin, chez Preney, 21-Beaune.

**ECOROGIE PORITIC :** Première mission d'écologie politique en Chine été 73, moins impossible que vous croyez, s'inscrire tout de suite. La Policritique SA, 7, rue Brezin, Paris-14e.

**MALEFIQUE :** Recherche contacts avec f ou g pratiquant la macrobiotique en vue création mouvement de diffusion Paris et province. Jacques Berthin, Poste restante no 48, 75009-Paris.

**ECURIES :** Au « bar du F » on tient des locaux à la disposition des créateurs en tous genres (musiciens connus ou inconnus, poètes, troupes théâtrales). Ecrivez ou venez nous voir à l'INSA, bat F, bar du F, INSA, 69621-Villeurbanne.

**THEATRE :** Recherchons vieux vêtements et costumes, tapis de gymnastique. Instruments de musique. Estafette ou camionnette. Tél. 672 30 05, 672 22 89 ou les mercredis entre 19 h et 20 h à TRI. 42 33. Théâtre sans nom, 4, rue Berthelot, 94, Ivry/Seine.

**PIEDS NICKELES SUPERSTAR :** Organisent concerts, projections, café, théâtre, fêtes et bientôt un canard. Cherchent divers locaux dans le Sud-Ouest pour y agir, miousicailler ou y faire des batailles de boules de neige ? Christian Le Vraux, café Pey Berland, 3, rue Faubourg-Dubergier, 33-Bordeaux.

**LA ROULOTTE :** Si tu es majeur(e), si tu veux faire du théâtre, si tu écris des chansons, si tu joues du pipeau ou flûte ou tamtam ou guitare sèche, etc., écris-nous et donne des idées. On cherche à former un groupe artistique. La Roulotte, 48, rue Montreuil, 94300.

## Route

**FLP :** Deux gars cherchent combines diverses sur route, travail, bouffe pour Israël et pays à traverser. Dominique Paineau, EMB, boîte 1, 23-Felletin.

**POTES :** Cherche gars ou groupe aimant la nature et pas trop les autoroutes. Départ fin novembre, direction Turquie ou ailleurs. Christine Sens, 13, cours Xavier-Arnojan, 33000 Bordeaux.

**KAMIKASE :** Cherche motards : 50 cc à 1.300 cc (choppers bienvenus) pour contacts et rencontres aux vacances. Bernard Desseignet, 74, av. Pierre-Corneille, 33-Pessac.

**FROIDE :** Voyage en Scandinavie, ch. renseignements sur la Laponie. Joël Simon, 60, rue Pasteur, 83700 Saint-Raphaël.

**LAMA :** Cherche tuyaux et combines pour Tibet, Sikkim et Bihar, circuit « non touristique ». Michel Men Sen Dufour, 6, av. P.-Denave, 71000 Mâcon.

**LOULOUS :** Deux types intéressés par voyage bateau, destination inconnue, ayant connaissances en navigation et pouvant participer aux frais, départ présumé fin 73. Prendre contact avec P. Lepelletier, 56, rue de la Citadelle, Lepalais-Belle-Ils-en-Mer.

**AMAZONE :** Aventurière, quitté France depuis mai 72. Repars en mars reparcourir l'Europe, voudrais compagnon plus bohème que (censuré) (parlant anglais si possible), sachant profiter de cette vie et la connaissant. Viverais en Orient vers l'automne, mais seule impossible. Communiquez donc ; réponds à toutes missives. Laurence Bei, Kampe, 44 Weserstrasse 200.

**CRYSTAL SURFERS :** Nana pas trop chiante, 25 ans, aimerait rencontrer freaks (esses) pour contact en vue d'un raid moto pour l'Orient, au mois de mai. Ecrivez-moi, même pour discuter d'autres choses (free, biologie...). Hélène Gregorie, 65, rue Michelet, 93-Montreuil.

**TROUPEAU :** Cherche compagnon ou groupe ayant 2 CV ou 3 CV pour randonnée-expédition en Afrique. Durée un an et plus. Financement égal partagé (ancien globe-trotter Inde et Europe). Départ le plus rapidement possible. Edouard Skreszwski (23 ans), 41, rue Mangin, 54240 Jœuf.

**ADIOS :** Que tous ceux ayant des renseignements sur Cuba et Amérique du Sud m'écrivent (moyens de transport, lieux sympas, etc.). Peut en donner sur Inde et Népal. Dominique Capitaine, 145, rue Montmirail, 76-Le Havre.

**JAVANAIS :** Cherche quelqu'un qui pourrait me donner des renseignements sur Bornéo. Jean-Marc Chailly, tél. 873-20-01.

**TRAFFIC :** Ch. rens. sur avions à tarif réduit pour Kaboul (ou à défaut N.-Delhi) au départ de Paris, Amsterdam ou Londres. Georges Lardet, Poste Restante, 71000 Mâcon.

**COLIS :** Cherche personnes pouvant m'emmener en voiture ou autre en Inde, New-Delhi, pour décembre. Je suis pas riche, participerai aux frais. Ludmilla Bragance, 7, allée des Elfes, 94-Fresnes.

**MERCI :** Ch. adresses à Londre pour séjour, 2 pers., fin décembre début janvier. Tél. 963-39-21 ou 48-19, p. 20 (9 h à 12 h, 14 h à 18 h) ou écrire : Evelyne Comes s/p, 1, rue du Panorama, 78100 St-Germain-en-Laye.

**ME TOO :** Cherche rens. pour voyage en bagnole et camping. Suède, Danemark, Finlande, Norvège, Hollande, Ecosse ou Yougoslavie. I speak English. Michel Rigaud, rue d'Ossennes, 36340 Cluis.

**LA FAMILLE :** Couple partant début 73, avec fric, cherche autre couple avec « caisse » économique pour Europe. Marie-Andrée Remaud Touzé, 2, rue Pierre-Monnier, 85300 Challans.

**LES SENS :** Y a de la place dans ma voiture pour 3 personnes. Direction Amsterdam, départ après le 20 décembre. Charley Nakache, rue Démé-nitroux, 94000 Créteil.

**LA LIME :** Peu de fric, cherche en vue voyage Suède, Norvège en juillet-août, le plus de tuyaux possibles. Combines, travail temporaire, bouffe, adresses sympas. Jean-Jacques Nonnenmacher, 6, rue Lagarde, 43200 Yssingeaux.

**AVENTURIER :** Ch. le plus de rens. possibles pour Turquie (via Yougoslavie, Grèce, Bulgarie). Marcel Capitani, 3, allée des Peupliers, 94310 Orly.

**NIARCHOS :** Ch. le plus de rens. possible pour louer bateaux, chalutier, voilier (8 à 10 personnes), région Méditerranée, sept.-octobre 73. Thérèse Witwer, 3, rue Pierre-Mille, Paris-15e.

**ROUSSEAUX :** 2 G. ch. 2 F. pour route Afrique. Projet : vivre dans région magnifique, sauvage, pleine brousse. Chasse, pêche, cueillette. Contact avec tribus, avons expérience. Sensass. Equipement complet. Vite ! Départ entre 20 et 25 janvier 73. Jean-François Marti, 127, rue Albert-Barraud, 33000 Bordeaux.

**PATTE BLANCHE :** Cherche maxi de tuyaux pour voyage (et surtout séjour) en Albanie (accueil, hébergement, contact avec population, combines). Dominique Duperier, 56, bd d'Anvers, 67-Strasbourg.

**COOK :** Prépare voyage en Afrique, précédant tour du monde. Cherche tous renseignements : itinéraires, points de chute, hébergement. Daniel Liaud, 5, rue de Verdun, 16200 Jarnac.

**COUCOU :** Jet away anywhere. Service d'information de tous charters. AITS, 66, rue de Provence, Paris-9e - 874-85-17.

**AU CHOIX :** G., 21 ans, ch. F. ou G. (avec voiture ou non) pour auto-stop, direction Asie, itinéraire à débattre. Départ juillet 73. Didier Lenoir, 6, faubourg de Villiers, 02310 Charly-sur-Marne.

**VAUTOURS :** Le Bangla Desh ! Départ juillet 73, coûte que coûte, vous qui voulez être du voyage, écrivez-moi vite. Nicole Sinois, TU Tac Poitou, no 5, 19100 Brive.

**ANGOISSE :** Départ en Australie, mai 73. Comment y aller ? Comment y vivre ? Qui connaît des Bretons là-bas ? Erwan Ar Skourr, chez Frère « Trevidy », 29234 Plouigneau.

## Communautés

**PRIMATE :** Cherche G., F., couples, enfants, pour fonder cté ou tribu à l'école des primitifs en Guinée, au Sahara ou aux Philippines (à discuter) afin de vivre l'écologie jusqu'au bout. Seule la vie « sauvage » permet la vraie autarcie et met l'homme à sa place dans la nature. M'écrire vite : Thierry Sallantin, 78 bis, rue de Bellebat, 45000 Orléans.

**EXCEDES :** Voudrions couples (ou pas) avec enfants, de même que gens se passionnant pour la terre. Surtout les « glandeurs » s'abstenir, ras la frange de ceux-là, à se demander s'il n'existe que « ça ». Jean-Jacques Gérard, « Le Château », 64-Issor.

**NON :** Y a-t-il une communauté dans le Midi qui puisse m'accueillir vite avec mes deux chiens ? Camille Guerra, 4, rue Barla, 06-Nice.

**PEUREUX :** Pour fuir le système (aliénation, pollution, impôts, bagnoles), ch. personnes écologistes, libertaires pour vivre en autarcie sur comm. 4.000 ha en Nouvelle-Calédonie. Roland Ducouret, Pension Colomer, 66340-Osseja.

**ET APRES :** Sommes 3, cherchons G. et F. voulant vivre à la campagne, pouvant travailler un an pour partir. Jean-François Salieri, 251, rue St-Denis, 92700 Colombes.

**ETROIT :** Ch. G. ou F. pour créer communauté urbaine afin d'en créer une rurale. J'ai un appt 2 gdes pièces dans le quartier du Marais. Marcel Rahin, 23, rue des Blancs-Manteaux, Paris-4e.

## A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

**Sujet de l'annonce** (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

**Nom** ..... **Prénom** .....

**Adresse** .....

**Texte de l'annonce** .....

.....

.....

**MAGISTER** : « Si t'es pas sage, t'auras pas de gâteaux ! ». Suite à l'abandon prémédité du Système Educateur, cherche communauté qui fera de l'éducation libre. Thierry Bottollier, « La Bergerie », 87-Dourmazac.
**RENDEZ-VOUS** : Cher. gens pour communauté dans le Midi, juillet 73, intéressés par politique, chevaux, éducation collective de futurs enfants (agriculture et artisanat exclus comme gagne-pain). Rendez-vous le 17 décembre 72. Albert et Christine, 22, rue des Reculettes, 75013 Paris. POR, 76-51.
**RAIDES** : En vue de remonter une communauté cherche matelas, couvertures, matériel de cuisine, etc. Tél. de 3 à 10 heures du soir. Malika Elbar, 52, boulevard Saint-Jacques, Paris-14e. KEL. 80-50.
**MENTEURS** : Communauté cherche 7 pièces, dans banlieue sud et sud-est. On n'a pas beaucoup de fric ! Sylvette Laujol, 30, rue Caulaincourt, Paris-18e.
**PERNO !** Existe-t-il groupement écologique, communauté agricole en Corse, gens intéressés ? Chantal, Philippe et Guillaume, Palasca 20.
**ATHLETE** : Désire créer groupe rural. Base : technologie douce, travail des bras. Vie autarcique. Ch. personnes pour élaboration projet. Richard Bometon, 146, bd Saint-Quentin, 80-Amiens.
**VOUS !** : Voudrais avoir renseignements sur communauté de Taizé. Jean Rollin, 5, avenue Guillaume-Apollinaire, 4970 Stavelot (Belgique).
ver : disques, 3 mobylettes, machines
**NECESSITEUX** : On a besoin pour l'hiver : disques, 3 mobylettes, machines à tricoter, jouets éducatifs, livres, laine, merci et salut. Communauté Capdeveille, Maison Capdeville, Albas par 11360 Durban.
**ELEVAGE** : On a une ferme isolée à la campagne, aimerions autres contacts avec d'autres couples et enfants pour vivre et élever nos enfants ensemble « sainement ». Françoise Parrot, La Vieille Verrière, 70-Causmont.
**FARCEURS** : Mec hyperpollué par société mégamalfoutue, recherche êtres humains, mais ayant pris conscience bla bla bla pour fonder communauté. Denis Demond, 13, rue des Burgondes, 01100 Oyonnax.
**TIENS DONC !** : Rech. communauté dans la région parisienne, pour vivre heureux avec des gens sympas. Yves Bocquet, 6, av. du Général-Leclerc, 77500 Chelles.
**PARASITES** : Deux jeunes, à 10 mois de l'armée, aimeraient recevoir des adresses de communautés. Pour passage dans celles-ci. Boufferaient pas le pain des autres. Issu de secours avant le gouffre. Merci d'avance. J.-P. Perrin, 45, av. de Présov, ex-B, 9/L, 93120 La Courneuve.

# Journaux

**DINGUE** : Pour nouveau canard, rech. collaborateurs (trices) régionaux. Envoyez tout ce qui vous semble con et dégueulasse, plus adresses undergrounds, adresses et combines freaks de votre ville. Jean Benichou, 20, rue de Madrid, Paris-8e.
**A HAUTE VOIX** : Petite revue de poésie cherche lecteurs. 4 timbres à 50 centimes. Didier Arnaudet, 6, rue Mony, 33000 Bordeaux.
**HYENE** : Dessinateur humoriste, 10 ans d'éditions dans la presse, ch. publication et emploi à temps plein pour illustrations ou maquette. Jacques Passet, 117, avenue de Villiers, Paris-17e.
**ANTIMATIERE** : Création d'un canard underground, région Dinan-Plancoët. On a rien. On accepte toute de monde. Yves Faguet, Pluduno, 22130 Plancoët, BZH.
**PINCEAUX ?** : Qu'est-ce que je ne ferai pas pour trouver quelqu'un qui daignerait bandessiner mes pauvres et fols scénari ? Francis Schall, 43, rue Myrha, Paris-18e.
**ZIGOMAR** : Fanzine de BD. Numéro 1 sorti : 1 F, numéro 2 « Spécial Gil Jourdan », 50 pages. Zigomar cherche lecteurs et revendeurs. Possib. d'abonnements. Ecrivez-nous et qu'on se le dise ! Luc Bannes, 20, rue de Glossep, 12110 Millau.
**BULLE** : Mensuel d'information underground et de délassement remercie ceux qui lui ont écrit, mais s'excuse de ne pas avoir répondu à tous. Patrick Dewez, 1, rue de Bapaume, 59240 Dunkerque.
**BARABAJAGAL** : Journal lycéen, attend vos articles, informations, dessins, BD, poèmes pour numéro 3. Sortie prévue fin décembre. Le numéro 2 est toujours en classe. Alors vite, 1,50 franc en timbres avant qu'il ne redouble. Sortez de vos devoirs et aidez-nous. Barabajagala est le journal de tous les lycéens en lutte. Alors, réveillez-vous ! Avant qu'il ne crève d'avoir trop vécu. Barabajagal, 7, rue des Aubépines, 94310 Orly.
**LE N° 3** du Citron Hallucinogène est aprù. C'est un spécial fantastique-science-fiction avec * de belles illustrations. 2 F en timbres. Recherchons toujours multiples collaborateurs. Bernard Blanc, 22, boulevard Clemenceau, 83000 Draguignan.
**BIG BEAT N° 7** est aussi paru. Au sommaire : Rick Nelson, Gene Vincent, Al Ferrier, etc. 100 % rock ! Alain Mallaret, 40, rue de l'Espérance, 42-Saint-Etienne.
**GODOT** : Achète livres de Timothy Leary, traduction française, j'attends. Mansour Ben, chez Mme Laporte, Follet, 37160 Descartes.
**LADOGUET** : Tous freaks intéressés par création réseau et journal underground région Nice-Marseille contactez-moi ! Jean-Luc Pietri, cité universitaire, Luminy 122 C, 13288 Marseille.
**REPASSAGE** : Ch. garçons-filles pour création journal gratuit à faire passer. Michel Le Goff, 205, rue Gallieni, 92100 Boulogne.
**PETIT PIED HELVIEN** : Le journal qui baise quand les autres se touchent. Le numéro 23 du « Petit pied Helvien », nouvelle formule, est paru. Encore plus beau (dessins couleurs, toujours ronéotés). Recherchons lecteurs, diffuseurs, collaborateurs, dans la région ardéchoise en particulier. Se faire connaître par voie de presse. Ne manquez pas le numéro 24. Adresse perdue. On fera suivre.
**OCTOPODE** : Journal gluant, visqueux et sans patrie, vient de paraître ; en vente à partir du 1er novembre, 1 F 50. Daniel Jacquemin, 5, route de Velfin, 39200 Saint-Claude, cherche des gens pour y écrire.
**PIQUE** : Jeune poète, ayant écrit roman dans la lignée de William Burroughs, cherche éditeur sympa. François Bouchard, 9, avenue d'Harcourt, 14000 Caen.
**SERIEUX** : Je recherche « Partisans », numéros 32-33, 45, 46, 50 et « Recherches Internationales », numéros 2-37. Qui m'en vends ? Philippe Bérenger, 24 bis, rue Jean-Baptiste-Gilbert, 76300 Sotteville.
**GAULT ET MILLAU** : Pour nouveau canard, « Le Thélémite », cherche rens. où loger, restos pas chers, etc., pour le monde entier. Patrice Frasca, 11, rue Amé-Raulier, 7060 Hainault (Belgique).
**ECHYMOSE** : Numéros 1, 2, 3 épuisés, numéro 4 encore disponible. Le numéro 5 vient de paraître, 1 F 50 par correspondance. Publie gratis poèmes, contes, nouvelles. Recher. lecteurs et œuvres. Didier Bidard, 43, rue Ecuyère, 14-Caen.
**FOUR** : Journal art, philo, poésie imaginaire, éducation parallèle, cherche contacts dans région. R. Monsigny, M 1, Lycée Etat Kerichen, 29-Brest.
**BEUARK** : Troyes... les Beuarkistes passent à l'action, la ville se trouve noyée sous les vomissures de Beuark n° 1 bis, spécial salon de l'auto paru en octobre. Plein de BD textes-délires (Colette Magny) ; traduction d'un texte inédit du Mexicain-Peyotlien Guayano. En vente à la librairie Parallèle, Actualités, Commune. On peut se le procurer contre 3 F en timbres à BP 2043-10011 Cédex Troyes.
**CHERCHE DIFFUSEURS** : Vends poèmes : plaquette intitulée « plans géométriques », recherche typographe. Envoyer 3 F en timbres pour un ex. Jean-Pierre Bertrand, chez M. Ceintet Maurice, 70200 Les Aynan.
**PAPYRUS** : Un journal, ventre à terre, attend les poètes d'une politique quotidienne qui ont des projets. Patrick Martin, 41, rue Navier, Paris-17e.
**RATS** : Tout ce qu'il y a en toi de désirs, délires, énergie, inventions et fantaisie, ne le mets plus à la caisse d'épargne : Viens à la nouvelle cave poésie. Claude Fourier, 2, rue Peyrolière, 31-Toulouse.
**RETROACTIF** : Rech., pour faire rétrospective dans très beau fanzine à paraître, tout numéro presse underground y compris journaux n'existant plus ou ultra souterrains. Faire offre ou envoi. Dominique Delpirou, 5, square d'Aquitaine, Paris-19e.
**KIOSQUE** : La presse écologique et parallèle dans l'Essonne : le Courpatier, Survivre, le Parapluie, etc., chez moi, écrivez d'abord : Yves-Patrick Weyder, 12, rue du Bel-Air, 91480 Varennes-Jarcy.
**PORNO** : Ayant participé à des travaux officiels sur l'éducation sexuelle (« éducation » hélas pas information !) et écœurés de dresser la liste des tabous à transmettre aux nouvelles générations. Nous essayons de mettre quelles groupes ou les individus intéressés. que chose de sincère sur pied avec François et Dominique Debrest, chez Mlle Quinet, 21 bis, rue Molière, Paris-1er.

POUR RÉALISER LE CENTRE DES FEMMES, ELLES ONT BESOIN D'URGENCE D'UN LOCAL. ECRIVEZ : FMA 370 13 PARIS 13e

ALBERT ET SA FANFARE LE 15 DÉCEMBRE - 21H AU BATACLAN

**SUPPOSITOIRE** : Change d'adresse (cause répression) mais toujours 1 F 50 en timbre le numéro 2 (avec plus de BD) sortira fin décembre, début janvier. Gérard Botella, 2, place Roland, 57000 Thionville.
**SOI-MEME** : Numéro 5 est paru, 14 pages de poèmes et de dessins, 1 F 20 en timbres et toujours gratuit pour les vrais fauchés. Les numéros 0, 1, 2, 3 et 4 encore disponibles en janvier, numéro spécial Folie. Envoyez textes en conséquence. Merci. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83340 Le Luc.
**L'ANGLAISE** : Qui sait dessiner ? J'ai les légendes département 30 ou 34. Tél. (66) 80-00-92 Jean Le Mault, 30117 Junas.
**GRAFF** : Réapparaît. Recherche collaborateurs (trices) en ts genres. Ecrire à Kratz Robert, 3, rue du Béarn, 57000 Metz Borny.
**ET ALORS ?** « Recitali », le recueil de chansons de Guy Demaysoncel vient de paraître. En vente par correspondance 10 F. Dominique Mutel, 13, rue des Amandiers, 94230 Cachan.
**MARTIALES** : Ch. à exposer toiles, dessins, pour ts renseignements et visites : recherches d'expression artistique. Manuel Degalan, 54, rue Victor-Hugo, 92400 Courbevoie.
**ACTUALITES** : Si vous voulez recevoir : livres, song books, free press comix, patriotic paper, etc. Léo Lanteri, 38, rue Dauphine, Paris-6e, Librairie Actualités.
**BELFEGOR** : Pour diffusion « Tamanoir » ch. collaborateurs. Envisage création communauté urbaine : yoga, boudhisme, action politique, activités artisanales. Gertrude Laurent, la gare SNCF, 94400 Vitry-sur-Seine.
**PUPER** : Revue marginale, ch. des dessinateurs, poètes, écrivains, un peu partout en France et à l'étranger et particulièrement en Basse Normandie afin de faire paraître un premier numéro. On répond à toutes les lettres, mais de préférence contre un timbre. Jacques Bouthier, 48, rue de la République, 61200 Argentan.
**COQUET** : Dessinateur de première force ch. à collaborer revue underground de haut standing, belge de préférence. Pierre Guilhaum, 86, rue Général-Collyns, Liège (Belgique).


# LE PARAPLUIE

La presse alternative
c'est le début d'un
monde libre.

**Mensuel. En vente partout,
42, rue R.-Boulanger, Paris 10e.**

# Mosik

**ISOMORPHES** : Flûtiste aimant toutes musiques, ch. gens similaires pour en faire avec moi et participer construction clavecin en kit. Jazz moderne surtout. Paul Apartis, 77, bd Saint-Quentin, 80000 Amiens.
**NECROPHILES** : Envoyez-moi tout ce qui concerne Jim Morrison (articles, photos, traductions, etc.). Possibilité de faire une brochure sur Jim. Serge Gosset, 6, avenue du Gal-Leclerc, 92130 Issy-les-Moulineaux.
**PEPERES** : Groupe cherche bassiste et saxophoniste alto avec bon matériel pour travail sérieux. Philippe Prebet, 35, rue L.-Blériot, 78530 Buc. Tél. 950-68-29.
**PARASITES** : Bassiste et batteur ch. bons musiciens avec matériel et local. Si possible saxe et organiste. Didier Huyet, 4, rue de Neptune, tour 5, app. 21, 94-Maison-Alfort.
**PRETATOU** : Groupe pas rock, ch. un chanteur prêt à tout pour tout exprimer. Encore mieux avec un cuivre ou un instrument rigolo. Olivier Lehrer, 67, avenue Gabriel-Péri, 93370 Montfermeil.
**BEN VOYONS !** Vous, musiciens débutants qui aimez Sorft, Gong, Magma, etc. et qui habitez dans la région de Douai, joignez-vous à notre groupe ! On va faire du bon boulot ensemble. Gabriel Bailleux, nouvelle cité du Niveau, allée F, nº 8, 59450 Sin-le-Noble.
**PHARE** : Ch. musiciens et chanteurs classiques en vue festival musical. Gérard Leca, 20248 Tomino (Corse).
**PROMIS !** : Ch. partitions Jimmy Hendrix, Pink Floyd, Doors, etc. Les renverra après avoir recopié le tout. Christiane Mallard, c/o M. Leray, nº 30, Trevilan, 22100 Dinan.
**AU POIL !** : Guitariste et pianiste (élect.) ch. groupe jouant rock progressive. Possibilité local. Tél. : Dominique Godin, 285-13-22.
**PIONNIER** : Chanteur débutant cherche orchestre rock (Who, MC 5) ou hard (Deep Purple, Led Zepplin), si possible dans l'Ouest. Jean-Michel Poneau, Les Cinq Routes, 44270 Paulx.
**PROJET** : Rech. guitariste solo pour formation futur groupe, vivant en communauté. Matériel fourni. Jean-Yves Joal, résidence Fabienne, app. B, nº 14, 1, rue Philippe-Glangeaud, 63000 Clermont-Ferrand.
**LES COPAINS** : Groupe bordelais « Esmeralda » avec compositions personnelles, projette une tournée des M.J.C., en Gironde, à partir de janvier 73. SVP, écrire rapidement. Bonjour à « Absonthe » en passant. Michel Capdeville, 22, rue Maréchal-Galliéni, 33- Villenave-d'Ornon.
**PRIVILEGIE** : Philae, association artistique démarre musique, expression corporelle, peinture, théâtre, club, journal, etc. On a des moyens. Un seul but : la recherche, l'expression pas trafiquée. Il faut qu'on soit beaucoup. Thierry Courtet, 97, rue de Villiers, 78301 Poissy.
**AVIS** : Chaternie Ribiéro, Barricade II, Solitude, Komintern, Dagon, pour concerts sérieux à Grenoble. Je veux vous contacter. Ecrivez-moi. James Forot, 1, place Lionnel-Terray, 38-Grenoble.
**DEFORME** : Bassiste (précision, Carlsbro 100 W) cherche musiciens ou groupe déjà formé pour travail sérieux. Alain Gicquel, 101, avenue Jean-Lolive, 93-Pantin. Tél. 843-02-05.
**MELOMANE** : Cherche prof. (femme ou homme) de guitare (folk) pas trop cher ainsi que flûte et clarinette. Etienne Lelong, 23, bd du Montparnasse, 75006.
**CONCERTOS** : Guitariste, batteur, bassiste cherchent autres (violon, flûte, saxo, piano électrique, orgue, etc.) pour étoffer leurs modulations. Jean-Jacques Morcrette, 106, rue Camille-Desmoulins, 02100 Saint-Quentin.
**ARTHUR** : Cherche vieux piano à l'œil ou pas cher du tout, on ira le chercher.. Fanfare de Bozar, Palais du Rhin, 67000 Strasbourg.
**TCHI, TCHI, POUM** : Fanfare dite du « collectif Boum » qui tente animation dans les rues marchés, etc. Recherche « musiciens » tous terrains et achèterai grosse caisse. Ecrire Philippe Gautrot (public-relations), 8, rue St-Hubert, Paris-11e.
**FLONFLONS** : Cherche guitariste, organiste, cuivres pour compléter orchestre variétés, bals. Tél. 707-10-33, h. de bureau, Daniel Msika, 28, rue St-Lambert, Paris-15e.
**MELO-MAN** : Chanteur, flûtiste, batteur, auteur-compositeur, joue aussi de la guitare et du piano mais mal. Rech. groupe pro pour faire de la progressive et du hard-rock. Je possède une sono et un light show. Ecrire ou tél. le week-end : Cyril Blanc, 11, rue Talma, Paris-16e, tél. AUT. 09-39.
**SPACED OUT** : Groupe désirant créer dans le genre : « Synthetiser music », Faust, Van der Graaf, etc., et plus loin encore ; cherche 2 pianistes-organistes et un contrebassiste, ayant tous form. classique et jazz plus la chiade. Free... Luc Blot, 99 bis, rue de la Mariette, 72000 Le Mans.
**VIBREX** : Orchestre « Clyto » cherche contrats, galas ou impressario pouvant s'occuper de notre groupe. Tél. 775-96-63, après 19 h, Claude Jeanne, 142, av. du Pdt-Wilson, 92800 Puteaux.
**GROUPY** : Veux créer Song Book des Fugs. Recherche ttes collaborations : faire offre disques, poèmes Sanders, traductions, etc. Bernard Froidefond, La Chapelle Aubareil, 24290 Montignac.
**TOAD** : Groupe comprenant basse, batterie, solo. Influence creamesque cherche chanteur anglais ou français, instrumentaliste si possible (flûte, harmonica, orgue, guitare ou autre). Tél. : 243-93-80, après 20 h. Lionel Paolozzi, 5, rue du Progrès, St-Denis.
**DUC DUC** : Ch. bassiste et organiste débutants et ambitieux (compositions) avec matériel et si possible un local. Sylvain Geoffroy, 1 bis, square M.-Audin, nº 1244, 93-Blanc-Mesnil.
**MOUAIS ?** : Groupe rock ch. bassiste + batteur avec mat. + local banlieue Sud (Antony). Tél. : 660-56-78, poste 668, chambre 266 (le matin). Gilles Virtel, RUA, pavillon C 266, 92160 Antony.
**WEEK-ENDS** : Guitariste avec mat. ch. musiciens pour former gr. amat. pour jouer week-ends. Vds imit. gibson Jazz avec caisse (fabr. luthier). François Gaillard, 69, rue de la Convention, 75015.

# Messages

**PLUME LA POULE 71** : Prévenir « Jeff » à Condé-sur-l'Escaut : Philippe a paumé ton adresse. Philippe Casteuble, 25, quai A.-France, 75007.
**MORDU** : Aimerais connaître l'adresse de la dénommée Agnès Rémy. habitant précédemment à Issy-les-Moulineaux. Roland Planés, 6, rue Tourville, 66-Perpignan.
**MERCI** : Aimerais avoir nouvelles Marc Rohm de Montpellier. Espérons avoir contact avant révolution. Solidarité et amité. Jean-Luc Delarbe, 54, rue Aranault-Peyre, La Paillade, 34-Montpellier.
**WOODSTOCK** : Thierry, je t'ai rencontré à Bièvres. Je suis passé à la communauté du 22. Tel. moi (44-60-59) ou passe un soir. Pierre Van Thienen, 27, avenue Minerve, 1190 Bruxelles.
**GARIBALDI** : Cherche motocycliste barbu, habitant Troyes, connu à Rungis le dimanche 22-10-72, dans un café. Monique Bouchard, 4, rue Claude-Monet, Châtenay-Malabry.
**TWISTEUSE** : Marie-Christine Rivceie, rencontrée à un bal à Tréguière (août 72). Ecris-moi, besoin de te parler. Bruno Brunato, LMP TA, bd de Caux, 19-Egletows.
**SCHTOUILLE ?** : Marie-Jeanne où que tu sois écris-moi ! Si vous savez me renseigner... écrivez à Guy Polspoel, 180, avenue de Wannecouter, 1020 Bruxelles (Belgique).
**ASSEZ !** : Donne-moi de tes nouvelles, Camille, le plus vite poss .Une nana déprimée qui vit dans une poubelle. Dominique Andrée, Saint-Jérôme, La Renaude, Bt A 1, 13-Marseille-13e.
**LAIDS** : Martine et Annick, z'êtes des tartes. Cécile, je pense à toi. Daniel Pierre, Les Chennevières-sur-Vallée, 61-Athis.
**CHAUFFE** : Jimi Feat, peux-tu m'écrire ? Raymond de Grenoble. Raymond Estève, 3, rue Léa-Blain, 38130 Echirolles.
**PIGE** : Pour J. Grivel Evian : JO, c'est OK pour les textes. Passe à la ferme ou envoie ton adresse. Janis et Corinne.
**ECERVELLE** : Anciennement 36, r. de Trévise, Paris-9e. A perdu toutes les adresses de ses amis et correspondants que ceux qui veulent bien me redonner leur adresse m'écrivent. Guy Dubois, « Le Château », 64-Issor.
**PAYER** : Qui peut me donner des nouvelles de Ponny de Bordeaux. Besoin urgent de le contacter. Lui filer mon adresse. u'il vienne en G.-B. (ou écrive). URGENT. Christine, c/o Mr. Lehmann, 148 Salmon street, Kingsbury, London N.W. 9, (G.-B.).
**RECHERCHES** : Piploh' cherche Wao et Gobrun.
**PASCAL** : Avons propositions pouvant t'intéresser (Canada), téléphone-nous au Vendrell 66-06-90.
**FRISER** : Jean-Baptiste (de Rouen) rencontré au Larzac, écris-moi vite ! Anne-Marie Roux, rue Pasteur, 35540 Bala-Ruc-les-Bains. Tél. 78-50-50.
**INGRATS** : Vous veniez en stop de Taizé-sur-Grenoble, le mercredi 1er novembre. On vous a hébergé pour la nuit. On cherche à reprendre contact. Pouvez-vous passer une adresse. Christian Picard, 22, allée des Roses, 01150 Lagnieu.
**MARC** : Donne de tes nouvelles. René Mengès, 43, rue Pharaon, 31-Toulouse.

# Négoces

**REQUISITION** : Cause armée, cède 100 W Stevens, 4 corps + pédales + micros. 2.500 NF. (Dominique Garnier, écris-moi, suis à l'armée.) Jean Laurent, 27, rue Labillardière, 61-Alençon.
**SVP** : Vds Tarbouka (percussions marocaines) Gt jazz élec./acoustique, punching ball (sandow, plafond-plancher), appareils photos. A débattre. Philippe Lamotte, 2, impasse Bonnaud, 13010 Marseille.
**SUPER COOLS** : A vendre vieille goélette (1894), bon moteur, pour habiter ou navigueur près des côtes. 14 mètres, 7-8 couchettes, visible à Saint-Mandrier (83), pas cher. Laurent Clavreuf, avenue Charles-Livois, 50-Saint-Pair-sur-Mer.
**BRUYANTS** : Groupe cherche local, voire cave, assez bon état pour répétitions, dans Paris ou proche banlieue. Madeleine Verney Buisson, 178, avenue du Général-de-Gaulle, 94170.
**RASTAPOPOULOS** : Si vous possédez ou fabriquez kéchose (artisanat, disques, livres) que vous n'arrivez pas à vendre. Ecrivez-nous, on peut peut-être arranger ça. Serge Kmiecik, 2, rue de Vernejoule Saint-Fontaine, 57800 Freyming-Merlebach.
**GOOD** : Besoin fric, vends caméra 16 mm, Pathé Webobtl, année 71 : 2.500 francs + 700 M. Daniel Schlosser, 5, rue Jules-Vernes, 74100 Annemasse.
**VOISINS ?** : Vends ampli 60 W, 3 corps + guitare + distorse (neufs). 2.900 F ou séparément, prix à débattre. Cause : ras le bol de la musique électrique. Muche Abravanel, 25, rue de Longchamp, Paris-16e.
**VENDS** : Cause départ, piano droit bon état. 800 F. Tél. le soir : DID. 50-48.
**ROCK ON** : Vends tête d'ampli, Colyns 200 W basse, 4 entrées + light show 1.500 F et batterie Ludwing complète + 2 cymballes (prix à débattre). Demander Guillaume : 707-67-96.
**ASSEZ !** : Cherche pièce de motos BSA 10 pour transformation « chopper » (pas cher). André Lebégue, 26, rue Jean-Lefebvre, 95-La Frette-sur-Seine.
**CHAMPION** : Cherche baraque avec plusieurs hectares pas trop cher. Aveyron, Pyrénées, Lot. Petite récompense. Georges Carpentier, 30 Sumène.
**MERCI** : Assez urgent : vends batterie Meazzi (rouge) 4 fûts, bon état (peaux Hollywood et Ludwig) + bonne pédale. Grosse caisse + charleston. Excellent état. Prix : 1.000 F. Jean-Louis Guillet, chemin des Petits-Quarts, 39000 Lons-le-Saunier.
**WAHO !** : Cherche tronc d'église, pas trop cher, avec clé et serrure en état. Pascal Dubois, 59, rue Jean-Jaurès, 92270 Bois-Colombes.
**KE PRESSIO ?** : A vendre prix intéressant : 2 enceintes Dual (25 W), 1 platine Dual 1210 et 1 platine Thorens TD 150, 1 casque stéréo Beyer. Daniel Derval, 36, rue d'Hauteville, Paris-10e, PRO. 33-99.
**FISSA** : Pour artisanat cherchons grange ou ferme à louer ou acheter (pas cher), à moins de 120 km de Paris. Ça urge. Jean-Pierre Gaudin, 134, Fg Poissonnière, Paris-10e, tél. 744-71-58.
**DEBARRAS** : Vends guitare basse 600 francs et batterie incomplète 700 F. Ecrivez ou passez me voir. Jean-Luc, 31, rue Camélnat, 93270 Sevran.
**SABLONS** : Vends guitare Eka, 3 micros (meilleur modèle) et basse galauti, manche « fender ». Urgent. Max Pi-

**restez branchés sur la révolution**

avec **POLITIQUE** hebdo

Chaque semaine dans tous les kiosques . 3 F

14-16, rue des Petits Hotels, Paris-Xe - Tel. 770-31-50 CCP La Source 32 760 99

cout, 20 bis, avenue de Chartres, 92-Neuilly, tél. SAB. 66-55.

**APOTRE :** Jeune prof. Hatha Yoga, cherche local chouette de préférence Paris : location, prix abordable. Donnerai cours gratuit à tout lecteur d'**Actuel** ou freak ou communauté proche Paris, chaque mardi ou samedi matin. Pierric Arbousoff, 75, rue Cardinal-Lemoine, Paris-5e.

**Mr FLIP :** Achète platine + ampli + bafles occasion + Little Nemo occasion. Christine Roux, « La Rivaudière », Les Forges-de-Ménigoute.

**ROGER :** Vends HY Citroën, équipée vente frites, friteuses, glacière-matériel. Prix : 2.000 F. Alain Ravel, tél. 900-91-21.

**MIONCA :** Vends Ford Transit bon état, prix Argus, 2.000 F. Olivier Stojkovitch, 2, rue d'Ecosse, Paris-5e.

**RETRECI :** Urgent, je n'ai plus de place, 2 Congas Asba à vendre 650 F. Valeur neuves : 1.200 F. Marc Gaudry, chez Mme Smith, 207, rue de Tolbiac, Paris-13e.

**CHERCHE :** offset ou ronéo, urgent, échange avec circuit 24, disque, mauvaise guitare ou... argent. Philippe Guy, 9, allée de la Paix, 45140 St-Jean-de-la-Ruelle.

**PIP LOCH :** Vds survêtement neuf demi-patron, tennis blanches 43, imperméable neuf : 70 F. François Levi Alvares, 62, rue de Carves, 92-Montrouge. Tél. : LIT. 16-12.

**WAHO-WAHO :** Vends distorsion Elka et Wha Wha Cry Baby : 250 F. Jean-Luc Quintard, 29, rue de Lourmel, Paris-15e.

**ROTTA YOGA :** Cherche prof de yoga dans la région. Noëlle Lemanc'h, 33, avenue Jean-Moulin, Les Rottes, 41100 Vendôme.

**A LA QUEUE ! :** Je suis musicien, artiste, fauché et dans la merde. Je cherche un boulot : disquaire, disc-jockey, pianiste, démonstrateur d'instruments, etc. Jean-Loup Barret, 45, av. de Lugo, 94600-Choisy-le-Roi.

**BROUTMOT :** Vends basse Aria neuve, prix à débattre. Arnaud Camus, 16, rue des Taillandiers, Paris-11e. Tél. 357-56-22.

**WAH-WAH :** Vds guitare Aria bon état : 350 F. Vds aussi pédale wah-wah - distortion (fuzz - regl.) : 150 F. Ecrire, venir ou tél. : Jean-Michel Boudier, 34, rue George, 13005 Marseille, 42-40-92. Liquidation because moto.

**INTERESSANT :** Acheterai ou accepterai en cadeau crâne humain, photos amateur de la fête de l'Huma et un chapeau melon. Pierre Loubert, Cassefroide, 69380 Lozanne.

**L'ARCHE :** Jacques, 31 ans, Monique, 27 ans, Mathieu, 3 ans, Jeanne, 6 mois, recherchent résidence secondaire d'occasion en forme de camion (Renault ou G 7 Peugeot) sans gouttières et capable de faire une longue route. J. et M. Lafont, 191, rue d'Alésia, Paris-14e, tél. le soir : 842-57-70.

**GOBRUN :** Vds basse Belle 500 F. Gilbert Lacornette, cité Cachin, 0-5, 93-Romainville. Tél. 842-00-96.

**RINGARDOS :** Achète disques pop, folk si état neuf. Michel Martmann, 10, allée Pottier, 93-Pavillons-sous-Bois.

**CABRIOLET :** Vds guitare sèche avec housse, capot, cordes, le tout en très bon état. Prix à débattre. Daniel Petit, 55, rue Orfila, Paris-20e.

**YOUPI ! :** Stages tissage métier à 4 lames. Possibilité hébergement, pas cher. Région Pyrénées. Alexandra Swiezawska, Vebres par 09310 Les Cabannes.

**COMMERÇANT :** Vds guitare Hagström demi-caisse, neuve : 800 F, soit 35 % de réduction (Waho). Jean-Luc Chazerand, 6, rue des Morillons, 75015 Paris.

**MILADIOU ! :** Vds chaîne Dual HS 50 intégrée, ampli 2 x 15 W, platine 1240 : 1.400 F. Jean-Claude Marty, 12110 Pont-du-Plégat.
Wawasaki 125, toute neuve, toute bel-

**RAIDE :** Besoin monnaie, vds moto le. 926-77-64 après le dîner. Michelle Dell-Prane, 9, av. des Cèdres, 92.

**DRAPEAUX :** Vds ampli Dynacord, 60 watts efficients, cause départ armée : 1.200 F. Patrick Morin, 134, rue de Javel, Paris-1er. Tél. 531-87-19.

**RAVIOLI :** Vds cythar : 1.000 F. Thierry Louvet, 4, av. de la République, 93220 Gagny. Tél. 927-36-79, le soir vers 19 h.

**FONTAINE :** Vds petite maison plus grange écroulée dans hameau de 3 maisons près de Cluny (71), eau, électricité : 4.500 F. Marcel Denisart, 12, rue Teraille, 69001 Lyon.

**HEUREUSEMENT :** Achète tout, vends tout. Echange n'importe quoi, venez voir, toujours bien reçu. Guy Arnoux, 19, rue du Roule, Paris-1er.

**FANZINE :** Recherche le poster « Aleph Sanctuary ». Bonne récompense. Francis Guibert, 45, cours Franklin-Roosevelt, Marseille-5e.

# Contacts

**CONTINUE ! :** Je parle français, suisse et esperanto, je désire partir de Genève. Cherche amis, amies. Philip Vaucher, 6 Vélodrome, 1205 Genève.

**SOYEZ GENTILS :** Ecrivez, envoyez des livres, c'est vraiment pas le pied pour eux. Eric et Emmanuel Gengrenbach Masbou, Cliniqu de La Chesnaie, 41-Chailles.

**PARANO :** Je ne suis ni anarchiste, ni fou, ni écœuré, recherche correspondants (es) pour échanges d'idées sur les problèmes et les loisirs de 1972. Un timbre pour répondre à tous. L.P. boîte postale 46, 77210 Avon.

**YO :** Ouvrier, 28 ans. Dingues de Neil Young. Ecrivez-moi ou venez me voir. Kild Dekvyssche, 58, rue Charles-Quint, 7700 Mouscron (Belgique).

**CROCODILE :** Idéaliste, solitaire, chargé de ses 19 ans trop compliqués, ayant cœur débordant d'amour. Y a-t-il encore quelqu'un qui puisse m'aimer dans ce monde hostile et froid ? Patrick de Tervagne, 62, rue la Réforme, 1060 Bruxelles.

**ENDULE :** Je vais bosser en boîte à Châteauroux et voudrais rencontrer des mecs de ce pays qui aiment vivre et qui pourraient me donner un toit provisoirement. Dominique Dornier, 11, rue Nodot, 21000 Dijon.

**MUSE :** F. cherche F. (20-50 ans), intéressée par Dylan Thomas (ou proche : L. Meneice, Auden...), échanges livres ou plus ? ou autre poète ? Rozen Le Coënt, 2, quai de la Jonelière, 44000 Nantes.

**JESUS FREAK :** Prêtre catholique : jeune, apprécie pop et recherches artistiques, artisan. Aimerait être informé sur projets nouvelle société, nouvel art de vivre. Alain Arbez, 3, rue Joseph-Magnien, 21130 Auxonne.

**W :** Artiste avec un grand W refusant l'entrée en maisons closes, invite débiles, vandales et vampires de tous poils à voir, sentir, écouter, acheter des « œuvres » the dimanche noly. Patrick Mounier, 33, rue des Feuteries, 35-Fougères.

**DURE :** On s'emmerde à Lyon ! Urgent, rencontrer gens voulant qu'ça change (de préférence aimant Soft Machine, Zappa, etc.). Ecrire vite, Patricia Nitard, chemin des Barres, 69370 Saint-Didier-au-Mont-d'Or.

**CHERCHE :** contacts conseillistes, région boulonnaise. Idéologues s'abstenir. Philippe, BP 12812, 62204 Boulogne-sur-Mer.

**TURCS :** Mecs et vous autres qui disposez de bouquins embarrassants, envoyez-les dans une cabane turque question de faire passer du bon temps à quatre Français qui s'emmerdent depuis belle lurette et qui n'ont pas fini si vous ne vous occupez pas d'eux. J.-J. Morisot Bayrampasa, Ceza Evi, Turist blok, Istambul (Turquie).

**PERPENDICULAIRE :** Aime un gars qui m'aime. Mais aussi toutes les filles et les gars non latéralisés. Symp. FHAR-MLF-MLE, etc. Michèle Coulange, 45, boulevard Sakakini, 13004.

**PUB :** Conseillé « Restau oriental » « patron » sympa. Solidarité (couscous, Mahmessa, tajin, merguez, chakchouka...), prix spécial pour étudiants. Ahmed Belaidi, 167, rue de la Fère, 02-Saint-Quentin.

**FLIPPEE :** Ame disponible, pure, neuve mais complètement désintégrée pour avoir été trop loin cherche autre âme forte, sensible, équilibrée, simple et libérée. Suis engagée dans rien. Ton chemin sera le mien. Jocelyne Combet, 9, rue Persez, 69100 Villeurbanne.

**M.J.C. :** Venez nous voir ; sérigraphie, artisanat, concerts, etc. M.J.C., 1, avenue de l'Europe, 60800 Crépy-en-Valois.

**SABINE :** Etudiante, 21 ans, cherche G. avec moto pour grandes randonnées, pas trop Kamikase, région Est. Sonia Schuller, 11, rue Curie, 67200 Strasbourg.

**JEUNE ANGLAISE :** Cherche traductions, enseignement. Licenciée français, russe. Stéphanie Lloyd, chez Philippe Cassegrain, 11, rue de Provence, Paris-9e.

**DE VISU :** Cherche G. et F. de Colmar et environs d'Alsace et d'ailleurs pour correspondre ou prendre contact en vue projets communautaires. Yves Montaud, Home des infirmières, Hôpital Pasteur, 68000 Colmar.

**URGENT :** Cherchons à Clermont, salle pour poésie, tuopie, folk (avec voisins sympas). Pascal Marty, 49, avenue Marx-Dormoy, 63-Clermont-Ferrand.

**FOTOGRAFIE :** Ch. gens intéressés par tous aspects photo et recherche graphique en photo. Jean Hugues, 11, rue E.-Pelletan, 63000 Clermont-Ferrand.

# JERRICAN

**"EXPEDITIONS"**

**vous propose deux voyages**

1) **FORMENTERA** (îles Baléares) : 15 jours, comprenant le voyage en MINI-BUS FORD, bateau et logement dans une FERME SUR L'ILE : prix, 280 F tout compris.

2) **MAROC :** 15 jours, en MINI-BUS FORD, logement et nourriture comprise (dont, pour ceux qui le désirent, 8 jours de ski dans l'Atlas) : prix, 390 F tout compris.

**DEPARTS DES VOYAGES : le 1er et le 15 de chaque mois (à partir du 15-1-73).**

Demandez les documentations à :
JERRICAN « expéditions »
43, rue de Lancry
75010 Paris


# underguide Metz

Derrière les fortifications Vauban, la Porte des Allemands et le cimetière mérovingien, Metz l'antique saupoudre les sapins et épingle les étoiles de celluloïd à la lisière des vitrines. Les bijouteries resplendissent d'optimisme tous les dix mètres, les tiroirs-caisses font tic-tac et les traiteurs clignent de l'œil : le temps de quitter la Quinzaine Commerciale, et voici déjà la saison des fêtes. La chasse sera bonne. Xenakis dissonne aux Rencontres Internationales de Musique Contemporaine, les affiches en déroute d'un festival jazz/pop noyé par un orage de juillet pleurent sur les murs de la caserne Ney, LES AMIS DU PATOIS LORRAIN colle au métal d'une rotative à poussière. Venu de Caen, fort de ses états de service, le nouveau commissaire principal prépare le déboisage du Metz shooté et surveille les ronéos périphériques, suspectes de ne pas annoncer les soldes d'hiver et de trop s'inquiéter du sort de quelques objecteurs de conscience et autres dissidents. Le soir tombe, brumeux. Les portes ferment, les rues se vident. Demain, dimanche, on restera chez soi. Dehors, c'est un jour mort, qui gèle.

**LES RESTOS**

Autant le dire tout de suite, le chapitre sera plutôt maigre. Que ce soit par résignation, manque d'appétit ou souci d'hygiène, en dehors du campus ou du home, le freak messin semble manger peu et rester sobre.

Le resto U de l'île du Saulcy est valable. Carte généralement non exigée, 1,95 F le ticket et vue sur la mer sans supplément de prix. Ne pas être pressé cependant si l'on arrive à midi, l'attente est plus que longue...

Pour ceux qui aiment le pittoresque et les brochettes, la rue du Pontiffroy, avec quelques boui-bouis rigolos et pas chers. Couscous honnêtes à LA VILLE D'ALGER, mais déjà moins donnés.

Toujours dans la catégorie « repas à budget touristiques », le resto des, euh, oui, enfin, quoi, des Nouvelles Galeries. Repas à la carte perforée, à ne tenter qu'en dernier recours. De préférence, emmener de la lecture si l'on se pointe aux heures de pointe, car l'accès n'est pas rapide.

Parmi les endroits plus chers mais non royaux, essayer LA MADELON (rue du XXe-Corps-Américain), le buffet de la Gare, à ses jours. La liste est loin d'être complète mais difficile à établir.

**LES TROQUETS**

En semaine, LE CYCLOPE (13, rue des Clercs) draine une bonne partie des freaks en maraude. Endroit recommandé pour les rencontres, donc. Bonne musique dans l'ensemble. Boîte underground, oui, dans la mesure où l'on descend des marches pour y accéder, et dont la motivation reste avant tout commerciale ; ne soyons pas méchant : tant qu'on n'a pas affaire à Norbert, le serveur maléfique, le lieu est sympathique.

Les autres cafés, de type habituel et sans fréquentation particulière, ne méritent pas de mentions spéciales. Peut-être LE LUXEMBOURG (rue du Palais), pas cher et calme, ou LA PATRIE (près de la Fac), animé et économique.

**LES CENTRES**

La M.J.C. de Metz-Centre (36, rue St-Marcel), qui dispose de l'appui municipal et donc de moyens financiers relativement importants, prépare un « tremplin » style Golf-Drouot, avec beaucoup de projets et quelques illusions. A suivre tout de même. Elle organise également des expositions et réunions diverses, d'intérêt variable.

La MAISON ROUGE (1, rue du Coetlosquet), après une période d'inactivité sans doute forcée par les pressions officielles, réorganise des spectacles intéressants : films fantastiques, par exemple. On risque d'y faire de bonnes rencontres.

Monté tout récemment, le CAVEAU DES TRINITAIRES, rue des Trinitaires, promet pas mal de choses. Fréquent passage de chanteurs folks, quelques groupes, présentation de films comme ICE ou SCENES DE CHASSES EN BAVIERE, ce qui vaut bien une mention au tableau d'honneur. A fréquenter.

Enfin, c'est à MARC-SANGNIER que se cuisinent la plupart des plats de résistance. Après un Festival des Minorités Culturelles, au printemps dernier, puis un festival de films fantastique (qui fit salle comble), de nouvelles manifestations sont prévues : Higelin, l'excellent Komintern, un groupe indien de musique sacrée, Roger Mason... A signaler, les 9, 10 et 11 février prochains, des journées de la science-fiction organisées avec l'AUBE ENCLAVEE. Au programme : exposition-vente de toiles, illustrations, livres, revues et fanzines, avec Philippe Caza, Daniel Walther, en principe Druillet, un groupe de rock cosmique, une bonne série de films. Il y aura du monde... Adresse du Centre : 8, allée des Marguerites, Montigny-les-Metz.

Un cinéma à surveiller : le PAX (rue de Verdun). Dans l'ensemble, de bons films, et un ciné-club plus qu'honnête, deux fois par mois, le lundi soir (LES OISEAUX, LES DAMNES, ZABRISKIE, POINT, etc.).

**LES CANARDS**

Lancée depuis plus de deux ans, l'AUBE ENCLAVEE plane toujours dans les hautes sphères de la nouvelle science-fiction, avec notamment ,des textes d'Ursula Le Guin, Zelazny, John Brunner ou Olivier-Martin. Egalement des interviews, des articles et des jolis dessins (11, rue Bel-Air, 57000 Metz). En fait, à peu de choses près (le budget, par exemple), il s'agit presque d'une revue professionnelle.

CLOPORTE n'a sorti qu'un numéro zéro (avec une belle couverture), mais ses collaborateurs sont passés à présent à GRAFFITIS, édité par Patrick Simon (46, rue d'Alsace, 57-Montigny-les-Metz) dont le protégé semblerait bien démarrer.

L'Amicale de l'E.N.I.M. (Ile du Saulcy) sort ENIM-HEBDO, un bulletin trop scolaire pour nous intéresser, et prépare INTER-CAMPUS. Les gens qui le font n'ayant rien, mais vraiment rien de marginaux, cela risque de ne pas voler bien haut au panthéon des publications subversives ou simplement originales, mais on leur doit tout de même un numéro substantiel et bien fait consacré au fantastique (encore lui !); qui mériterait un détour.

Enfin, bientôt va sortir le premier numéro de LA MAISON DU CHAT QUI PLEURE, journal dont je ne dévoilerai pas les atouts, par respect pour son très dingue éditeur, mais dont les échos secoueront en temps voulu les chroniques de la Gaule souterraine...

**GROUPES**

Depuis la dissolution de FREE-LOVE, seuls DIVODORUM et LES OURAGANS tournent régulièrement à Metz. Bonne maîtrise des instruments, mais inspiration insuffisamment débridée. Le niveau est valable, sans atteindre l'étonnante beauté de certaines compositions de FREE-LOVE (quelle emphase, quel lyrisme !). Quant à ACIDE (de Jœuf), il s'est reformé, et si le hard-rock le tente beaucoup, on ne risque pas moins d'en reparler.

**LIBRAIRIES**

Aucune librairie underground où se prétendant telle à Metz. EVEN (rue Ambroise-Thomas) vend tout ce qui peut se vendre : SF, Guy des Cars, bouquins anglais et US, posters et LETTRE OUVERTE AUX GENS HEUREUX. Bookshop à grande surface et gros bénéfices. Mais on peut trouver des livres seconde-main chez ZART, rue Mazelle.

**ADRESSES EN SUS**

AGENCE DE PRESSE LIBERATION : 1-25, rue Saint-Ferroy, Metz, tél. 68-38-46.

C.R.O.U.S. (étudiants) : Ile du Saulcy, Metz.

AGENCE NATIONALE POUR L'EMPLOI : place Coislin, Metz.

**Philippe R. Hupp.**

**RADIOSCOPIE :** A ceux qui ont vibré au Festival de Vimoûtiers et qui veulent se souvenir de leur bonnes vibrations pour presque rien, je leur file toutes les photos. Christian Louis, 136, avenue Parmentier, Paris-11e, tél. 357-10-79.

**QUE** tous les mecs ou nanas qui s'emmerdent viennent me voir. On en causera. Pascal Triquenaux, 26, rue Paul-Féval, 29000 Brest.

**CHIANT :** Etudiant s'emmerdant dans son école, ch .à comprendre avec F. ou G. ou à discuter et sortir ensemble pour oublier cette grisaille. Saïd Boukhcheb, D 14, Ecole HEC, 78-Jouy-en-Josas.

**ECOLIER :** Recherche tous rens. (articles, revues, bouquins, conseils) sur technologie douce. Gratis ou non en vue préparation travail important dans ce domaine. Yannick Lemarchand, Bois Saint-Louis, 8 M, 44700 Orvault.

**CHIANTE :** F se sent complètement seule à Nancy. Freaks G. ou F., contactez-moi. Je m'emmerde. Sylvie Ribard, 10, rue F.-Evrard, 54140 Jarville.

**ROMA :** T'emmerdes-tu moins là où tu es, si oui, indique-moi la route, sinon prends le chemin du retour. T'attends. Yves Boireau, 11, rue Robert-Aylé, 92-Asnières.

**LTLL :** Vieux freak très gentil et un peu récupéré, bien branché mosik, ch. f. cools pour super-zen. J. Fernandez, 47, rue Guersant, Paris-17e.

**REDACTEURS PAUMES :** En vue de promenades parisiennes pour ch. adresses pour underguide, restaurants et autres (nous en envoyer si vous en connaissez) ; deux rédacteurs d'**Actuel** ch. compagnes de longue marche et d'exploration, underground de préférence. Tél. au journal et demander Basilou ou Wao.

**PORTRAITS :** Pour galerie portraits underground 72, **Actuel** ch. faciles freaks « intéressants » et assez « avancés » de préférence. Hirsutes, princesses et fées. Tél: au journal et demander Basilou.


**EXPO TAMANOIR**
**A MANDALA**
**11-13, rue Vavin**
**PARIS-6e**
Métro Vavin
*DU 18 DECEMBRE AU 18 JANVIER*

Mandala Vavin
11 & 13 RUE
PARIS 6e .. DAN. 08.50

**Boutique orientale**
**restaurant indien**
**tea shop**
**artisanat**

Si vous nous envoyez des pieds divers, inscrivez "pieds divers" sur l'enveloppe et écrivez avant le 16 du mois.

# PIEDS DIVERS

## Quelques tuyaux sur l'orgue

*Poursuivi dans la neige par une meute de spadassins aux pieux acérés, le païen trouve refuge dans une petite chapelle. Les chasseurs s'arrêtent avec respect devant la porte close. Belle histoire de Noël surgi de mes vieux* Spirou *des années cinquante. Elle prouve que dans une église, de tout temps, on vous fout la paix — si vous n'appartenez pas, bien entendu, à un groupe séparatiste basque. En Italie on va papoter dans la cathédrale, au Moyen Age on s'y chauffait. Aujourd'hui aussi. Plus de chaisières fantomatiques embusquées derrière un angelot : on respecte votre désir d'inaction. Et parfois, une musique qui vous enfume surgit des tubulures ventrues du grand orgue. A Notre-Dame de Paris, tous les dimanches à 17 h 45 les plus grands organistes français et étrangers viennent toucher les claviers. Entrée libre quant au prix, mais bousculée quant à l'entrée. Avec un peu de chance, vous trouverez bien une marche dans le chœur. A la même heure, les concerts dominicaux de Saint-Thomas-d'Aquin. Une dizaine de manifestations annuelles (s'adresser 27, rue de Seine, Paris 6e). Même gratuité, même horaire, même jour : les récitals de Saint-Séverin.*

*A Saint-Eustache, aux Halles, en dehors des grands concerts, l'organiste Jean Guillou joue tous les dimanche à midi pour son plaisir et pour nos oreilles angéliques. A Saint-Denis-du-Marais (Association « Orgue pour notre temps ») concert le premier mercredi de chaque mois (étudiants 5 F). L'ORTF donne également un concert par mois au studio* 104, *mais l'ambiance n'y est pas.*

*Des récitals d'orgue sont également organisés dans les églises ou salles suivantes : Institut National des Jeunes aveugles, la Madeleine, Notre-Dame des Blancs-Manteaux, Oratoire du Louvre, Sainte-Clotilde, St-Merry, St-Roch et St-Sulpice. En province, le 13 décembre à St-Germain-en-Laye, Marie-Claire Alain donnera un festival « Nicolas de Grigny » pour le trois centième anniversaire de sa naissance. Des concerts aussi en Bretagne (à Guérande et à St-Pol-de-Léon), en Normandie (à Honfleur et à Rouen, toute l'année), dans le Sud et le Sud-Ouest (à St-Donnat, St-Maximin-du-Var et Bordeaux). A Chartres, concours international chaque année en septembre.*

*Il existe par ailleurs une société dont le but est de diffuser la musique d'orgue et de faire connaître l'instrument par le concert et par la presse :* Les amis de l'orgue. *Au programme un concert par mois, une visite d'orgue (on rentre par le plus gros tuyau) ou de plusieurs instruments de province par an. Que les maniaques du clavier à pédale se rassurent : ces gens-là éditent une revue,* l'Orgue, *à déchiffrer en portées serrées. On peut aussi louer un orgue d'étude pour attrister le voisin ou concurrencer le tambour de la concierge. Pour tout renseignement, s'adresser au siège social des* Amis de l'orgue, 76 *bis, rue des Saint-Pères.*

*Note finale : au hasard d'un inavouable périple nocturne, deux membres éminents de cette rédaction ont le plaisir de vous faire savoir que chaque mercredi, sous un pont de Paris proche de la Cité, des joueurs de cor de chasse donnent l'aubade aux rats crevés qui descendent la Seine. Vous pouvez aller leur porter un coup de rouge : chassés de leurs chambres mal insonorisées, ils vont répéter les joues au vent.*

*Torchenote, hyène musicale.*

Après
Capitaine Schelle
Capitaine Ecço

REZVANI

Mille aujourd'hui

STOCK


## Rock pas dégénéré

**Gong :** du 8 au 16, région de Toulouse, Rodez, Montpellier. Renseignements : Michel Grezes, auberge du Sanglier, 81120 Réalmont.

**Magma :** le 15 à Rennes.

**Catherine Ribeiro + Alpes :** 6 Bruxelles, 8 Ottignies, 12 Louvain, 16 Bruxelles, 19 et 21 Lyon.

**Kevin Ayers :** 9 Villeparisis, 10 Sartrouville, 13 Gagny, 14 Nanterre, 15 Lille, 16 Noyon, 19 Fontainebleau, 21 Paris, Théâtre des Deux-Portes (MJC Charonne), 22 Eaubonne.

**Crium Delirium Circus :** 8 Aubergenville, 9 Villeparisis, 10 Vigneux, 12 Paris (Théâtre Cyrano).

**Rock pas dégénéré** possède des correspondants dans une trentaine de ville. C'est un bon début, mais il en faut encore. Ecrire 7, rue Beautreillis, Paris-4e.

**Art Zoyd III :** 13 Thouars (Deux-Sèvres), à 14 h 30, 17 La Ballastière (près de Thouars), 12 et 15 Cholet.

**Komintern :** du 8 au 10, Turin, Bologne, Milan. Du 16 au 24, dans l'Est (Nancy, Metz, Sarrebruck, Sarreguemines, Ste-Marie-aux-Chênes).

**Archipel (tropical pop.)** cent fois recommandé par notre correspondant à Bordeaux) : 8 La Benague-Bordeaux, 15 Gradignan, 9 Biscarosse, 11 St-Médard-en-Jalles.

Petite **fête pop** le samedi 9 à partir de l'après-midi, à Clamecy (Nièvre). Groupes locaux. Entrée, de 3 à 5 F.

Les organisateurs du concert d'Hawkwind à Lille prévoient un **festival** à Templeuve pour juin 73. Ecrire à A. Olivier, 51, rue de Péronne, 59-Templeuve (tél. 59-31-90).

Le 9 à Lyon, théâtre du 8e : **Steve Waring,** Anne-Marie + **Steve Potts,** Kent Carter et Kenny Taylor. Matinée pour enfants et soirée pour adultes.

**Mahjun** — devenu très très bon ces temps-ci — et Joe Smelzer, le 10 à Massy-Palaiseau (MJC).

Le Théâtre Cyrano (76, rue de la Roquette. Métro Bastille) organise des concerts tous les mardis soir de 19 h à 22 h. Le 12 : **Crystal Machine Studio, Crium Delirium, Graine** + light show **Barved Zumizion.** Le 19, soirée country, **Roger Mason.** Entrée 12 F. **Rockin' Yaset** cherche des musiciens pour reformer sa **Golpinante Chorale Quettonique Orbigérienne,** célèbre sans avoir joué en public, réincarnation du diable et des célèbres Fugs. Son répertoire ira du rock'n'roll aux chants grégoriens et poésies hurlées en passant par les chants et hymnes de la glorieuse Allemagne d'antan. L'ensemble du groupe devra par ailleurs courir très vite afin de pouvoir fuir (matériel sur le dos) lorsque le nom de la formation aura prêté à confusion. Ecrire Yaset, BP 44, 50014 Cherbourg.

**Forum Musical** organise des « concerts-rencontres » mensuels. Le 13 : **François Bayle** (musique électro-acoustique). Carte annuelle 20 F, entrée 5 F. FIAP, 30, rue Cabanis, Paris 75014.

Quintet **Steve Lacy - Steve Potts,** le 14 à Rouen, salle Ste-Croix, 21 h.

Gibus Club : 4 au 9 **Duffy,** 11 au 13 **M.K. Gods, Truk,** 14 **Claude Cagnasso** Big Band, 15 au 23 **The Other Side, Kala, Muscle,** 24 au 29 **Venus System** (le bassiste et le batteur ne provoquent guère l'extase, mais il faut voir l'accordéoniste fou, distorsion et wah-wah au pied, le Keith Emerson de ce sympatique instrument). Du 30 au 6 janvier : **Alan Jack + Vivanas.**

On craignait que les poissons carnivores ne l'ait dévorée, mais **Futura Records,** vaillante marque souterraine, s'est enfin dépoissée de ses difficultés financières. Elle sort les derniers disques prévus depuis des mois à son catalogue : **La Horde catalytique pour la fin, Tacet,** musique électro-acoustique composée par **Jean Guérin** (en partie pour le film **Bof !**), **Sahib Sihab + Jeff Gilson Unit,** un free jazz ouvert sur l'électronique, ou **Fille qui mousse,** fascinant catalogue de toutes les musiques en marge, dont nous reparlerons. Futura s'est installé dans un magasin de disques : **Jazz and Pop Center,** 3, rue Clotaire, Paris-5e, tél. 325-13-88. Avis aux amateurs : les disques coûtent le même prix qu'à la FNAC ou au BHV.

« C'est quoi le **folk** ? La prochaine fois qu'une grave discussion amène cette question sur le tapis, faites « hé, hé ! » en traînant sur le deuxième hé, en le modulant à loisir, comme ça : hé, hééééééé ! »

C'est un conseil que nous communique **l'Association Folk Song International,** pour qui « le folk est un esprit, un état, une façon d'être et de penser, un besoin de créer, l'art de vivre à sa manière, une sensibilité qui permet d'exprimer n'importe quoi avec tout et réciproquement ». Ils se déclarent ouverts à toutes les formes de folk, « folk traditionnel, folk revivaliste, folk ethno, folk théorique, folk américain, folk folklore, folk variété, folk engagé, folk choucroute, folk folk et folk ». **Nouvelle adresse :** AFSI, chez Marc Perrone, 45, chemin de St-Denis C 74 (93120), La Courneuve. Cotisation : 30 F par an, qui donne droit à plusieurs services d'annonces et de renseignements, des réductions sur les disques Chant du Monde, Folkways, Transatlantic, et un album gratuit dans la série « Expression spontanée », réalisée par l'Association, non vendue dans le commerce. Ils avaient déjà fait un disque du festival de Malataverne, ils viennent de sortir **Musique populaire d'expression française** avec les musiciens du Club du Bourdon.

Quelques dates : Tournées du **Grelot Bayou Folk** (des musiciens du Club du Bourdon) : du 5 au 10 dans la région d'Angers (renseignements à la MJC), du 12 au 17 autour de Reims (rens. au Centre St-Exupéry). **Mary Rhoads** les 7, 8 et 9 à Caen. Le **Club du Bourdon** s'installe provisoirement au **Poteau,** 6, rue de la Banque, Paris-2e, les lundis à 21 h. Le 11 : **Pete Bellamy. Le Club de la Vieille Herbe** rouvre ses portes à la même adresse, 12, rue Censier, 5e, mercredis à 20 h 30. (Rens. 2 bis, rue de Mirbel, 5e). Soirée folk à la maison de l'ORTF le 15 à 20 h 30, théâtre 102 (8 F, 4 F étudiants) : **Ste Ve Waring, Roger Mason, Merry Roads, Sandy Spencer.**

Le **Citron Hallucinogène** organise dès fin 72 un « collectif d'agitation culturelle » à Draguignan. Contacter Bernard Blanc, 22, bd Clemenceau, 83000 Draguignan.

**Ferme V** organise à Bruxelles (213, chaussée de Roodebeck), du 26 au 29, des ateliers créatifs pour les enfants. Nouveaux numéros de téléphone de HELP, leur service social non répressif : (02) 70-07-99 ou 71-48-09. Suivre leur programme de rock belge de près.

Rencontre cinématographique à **Marcigny** (Saône-et-Loire) les 26, 27 et 28. « Le cinéma et l'homme devant la guerre ». Ecrire à Paul Jeunet, 31, rue Victor-Hugo, 42 La Tleudière.

Les infâmes **Pieds Nickelés Superstar** annoncent : l'Oratorio sur les solitudes d'Adolf Hitler, de René Strubel, au café-théâtre « La Cour des Miracles », 7, rue des Faussets, Bordeaux. Une fête à « La Renaissance » pour Noël. Des projections tous les dimanches après-midi, place Saint-Pierre.

ASSOCIATIONS

**On peut prendre son mal en patience et attendre des jours meilleurs. Ou bien prendre en main les circuits du rock en France, organiser soi-même des concerts. Quelques associations existent pour vous aider dans cette tâche.**

Rock pas dégénéré **est né à l'initiative de** Gong **et** Magma, **et d'un accord avec les maisons de jeunes pour programmer régulièrement des concerts de rock. C'est actuellement l'espoir le plus solide pour que quelque chose bouge en France.** Alan Stivell, Crium Delirium Circus, Colette Magny, Brigitte Fontaine, Valérie Lagrange, Mah-jun **font également partie de cette « coopérative ouvrière du spectacle ». Des groupes européens comme** Kevin Ayers, Supersister **et** Amon Düül II **bénéficieront des mêmes circuits.**

**L'association** Kokelikot **se charge d'organiser des concerts dans les facs : elle rayonne aujourd'hui sur plusieurs facs parisiennes, il lui reste à toucher les facs de province. Si vous voulez organiser des concerts sur votre campus, écrivez-leur : ils peuvent vous conseiller sur les moyens d'obtenir une autorisation, vous mettre en contact avec des groupes.** Aspekt **s'occupe aussi de concerts en province. Erire à A.-M. Jacques ,14, rue de Langeac, Paris-15e.** Arcane **« manage »** Ange **et** Iris **et tente de faire tourner des groupes anglais comme** Caravan **ou** Genesis **en France, rue Denfert-Rochereau, 90-Belfort.**

**Adresses :**

Rock pas dégénéré : **7, rue Beautreillis, Paris-4e, 277-96-80.**
Kokelikot : **14, rue Pierre-Guérin, Paris-16e.**
Komintern, Lard Free 2, Tarot, Barricade 1 : **Gilles Yéprémian, 25, rue rue Pierre-Nicole, Paris-5e.**
Barricade 2 : **Michel Nicollet, La Volière, rue de la Perrine, Uzès (30).**
Catharsis : **Les Chevrons, Rahay (78).**
Catherine Ribeiro + Alpes : **110, rue Thiers, Boulogne (90).**
Art Zoyd 3 : **Dominique Augard, 17, rue P.-J.-Béranger, Montreuil (93).**
Stradivarius : **Jacques Bernard, 329, avenue d'Arès, Bordeaux-Caudéran.**
Introversion : **Claude Demet, presbytère de Romain-la-Roche, par Brume-les-Dames (25).**
ZigZag Community : **La Goupillère, Saint-Lauret-en-Gâtine (37).**
Mahjun : **30, route de Milly, Le Coudray-Montceaux (91).**
Dagon : **2, av. Octave-Gréard, Paris-7e.**
Bachdenkel : **c/o Barved Zumizion, 101, rue Charenton, Paris-12e.**
Travelling : **France Bergez, 1, rue Pierre-Leroy, 25-Besançon.**

*dans notre série "les plus laids"* ★

Le Parisien

LE PLUS FORT TIRAGE DES QUOTIDIENS FRANÇAIS DU MATIN

29e ANNEE N° 8743 0,70 F Belg. 6 FB, Lux. 6 FL, Suisse, 0,60 FS, Espagne : 12 pesetas, Italie : 150 litres. Mercredi 11 octobre 1972

# 2 EXCELLENTS CONSEILS POUR VIVRE HEUREUX

## Contre la mystérieuse GRIPPE ANGLAISE

M. MESSÉGUÉ recommande

***une infusion de thym de serpolet et de sauge***

## Contre la solitude

le Dr Méry vous souhaite

***L'AMOUR EXCLUSIF D'UN ANIMAL FAMILIER***

Pages 4, 8, 16 et 17.

« Tiens, Jojo, passe-moi donc **Le Parisien.** » Accoudé au comptoir, l'homme tend la main. Lentement le patron effectue un demi-tour sur son haut tabouret et sort de derrière la caisse une liasse torchonneuse. Le quart d'heure qui suit constitue pour mon voisin comme pour quelques centaines de milliers de Français le seul contact qu'ils gardent avec cet art étrange appris à l'école : la lecture.

D'abord le turf : une double page, rudement bien faite. Souvent la lecture s'arrête là. Pour les hommes du moins. Les lectrices, elles, s'intéressent volontiers aux animaux et aux crimes de sang. On ne lit le reste que si on a le temps. Goût amer du café, saveur douceâtre du petit blanc, néons, étouffement du métro, vieillesse rhumatisante des rez-de-chaussées ou des sixième étages ; à tout ceux que le travail quotidien épuise, que des années de pointage ont abruti, **Le Parisien** apporte la drogue du matin.

« Je le lis parce que c'est bien informé, et puis ça ne fatigue pas », me dit le turfiste d'à côté. Pour sûr. Le repos par le vide. Meuble parmi les meubles d'une classe ouvrière résignée, d'un peuple chez qui le ronchonnement s'est substitué au cri, **Le Parisien** secrète tranquillement sa bouillie fascisante et renvoit à son grand sommeil tout un peuple fatigué.

**Le Parisien libéré** est, après **France-Soir,** le plus lu des quotidiens français. Sur toute la région parisienne, éditions régionales comprises, un million d'exemplaires vendus chaque jour : **l'Humanité** n'en vend pas le cinquième sur toute la France. La clientèle du **Parisien** ne se recrute pas seulement chez les coiffeurs et les concierges mais aussi dans les banlieues rouges où l'on vote communiste.

La politique ne remplit pas les colonnes du **Parisien** : il ne retient de l'actualité que ce qui, d'une manière ou d'une autre, amène le lecteur à la conclusion que, si les choses vont de mal en pis, c'est qu'« on » a juré la perte du pays. Sous ce « on » mythique se retrouvent pêle-mêle criminels, trafiquants, jeunes voyous, drogués, pédés, intellectuels dévoyés, fous sadiques, voire étrangers, etc.

Faits divers après faits divers, la morale est toujours la même : il faudrait une bonne purge ! Police trop peu nombreuse, justice trop « clémente », autorités complices ? **Le Parisien libéré** prend les choses en main et parle d'organiser (entre autres) des ghettos pour les drogués.

Comme son nom l'indique, le journal a son siège à Paris. Cinq étages de couloirs pisseux se cachent derrière un entrelac de ferrailles ouvragées datant du début du siècle : **Le Parisien** étale rue Réaumur ce qu'il a de mieux : sa façade. Chaque jour — ou plutôt chaque nuit — on y noircit à l'encre d'imprimerie quelques tonnes de papier. A l'œuvre : une quarantaine de rédacteurs parisiens, une soixantaine éparpillés en province. Ils travaillent beaucoup mais comptent peu. Arrivés au journal dans le courant de l'après-midi, on rassemble les nouvelles du jour, on lit les dépêches. C'est qu'avant de se mettre réellement à l'ouvrage il faut attendre l'unique voix autorisée du journal, celle de son directeur-propriétaire, M. Amaury. Installé devant son poste de télé celui-ci éructe une dizaine de titres. Le travail des journalistes consistera essentiellement à fournir un commentaire à ces titres. Pourquoi retient-on telle information et non telle autre ? Pourquoi les titres de la « une » sont-ils ce qu'ils sont ? Personne n'oserait demander des comptes au « Président ». Ceux qui ont tenté de le faire n'ont obtenu qu'une réponse : « la porte ». Vous souvenez-vous, par exemple, de M. Ancelot, journaliste au **Parisien** qui osa critiquer dans les colonnes de **Combat** l'annonce par son journal d'un rapt d'enfant, annonce qui avait été faite malgré l'opposition des parents. Il reçut illico sa lettre de licenciement et dut faire un long procès à Amaury pour obtenir les indemnités auxquelles il avait droit.

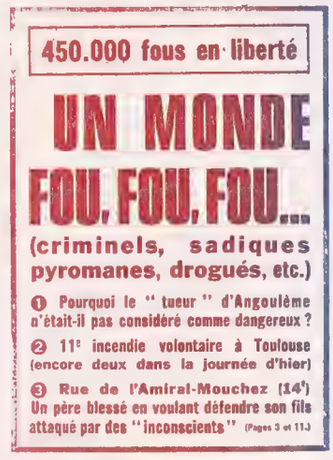
M. Amaury est donc ce qu'il convient d'appeler un grand patron de presse. Il possède assez de pouvoir — assez d'argent — pour faire écrire ce qu'il veut à une centaine de bougres qui se faisaient —

avant d'en vivre — une certaine idée du journalisme. Certes il arrive qu'on se rebiffe et **Le Parisien** a vu plus d'une fois la rédaction grogner. Toutes les A.G. du personnel aboutissent à une véhémente critique, par certains journalistes, du sale boulot qu'on leur fait faire. En vain. L'an dernier encore une grève de huit jours agita le journal. Amaury trouva une quinzaine de féaux, copieusement récompensés, qui firent le journal sur dépêches. La grève fut étouffée et vingt-six rédacteurs licenciés. La politique de M. Amaury est simple : moins il y a de journalistes, moins il y a d'agitation. On transforme donc peu à peu les journalistes en rédacteurs bureaucrates chargés de réécrire selon un schéma donné une information apportée par les agences. Les quelques malheureux reporters qui demeurent au journal auront pour tâche exclusive de faire la tournée des commissariats ou d'aller examiner de près les viscères des animaux familiers, chiens ou chats, victimes d'automobilistes imprudents. Et même là, ils risquent encore de voir leurs papiers truffés de ces sentences moralisantes dont on a le secret dans les hautes sphères de la maison. Etonnez-vous après cela du peu de signatures au bas des articles. « Signatures ? Rien à en foutre », tonne le « Président » a ceux qui s'en plaignent.

Le résultat de cette chaleureuse collaboration ? Soixante-dix centimes pour voir, ou alors comme les radins et les fauchés, prenez le métro.

Journal d'extrême-droite, **Le Parisien** se risque avec mille précautions dans les méandres de la politique : cet apolitisme virulent lui permet d'inculquer chaque jour à un million de lecteurs une représentation figée et conservatrice du monde. La pilule est maléfique, et des savants français anonymes et éminents supplient la reine d'Angleterre : « N'aidez pas les Françaises à se faire avorter... » Progrès et nouveautés sont néfastes. On sait ce qu'on quitte, mais on ne sait pas ce qu'on va trouver.

On emballe l'information dans un scénario immuable : un coin de France, paisible, où le villageois se contente de ce qu'il a. Arrivent les redoutables forces du mal, qui finiront par avoir le dessous, car dans cet univers petit-bourgeois où tout acte doit recevoir sa contrepartie, le diable devra un jour payer son attaque traîtresse, c'est la mission que s'est donnée **Le Parisien libéré.** A la fois acteur et metteur en scène, il intervient au 3e acte (Quand va-t-on sévir ?) pour mettre les autorités devant leurs responsabilités, puis devant leur incurie complice, pour exhorter les braves gens à ne compter que sur leurs propres forces et à s'organiser pour l'auto-défense (les commandos de la police, efficaces mais trop peu nombreux, ne peuvent rien sans l'active collaboration de la population). Ce n'est qu'à l'issue du 5e acte, après la Grande Purge, que le pays connaîtra à nouveau l'apolitique tranquillité du 1er acte. Les vertus chères au **Parisien** refleuriront. La jeunesse sera saine et sportive comme le regretté duc de Gloucester, un des plus beaux partis d'Angleterre, disparu récemment dans un accident d'avion. Elle sera honnête, comme le jeune Patrick qui, ayant trouvé 3 millions par terre les a ramenés à la police ; elle sera studieuse et patriote, comme Montherlant qui, à 10 ans, avait déjà écrit une Vie de Scipion, et à 15, s'engageait



A.F.P.

comme volontaire pour la Grande Guerre. Le fisc glouton n'accablera plus le contribuable, le petit commerce florira, et nulle grève n'assombrira l'horizon social ; les faits divers disparaîtront du **Parisien** qui n'aura plus à relater que des exemples de piété ou de dévouement. Mieux que le bonheur, la tranquillité.

Jusqu'à ce que, probablement venus de l'étranger, de nouveaux sapeurs d'autorité ne replongent le pays dans le trouble et l'insécurité. Ce ne sont pas des criminels ordinaires : ils n'ont même pas l'excuse de la pauvreté. Trafiquants, terroristes, intellectuels dévoyés, fous sadiques, tout y passe. Ils violent, pillent, tuent pour le plaisir démoniaque de faire le mal. Pire qu'étrangers, ils sont internationaux, c'est-à-dire déracinés et incontrôlables. Pour les décrire, **Le Parisien** utilise les termes « étrange » ou « diabolique ». Chaque fois que l'un de ces termes apparaîtra dans un gros titre en première page, le lecteur avisé comprendra que le complot international n'est pas loin ; le procédé permet de formuler des accusations sans avoir à se justifier. Dans l'affaire des bordels de Lyon, par exemple :

**28-8-72 : « L'ampleur des réseaux de traite des blanches provoque d'étranges arrestations dans le haut personnel de police. »**

Que la police soit corrompue, voilà une idée que **Le Parisien** déteste : il préfère la croire victime d'un réseau qui englobe proxénètes et politiciens, les derniers couvrant les premiers. Admirez la syntaxe : ce n'est pas la corruption mais l'ampleur des réseaux qui est à l'origine des arrestations (étranges, comme il se doit).

L'affaire était un peu trop grosse ; pendant un mois, **Le Parisien** se taira pudiquement sur la suite des événements. Le 27-9-72, il admettra enfin que des défaillances individuelles ont pu se produire ; mais c'est parce que la campagne contre les forces de l'ordre menace la sécurité publique :

**« La criminalité progresse d'année en année. Cette vague pourrait-elle être endiguée si les forces de l'ordre perdaient la confiance des citoyens ? Evidemment non. C'est pourquoi différents syndicats de policiers lancent un cri d'alarme devant la campagne de calomnies qui, à partir de défaillances individuelles de Lyon, menace, à travers eux, la sécurité publique. »**

Pour **Le Parisien,** la tâche de la police, coincée entre les bandits et leurs complices haut placés, est des plus ardues. D'abord, « on » ne lui donne pas les moyens d'accomplir sa tâche : comme à Bruay, comme à Lyon, « on » protège les bandits. Ensuite, « on » ne lui accorde que des effectifs insuffisants :

**9-8-72 : « 100 cambriolages par jour dans la banlieue. Sachez prendre vous-mêmes les mesures de protection. Les commandos de la police sont efficaces, mais trop peu nombreux. »**

Dans les « p'tits bals du samedi soir », apparaît le spectre inquiétant de la musique pop et de la drogue.

**26-9-72 : « Les bals, les fêtes foraines, les endroits où il y a de la musique et de l'alcool, sont les champs de bataille privilégiés des jeunes en proie à la rage de frapper, de faire mal, de tuer parfois.**

Si vous n'arriviez pas à comprendre pourquoi un brave concierge de la Goutte-d'Or a pu assassiner sans raisons Djellali ben Ali, vous voilà renseignés.

Il y a aussi la drogue, l'arme préférée des forces du mal. Munich, rendez-vous international de la jeunesse saine et sportive, a failli mal tourner. Non à cause des Palestiniens, le commando de Septembre Noir n'a ému **Le Parisien** que dans la mesure où les jeux risquaient d'être interrompus (après tout c'est une affaire entre les Juifs et les Arabes, ils n'ont qu'à la régler entre eux), mais à cause de la drogue !

**24-7-72 : « Echec aux trafiquants internationaux. Mobilisation générale des polices et des douanes pour interdire l'arrivée de la drogue aux Jeux de Munich. »**

Le lecteur ne comprend pas très bien ; qu'est-ce que la drogue vient faire à Munich ? L'effarante explication se trouve en page 4 : « **Les trafiquants veulent profiter de Munich pour pourrir la jeunesse du monde entier ! »** Vous vous rendez compte, un nuage de hasch au-dessus du stade ! Du LSD dans le petit déjeuner des sportifs ! décidément, l'audace des trafiquants ne connaît plus de bornes. Heureusement, le complot a été déjoué à temps par la police : si ce n'est l'attitude incorrecte de deux sportifs noirs-américains sur le podium. le pire a été évité.

Il faut réagir : face à un tel fléau, les mesures habituelles sont insuffisantes. Pour tous les trafiquants, la peine de mort. Et pour les drogués ? des ghettos, tout simplement. Dans un article intitulé **« AFFOLEMENT CHEZ LES DROGUES »,** paru le 19-9-72, on peut lire ceci :

**« ... Que des impuissants ou des utopistes se sentent « mal dans leur peau » dans une société à laquelle ils appartiennent, mais dont ils profitent, c'est leur affaire. Mais que cette société paie leur erreur, c'est la nôtre, qu'ils soient cannabiphiles, ivrognes, ou héroïmanes.**

Et on peut admettre cette solution proposée à mots couverts par certains médecins internationaux : ni les peines sévères, ni la prison n'étant une solution, pas plus que les tentatives d'appel à la désintoxication volontaire qui touche au maximum 3 % des drogués, plaçons ces derniers dans des institutions spéciales où ils agiront à leur guise.

Alors la France reprendra goût à la vie. Dans la nation réconciliée chacun retroussera ses manches. Le dimanche, jour du Seigneur, les familles unies iront pique-niquer aux abords du ghetto. Le cheveu ras, le regard franc et la poignée de main virile, les conscrits partiront gaiement en chantant « La Rirette, La Rirette ». Les bas de laine se rempliront et l'industrie du béret basque florira. L'autorité, toujours bienveillante, sera partout respectée et la police sera dans le peuple comme un poisson dans l'eau : plus d'apatrides louches, plus de nonagénaires escroqués, plus de fous sadiques, plus de Mai 68, Arthur Conte et les forces de la joie à la télé, plus de viols, enfin tranquilles.

A propos de viols, si vous avez lu **Le Parisien** des 15 et 16 juillet, vous n'y avez certainement pas trouvé la trace de ceux commis la veille par un commando de la CFT sur deux jeunes filles du Secours Rouge d'Issy - les - Moulineaux. Etrange, étrange... **L. Sagar.**

Mystère à AUFFARGIS (Yvelines) LE " PÈRE ALPHONSE " (85 ans, ancien garde champêtre) DÉCOUVERT
ASSASSINÉ A COUPS DE MAILLET DANS SA PETITE MAISON SOLITAIRE

# NEZ A NEZ AVEC KRIVINE ET BENSAID

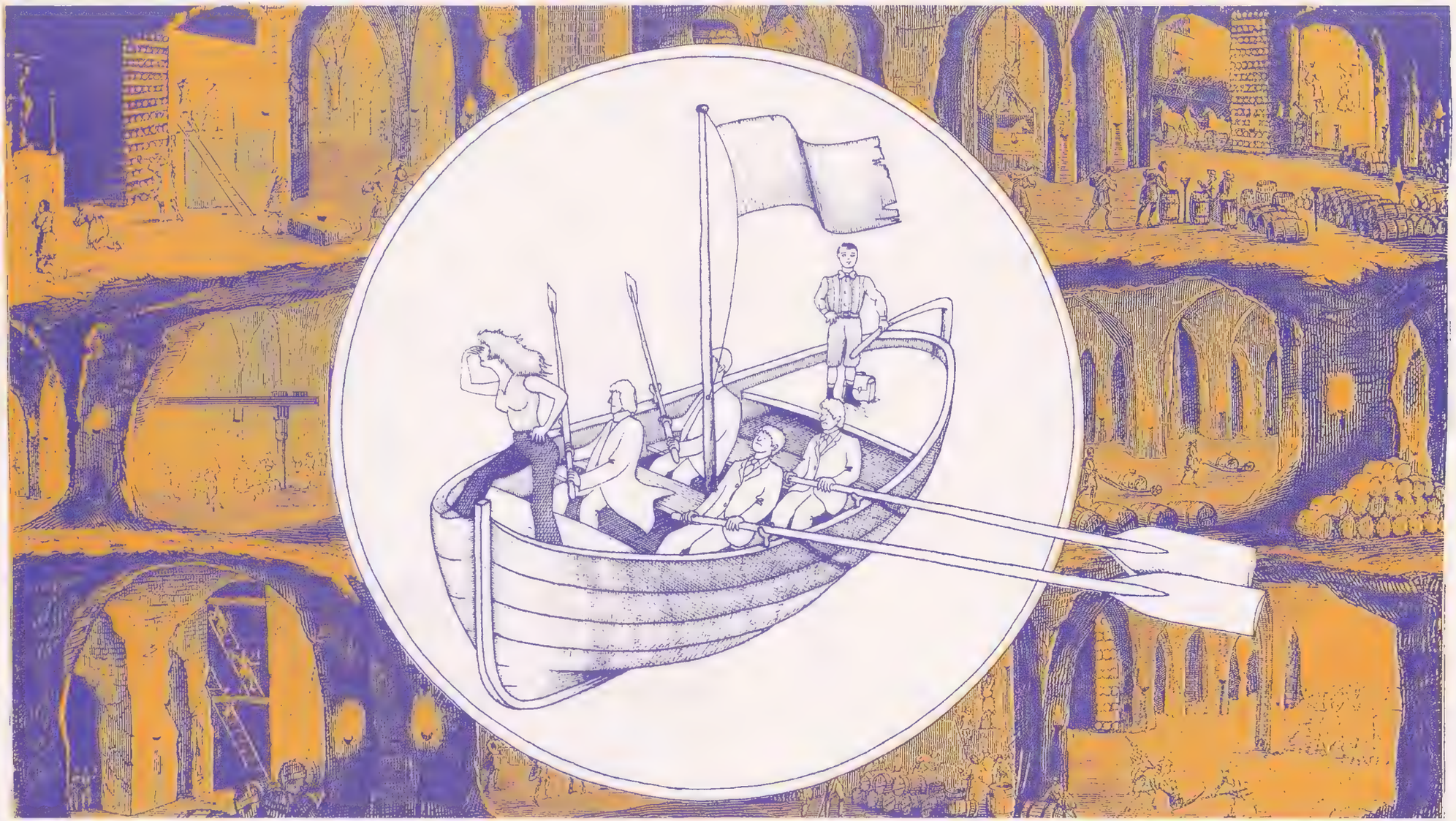


illustration de Lacroux

Sous la férule plutôt sévère de Léon Trotsky, quelques milliers de révolutionnaires ont investi dans des organisations multiples un désir assez proche : retrouver et reproduire les gestes de ces intellectuels, ouvriers et soldats de Pétrograd qui, un jour d'Octobre 1917, s'emparèrent du pouvoir. Depuis la fondation, en 1938, de la IV[e] Internationale, la plupart des pays du monde ont vu se constituer des petits groupes homogènes qui préparent avec patience et minutie une Révolution qui, lorsqu'elle aboutit, les écarte. En France, les avatars du trotskysme épousèrent la forme d'organisations tenaces qui pratiquèrent des années durant cet art propre aux militants qui s'en réclament : la répétition. Et, toutes scissions consommées, se sont constituées trois familles bien distinctes.

Ainsi, l'A.J.S. d'aujourd'hui, forte de ses vieux blousons de cuir, de ses bottes martelantes, de sa discipline sans faille et de son service d'ordre répète les bons mots d'ordre de la F.E.R. d'avant Mai, branche de l'O.C.I. ; ils sont scrupuleusement extraits du **programme de transition** élaboré par Trotsky en 1938.

Ainsi, **Lutte Ouvrière,** héritière directe de cette Union Communiste dissidente de la IV[e] Internationale dès sa fondation, pratique-t-elle depuis cette date un « entrisme » si parfait dans des organisations syndicales qu'on ne sait plus très bien à quoi se distingue un militant de L.O. d'un militant du Parti communiste, sinon à cette profusion de pseudonymes dans laquelle il s'embourbe. C'est le groupe le moins voyant, et probablement le plus accrocheur.

Dans ce classicisme groupusculaire, une intruse : **la Ligue Communiste.** En mars 1966, parce qu'ils refusent de soutenir la candidature de François Mitterrand aux élections présidentielles, près de cent cinquante étudiants quittent l'U.E.C. (Union des Etudiants Communistes). Ils créent aussitôt une organisation au nom ronflant :

la J.C.R. (Jeunesse Communiste Révolutionnaire). Aux yeux du public, ils apparaissaient guévaristes : le portrait de Trotsky est plus petit que celui du Che. La direction est pourtant, déjà, sérieusement ancrée à la IV[e] Internationale. Mai 1968 les trouvera en première ligne, au contraire de beaucoup d'autres. Ils en tireront un certain bénéfice et les Cercles rouges qui succèderont à la J.C.R., dissoute par Raymond Marcellin, s'enfleront assez pour permettre la création d'une organisation majeure, prenant la forme d'un véritable parti pourvu d'un Comité Central, d'un bureau politique et de permanents. Le sens de la préservation est aigu à la direction de la Ligue. Le Bureau Politique — dont la composition varie peu — ne se laisse pas entamer par les courants, ou tendances, qui mettent périodiquement en cause l'appartenance à la IV[e] Internationale ou les principes d'organisation.

La préparation du III[e] congrès de la Ligue voit se dérouler un débat important quoique relativement conventionnel. Certains « bolchéviks-léninistes pour la prolétarisation » veulent axer l'essentiel de l'effort sur la constitution de noyaux ouvriers au sein des entreprises et critiquent la politique de prestige qui consiste à présenter une centaine de candidats aux élections législatives. On les accuse de déviation syndicaliste. Plus subtile, une divergence opposerait, au sein même du B.P., un courant que l'on pourrait qualifier de « droitier », mené par Filoche, et un courant « gauchiste » animé par Bensaid. Pour le premier, la situation actuelle se caractérise par un retour des forces traditionnelles de la politique bourgeoisie ; il faut s'insérer dans cette lutte, montrer les impasses. Pour les autres, au contraire, l'avenir sera violent, explosif. Il faut s'y préparer.

Quoi qu'il en soit, l'avenir n'est pas sombre, pour un militant de la Ligue. Le laminage des autres courants organisés du gauchisme conduit impasse Guéménée, siège du journal **Rouge,** un flux régulier de garçons et de filles qui veulent que « ça change » et cherchent à participer en militant à la transformation du monde. Déchanteront-ils après leur passage dans ces stages de formation où on leur délivrera la théorie et le langage, où on leur fera comprendre qu'on ne peut « construire le Parti Ouvrier Révolutionnaire » qu'en saisissant correctement « la dialectique des secteurs d'intervention », où ils apprendront que l'U.R.S.S. reste un « Etat ouvrier » quoique « dégénéré », que le Vietnam constitue la « clef de voûte de la Révolution Mondiale » et qu'il s'agit de réaliser un « mouvement d'ensemble de la classe aboutissant à un double pouvoir ». Ce qui impose dans l'immédiat « d'arracher aux réformistes (staliniens) du F.C.F. les cadres organisateurs de la classe ». Beaucoup demeurent et à leur tour répètent.

Dirigeants subtils, cadres stéréotypés, lycéens plus spontanés, la Ligue est finalement un étrange univers — à la fois plus sévère et plus ouvert qu'on ne l'imagine. Intrigué, **Actuel** en compagnie d'un ami américain, vieux renard du Movement, Tito Gerassi, est allé voir Alain Krivine et Daniel Bensaid. Le dialogue est amical, la discussion difficile. Ce sont des animaux politiques : ils ont toujours raison. Nous aussi. Le débat en est là.

**Actuel :** Quatre ans après mai, face aux tribulations des spontanéismes divers et aux derniers carrés du maoïsme, la Ligue est la seule organisation gauchiste qui se maintienne. Mais elle donne l'impression d'un bloc fermé, d'une structure hiérarchique qui, sauf dans quelques domaines, rayonne peu vers l'extérieur. Seriez-vous la dernière organisation politique traditionnelle dans la jeunesse, et ainsi s'expliquerait votre succès en cette période d'incertitudes ? On dirait que tout l'effort passe dans la construction d'un petit parti qui deviendrait à lui-même sa propre fin. De bons organisateurs, un bon appareil, une bonne gestion, vous recrutez mais vous ne gênez pas.

**Alain Krivine :** C'est trop facile ! Pourquoi sommes-nous les seuls à surnager ? Si nous sommes « fermés », d'où vient le recrutement ? Il est dangereux d'affirmer que seules peuvent s'implanter des organisations traditionnelles. Cela reviendrait à dire que les organisations sympathiques à vos yeux n'existent pas et ne peuvent exister. Le problème de fond est le suivant : que voulons-nous faire ? De là découle le type d'organisation. Si la Ligue est ce qu'elle est, c'est en raison de l'analyse que nous avons donné de mai 1968, et des conclusions pratiques que nous en avons tirées. C'est là qu'ont achoppé toutes les autres organisations. A la rentrée 1968, nous avons affirmé que le mouvement ne pouvait se nourrir d'assemblées générales, impuissantes et fort peu démocratiques malgré les apparences. Nous n'avons jamais prétendu être **la** structure d'avant-garde qu'il fallait suivre aveuglément. Nous avons dit : maintenant, il faut s'organiser. Et tout s'est décanté sur la question des liens avec la classe ouvrière,

En gros, le mouvement s'est cassé en deux. Ceux qui étaient incapables d'analyser l'après-mai, qui ne comprenaient pas qu'une nouvelle période politique s'ouvrait, qui rêvaient d'une histoire répétitive mais cette fois victorieuse, ceux-là vantaient la dialectique de « l'étincelle qui met le feu à la plaine ». Les plus remarqués furent ici les maoistes de la Nouvelle Résistance Populaire, incapables de saisir le type des liens que le P.C. gardait avec la classe ouvrière. L'éditorial de **La Cause du Peuple** disait : « La C.G.T. rase les murs à Billancourt. » C'était faux, une terrible illusion. Quand le pouvoir a frappé, on a vu sur quelle solidarité pouvaient compter les maoistes : Sartre et quelques autres, mais pas le prolétariat. Et quand un « combattant » était mis en taule, il n'y en avait évidemment pas dix qui se levaient pour le remplacer.

Deuxième type de militants : ceux qui comprenaient à la fois les relations entre organisations traditionnelles ouvrières et classe ouvrière, et l'émergence d'une nouvelle avant-garde au sein même des entreprises. Depuis trois ans, la Ligue combine ainsi l'action dans les syndicats et le travail dans les couches qui ne se reconnaissent plus en eux.

**Daniel Bensaid :** Vous affirmez : vous engrangez sans restituer, avec un faible pouvoir de rayonnement. Cela voudrait dire que, depuis 1968, nous avons été à l'écart de tout ce qui s'est passé, de tout mouvement de masse. Or nous avons été dans le « 22 mars », dans l'affaire Guyot, la manif anti-fasciste du Palais des Sports, les Basques de Burgos, la campagne Overney. L'an dernier nous avons lancé de nouvelles interventions : des Etats Généraux sur l'école à Paris, Dijon, Toulouse ; une campagne ORTF ; participation au mouvement occitan. Sur le plan théorique, la revue **Critique de l'économie politique**, qui est un élément important du débat dans l'extrême-gauche. Les résultats : non seulement nous ne sommes pas isolés, coupés des forces vives, mais nous avons des relations poussées avec des mouvements comme ceux des Basques, la majorité de l'ETA, ou les indépendantistes des Antilles.

Un point décisif enfin : nous avons été pratiquement les seuls à mener sans arrêt la bataille pour le soutien à la révolution vietnamienne. Là, effectivement, nous avons été isolés. Au démarrage du Front de Solidarité Indochine, par exemple. Depuis, nous avons remonté la pente.

**Actuel :** Nous sommes quand même depuis quatre ans dans une situation exceptionnelle : une crise culturelle sans précédent, un jaillissement utopique et libérateur comme il ne s'en est pas produit depuis le socialisme et l'anarchisme naissant au début du XIX[e] siècle. Grèves sauvages, critique de la vie quotidienne, explosion du système scolaire et des structures familiales, le mouvement communautaire, la nouvelle musique mettent en cause toutes les valeurs constitutives de la psyché occidentale. De nébuleuses organisations comme le MLF ou le FHAR bouleversent les consciences à distance, et profondément, simplement avec quatre mots jetés bien au-delà du militantisme. Vous n'allez pas vous en tirer pour avoir mentionné le phénomène dans deux paragraphes de votre programme.

**Daniel Bensaid :** « Le droit au plaisir » : ça prouve qu'on n'est pas si fermé...

**Actuel :** Face à ces extraordinaires poussées de révolte et d'utopie, on ne peut plus apporter une réponse politique traditionnelle. Même chose pour le débat théorique : il renaît, après cinquante ans de silence et de conformisme, dans les écrits de Foucault, de Deleuze, de Lefebvre, un peu partout dans l'ultra-gauche — et je crains bien que là aussi vos revues ne passent à côté. Vous cherchez impertubablement à conserver le modèle de 1917, refaire Petrograd, construire une organisation bolchévique avec son BP, son CC, son centralisme démocratique : ce n'est à mon sens guère de saison. Vous êtes le rocher, la vague passe sur vous.

**Daniel Bensaid :** Tu en restes à un niveau descriptif : « ça bouge sacrément, ça fourmille, vous restez au milieu, purs et durs... » Soyons nets : ce que nous voulons, c'est renverser l'Etat bourgeois, et la classe ouvrière est toujours la force principale capable d'y parvenir.

**Actuel :** Malgré les démentis et les avatars de l'Histoire, c'est encore le vieux schéma du prolétariat et de son Parti...

**Daniel Bensaid :** Pas forcément. Les relations actuelles, bipolaires, entre partis et syndicats, ne sont pas exclusives. Refaire Pétrograd ? Nous ne pouvons préjuger de la forme que prendra la crise révolutionnaire en France. Nous disons simplement que la révolution sera un renversement violent de l'Etat. Rejouer le stalinisme ? La démocratie ouvrière, la planification démocratique bénéficient maintenant de conditions autrement plus favorables qu'en 1920. Les moyens techniques actuels, la télé, les ordinateurs permettront de se passer de cet énorme appareil de statisticiens qui s'est cristallisé, au cours des années vingt, en couche bureaucratique. C'est cette couche bureaucratique qui a été le support social du stalinisme. Le socialisme démocratique a désormais plus de chances.

En ce qui concerne la crise sociale et culturelle que tu décris, nous ne la sous-estimons pas. Mais prendre en compte la révolte de la femme, le régionalisme et la nouvelle culture ne vaut qu'en les orientant consciemment vers ce but suprême : la révolution.

Nous avons essayé de voir ce que les phénomènes « musicaux » pouvaient apporter au mouvement. Lors des manifestations et meetings pour le centenaire de la Commune, ou pour le 1[er] mai, nous avons fait appel à des groupes pop et de théâtre. Cette expérience n'a pas pu être poussée très loin en raison du type de conscience politique limitée qu'ont les créateurs de ces nouvelles formes d'expression.

**Actuel :** Cela ne ressemble-t-il pas à ce qu'on nomme la récupération : vous mentionnez tous les thèmes de révoltes contemporaines comme le parti communiste énumère aux veilles d'élections toutes les revendications des catégories sociales dites non-monopolistes. Votre problématique fondamentale reste inchangée. Vous n'êtes pas aveugles mais vous ne saisissez pas la signification de ce qui se passe. Dans votre programme on trouve cette phrase fort représentative de votre démarche : « Le communisme, c'est les soviets plus l'automation ». Lénine disait « l'électricité ». Vous reprenez, en changeant certains mots, le programme de la Troisième Internationale à ses débuts.

**Alain Krivine :** En somme, tu nous reproches de faire de la « politique ». Mettons-nous d'accord sur ce mot. « Politique » ne veut pas dire bureaucratie et appareils. La politique, c'est avancer des perspectives de lutte, dans le cadre d'une vision globale, stratégique, de ce qu'il faut faire. Tous les mouvements de révolte se contentent de remettre en cause certains aspects

du système capitaliste. Il n'est pas évident qu'il s'agisse d'une contestation du système en tant que tel.

**Daniel Bensaid :** Si on tire les conséquences de ce que vous dites, on en arrive à une définition du capitalisme comme système d'oppression, et donc à valoriser les luttes anti-autoritaires.

**Actuel :** C'est bien le débat : vous restez centrés sur l'usine et le phénomène de l'exploitation ouvrière, nous pensons au contraire que le capitalisme moderne a considérablement étendu le champ et la nature de ses oppressions — et que le front de la révolte passe tout autant par l'Université, la jeunesse, l'urbanisme, la condition faite aux femmes.

**Daniel Bensaid :** Cette attitude anti-autoritaire relève du populisme, et le populisme est souvent cousin du réformisme.

Il est faux de dire que le mouvement actuel de fusion des révoltes va plus loin que tout ce qu'a jamais pu faire le mouvement socialiste. Dans le domaine de l'éducation, de l'urbanisme, nous n'en sommes qu'à annoner par rapport a ce qui s'est passé aux débuts de la révolution russe. Les expériences éducatives de Vera Schmidt, le futurisme, Malakovsy, la réforme juridique de Pashukanis allaient bien loin dans le sens d'un remodelage conscient et global de la société. On en reste aujourd'hui à un remodelage partiel, éclaté, une alternative en miettes qui heurte son impuissance au rempart du capitalisme.

Au cœur des revendications du manifeste de la Ligue il y a la réduction massive du temps de travail. C'est fondamental, la priorité des priorités, sans laquelle rien n'est possible.

**Alain Krivine :** Certaines révoltes ne font qu'égratiner le système. Quels sont les résultats des communes, de la campagne contre le travail, du refus d'aller à l'armée ?

La famille ? Le pouvoir se fout pas mal d'avoir deux cents ou trois cents communautés contestant la famille bourgeoise. Ça ne l'ébranle pas.

Le travail ? On ne peut pas croire que, par millions, les gens vont s'arrêter de travailler sous le simple prétexte que le travail c'est emmerdant. C'est vrai que le travail est emmerdant, mais tu n'auras dans ce domaine que des refus individuels, limités en nombre. Et le jour où tout le monde arrêtera le travail, collectivement, il se passera ce que nous, nous appelons grève générale. La démerde individuelle n'effraie pas la bourgeoisie. Au contraire, elle préfère un type qui se libère dans sa commune à celui qui fout la pagaille à l'usine et y organise la subversion.

L'armée ? L'objection de conscience n'est pas efficace. Même si des milliers d'anti-capitalistes restent en dehors de l'armée, cela n'empêchera pas que des centaines de milliers de jeunes ouvriers y entreront. Ils subiront alors l'abrutissement militaire sans contrepoids révolutionnaire. Nous préférons aller dans l'armée pour rester en contact avec les appelés.

Je vais plus loin : se battre contre le service de cette façon, c'est laisser à la bourgeoisie les mains libres pour mettre en place une armée de métier. Quelques milliers de gens auront alors le monopole des armes. Une situation pire qu'aujourd'hui puisqu'il n'y aura même plus la contrepartie du contingent.

De même pour la drogue : la bourgeoisie préfère avoir sur les bras quelques milliers de jeunes drogués plutôt que quelques milliers de révolutionnaires.

**Tito Gerassi :** Ta problématique est celle de l'avant-garde organisée qui prétend frapper le capitalisme à la tête et se saisir du pouvoir. Mais la dissolution progressive de l'Etat à partir de la base, la multiplication des refus collectivement et immédiatement vécus préparent une autre révolution qui seule peut éviter la bureaucratie et le stalinisme. Bien sûr, la drug-culture est aujourd'hui contre-révolutionnaire. Mais elle a, dans un passé proche, contribué de façon déterminante à la dissolution de l'armée américaine au Vietnam, et, bien plus que la propagande politique, bloqué l'essor de l'impérialisme. De même pour les yippies, que l'on peut en gros comparer à VLR, ou pour les communautés, dont on peut réduire l'action à une production de nourriture organique : agitation ou carottes saines, tout cela n'a pas mené bien loin en apparence. Mais au passage des centaines de milliers de jeunes ont compris qu'il était possible de vivre autrement, à l'écart du système. Et lorsqu'ils se rendent compte qu'il leur est impossible d'échapper complétement aux structures pas une minorité agissante qui cherche à s'approprier le pouvoir par dessus la tête des travailleurs et tout notre comportement dans la lutte le prouve.

Les militants révolutionnaires ont-ils une vie « compartimentée » ? C'est vrai qu'ils ont des problèmes dans leur vie quotidienne, au niveau affectif, etc. Le militantisme est contraignant. Mais l'organisation révolutionnaire, parce qu'elle s'est créée librement, constitue un cadre où peuvent s'exprimer des formes de vie nouvelles. Elle permet de dégager, en positif, la silhouette de l'homme nouveau, dont l'activité pratique est unifiée et consciente. Unifiée : le militant noue ses différentes activités dans et par le militantisme. Il replace les différents secteurs de sa vie quotidienne dans le cadre totalisant et unique de l'action révolutionnaire. Le gars qui le matin va au bureau, appartient au club laïque à six heures, est devant la télé à huit heures, bouffe et fait un peu de club culturel, celui-ci a affectivement une vie parcellisée.

**Actuel :** Y a-t-il d'après vous place pour un mouvement autonome des femmes ?

**Alain Krivine :** C'est une des questions actuellement en discussion dans la Ligue. Ce que je vais dire représente donc une position personnelle. Oui, un mouvement autonome de femmes a son rôle à jouer : c'est une étape indispensable à la prise de conscience par les femmes de leur propres problèmes — exploitation en tant qu'ouvrières, oppression en tant que femmes. Ce mouvement serait animé par des femmes seules, aurait pour but l'action : des campagnes sur l'avortement et la libération sexuelle par exemple. Il me semble normal que les hommes puissent prendre part à ces actions.

Au sein même de la Ligue, les militantes ont des difficultés spécifiques. Un mouvement de libération, auquel elles appartiendraient à côté de la Ligue, serait à mon sens salutaire. Il leur permettrait d'y acquérir une formation qui les rendrait apte à participer massivement dès maintenant aux instances de direction de la Ligue, ce qui n'est pas exactement le cas aujourd'hui. La libération socialiste ne libérera pas la femme automatiquement. Elle créera les conditions de cette libération, mais la mentalité bourgeoise et antiféministe ne disparaîtra pas en un jour. Le mouvement autonome aurait donc, même au lendemain de la Révolution, encore un rôle à jouer.

J'insiste sur le fait que la libération des femmes ne pourra être l'œuvre des femmes seules, mais l'œuvre des ouvriers révolutionnaires, hommes et femmes. A l'étape actuelle, le plus grand danger qui menace le mouvement des femmes est la déviation sexiste : la lutte sexe contre sexe excluant la lutte classe contre classe. Danger d'autant plus pressant que c'est aujourd'hui l'expression de couches essentiellement petites bourgeoises. Pour éviter ce danger, un mouvement de femmes se devrait d'admettre la lutte des classes, et de tendre vers la révolution socialiste. Un mouvement, donc, qui ne serait pas constitué par des femmes sur le simple fait qu'elles sont femmes.

**Actuel :** Nous insistons : l'hédonisme, la libération du corps, le refus du sacrifice, même rouge, sont des valeurs fondamentales pour la « contre-culture ». Un tel système ne semble pas être celui de la Ligue...

**Alain Krivine :** La société capitaliste et son système de production réduisent le corps à un simple appendice de la machine, veulent le transformer en instrument producteur et désensibilisé. Appeler à la libération du corps dans ce système relève d'une hypocrisie : comment se libérer après huit heures de travail à la chaîne ? Ceux qui se posent le problème maintenant représentent une aristocratie.

Ils oublient que pour des millions de gens le capitalisme, ses contraintes physiques et idéologiques ne laissent même pas la possibilité de se poser la question du corps. Ni la démarche intellectuelle, ni le temps, ni l'argent. Quand dans une société socialiste la journée de travail aura été réduite à trois ou quatre heures, alors effectivement la libération du corps deviendra une possibilité pour tous, et cessera d'être une pratique marginale.

Le sacrifice ? Nous ne sommes pas des curés. Bien sûr, le mi-

**Alain Krivine :** Si la transition du parti bolchévique de 1917 au parti stalinien s'était faite « naturellement », sans à-coups, cela apporterait du poids à vos arguments. Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Le parti bolchévique s'est battu et n'a été liquidé qu'après une bataille sanglante. L'Opposition de gauche, avec Trotsky, a mené un combat acharné contre l'appareil bureaucratique qui s'était constitué. C'est une véritable contre-révolution qui l'a éliminé politiquement, programmatiquement et physiquement. Le parti stalinien n'est pas le parti de Lénine ni son héritier, c'est un autre parti.

**Actuel :** Ce qui me gêne le plus, c'est l'attitude des militants de la Ligue et ce qu'elle implique comme, par exemple, parmi les lycéens : le sentiment d'appartenir à une élite, finalement de représenter le savoir au milieu du monde du non-savoir. Le militant trotskiste devient un emmerdeur qui donne une leçon sur tout et à tous. Vous me faites penser à la phrase de Staline : « Nous autres communistes, nous sommes taillés dans une étoffe à part. »

**Daniel Bensaid :** Si Staline a dit ça, c'est une de ses phrases les plus sensées. Les militants donneurs de leçons ? On en rencontre, mais ça n'est pas une attitude générale. Encore une fois, on ne peut pas ne pas prendre le risque : créer une organisation, ce n'est pas tout blanc et tout noir. Ce type d'attitude est d'ailleurs psychologiquement compréhensible. Devenir militant implique de tels renoncements à des possibilités individuelles, professionnelles et familiales, que la tendance vers un certain aristocratisme est permanente. A cela s'ajoutent des raisons conjoncturelles : nous sommes à la fin d'une période de trois ans de lutte contre la dissolution, l'a-organisation, contre le courant spontanéiste. Quand on se fait vider de la fac de Vincennes à coups de Livres Rouges, il est normal qu'on se blinde un peu.

**Alain Krivine :** Il y a aussi la fameuse « affaire des permanents » de la Ligue. Nous avons quarante permanents : c'est beaucoup pour une organisation de petite taille. Etre permanent constitue une promotion sociale, comporte des avantages économiques, d'où des risques réels de cristallisation d'un appareil. Se servir de l'organisation au lieu de la servir. Ceci dit, à l'étape actuelle, on ne peut se passer de permanents. Pour des responsables, se consacrer à ses tâches militantes en plus des heures de travail, c'est se réduire à l'impuissance, c'est finalement rendre service à la bourgeoisie. De toute façon les permanents sont élus, révocables et la rotation est rapide : presque tous les camarades changent chaque année. Le bureau politique a jusqu'ici procédé par addition de nouveaux membres plus que par rotation. Mais les types du B.P. auraient plutôt envie de retourner à la base, ce qui poserait un problème de continuité.

**Actuel :** Vous êtes un groupe très convaincu mais bien petit. Sérieusement, vous voyez-vous au pouvoir ?

**Alain Krivine :** Ce n'est pas nous qui « ferons » la révolution, ce sont les masses ouvrières. Nous estimons simplement que nous devrons jouer un rôle actif pour qu'un mouvement révolutionnaire en France aboutisse. Je veux pour finir être clair sur ce point : nous ne parions pas sur l'avenir. Soit la Ligue s'implante dans la classe ouvrière et a sa place dans une montée révolutionnaire, soit elle dégénère politiquement et passe à côté du phénomène.

**Actuel :** Krivine, quand as-tu commencé à être trotskiste ?

**Alain Krivine :** Au début des années soixante, après avoir été au P.C., bon stalinien, et avoir exclu pas mal de trotskistes.

**Actuel :** Donc, quand il y a dix ans on te croisait dans la cour de la Sorbonne et que tu défendais les positions du P.C., tu étais déjà trotskiste. Vous restiez au Parti pour le miner de l'intérieur. Comment peut-on sur trois ou quatre ans défendre publiquement des idées auxquelles on ne croit plus au fond de soi-même : cet espèce de double conscience et de double langage me stupéfie.

**Alain Krivine :** C'était effectivement pénible. Je ne cachais pas complètement ce que je pensais. Tu ne savais pas que j'étais trotskiste, mais tu savais que j'étais oppositionnel. A l'époque, le phénomène de radicalisation d'aujourd'hui n'existait pas. On

de la domination, d'éviter toute récupération, ils en viennent à cette révolte à la base dont je parlais.

Discipline, hiérarchie, conscience et organisation, je vois au contraire chez vous tous les germes du stalinisme. Ce n'est pas parce que Lénine était malade que Staline a pû s'emparer de la direction du Parti Bolchevique. C'est avant tout parce que l'appareil même s'y prêtait par nature. Vous avez un service d'ordre dans la tête. Le cerveau de vos militants est aussi compartimenté que celui d'un travailleur dans une entreprise bourgeoise. Aux Etats-Unis, l'organisation sœur de la Ligue est le Socialism Workers Party. Le SWP, ne recrute absolument pas parmi ces millions de jeunes qui ont tout lâché pour vivre autrement, il compte ses aparatchiks et rêve de pouvoir en embaucher un peu plus l'an prochain. Si jamais un mai 68 se déclenche aux Etats-Unis, on les verra nous dire : « Venez avec nous, nous sommes les plus sérieux, les mieux préparés, nous savons nous battre contre les flics, nous allons vous aider. » Ils pourront récupérer une partie de la jeunesse sur cette base, comme on l'a vu à Oakland ou à San Francisco ces années dernières. Mais une fois la bagarre terminée, tous les ont quitté et ils sont restés seuls avec leurs militants. Ils ne peuvent comprendre ce qu'il y a de fondamentalement révolutionnaire dans la jeunesse américaine : cela n'a aucun sens d'exalter le prolétariat devant des gens qui, justement, ne veulent pas devenir des ouvriers. Votre situation en France n'est guère différente. Oui, vous être politiquement anti-staliniens, et vous vous battez contre les flics : nous pouvons trouver une éphémère solidarité dans la rue. Mais dans la vie, sur le reste et pour l'avenir. Au fond, comment distinguer, si ce n'est par la taille et l'âge, la Ligue d'un parti communiste ?

**Actuel :** Les arguments de Krivine sur le travail, la famille, l'armée, ne sont pas convaincants. A son début, toute révolte sert le capitalisme et l'aide à passer à un stade supérieur de son évolution. Marx lui-même a souligné que les grèves ouvrières ont largement contribué au développement du capitalisme anglais en contraignant les patrons à remplacer les ouvriers mécontents par des machines. Etait-ce une raison pour renoncer à toute grève ?

**Daniel Bensaid :** Une prise de conscience par étapes, avec dissolution progressive du pouvoir, est exclue en raison de la puissance de l'appareil d'Etat. Cette puissance se maintiendra, se reconstituera, tant que subsisteront ses fondements économiques : l'extraction de la plus-value dans les entreprises. C'est donc là, au niveau de la production, de la classe ouvrière, qu'il faut frapper.

On nous parle sans arrêt de la « prise du pouvoir par la base ». Bien. Jugez-nous sur pièces. Dans les grèves, nous luttons pour la mise en place de comités de grèves élus et révocables, réunissant syndiqués et non-syndiqués. Cela va-t-il, oui ou non, dans le sens de la prise en charge par la base ? Nous ne sommes militantisme est contraignant. Mais c'est aussi une libération. Pour qui a pris la mesure de la société d'oppression actuelle, le plus grand sacrifice est de ne rien faire pour la changer. Au départ du militantisme, il y a toujours la **décision** de militer, résultat d'un choix conscient et libre.

**Tito Gerassi :** Aragon l'a assez répété : le militant du P.C. se prétend lui aussi un homme nouveau.

**Daniel Bensaid :** Non. Parce que le P.C., parti réformiste, reproduit dans ses rangs les institutions bourgeoises. Il ne vise qu'à aménager le système. Il a donc le culte de la famille, admet l'école bourgeoise, singe par ses mœurs la société capitaliste. Tout ceci étant parfaitement cohérent avec son projet politique. Mais pas avec notre projet qui vise à détruire la société bourgeoise.

Formellement, nous avons le même type de structure que le P.C. Mais ce n'est pas la structure qui détermine le militant, c'est l'objectif politique. Ce n'est pas l'existence d'un bureau politique, d'un comité central, qui crée le militant « avec un service d'ordre dans la tête », c'est la volonté ou non de faire la révolution.

**Actuel :** Je vois bien la différence entre la Ligue et le P.C. d'aujourd'hui. Mais vous imitez celui des années trente. Avant le Front populaire, les syndicats communistes prétendaient comme vous se battre pour l'autogestion des grèves et les comités à la base. C'est qu'alors ils étaient minoritaires face aux grandes organisations réformistes. Mais tous les germes du stalinisme étaient déjà là. Et dès 1930, malgré le langage révolutionnaire, l'U.R.S.S. connaissait la terreur, le secret et les massacres. Vos dénégations n'apportent pas par elles-mêmes la preuve du fonctionnement démocratique de votre organisation ni l'espoir d'une libération de l'homme total.

**Alain Krivine :** Tu veux démontrer que la structure centralisée comporte des risques : bureaucratisation, coupure d'avec les masses, et le danger ultime d'agir contre ses propres objectifs. C'est tout à fait vrai : ces risques sont évidents. Une organisation qui sélectionne ses militants tend vers une certaine séparation. Mais l'objectif à atteindre — la destruction de l'Etat — ne nous laisse pas le choix. Simplement, le jeu en vaut la chandelle, il faut risquer. D'autant que nous connaissons le danger : nous avons derrière nous une expérience, un exemple de dégénérescence, que le jeune Parti bolchévique de l'Union soviétique n'avait pas.

**Tito Gerassi :** « Risques » pour toi, « certitudes » pour nous...

**Daniel Bensaid :** L'histoire du stalinisme ne se réduit pas à un simple mécanisme organisationnel. Le stalinisme est le fruit de circonstances précises : rapport entre paysannerie et prolétariat, problème de l'accumulation socialiste, niveau des moyens de diffusion culturelle. Et sur ce plan, on l'a déjà vu, la révolution en France part avec des chances et des garanties anti-bureaucratique qualitativement différentes de celles de l'U.R.S.S. croyait tous : pas de salut en dehors du Parti. On raisonnait d'après le niveau de conscience de l'époque. Je restais d'autant plus au P.C. et à l'U.E.C. qu'il existait de fortes tendances oppositionnelles, beaucoup d'éléments honnêtes et révolutionnaires qui se sont engagés contre la guerre d'Algérie. Il fallait travailler avec ces camarades. Finalement, il y a eu trois périodes : pendant la première nous vendions **l'Humanité-Dimanche** avec conviction, dans la deuxième nous cessions d'y croire et de la vendre, dans la troisième nous la vendions avec plus de zèle encore pour apparaître comme les meilleurs militants et ainsi mieux expliquer aux autres la justesse de nos thèses d'oppositionnels. Oui, c'est dur de vendre **l'Huma-Dimanche** quand on n'en croit pas une ligne. Mais le problème de ceux qui avaient été gagnés au trotskysme n'était pas d'avoir raison tout seuls, de se regarder dans une glace avec satisfaction. Il fallait gagner des gens, y compris en louvoyant, en jouant tactiquement, en faisant des choses pas toujours très agréables.

**Actuel :** Qui est Trotsky pour vous ? Un personnage, une référence théorique, un drapeau énergiquement brandi ?

**Alain Krivine :** Le terme de « trotkyste », d'ailleurs inventé par les staliniens et par la bourgeoisie, permet une clarification. Nous ne sacrifions pas au culte de la personnalité. Trotsky ? un leader révolutionnaire parmi les autres. Il symbolise la lutte contre le stalinisme au nom du marxisme révolutionnaire et cette lutte n'est pas terminée, loin de là. La discussion sur les rapports entre Lénine et Trotsky se poursuit d'ailleurs au sein de la Ligue.

**Actuel :** La J.C.R., puis les Cercles rouges, se référaient plutôt à Guevara. Vous avez donné l'impression qu'après une première moisson de militants sous le drapeau du Che, vous avez brusquement sorti celui de Trotsky.

**Daniel Bensaid :** Nous ne renions aucunement le Che. Trotsky est mort. Guevara était le symbole de l'internationalisme prolétarien, après des années de gouffre. Il faut s'interroger sur cette résurgence de Trotsky. Elle n'est pas uniquement notre fait. La bourgeoisie elle-même l'a remis à l'ordre du jour, parce que c'est une marchandise qui se vend bien : livres, films... Ce renouveau d'intérêt, ce public potentiel, démontre la profondeur de la crise du stalinisme et la recherche d'une alternative à cette crise. Ce débat étant ouvert, la figure de Trotsky revient naturellement à l'avant-scène. Il se passe aujourd'hui des choses fantastiques. Au Portugal par exemple, des groupes qui ont vécu dans un isolement total par rapport au mouvement ouvrier international viennent spontanément nous trouver en disant : face à la guerre coloniale, face au P.C. Portugais, nous sommes trotskystes.

Le trotskysme est passé sous la table pendant les années noires de la stagnation de la révolution, de défaites, du fascisme. Il redevient actuel en même temps que la révolution. Ce n'est pas un hasard.


CHRISTIANE ROCHEFORT

Archaos ou le jardin étincelant

roman

"Difficile de ne pas se laisser séduire par l'imagination cocasse et la verve rabelaisienne de l'auteur. Difficile surtout, de ne pas rire à chaque page devant une réplique, une situation ou un commentaire." ETIENNE LALOU (L'Express)

"Je me laisse porter par le courant, je suis bien, je suis béat, et le bouquin est très gros, et il ne l'est pas encore assez, je baigne dans un plaisir vif et pimpant, comme l'œuf sur son jet d'eau, un jet d'eau qui jamais ne retomberait." CAVANA (Charlie-Hebdo)

"Il y a du Merlin l'Enchanteur, du Rabelais, du Voltaire, un peu des chevaliers de la Table Ronde, de l'Audiberti surtout, un zeste de Queneau." JEAN D'ORMESSON (Le Point)

"Si vous avez l'âme ouverte, lisez Archaos, entrez dans ce jardin étincelant d'où vous sortirez plus purs, plus graves, comme rachetés." MAURICE CHAVARDES (Témoignage Chrétien)

"Une merveilleuse civilisation de bonheur." PHILIPPE VENAULT (Magazine Littéraire)

grasset

10/18

# les trois premières salopes

Une salope, c'est une qui n'accepte pas l'image millénaire de l'Eternel Féminin. Une salope, c'est une qui ne veut pas être la Vierge-Mère-Epouse, tout en une. Pourtant, à notre époque, on est la Vierge-Mère-Epouse et en plus la gagneuse de bifteck-frites. Eh bien, il y en a encore qui protestent.

Il y en a toujours eu. Enfin, depuis longtemps. Et je crois que les filles qui mordent tout juste dans leur premier quart de siècle, ça leur fera chaud aux tripes de savoir que voilà cent cinquante ans et plus elles avaient une drôlement belle ancêtre. Qui a refusé, qui a protesté, qui s'est battue pour des droits aujourd'hui encore contestés. Une que les hommes trouvaient « admirablement jolie » et qui, au lieu de ronronner sous le compliment, s'est battue pour les droits des enfants naturels (comme si les autres étaient artificiels !) ; pour le droit de la mère sur ses gosses ; pour le droit au divorce ; pour le droit au métier ; pour l'égalité dans la profession... et aussi pour l'égalité de tous, ayant vu crever à travers le monde Irlandais, Indiens, Noirs, ouvriers (eh oui, déjà tout ça). Elle s'appelait Flora Tristan ; elle a failli être assassinée par son mari ; elle est morte à la tâche en 1844, à 41 ans. Tout de suite après il y en a une autre, bâtarde aussi, qui s'est battue jusqu'à ses 75 ans sans dételer, qui a fait la Commune, a été déportée en Nouvelle-Calédonie, et, au retour, a conduit les cortèges anarchistes, subi de nouvelles prisons, failli elle aussi mourir d'assassinat. Elle s'appelait Louise Michel, Vierge Rouge pour les uns, Pétroleuse pour les autres. Elle est morte en 1905. Au moment même où Louise commençait le combat de la Commune, naissait en Pologne une petite, qui restera frêle et boiteuse, qui deviendra l'épée et la flamme du marxisme à ses débuts. Elle a lutté dans l'Internationale, contre les réformistes, tantôt avec Lénine et tantôt contre lui. Voyages, exils, prisons, elle a tout connu avant d'être assassinée à 48 ans, le 15 janvier 1919, quinze jours après avoir fondé le parti communiste allemand : elle se nommait Rosa Luxemburg.

Ces trois-là, leurs vies, c'est une bande dessinée ; un feuilleton de télé. Ces trois-là, oui, elles ont refusé le destin de la femme. Sans jamais devenir ce que ces messieurs les lartéguistes, les cauïstes, les minutistes souhaitent aux révoltées : pas des « viragos » (ça vient de « vir », homme ; et les hommes trouvent ça péjoratif) : elles tenaient beaucoup à être des femmes, à garder leur sensibilité. Pas des hystériques : elles ont toute trois pris feu pour leurs idées, mais écrit avec une émotion qui vous pince les coronaires dès qu'elles évoquaient l'amour, la nature, les enfants, les animaux ou les plantes. Des êtres forts qui n'avaient pas peur des « sentiments de cousettes ». Bref, je vous le dis, elles refusaient le prêt-à-vivre.

# flora tristan

ELLE EST NEE EN 1803, RECONNUE, AIMEE PAR UN PERE GRAND seigneur et vite mort, mais bâtarde. Vous me direz : « Et puis après ? Tous les enfants sont naturels, non ? ». Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire, c'est la société. Faut croire qu'aujourd'hui encore, en fin 1972, ce n'est pas si facile. Puisque deux romanciers, deux hommes jeunes, ont consacré leur roman autobiographique à l'histoire d'un fils **illégitime** qui cherche son père. Et qu'une loi de 1972 donnant aux « nés hors mariage » des droits à l'héritage paternel a soulevé la tempête.

Alors en 1818... Voilà une fille, restée avec sa mère sans avoir de quoi acheter la chandelle d'éclairage ni le bois de chauffage. Le tout sous l'ordre moral de la Restauration. A 15 ans, elle est amoureuse ; du coup, sa mère doit lui avouer qu'elle est bien la fille reconnue du feu Mario Tristan de Moscoso, grand seigneur péruvien, mais que le mariage des parents est nul. Bâtarde. La famille du fiancé n'en veut plus : une paria.

Que faire ? Faute d'argent pour l'école — rare et chère — elle a peu d'orthographe, mais un joli coup de crayon. Un graveur cherche des ouvrières coloristes. Elle y va et, au vu des yeux de nuit étoilée, de cette mince souplesse alors si rare, du sourire rare et scintillant, André Chazal, 23 ans, est pris de passion, enjôle la mère, apporte chandelles, bois, victuailles, oublie de se saoûler, d'aller jouer aux cartes, ne pense plus qu'à faire de Flora sa femme : bâtarde ou non, une fille de seigneur péruvien, une vierge de 17 ans, on l'épouse. Elle se monte la cervelle comme on remonte une horloge : un Etre-de-Vérité (c'est ce qu'elle veut devenir) ne peut se marier que par « amour, souffle de Dieu ». Aussi fait-elle l'amour avant le mariage. Deux enfants en deux ans : des garçons. André Chazal s'est remis à boire, à jouer, à se perdre de dettes : l'huissier vient saisir les meubles ; le mari suggère à sa femme que tant d'hommes l'admirent qui pourraient les sortir d'affaire. Flora se découvre une troisième fois enceinte. Le piège s'est refermé : le divorce n'existe plus. Prisonnière ? Non ; elle s'enfuit, accouche sans mari, se fait vendeuse, dame de compagnie, femme de chambre d'une Anglaise voyageuse.

Autour d'elle, des groupes entourent un étrange gourou, barbu, chevelu, oriental et messianique : Prosper Enfantin, disciple et héritier de Saint-Simon, le socialiste. Enfantin prêche un temps futur où le monde sera gouverné par un Couple-Prêtre ; il s'est proclamé Père Suprême et cherche la Mère... Bientôt la police le traîne devant les tribunaux pour attentat à l'ordre public. Flora trouve utopique ce rêve social. Pendant trois jours, dans le Paris révolutionnaire de juillet 1830, elle croit l'avenir advenu... mais les Trois Glorieuses débouchent sur un nouveau roi, qui n'accorde pas non plus le divorce. Ne se voyant pas d'avenir, Flora part au Pérou, chez le frère de son père, riche, puissant, avare. A peine arrive-t-elle qu'éclate un coup d'Etat. Un colonel de la guerre civile lui offre de partager le pouvoir. Mais la bigamie, l'exil, la séparation d'avec Aline sa fille, le scandale inévitable ? Non : elle rentre en France et publie son autobiographie, **Les périgrinations d'une paria.** Le livre fait scandale. Après de multiples aventures, son mari fou de rage tire sur elle en pleine rue. On le condamne à vingt ans de prison ; Flora est libre. Elle consacre ce qui lui reste de vie à la cause des opprimés. Aucun éditeur ne voulant de son **Union ouvrière,** elle la publiera par souscription. Avant, elle était retournée en Angleterre, visitant ce que touristes et bourgeois ignorent : les hauts-fourneaux meurtriers, les taudis plus meurtriers encore, la prostitution des femmes et des enfants. Elle a donné, dans **Promenades dans Londres** le premier grand reportage de révolutionnaire. On y sent frémir, souffrir et crier ceux et celles des usines, des prisons, des bordels. Les milieux socialisants (ou anarchisants) de l'époque, aussi dispersés, émiettés, et rivaux que les groupes gauchistes d'aujourd'hui doivent maintenant compter avec Flora Tristan.

En 1884, Flora part faire son « Tour de France », comme les ouvriers des compagnonages : non pour apprendre un métier mais pour délivrer son message. Elle se sentait Femme-Messie jusqu'à l'extase mystique. Sa drogue, c'étaient ses idées, son combat. Difficile : souvent les ouvriers restaient réticents et leurs femmes hostiles devant cette « belle dame » éloquente. Que venait-elle faire parmi eux ? Les ouvrières travaillaient alors 14 à 18 heures sur 24 pour la moitié ou le tiers des salaires masculins et n'osaient se révolter : il y avait moins d'ouvrage que de bras. C'était juste de moins payer les femmes, puisqu'elles travaillaient plus vite : à salaire égal, elles auraient gagné plus que leurs maris. Ç'aurait été le monde à l'envers, non ?

L'enseignement de Flora ne serait pas de trop aujourd'hui. Une partie de ce qu'elle réclamait a été conquis ? Pas partout. Le divorce, admis en France en 1884, existe à peine en Italie, pas du tout en Espagne et dans bien des pays d'Amérique Latine. La mère, chef de famille ? A combien de tracas et dénis de justice ne se heurte-t-elle pas de nos jours ? L'égalité des enfants, légitimes ou non ? La loi de 1972 accordant aux « nés hors mariage » quelqu'accès à l'héritage paternel a suscité des polémiques mal éteintes. Instruction, formation, métier ? Nous crions encore : à travail égal, salaire égal. A responsabilité égale, titre égal...

Elle est bien de maintenant, Flora qui partait (en coche d'eau, c'était moins cher) à travers la France, préhippie quadragénaire, avec deux paires de souliers prenant l'eau, des rapports de police, des injures et, chez ceux qui l'aidaient, un sourire attendri devant cette « faible créature »... Marche ou crève... Crevée, Flora, malade, Flora, continuant, toujours, suscitant l'amour d'hommes mais aussi de femmes... et mourant, épuisée de courir, parler, se défendre, attaquer, combattre, rétablir la vérité... mourant à 41 ans à Bordeaux, parmi des inconnus qui se sentaient ses sœurs et ses frères. Peu après, sa fille Aline épousera un journaliste, Gauguin, dont elle aura un fils : Paul.

Flora, exaltée mais pudique, a lutté pour la libération sexuelle. Elle a écrit quelques lettres étonnantes où elle semble manifester aux femmes et plus précisément à une certaine femme, Oympe Ch..., un amour dont on ne sait s'il fut sentimental ou charnel.

Cette romantique si actuelle, on l'avait rejetée dans l'oubli... Peut-être parce qu'elle avait dit, avant lui, deux phrases-clé qu'on a pris la paresseuse habitude d'attribuer à Marx ?

**« L'homme le plus opprimé trouve toujours un être à opprimer : sa femme... la femme est la prolétaire du prolétaire »** et « Il faut que les prolétaires s'unissent par-delà les frontières » (c'est, déjà : prolétaires de tous les pays, unissez-vous). Les socialistes « scientifiques » la trouvaient trop mystique, les bourgeois, elle les met mal à l'aise. Bref, c'est aujourd'hui seulement qu'elle ressuscite. Grâce aux mouvements nouveaux

# louise michel

FLORA AVAIT POUR ELLE LA BEAUTE... LOUISE MICHEL, ENFANT naturelle elle aussi, en manquait. Elle a dû bien vite savoir qu'une femme laide n'a pas droit au désir des hommes. Elle est née en 1830, en plein romantisme, dans un château des Ardennes. Sa mère y est servante et son père, c'est le châtelain, mais l'épouse légitime traite Louise comme sa fille. Une tolérance, une liberté qui restent exception à l'époque et font que Louise la laide montrera dans la vie plus d'assurance que Flora la beauté. Mais sitôt morts, les châtelains, voilà la mère et la fille Michel rejetées dans la poussière des routes. La province voyant en elle une institutrice trop subversive, Louise vient à Paris. Pleine fête impériale, mais sous d'extrême prospérité, l'éclosion industrielle, immobilière, banquière du Second Empire, tout était interdit à l'ouvrier : pas de syndicats, ni de partis, ni de journaux libres. Sous couvert de cours du soir, on parlait pourtant de République ; on la voulait sociale... et Louise, très vite, a trouvé là les siens. République, prise du pouvoir par une minorité d'avant-garde qui conquerra liberté et l'égalité pour tous et, par la suite, une dictature du peuple un peu anarchiste, un peu socialiste. Ce n'est pas Marx — dont le **Manifeste communiste** a paru en 1848 — qu'écoutent les ouvriers français, mais Auguste Blanqui, l'éternel enfermé (76 ans de vie, presque 40 de prisons). C'est lui que suivent Louise et un jeune homme de petite taille et de grand courage qu'elle rencontre aux cours clandestins. Il se nomme Théo Ferré, tient des propos extrêmes et généreux, porte monocle et rappelle à notre romantique son révolutionnaire favori : Saint-Just le beau, le pur, le vite assassiné.

Son désir refoulé, la Vierge rouge le transfère en imaginaire violence. « Dans ces temps-là, les nuits, on s'assemblait dans l'ombre... » On formait coopératives et syndicats clandestins.

Sexuellement, pour ses camarades, la Vierge rouge est « un honnête homme ». Il semble qu'elle ait, toute la vie, sublimé son désir. Attention, qu'on ne me fasse pas dire que la révolution est une névrose pour « mal-baisées » (cette expression chère aux « machistes », ils n'ont pas l'air de voir qu'elle condamne les mâles...). La ravissante Flora qui aurait pu se faire un manteau en collectionnant les coups de foudre qu'elle provoquait a écrit : « Aimez l'humanité : à 60 ans comme à 20, cet amant-ci ne vous décevra pas. » Par contre combien de singesses sont confites en réaction ? D'ailleurs, regardez une manif' : les belles filles y abondent... et passez dans les rues dites chaudes : les pas-belles n'y manquent pas. Non, le rapport revendication-jouissance n'est pas aussi simple qu'un vain mâle le croît.

Arrivent 1870, la défaite, le siège de Paris, et Louise va distribuer la soupe aux défenseurs, sous les balles prussiennes après avoir, les 4 et 5 septembre 1870, avec Blanqui, Théo Ferré et d'autres, proclamé la République, puis accueilli les prisonniers politiques à la porte de la prison du Cherche-Midi.

Hiver 1870 : la République, le siège, la bataille ; les clubs s'assemblent, Blanqui publie un journal... Mais la Prusse triomphe partout, et l'Alsace est prise. Le 27 janvier 1871 le gouvernement, réfugié à Versailles, livre Paris aux Prussiens ; les Parisiens décident de résister : ainsi naît la Commune. Depuis longtemps, Louise s'habille en homme (c'est-à-dire, **comme nous,** en pantalon, bottes et caban). Elle se bat à Montmartre et partout. Mais la Commune n'a duré que du 18 mars à la fin de mai 1871. Et Louise, toujours sur la brèche — mais capable de s'exposer au feu de l'ennemi pour sauver un petit chat — Louise, quand la Commune est vaincue, préconise de brûler plutôt que de livrer Paris... Le préconise, mais ne le fait pas. N'empêche : pendant un siècle on l'appelera la Pétroleuse. On fera un monstre sanguinaire d'elle qui, dans la rue, enlevait ses bas de laine et les donnait aux pauvresses. La Commune vaincue, Théo Ferré sera fusillé, portant crânement à la boutonnière l'œillet rouge que Louise, dans sa prison, a taillé dans son écharpe rouge et criant : « Vive la Commune ».

Devant ses juges, Louise veut mourir et faire exemple. On l'accuse de tout : d'avoir fait fusiller les otages, d'avoir brûlé Paris. Elle crie : « Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part. Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance... Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi ! » Ah, qu'elle regrette d'avoir, écoutant Théo Ferré, renoncé à aller tuer M. Thiers ! Ils étaient lâches : ils l'ont déportée en Nouvelle-Calédonie. Malgré les maladies, la misère, la pénible survie du camp des prisonniers, Louise découvre les Canaques, comme Flora avait découvert les Indiens et les Noirs du Pérou. Pour ces deux femmes, ce que nous appelons le Tiers-Monde a effacé la misère des bas-quartiers européens : elles voyaient soudain l'absolu dénuement. Louise entreprend d'enseigner les Canaques, malgré l'Administration.

Amnistiée, elle revient, pour se joindre aux anarchistes, à Bakounine, romantique de la violence, à Elisée Reclus, pacifique théoricien du terrorisme. Quand elle connaîtra un nouvel exil, à Londres, le prince-anarchiste Kropotkine deviendra son plus intime ami. Elle parle aux foules, marche en tête des grévistes, affronte menaces, huées et cannes plombées. En mars 1883, période de sombre misère et douzième anniversaire de la Commune, elle est en tête d'une manifestation de sans-travail : « Du travail ou du plomb ! ». Louise a noué à son bonnet un foulard noir, étendard de l'anarchie... Les provocateurs brisent des vitrines, place Maubert, pillent des boulangeries, allument des incendies... La gendarmerie charge et Louise, qu'on n'a pas arrêtée, va se livrer à la police (bien sûr que ça nous paraît bande dessinée et absurde et tout ce qu'on veut, mais elle était ainsi). Deuxième procès pour « pillage commis en bande et à force ouverte ». A nouveau elle tente de prendre sur elle la faute de tous. « Au-delà même de l'éternité du bagne si vous voulez, je vois l'aurore de la liberté et de l'égalité qui se lève. » Quatre ans de prison, parmi les voleuses et les prostituées. Lentement se produit le miracle si rare d'une « politique » et droit commun : la fraternisation (Rosa Luxemburg aussi y parviendra). En ce temps dans les prisons de femmes règne la loi du silence et de l'abrutissement. C'était « comme si on parlait à la cloche de bois » dit Louise.

Au terme de sa peine, on la grâcie sans qu'elle l'ait demandé. Elle reprend sa tournée, malgré une campagne de presse qui excite un fanatique, faible d'esprit, à tirer sur elle ; ce pauvre breton déraciné voit en elle « l'Antéchrist femelle ». Puis elle émigre en Angleterre, d'où elle revient pour des conférences, souffrant qu'on fasse d'elle un épouvantail : « Quand je paraissais dans une ville, on s'enfuyait. Certaines boutiques se fermaient, et le cliquetis des sabres, le galop des chevaux ne tardait pas à résonner sur le pavé. » (Pendant le « Tour de France » de Flora, la police tenta également toutes les provocations.)

La Vierge Rouge est morte à Marseille, en tournée, à près de 75 ans, le 10 janvier 1905. Ses derniers vers, ses derniers mots saluaient la révolution russe de 1905, celle sur laquelle le tzar avait fait tirer, couchant dans la neige ceux qui lui demandaient de timides réformes. Louise a écrit : « Je la sens monter, grandir la révolution qui balaiera le tsar et tous ses grands-ducs et toute la bureaucratie slave et qui bouleversera cette immense Maison des Morts... »

# rosa luxemburg

QUAND LOUISE ALLAIT DEVENIR la « salope communarde », Rosa est née en Pologne, le 5 mars 1871, dans une famille israélite cultivée, avancee, ou l'on apprenait aux enfants toutes les langues occidentales. Malade dès l'enfance, claudicante, fille frêle, Rosa Luxemburg brûla dès l'enfance, d'une flamme qui réchauffait l'entourage. Ne pouvant faire d'études supérieures en Pologne (femme et juive, deux motifs d'exclusion), elle part pour Zurich, y trouve d'autres émigrés, rencontre le compagnon de seize années de sa vie, qu'elle retrouvera d'ailleurs aux derniers jours. Léo Jogischès, de même origine, en savait plus qu'aucun sur l'organisation clandestine, l'action révolutionnaire secrète, l'édition subversive.

Avec lui, Rosa devient une militante marxiste. Dans les années 1890 les jeunes révolutionnaires rejoignaient les amis d'Engels. Le parti social-démocrate allemand, le mieux organisé, le plus puissant de tous, se déclarait dépositaire du socialisme scientifique. Engels, vieillard à barbe blanche, présidait les congrès de la Deuxième Internationale. Rosa Luxembourg menait la lutte contre le nationalisme dans le parti polonais émigré. Puis elle ira se fixer à Berlin, pour se battre à l'intérieur d'un parti puissant... Socialistes ou non, les Allemands étaient fort embourgeoisés : la révolution représentait un but lointain, qu'il fallait atteindre dans l'ordre et, de préférence, la légalité. Un ami de Marx, Auguste Bedel, dira à Wilhelm Liebknecht (dont le fils, Karl, luttera avec Rosa et sera assassiné avec elle) : « J'aime bien que Rosa, ce brochet, agite un peu les carpes de notre étang social-démocrate. » Mais les carpes faisaient la vie dure à la nouvelle : une femme ? une Polonaise juive, donc spécialement étrangère ? Une « casseuse d'assiettes » ? Une empêcheuse d'écrire et de prêcher en rond ? Ils commencent par ne rien lui donner à faire ; puis ils l'envoient convaincre les populations de Silésie qui parlent polonais. Et Rosa, pas belle, claudicante — mais d'ailleurs coquette, bien habillée, amoureuse de son Léo, bref complète, féminine, humaine, internationale, brûlante — réussit contre leurs espoirs à presque tous.

Rosa n'est pas une « vierge rouge » ; l'exil lui pèse. Elle avoue à Léo : « J'ai une maudite nostalgie de bonheur et me sens prête à lutter pour ma portion de bonheur avec une obstination de mule... » Et elle ose, pour une fois, gémir sur sa laideur : elle aurait voulu être pour Léo « une épouse attirante ». Par moments elle imagine, rêve inaccessible, le destin de femme le plus banal : Léo et un enfant... Ce n'est pas pour elle... d'ailleurs, saurait-elle vivre tranquille ? Pourtant, toute cette vie de lutte à l'intérieur de l'Internationale (où parfois elle s'élève contre la conception trop centraliste du Parti qu'a Lénine) et de la social-démocratie allemande, polonaise ou russe, toute cette vie sera traversée, illuminée d'amitiés ardentes et d'amour. Quand elle écrit **Réforme sociale ou révolution** (pierre dans l'étang des carpes somnolentes) elle rencontre, auprès du dirigeant socialiste Karl Kautsky, sa femme, autre Louise, qui deviendra sa plus intime amie, par delà toutes les brouilles politiques. Admirable, non, qu'elle puisse rester l'amie d'une épouse adorante dont-elle injurie le mari ?

Quand éclate la révolution en Pologne et en Russie (décembre 1904-janvier 1905) Rosa part rejoindre Léo Jogischès à Varsovie. Après l'échec de l'insurrection, ils sont arrêtés. La famille de Rosa la fait libérer ; elle retourne à Berlin. Quelques mois plus tard, Léo s'évade et se cache chez une militante dont il est amoureux... Rosa en souffre assurément. Croire en la liberté des êtres n'a rien à voir avec la possessive jalousie. On ne peut pas ne rien sentir ; on peut se dominer : elle se domine. Et même... Rosa a 37 ans. Clara Zetkin (autre salope qui, dans la social-démocratie allemande, se bat spécialement pour les femmes) a un fils, qui descend chez Rosa, l'amie de sa mère, chaque fois qu'il vient à Berlin. Constantin a 22 ans. Suit une scène dont Rosa dira qu'elle sort « tout droit de **Le Rouge et le Noir** » ; il devient son amant. Encore une fois, les principes n'ont rien à voir avec les sentiments : Clara se fâche, exige la rupture. Et Léo Jogischès, militant — comme Rosa — de l'extrême-gauche socialiste, homme parmi les plus avancés de son temps, se montre jaloux comme un notaire et menace son amie d'un revolver.

Ces péripéties émotives n'empêchent pas Rosa de défendre ses idées. Après **« Grève de masse, parti et révolution »**, elle commence sa grande œuvre théorique **l'Accumulation du capital,** sans cesser son combat pratique. Elle lutte à la fois pour la révolution — contre l'esprit réformiste — et pour l'éducation des cadres. Mais elle préconise la confiance, dans l'élan spontané des masses, au moment de l'action. Elle gêne, elle dérange, cette bonne-femme-là.

La grande guerre, celle de 14-18, elle l'a vue venir de loin, Rosa. Dans les assemblées, elle incite les ouvriers à ne pas lever « l'arme du meurtre contre les frères ouvriers de France et d'ailleurs ». On l'accuse d'atteinte à la sûreté de l'Etat. A ce moment, un jeune médecin, Hannes Diefenbach, mal dans sa peau et de quinze ans son cadet, se chauffait à la vitalité de cette femme-flamme : quand la guerre éclatera, il sera mobilisé et elle lui promettra de l'épouser sitôt la paix revenue. Cette Rosa plutôt laide, d'autres l'avaient désirée ; de chacun elle disait « cet homme est réellement fou ». Sur la sexualité, elle a des idées avancées : union libre, liberté de l'avortement, libre choix du compagnon ; mais faire l'amour sans amour lui semble incompréhensible. En elle, désir et sentiment restent étroitement liés. Notons-le : à cette époque les militants révolutionnaires posaient déjà les problèmes du désir. Les grands thèmes de la liberté sexuelle n'étaient pas éteints encore par la pudeur russe de Lénine.

La guerre voit la débandade de la social-démocratie : au Parlement allemand même Karl Liebknecht, député, a voté les crédits militaires... pour ensuite militer contre la guerre et être aussitôt arrêté. Rosa, en prison, commence d'écrire avec Karl Liebknecht et Clara Zetkin les illustres **Lettres de Spartakus,** puis **l'Anticritique.** Rosa ne sera libérée qu'après l'armistice. C'est en prison qu'elle apprendra la mort de Diefenbach au front : « C'est pour moi comme un mot éteint au milieu d'une phrase, comme un accord interrompu que je continue d'entendre. »

En prison toujours, Rosa apprendra la révolution d'octobre 1917 et tremblera pour l'avenir du bolchévisme en apprenant qu'en Russie soviétique on restreint les libertés de presse, de réunion et d'assemblée « sans lesquelles le rôle de la grande masse du peuple est impensable ».

Rosa sera libérée — cheveux gris à 48 ans — le 9 novembre 1918. Le 30 décembre, avec Karl Liebknecht, Léo Jogischès et d'autres, dans un Berlin en insurrection balayé d'un vent glacial, les « Spartakistes » se séparent de la social-démocratie devenue gouvernementale ; ils tiennent le congrès fondateur du Parti communiste allemand K.P.D. (Kommunistische Partei Deutschlands).

Deux semaines plus tard, le 15 janvier, les corps francs d'extrême-droite — tolérés par le gouvernement socialiste — arrêtent Karl et Rosa, les emmènent dans un bois de Berlin, le Tiergarten. Liebknecht est tué dans le dos. Rosa est torturée, le crâne fendu à coups de matraque, puis achevée à coups de revolver. Son corps sera jeté dans le canal.

Les voilà, les trois salopes. Les trois bonnes femmes. Les trois bas-bleus. La messianique romantique ; la communarde ; la marxiste révolutionnaire.

Drôles de bandes dessinées de la contestation, ces trois vies ? D'une femme intelligente, on dit qu'elle a un « cerveau d'homme ». Eh bien, celles-là tenaient à leurs intelligences, leurs sensibilités, leurs élans, leurs passions de femmes. Leur vie s'est passée à lutter et à aimer tout ensemble. Ce n'est pas le pouvoir qu'elles aimaient, ce n'est pas dominer, ni posséder : elles n'ont dominé personne et rien possédé jamais. Elles ont aimé : l'humanité en général ; des hommes, des femmes, des enfants, des bêtes en particulier. Celle qui était belle, celles qui ne l'étaient pas, Flora et Louise qui croyaient en Dieu et Rosa qui n'y croyait pas, ont également démontré par leur vie et leur mort que la femme-objet, la femme-consommatrice, la femme-captatrice n'est jamais qu'un des modèles possibles — de même que l'homme dominateur, captateur et consommateur en est un. Et que les modèles contraires sont multiples. En voilà trois, très différents : trois qui ont refusé le prêt à vivre ; trois salopes. Des salopes, messieurs, un jour il y en aura des dizaines de millions.

**Dominique Desanti.**

**A lire :**

**Pour Flora :** « Flora Tristan, la Femme révoltée », par Dominique Desanti (Hachette, 356 p., 29 F).

**Pour Louise :** Textes chez Maspéro. Edith Thomas : « Louise Michel » (Gallimard).

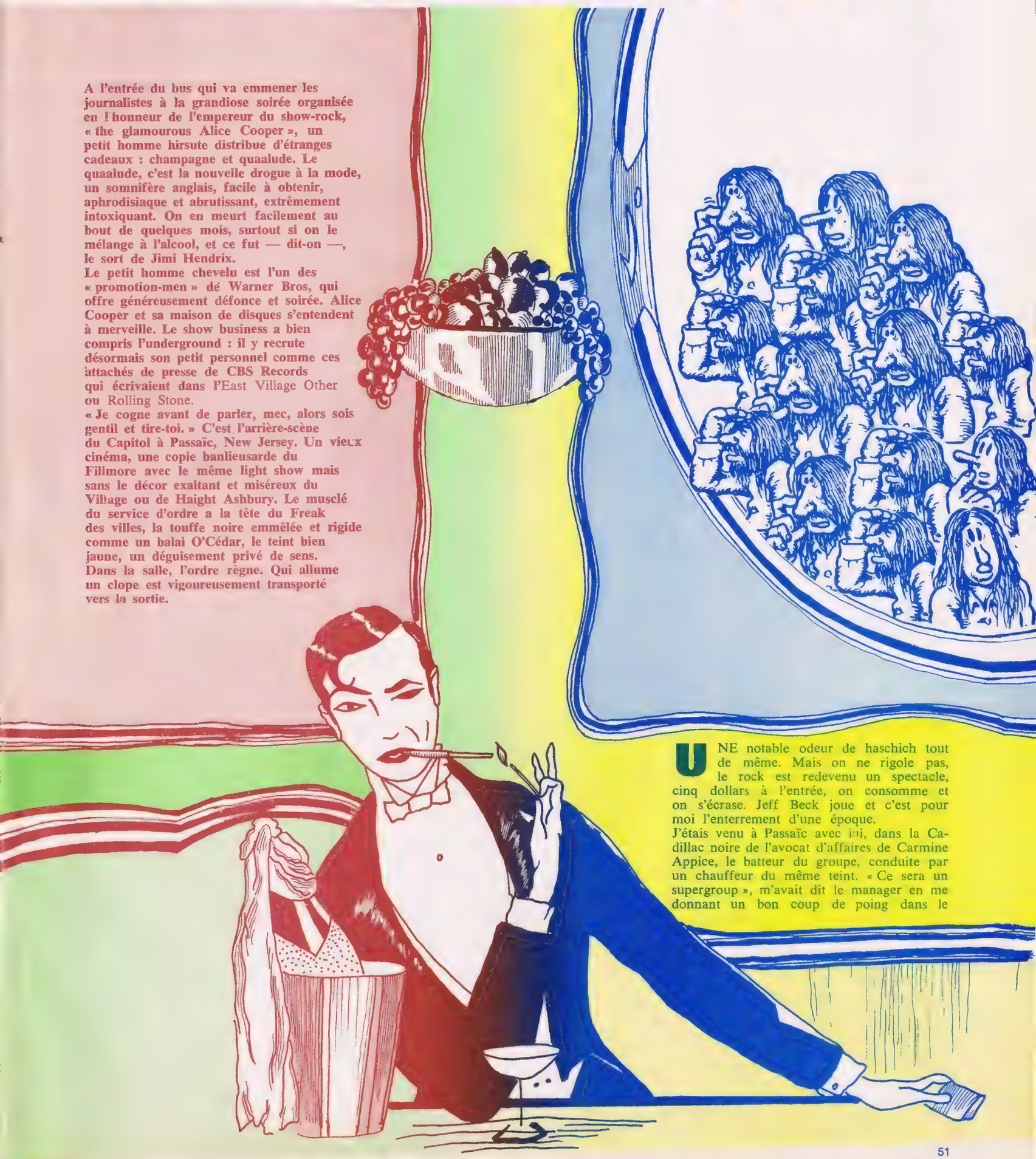
**Pour Rosa :** « Rosa Luxemburg », par J.-P. Nettl (Maspéro, 2 vol.). « Lettres de Rosa Luxemburg aux Kautsky », « Vie de Rosa Luxemburg », par D. Desanti (P.U.F., 24 F).

« Lettres de Rosa Luxemburg et de Léo Jogischès (coll. Femmes, Denoël).

**Pour l'ensemble :** F. d'Eaubonne : « Le Féminisme » (A. Moreau, 33 F).

# LE ROCK DE NIXON

A l'entrée du bus qui va emmener les journalistes à la grandiose soirée organisée en l'honneur de l'empereur du show-rock, « the glamourous Alice Cooper », un petit homme hirsute distribue d'étranges cadeaux : champagne et quaalude. Le quaalude, c'est la nouvelle drogue à la mode, un somnifère anglais, facile à obtenir, aphrodisiaque et abrutissant, extrêmement intoxiquant. On en meurt facilement au bout de quelques mois, surtout si on le mélange à l'alcool, et ce fut — dit-on —, le sort de Jimi Hendrix.
Le petit homme chevelu est l'un des « promotion-men » de Warner Bros, qui offre généreusement défonce et soirée. Alice Cooper et sa maison de disques s'entendent à merveille. Le show business a bien compris l'underground : il y recrute désormais son petit personnel comme ces attachés de presse de CBS Records qui écrivaient dans l'East Village Other ou Rolling Stone.
« Je cogne avant de parler, mec, alors sois gentil et tire-toi. » C'est l'arrière-scène du Capitol à Passaïc, New Jersey. Un vieux cinéma, une copie banlieusarde du Fillmore avec le même light show mais sans le décor exaltant et miséreux du Village ou de Haight Ashbury. Le musclé du service d'ordre a la tête du Freak des villes, la touffe noire emmêlée et rigide comme un balai O'Cédar, le teint bien jaune, un déguisement privé de sens. Dans la salle, l'ordre règne. Qui allume un clope est vigoureusement transporté vers la sortie.



UNE notable odeur de haschich tout de même. Mais on ne rigole pas, le rock est redevenu un spectacle, cinq dollars à l'entrée, on consomme et on s'écrase. Jeff Beck joue et c'est pour moi l'enterrement d'une époque.
J'étais venu à Passaïc avec lui, dans la Cadillac noire de l'avocat d'affaires de Carmine Appice, le batteur du groupe, conduite par un chauffeur du même teint. « Ce sera un supergroup », m'avait dit le manager en me donnant un bon coup de poing dans le

ventre pour bien montrer qu'il parlait sérieusement. Jeff Beck, ancien guitariste des Yard birds, Tim Bogert et Carmine Appice, bassiste et batteur de Vanilla Fudge, le premier groupe avec lequel j'ai plané. J'étais impressionné. Jeff Beck est arrivé en retard au rendez-vous. De loin, il avait l'air d'un minet au visage timide, comme sur les pochettes de disque, pantalon très cintré, pull-over assez court, la coiffure à la Rod Stewart, un peu une tête de Tabou ou du Roméo. De près, le visage prend de la force : l'origine prolo de la plupart des musiciens anglais transperce un visage anguleux et dur qu'atténuent le sourire et l'angoisse qui passe parfois dans le regard. Pendant deux ou trois ans, entre 1968 et 1971, il n'a guère joué. « Je n'avais pas très envie de toucher une guitare — phrase sacrilège pour un musicien —, j'étais un peu écœuré par les mauvais disques que je venais d'enregistrer. » Pourquoi avoir remis le pied à l'étrier : « J'ai vu qu'il y avait beaucoup de blé à gagner, mec, et tant qu'à être désenchanté, autant être désenchanté et riche... » Intéressant. Et honnête. Arrive le manager, homme d'affaires dynamique, qui interpelle l'attachée de presse de CBS : « Le concert d'hier soir, quelle horreur, aucune organisation, deux heures de retard. » La fille, pourtant d'apparence hip : « Il faudra bien un jour qu'on empêche les non-professionnels d'organiser des concerts. Les freaks croient que c'est simple de débarquer comme ça, bien défoncés, dans le business. » Nous rejoignent, en joyeuse compagnie, Carmine Appice et Tim Bogert. A première vue, ils ont l'air plutôt cool. Bogert a l'allure standard d'un étudiant américain sérieux, le jean très délavé et effrangé, le cheveu court et net, le visage inexpressif et plutôt vide. Appice, de près, a quelque chose d'une prima donna ambitieuse. Des bagues chargées à tous les doigts, un petit côté veule, Carmen sur le retour, la voix veloutée du groupe. Nous montons tous dans la grosse limousine de l'avocat d'affaires. Appice :

## Comment ça va la bourse aujourd'hui ?

— « Moyenne », répond l'avocat, homme sobre et chic qui vit à Long Island. Je demande : « Vous placez votre argent à la bourse ? » — « Plus depuis que j'ai beaucoup perdu sur mes actions, commence Appice... » L'avocat l'interrompt : « Nous n'avons perdu qu'à la fin de 1970, pendant la mauvaise passe... » Carmine reprend : « Je viens de m'acheter une maison dans Long Island, du côté des « Ritzy people » (ceux qui vont au Ritz) — coup de coude à l'avocat —, sinon je place mon argent dans les voitures, les vieilles Jaguars. Une XKI que j'ai achetée il y a deux ans à 1.500 dollars en vaut maintenant 3.500... » Jeff Beck préfère les vieilles Ford. Il en possède sept, celle qui a trois vitres à l'arrière, une Ford T, etc. Où les conserve-t-il ? « J'ai un grand garage à la campagne. » On roule sur l'autoroute. Silence. Sur la gauche, l'écran d'un Drive In et deux femmes qui se battent, une blouse s'ouvre, un sein qui pointe... Tim Bogert parle enfin, crie plutôt en montrant du doigt : « Tits, tits, des seins, des seins... » Beck rit : « Une groupie ! Tu sais, celle qui est dans le film sur la tournée des Stones, la grosse laide, elle m'a téléphoné à l'hôtel. » « C'est pas vrai, s'esclaffent en chœur Appice et Bogert, comment t'a-t-elle trouvé ? » « Elle a une copine qui téléphone pour elle à toutes les agences de voyages, pour connaître les réservations des musiciens... » Silence. Jeff : « On mange vraiment mal par ici, j'ai faim. » Appice : « La mama, elle va monter de Brooklyn un de ces jours et nous faire des lasagnes. » Enfin un peu de chair... Nous voilà enfin à Passaïc, devant la porte arrière du Capitol.

Les trois larrons sont assez différents. Bogert aime les femmes, Beck est réservé et le plus musicien des trois, Appice, le fils d'immigrants italiens, veut arriver au statut de bourgeois. Aucun n'a répondu quand j'ai essayé de parler politique. Ils y sont indifférents. Petit interlude dans la salle d'habillage. Carmine Appice enlève ses jolis escarpins de marquis, velours, daim et talonnettes, pour de vieilles grolles plus pratiques et tapote négligemment la tête de deux groupes qu'il a dû bien connaître. Jeff Beck quitte son uniforme minet, enfile le blue jeans délavé — il faut bien plaire —, la chemise ouverte sur sa poitrine étroite dévoile une croix si large qu'on la voit du fond de la salle.

Lorsqu'ils entrent en scène, énorme ovation : le spectacle commence. Le public est très jeune, moins de vingt ans dans sa majorité, voire de dix-huit. La génération de Grand Funk Railroad, qui n'a pas encore sorti la tête du vacarme brut, qui préfère les reds, les downers, aux psychédéliques, qui veut sa ration de frime, qui ne s'interroge guère, en a beaucoup entendu et n'a retenu, semble-t-il, que les uniformes, le clinquant et le fracas, la première génération d'après le mouvement dont on attendait tant. Le groupe se met à jouer. Il n'y a qu'un musicien sur scène, Jeff Beck. Ses accords nets, secs et rapides, dirigent le groupe ; ses envolées rapides — du Buddy Guy accéléré, soit dit en passant —, sa maîtrise nerveuse de la Slide guitar ou de la pédale wah-wah tiennent l'attention. La classe en dessous d'un McLaughlin, ou d'un Clapton, mais un interlocuteur. La catastrophe vient des deux autres, qui ne suivent pas. Appice tape mollement sur ses caisses, boum, boum, boum, incapable de désynchroniser bras et jambes le bassiste fatigue. Leurs voix de castrats les sauvent. Un moment de grande frime à la basse, d'effets larsen bien allongés, de son saturé et le public s'enchante. J'aimais bien la grande frime et, les premières fois, Led Zeppelin m'a secoué. Quand on les connaît trop, on ne voit plus que les ficelles. Je passe dans les coulisses. Jeff Beck marmonne : « Quelle tasse d'avoir à jouer une deuxième fois. » Il faut bien gagner sa vie. Je sors, les cinq mille spectateurs aussi, les cheveux très longs, l'air un peu misérable et crado.

Contrastes : dans le Lower East Side, repaire des pauvres, des junkies et des petits truands, un club minable, « Slugs ». Quelques tables, la peinture écaillée, la sono pauvre, New York est peut-être encore la première ville noire du monde. Mais on n'entend du free music qu'à Slugs, au risque de sa peau. Lee Morgan s'y est fait descendre à coups de pistolet le mois dernier. Autour de Slugs, les taxis ne s'arrêtent pas dans les bas quartiers. Ed Sanders et d'autres figures de proue de l'underground ont fini par déménager, lassés de se faire agresser. Parce que je suis Français et que j'ai l'air paumé, un conducteur de métro qui part au turbin accepte de me rapatrier dans son véhicule vers une grande artère patrouillée par les flics. D'une fenêtre sa femme lui crie, en espagnol, qu'il est fou. Tout le temps, il me surveille du coin de l'œil. Pour aller chez Slugs, il faut donc aimer la musique, et cela vaut le coup. Pharoah Sanders et son quintette, d'énormes musiciens dans la misère la plus noire. Il y a de quoi être écœuré. Le rock et le folk blancs, inspirés sinon ouvertement plagiés du blues, ont rejeté ces hommes dans le ghetto. Il n'y pas grand monde chez Slugs, quelques étudiants blancs, une dizaine de musiciens. Quand j'ai téléphoné à Impulse, la maison de disques qui édite Pharoah Sanders, la secrétaire du chef de publicité m'a demandé en entendant son nom : « Qui c'est, un accompagnateur des Inspirations ? »

Pharoah Sanders a toujours un volume époustouflant. Il ne joue pas trop free, plutôt dans la lignée du Coltrane de « My Favorite Things ». Derrière lui, une section rythmique qui écrase tout ce que j'ai entendu à New York. J'ai vu cinq concerts : de bons, Larry Coryell, Tim Buckley, Beefheart, un mauvais, Jeff Beck, horriblement accompagné, un superbe, Pharoah. Pharoah Sanders finit son show par une chanson d'humour extrêmement nègre : « Love is the healing force of the universe. » L'amour cicatrise les plaies du monde. L'œil triste, un sourire tragique tandis qu'il pousse ce blues. L'amour, les blancs, mon cul.

Avant, les grandes boîtes du « Village », à New York, le Quartier latin local, étaient les sanctuaires du blues et du jazz. On y exploitait peut-être horriblement les musiciens, mais ils pouvaient s'y exprimer en dernier recours, puisque de toute façon la radio et la télévision leur étaient fermées. La grande vogue du rock blanc leur a coupé cet ultime débouché. Le Village Gate et le Village Vanguard, tous ces noms de pochettes de disques Blue note, ne passent guère de jazz, et s'ils en passent, c'est de l'antique.

Je n'ai pas spécialement envie de donner une leçon de morale cynique, mais, à voir l'état du rock aujourd'hui, on peut s'interroger. Les gauchistes américains ont déchanté depuis plusieurs lunes. Bill Graham lui-même, fondateur du Fillmore et qui n'a rien d'un révolutionnaire, a lui-même été surpris de trouver plus âpre que lui : lorsqu'il a voulu organiser des concerts pour McGovern, il n'a quasiment trouvé aucun groupe qui accepte de jouer gratuit.

## Le rock pourtant n'est pas mort

Deux forces le soutiennent : une génération qui n'a jamais vraiment pris son pied et qui réagit aux trucs les plus éculés, faute de mieux, mais qu'on peut croire disponible ; l'arrivée au premier plan d'excellents musiciens restés jusqu'à présent plus ou moins dans la coulisse, comme, par exemple, les anciens comparses de Zappa, dans sa maison de disques « Straight », Beefheart et Tim Buckley ou des musiciens de jazz, Keith Jarrett, Larry Coryell, ou le Mahavishnu orchestra de McLaughlin surtout, qui sont avec Miles Davis la force vive et le point de référence de tous les musiciens. L'effritement du rock entraîne une clarification des valeurs. D'un côté, les musiciens médiocres et les arrivistes conscients, qui exploitent quelques trucs piqués au blues ou au jazz, resucés d'Hendrix, effets électroniques pompés sur les premières astuces de la musique psychédélique, bidules qui nous ont, les premières fois, frappés très fort, ne serait-ce qu'à cause du bruit, agencements de sons qui provoquaient un effet physique direct, contraction de l'abdomen ou frisson de l'échine, et puis le corps s'est habitué. De l'autre les musiciens qui travaillent à leur musique et se gardent d'un trop grand succès : ils sont d'ailleurs protégés par la simple qualité, la complexité et la nouveauté, mais ils trouvent tout de même une bonne clientèle, ce qui est neuf.

Tim Buckley n'est pas connu et c'est dommage. Le dernier disque sorti à Paris, **Happy Sad**, date d'il y a trois ans. Un groupe remarquable l'accompagne, un son pas comme les autres ;la voix de Buckley, « quatre octaves », lui permet de résonner comme un cuivre, de brailler des blues en Swahili. Tim Buckley rénove le folk, y introduit les changements

de rythme du free, la pulsion du dernier groupe de Miles, d'autres rythmes africains, ou des atonalités curieuses, un peu parfois comme Beefheart. « Il est normal que nous ayions tous, à Straight, un son différent, explique Tim Buckley. Frank Zappa nous laissait libres — ça lui a coûté cher, mais il s'en est bien tiré (NDLR) — on n'avait pas à subir la censure et l'assaisonnement du show biz. Nos racines populaires, chansons de rues, rythmes bruts, ont pu s'exprimer librement. Nous passions pour des fous alors que nous étions parfaitement naturels... » Brun, petit et nerveux, l'œil vif et la main fébrile, Tim Buckley est attentif quand on lui parle, tendu au contact, essayant de le pousser loin et profond. Depuis dix ans, il vit simplement, pour la musique et sans grandes concessions.

## Tim Buckley mérite d'être connu

Il peut se permettre de juger, et durement : « La plupart des musiciens de rock a été aussi limitée dans sa musique qu'effrénée dans ses ambitions : les belles idées de la période bénie de 1968 à 1970, n'ont pas suffi à porter très longtemps une musique. On les retrouve aujourd'hui producteurs de disques, une façon de passer la trentaine en restant dans le milieu et en continuant à attirer des groupies (rires). Chez d'autres, plus fidèles, la musique ne progresse guère, comme celle du Dead qui piétine dans le country and western. »

**Au début, les musiciens de rock n'étaient pas corrompus : que reste-t-il de cette éphémère pureté ?**

La plupart n'ont tenu qu'un an. Ils ont ensuite estimé avoir payé leur dû, puisque de toute façon la révolution n'était pas pour demain. Du rock, il ne reste que Tamla Motown et James Brown, qui emporte tout sur son passage. Du côté des musiques plus élaborées, les tentatives jazz-rock de Miles. Le reste n'est que blé et bubble-gum : il n'y a plus de grande scène. »

La musique représentait un peu la fête et l'expression culturelle du mouvement, qui s'est dissout en mille tendances, perdant en force ce qu'il retrouve en profondeur, disent la plupart des participants. La musique elle aussi a explosé. L'évolution fut la même, des clubs de jazz aux salles de concert, des amphis aux terre-pleins des universités, puis des festivals et les énormes manifs contre la guerre, qui ont échoué globalement à créer des alternatives durables.

**Ton attaque du rock m'apparaît bien systématique : que fais-tu de Frank Zappa ou de Beefheart ?**

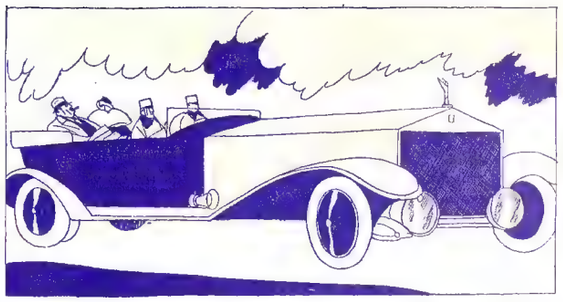
Leur popularité m'énerve quand je réfléchis à l'impopularité de ceux dont ils sont un peu les miroirs blancs, les musiciens de Free jazz, Eric Dolphy pour Zappa, Ornette Coleman pour Beefheart, et les autres, Braxton, etc. Jusqu'à maintenant, Frank a emprunté plus qu'il n'a donné. Chez Varèse et Stravinsky lourdement. Chez Alban Berg dans la musique de **200 Motels.** Mais Ponty vient d'enregistrer avec lui un album fantastique. Un géant, ce Ponty : il donne du soul à la musique de Zappa. Je crois que jusqu'à aujourd'hui Frank s'effrayait de sa propre créativité. Il enlaidissait ses morceaux et se moquait tragiquement de tout. L'époque des Mothers et de la dérision touche à sa fin. Il a enfin décidé d'écrire une belle musique. J'ai entendu récemment une remarquable bande électronique quadraphonique (une double stéréophonie), ce qu'il a fait de mieux à mon avis. J'espère qu'il en tirera un disque stéréo. Puisqu'on parle de belle musique, je dois remercier la France qui nous a donné Pierre Boulez dont elle n'a pas voulu, et qui est un remarquable compositeur, du niveau de Messiaen et Xenakis.

**Comment expliquer que le Free jazz n'ait jamais percé aux Etats-Unis ?**

D'abord parce que c'est une forme violente de l'expression noire, et qu'on ne l'admet pas. Alors la connaissance du freak moyen s'arrête à Coltrane... Sun Ra seul arrive à se produire, parce qu'il présente un show un peu burlesque avec ses étoiles et ses costumes en lamé... Le Mahavishnu orchestra de John McLaughlin, Coryell et Miles font exception parce qu'ils sont blancs, ou suffisamment prestigieux, et qu'ils ont structuré leur musique. Pour la plupart des musiciens le free doit s'organiser. Seuls quelques esprits très « high » comme Coltrane, Dolphy ou Cecil Taylor en jouent spontanément et bien.» Deux jours après, j'allais vérifier ces paroles sentencieuses en écoutant Larry Coryell au Town Hall. Deux mille personnes, ce qui n'est pas mal. La musique était forte et sereine. Après avoir longtemps balancé entre un jazz plutôt free et le rock, Larry Coryell semble s'être installé dans une musique intermédiaire, assez électrique, organisée, polyrythmique et remarquable. Mike Manther, pianiste et organiste aveugle, n'utilise le Moog synthetiser que depuis deux mois et ridiculise déjà Keith Emerson. Au soprano, Steve Marcus brode agéablement sur des plate-bandes coltraniennes. Larry Coryell anime le tout, et la musique est bien fluide : cela fait deux ans qu'ils jouent ensemble. De temps à autres, il laisse filtrer des phrases souvenir de guitaristes bop, Jimmy Gourley ou Charlie Christian, voire parfois du Django Reinhardt. Un long travail avec le vibraphoniste Gary Burton et deux disques remarquables. Un petit tour au festival de jazz de Paris en 1966 pour se faire huer : vêtus de tuniques alors insolites, ils avaient joué bien trop free pour les vieux amateurs racornis. « J'en ai pleuré, dit Larry Coryell. »

Dans l'album **Sex,** Coryell est retourné vers le rock : « Je voulais plutôt réinterpréter le rock dans l'optique d'un musicien de jazz. Nous avons aussi enregistré à cette époque, avec Steve Marcus, **Count's rock band** (récemment édité en France par WEA Filipachi) qui préfigurait le travail de Miles. Je crois qu'on fait trop d'honneur à Miles et ses musiciens le reconnaissent. » Une incise : cette pierre dans le jardin de Miles Davis n'est pas la seule : le critique de rock le plus marrant, donc c'est normal, le plus malin, Ralph Meltzer, le décrit comme un esthète glaceur de formes. Il a tué le bop en inventant le jazz cool, ce qui a repoussé d'autant l'apparition du free. Autre preuve : les disques que Coltrane a enregistré avec lui sont conventionnels alors qu'au même moment, avec Monk ou Don Cherry, Coltrane développait ses tendances free. J'arrête là : lecteur, conclus toi-même, à l'écoute des disques du maître.

La musique de Coryell est devenue assez sage. Peu de délires free, peu de trucs électroniques sinon le Moog de Mike Manther : « Je n'utilise pas d'écho, la guitare seule me suffit, ma pédale wah-wah est cassée et je n'envisage pas de la faire réparer. Quant au free, je ne l'aime pas trop. Le plus souvent le free tue la musique : il faut tenir une mélodie... pire, le free ne nourrit pas. Des trois guitaristes qui tournaient autour, Sharrock, McLaughlin et moi-même, un seul s'est vraiment enfoncé dedans, Sharrock, et il meurt presque de faim... Il faut combiner liberté et mélodie, asseoir l'envolée sur le rythme, ce que nous voulons faire, ce que font Weather Report, ou une grande dame qui produit une bien belle musique, Alice Coltrane... » Coryell, que j'interview dans les cabinets, dernière casemate protégée des groupies et des freaks très défoncés, commence visiblement à sombrer. Je ne lui arrache plus que des borborygmes et j'ai peur qu'il ne tombe dans le lavabo.



Alors ? Le gros rock, aujourd'hui, joue le rôle qu'autrefois tenait la boxe. Défoulement des masses, émancipation symbolique et limitée du prolétariat qui s'évade du HLM à la force de la guitare. Très bien. Et qui nourrira, comme Ray Sugar Robinson, la presse à sensation quand, dans dix ans, il aura dilapidé ses gains ? L'énergie qui se dégage ne s'oriente plus vers grand chose. Les amateurs se méfient des musiciens. Lors du concert de Jeff Beck, le regard que les jeunes freaks posaient sur la scène du Capitol était révélateur : fermé, à la limite du mépris, sans envie de communiquer.

## Allez un peu chercher les perles

Après cinq ans, il reste tout de même quelques belles perles, dont certaines encore à découvrir, ou qui ont échappé aux Français. La majeure partie de la production des années 67 et 68 : Soft Machine, Hendrix, West Coast, Pink Floyd, Velvet, Beatles, à l'époque où ils ont produit leurs plus belles œuvres. Le jazz, peu à peu, réapparaît : il y eu un festival à New York, cet été, et plus de cinquante mille spectateurs. La bande à Zappa continue ses explorations, les décadents sont à la mode, David Bowie triomphe à New York, l'Airplaine se répète tragiquement, le Dead rabâche du country and western. On se reflète plutôt qu'on ne recrée. L'énergie du rock, écrit Robert Somma, rédacteur en chef de **Fusion** — un bon magazine de l'UPS —, a été converti en grande partie et sans difficulté en stimulation à consommer du 33 tours. Le populisme culturel du début s'est évanoui, où chacun créait à la base, et les meilleurs émergeaient. Ceux qui ont réussi ont vieilli, ils ont perdu le contact. Le show business s'est bien repris : il contrôle, manage et sélectionne les nouveaux groupes. Les musiciens font partie du business. A force de secouer et d'avoir été secoué, plus personne ne se choque de rien. Il en va de même en politique : on pouvait détester Kennedy, il apportait quand même des idées. Nixon n'apporte qu'un néant sécurisant. C'est le temps du rock de Nixon... Espérons qu'on n'en a pas pour quatre ans... » Seul, dans le creux des temps à Ann Arbor, la grande ville universitaire du Michigan, l'un des premiers freaks continue son travail laborieux : John Sinclair a organisé un superbe festival de jazz et de blues, avec — c'est un signe — une majorité de musiciens noirs, l'Art Ensemble, Shepp, Muddy Waters. Il commence à enregistrer des groupes, contrôle la seule ville où l'on paye 5 dollars d'amende pour possession de marijuana, ouvre une salle de concert, le people's Ballroom. Ann Arbor se trouve entre Detroit et Chicago. Si une nouvelle musique doit apparaître, elle viendra des grands lacs.

De notre correspondant à New York
**John Vetchey**

# CINEMA

Avec *Le Grand Départ,* Martial Raysse en a vu de toutes les couleurs. Nous aussi. Et la musique : Daevid Allen et le Gong. Un film à voir et écouter une fois, deux fois, trois fois et demi, quand on en a envie.

*Actuel :* Qu'as-tu vu au cinéma ce mois-ci ; et d'abord, fréquentes-tu encore les salles obscures ?

*Martial Raysse :* Relativement rarement. Je préfère la Cinémathèque, qui projette régulièrement des films intéressants : trois soirées d'international underground films dernièrement. Pour le meilleur et pour le pire, c'est en tout cas le cinéma de 1980. Qui veut aller voir *Le Parrain ?* La mafia existe. Et alors ? Nous ne sommes pas concernés. La plupart des films ne sont actuellement que la représentation, dans un univers bourgeois, de problèmes et de complexes ressentis par des personnages bourgeois, vingt fois plus riches que le spectateur...

*Actuel :* Sans compter les références culturelles...

*Martial Raysse :* Aux prétendus western écologiques à la mode j'ai préféré le film de Nicolas Ray *La Forêt interdite,* qui posait dès 1958 les problèmes de la pollution.

J'attends avec impatience le dernier film de Carmelo Bene, *Salomé,* présenté au festival de Venise. Pourquoi a-t-on sorti *Tout va bien* et pas *Faire la déménageuse* de José Varela, bien supérieur au film de Godard ? J'ai aimé *Les Mâles,* assez gentil, mais je suis parti au milieu de *La vraie nature de Bernadette* : c'était déjà trop apprêté, trop hollywodien, Micheline Lanctôt style Actor's studio. Gilles Carle s'est laissé prendre au piège du succès des *Mâles.*

*Actuel :* Ce n'est pas certain.

*Martin Raysse :* Tu crois ? Personne n'est obligé de faire du cinéma pour gagner de l'argent. On peut être facteur ou professeur. Faire un film est un plaisir qui ne devrait pas nécessairement être monnayé. Inversement, pourquoi ne serait-il pas possible de voir des films sans avoir à payer. J'ai songé à projeter gratuitement *l'Hôtel des folles fatmas* pendant une semaine, proposition jugée catastrophique par les professionnels du cinéma.

*Patrice Cazes* (un ami qui vient d'arriver) : *J'ai vu par hasard et aimé Le manuscrit trouvé à Saragosse,* film fantastique polonais de J. Has. Et aussi *Trash...*

*Martial Raysse :* Oui, mais Morissey est commercialisé par Warhol. C'est encore du théâtre de boulevard. Il ne montre pas des types vraiment pauvres, mais de pauvres types qui parasitent des gens riches. Evidemment par rapport à *Docteur Popaul* de Chabrol... *Trash,* c'est encore un film bourgeois : le cinéma UDR américain. Il est beaucoup plus significatif que beaucoup de jeunes types n'aillent pratiquement plus au cinéma, et préfèrent tourner en video ou en super 8 leurs propres films, comme la génération précédente écrivait des poèmes, phénomène qui existe depuis plusieurs années à l'étranger et commence à se propager en France. D'ailleurs il devrait y avoir des salles de cent personnes où on projetterait en permanence de tels films : on viendrait boire un pot, discuter... L'Etat a des musées, il pourrait ouvrir des salles de projection.

J'aimerais que *Le Grand Départ* me permette d'achever *l'Hôtel des folles fatmas,* mais surtout qu'il donne l'occasion à un certain nombre de gens de pouvoir montrer leurs films : *Jupiter* de Jean-Pierre Prévost, *Merci à Thérèse,* film-poème de Patrice Cazes. En super 8 : *Labes Mohammed* de Francis Pichardo. Ce sont des films qui ne se sont pas enfermés au départ dans des normes et des préjugés, et qui laissent parler l'image. »

Le Centre Américain est pour l'instant le seul endroit à Paris qui projette régulièrement des films totalement underground, sélectionnés par Piero Heliczer-Paris Film-makers Coop. (l'Olympic est fermé jusqu'au début de l'année prochaine). En attendant l'offensive cinéma underground mijotée de part et d'autre (dont Sylvia Montfort dans son carré Thorigny).

Bons baisers de Londres : l'Electric cinema, toujours à Portobello Road, toujours aussi eclectique : du *Cuirassé Potemkine* à Werner Herzog : *Les nains aussi ont commencé petits* (sorti à Paris au Styx), le rat tué par la poule tuée par la truie tuée par le chameau tué par un nain tué par un autre nain. Un univers de poignées de porte trop hautes, de lits sur lesquels on ne peut pas monter, de fenêtres impossibles à ouvrir : frustration continuelle du geste par l'objet que les nains font exploser par la destruction de leur environnement absurde. Herzog manie un peu trop gratuitement sadisme et cruauté : la laideur est obscène. Beaucoup plus étonnant, *Fata Morgana* est un poème cosmique tourné dans le désert et

L'Espagnol rêveur, gravure attribuée à Abraham Bosse. — Dessin de Sellier.

# LIVRES

Revenu d'un long voyage dans le temps, le professeur Delgado raconte. Il y a soixante-dix millions d'années pataugeant dans le marécage épais et la fougère géante d'une planète en friche, le grand dinosaure s'éteignit par manque de réflexion après un si long règne. Des forêts avaient surgies, et des lacs, et le froid tomba sur le reptile géant qui, incapable de concevoir le manteau dans sa cervelle en petit pois mou, dû céder la place aux mammifères à sang chaud. Possesseurs de poumons, d'os et de cerveaux mieux organisés, ces derniers surent épouser les exigences de leur milieu, adaptant leurs besoins à ceux de la nature. Puis on affronta le danger, au lieu de le fuir. Et le macaque velu devint cet homme qui pense comme l'oiseau vole : il s'abrite quand il pleut, se soigne le genou quand il l'écorche, se regarde aussi, juge, compare, structure ses sentiments, ses sensations et ses idées. La grotte se fait village et la clairière forum. Il commande, décide, en attendant que des frères plus malins viennent lui commander et décider à sa place. Aujourd'hui, le cerveau qui ordonne est en proie à de féroces manipulations. Singes au crâne épinglé d'électrodes ou souris électriques : un triste prélude ou une audacieuse exploration de nos possibilités ? **Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit** (Dessart édit.) est une vaste fresque poétique, effrayante et rigoureuse : l'histoire du cerveau, de sa géographie et de son contrôle. L'urbanisme menace ce contrôle. Barry Commoner, écologiste américain distingué, l'affirme en 300 pages serrées dans **l'encerclement** (Le Seuil). C'est le déjà claironné « comment survivre ? », vision voisine de celle de Delgado transposée du cerveau à la terre, et à ces fourmis qui la hantent, la cachent et la gâchent sous leurs merdes défoliantes. Haro sur la société technologique qui a pêché en brisant les cycles naturels ! Pour Commoner, une solution s'impose : restituer à la nature, et sans tarder, ce que nous lui avons emprunté. « Toutes les parties du complexe vital sont interdépendantes », dit-il, et doivent s'équilibrer. Cette approche de l'harmonie et de l'Unité est également le lot de notre vieil ami Frederic Perls, l'homme qui fait hurler les gens à s'en péter les cordes vocales. Son grand livre, paru sous le titre français et tristounet de **Rêves et existence en Gestalt Thérapie,** vient d'émerger aux éditions de l'Epi. Fritz a enregistré ses séminaires d'Esalen (voir ce numéro p. 12) et nous les offre sur un plateau de papier inspiré. Le vieux gourov de Big Sur a quand même beaucoup de souffle, se montre méchant à souhait et, même mort, continue ses pirouettes.

La lecture de ces trois livres constitue une somme d'informations, d'idées et d'exemples. Plus polémique que didactique, visant davantage à la pratique qu'à ce beau style qui nous fait avaler avec délice n'importe quelle couleuvre, Philippe Nahoun vient de publier **Sexe en prison** (NEP, 10 F - 13, rue des Petits-Champs, 75001). On pourrait souhaiter que personne n'y apprenne grand-chose, mais la méconnaissance radieuse qui fleurit si généreusement chez nous sur les tours et détours de ce qui nous flotte à l'entrejambe rend ce livre opportun. Une sorte de manifeste du plaisir, moins le ton. De toute façon, je suis persuadé que vous ignoriez que le jeune Louis XIII, galopin sans pudeur avec ses camériste, adorait assister aux ébats croustillants de ses royaux parents. Prenons nos aises avec l'histoire, et soulevons le rideau à pompons du baldaquin où Henri III papouillait le mignon. Personne, d'ailleurs, ne le

dans le vent, abstraction lyrique proche du cinéma expérimental américain. NFT (South bank Waterloo) projette souvent des films allemands, *La mort de Maria Malibran,* de Werner Shroeter, *Ce n'est pas l'homosexuel qui est pervers, mais la situation dans laquelle il vit* de Rosa Von Praunheim, *Mathia Kneissde, Reinhard Hauff,* films dont les apparitions en France ont été courtes ou nulles. Raison de plus pour aller voir *Les Cloches de Silésie de* Peter Fleischmann, l'un des représentants les plus solides du cinéma d'Allemagne Fédérale. un maître de la caméra mobile. A Charing Cross également, le Global Village, vaste lieu de rencontres, nombreuses salles, moquette épaisse, dizaines de haut parleurs, téléviseurs, cabine de télécommande, chic.

La London Film makers Coop (13a Prince of Wales Crescent NW1 Londres) a une excellente sélection de cinéma expérimental américain, de la côte ouest à la côte est.

Amsterdam : les militants cinéastes en visite auront intérêt à faire un tour du côté du Ciné Club (Prisenstraat 28), qui vient d'organiser dans de nombreuses salles la semaine de la liberté : multiples projections de films politiques suivies de débats très divers.

Rome : Pierre Clementi moisit toujours dans les prisons et la dépression : résultat de l'appel de son procès (drogue), ce mois-ci. Aucun comité, à notre connaissance, ne s'occupe de l'aider. Protestez à l'ambassade d'Italie en écrivant 47, rue de Varennes, Paris 75007.

Aux fidèles des festivals : si vous voulez présenter vos courts métrages (moins d'une heure, 16 et 35 mm), contactez avant le 31 décembre le Festival International de Court Métrage, 21, rue de la Tour-d'Auvergne, 75009-Paris. Le festival aura lieu à Grenoble du 3 au 8 février. Quatre explorateurs de la video ont eu l'idée de publier *Video Info* (nº 1, novembre, 85, rue Rambuteau, Paris 1er) : bulletin d'initiation pour les profanes et de coordination pour les initiés, il publie la liste de tous les groupes video à Paris et le catalogue des bandes

*Sex-shop :* sympathique et pas mal mais cherchez ailleurs l'érotisme : pourquoi pas au Scarlett ou au Midi-Minuit ? On a parfois des surprises étonnantes : *Les Désaxés* de Michel Lemoine, par exemple.

*Pink Floyd à Pompei :* comme morigène Jean-Pierre Lentin, c'est pas parce qu'il y a de la musique dans un film qu'il faut aller le voir On arrive tout de même à y planer

*Psaume rouge.* Comme dans tous les films précédents (que son opérateur soit Somlo Tames (*Ça ira)* ou Janos Kende (*Agnus Dei*), Miklos Jancso a encore réussi les plans les plus planants du cinéma actuel. L'histoire est toujours la même, de plus en plus belle, la révolte réprimée. Et cette fois-ci, l'espoir qui naît au bout d'une fleur de sang.

Bernard Paul, réalisateur fort proche de la CGT, s'empare d'un roman de Roger Vailland pour tourner un film sur la classe ouvrière : *Beau masque,* l'histoire d'une grève et du face à face d'un prolétariat et d'un patronat de province. Choix intéressant, et Dominique Labourier y est remarquable. Pourtant, *Beau Masque* sonne faux, au-delà de la récupération par le commu[illegible]ui d'un Roger Vailland qui ab[illegible]s staliniennes pour de toute[illegible] Le roman datait de 1950 : tr[illegible]ment en 1972, nous voyons avec [illegible]rève et une jeunesse sans gauc[illegible]e pacifique manifestation de M[illegible]e comme une émeute maoïste [illegible]e combatif auquel nous n[illegible]habitués. Dans un certain malai[illegible]'histoire téléscopés et une heure [illegible]propagande portée par le talent [illegible]

L'histoire de Janice est [illegible] violent, mère autoritaire, elle s[illegible] quand elle vit avec ses parent[illegible] qu'elle s'en éloigne. Dépressi[illegible]es Elle échoue dans un hôpita[illegible] C'est *Family Life,* un film an[illegible] Loach inspiré des idées de L[illegible] et de l'antipsychiatrie. Comm[illegible] Peter Watkins, Loach vient de la télévision : une caméra lucide, chirurgicale, et de véritables schizophrènes qui ont accepté de jouer leur propre rôle. Un « anti-psychiatre » tente d'incriminer les parents, de les forcer à dévoiler leur hypocrisie. Le conseil d'administration le remplace par un psychiatre traditionnel en blouse blanche. Electrochocs, tranquillisants, Janice sombre rapidement. Elle finit mannequin mort-vivant que le professeur montre à ses élèves comme un cas de réussite, une victoire de la normalité. Apportez votre strapontin et votre sandwich, *Family life* mérite amplement la queue de la rue des Grands-Augustins.

*Janique Laudouar.*

lui reprochait. Aujourd'hui, on nous a inculqué la virilité monobloc. Et la moindre défaillance est frappée du sceau de l'infâmie. C'est un peu le sujet de l'étude de Guy Hocquenghem sur **Le désir homosexuel** (Editions Universitaires, 9,99 F). Quelles que soient vos préférences en la matière, il s'adresse à vous.

Demeurons cinq minutes encore dans les froids corridors borgnes : la revue **Recherches** édite un numéro spécial drague **(Les désirs dans l'ombre).** Une production polissone où les jupons du FHAR se soulèvent, et où l'on ne vous épargne pas. **Recherches,** 103, bd Beaumarchais, Paris 3e. Après le touche-cerveau, le touche-éco, le touche-psyché et les touche-pipi, venons-en au touche-égo, ressuscité par les éditions Stock : Max Stirner, apologiste du moi tapageur et heureux, qui se nourrit de l'harmonie qu'il crée, sans peurs et sans pleurs. **L'unique et sa propriété** (25 F) abusivement assimilé aux grands classiques de l'Anarchie, décolle de toutes les querelles et de toutes les chapelles. Une leçon bien simple, et qui commence seulement à prendre corps : « Adressez-vous donc à vous-mêmes, plutôt qu'à vos dieux ou à vos idoles : découvrez en vous ce qui y est caché, amenez-le à la lumière et révélez-vous ! »

Pour clore ce tour d'horizon des livres égoïstes à trente balles, signalons qu'au début de l'année 1972, les éditions Gallimard ont publié deux volumes qui, malgré des titres à faire fuir **(Conjonctions et disjonctions** et **Le labyrinthe de la solitude),** méritent une longue promenade. Leur auteur, le poète Octavio Paz, ex-ambassadeur du Mexique en Inde et naguère frotté de surréalisme, plonge dans les méandres des fables chrétiennes, des légendes aztèques et de la mythologie tantrique avec une vigueur quasi-tangible. A palper, à sentir, à entendre autant qu'à lire. Là aussi l'Unité, mais cyclopéenne, mythique.

Poémons gaiement en langue d'Oc : Seghers sort de ses tiroirs alexandrins un bien lyrique **Château Cathare** dû à la plume légère de Jean Malrieu, et le Belge Joseph-Paul Schneider rejoint le peloton des poètes wallons de qualtié avec **Les gouffres de l'ombre** (Fagne).

Poémons, poémons sans relâche. Oublions cette trogne cauteleuse du vieux marmiton qui vient périodiquement verser sa sauce sur les petits écrans : « Oui, dit-il, j'ai travaillé au début de ce siècle dans les cuisines de Raymond Roussel, ce Gargantuesque dandy. » On ne dit que trop rarement l'immense écrivain aux envolées mathématiques qu'il fut. Le livre de poche publie ses **Impressions d'Afrique** et l'Herne le rapport de son suicide : **Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel,** par Léonardo Sciascia. Cet orgueilleux impénitent fut retrouvé dans une chambre d'hôtel de Palerme, le 14 juillet 1933, An XI de l'Ere Fasciste, raide mort sur un matelas posé à même le sol.

Glissons maintenant de l'individu au collectif. Le premier bouquin véritablement intéressant sur l'expérience communautaire publié en français : **Kommune 2,** à Champs libre, témoignage, pour une fois vécu, avec ses heurts et ses grincements de dents, ses abus et ses projets, ses contraintes nouvelles et ses ratages.

Les romans ? Il n'y en a pas deux par an qui méritent sérieusement qu'on s'y arrête. La bande dessinée a remplacé Eugène Suë, et le cinéma Gaston Leroux. Restent la Science-fiction, épargnée, et l'étalement des états d'âme — d'un intérêt généralement médiocre, oscillant dans le meilleur des cas entre la psychanalyse et le poème. **Le Singe appliqué,** de Jean-Louis Brau, fait une légère entorse à cette sombre règle : la multiplicité des lieux et des anecdotes apparente ce gros récit éclaté à un programme vidéo sans foi ni loi, éparpillé en souvenirs et en portraits. Sous mes sabots de lecteur galopant, un autre petit livre, tout plat et tout noir. Et là je souffle cinq minutes et je proteste. Les romans récents me rasent **Edtiion Spéciale** m'a forcé la main, et l'œil. Sur la couverture, une photo d'Annick Bernard, vingt ans, blonde. Evidemment, vous ouvrez l'objet, qui porte le titre des **Voleurs de temps,** et vous êtes parés pour la mauvaise foi systématique. Vous ne trouvez pas un chef-d'œuvre, d'accord, vous vous heurtez à des maladresses, à des tournures rocailleuse, à de désirs qui n'osent pas toujours se dérouler, mais vous avez la très nette impression d'une promesse.

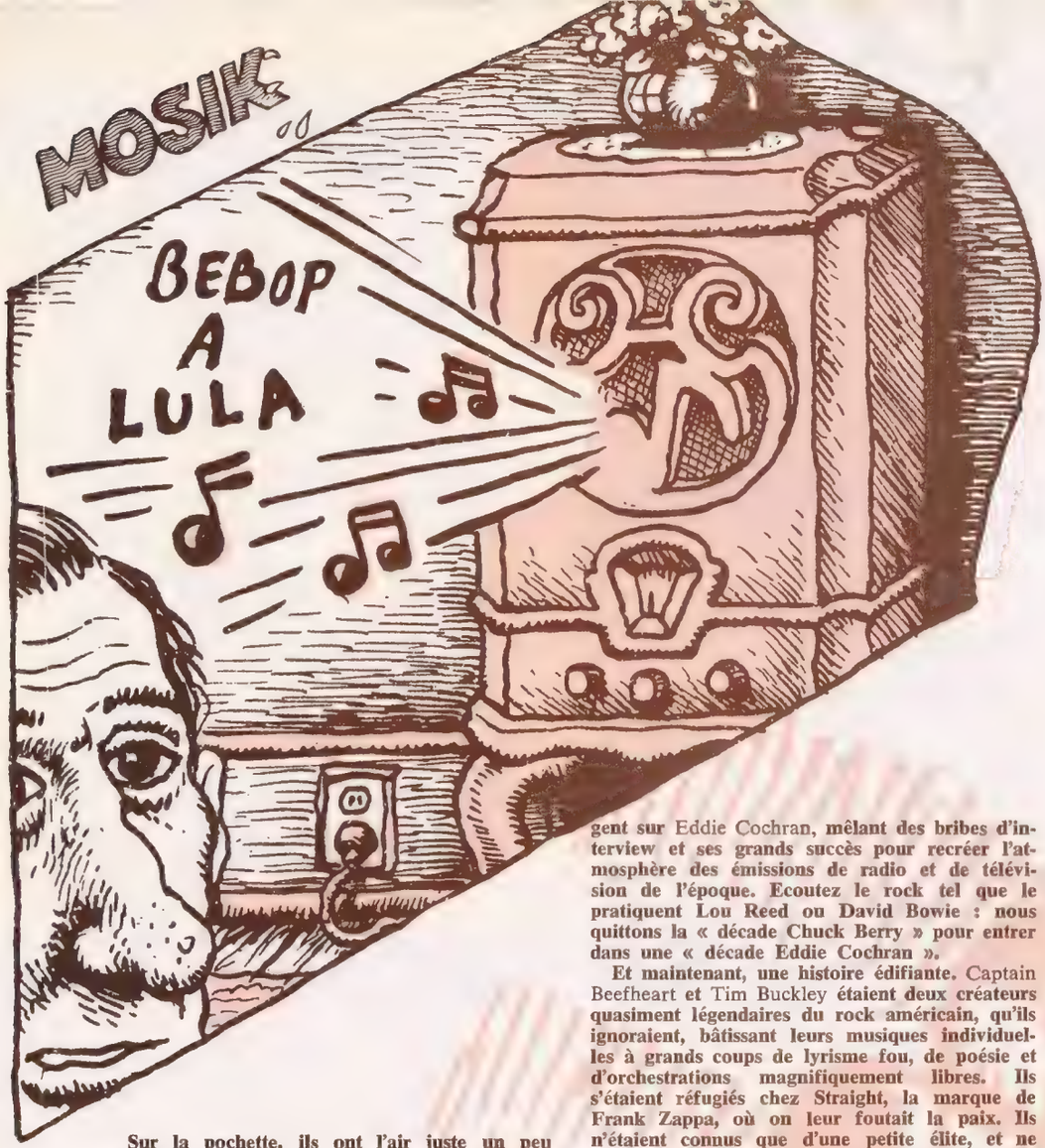
Christiane Rochefort enfin, avec son **Archaos ou le jardin étincelant** (Grasset), long fabliau de nouvelle morale, et gréco-médiéval, une histoire de roi, de princesses et de princes écrite comme Bretecher dessine les aventures de Cellulite. Le style est merveilleux et tendre. l'utopie emporte le récit comme le langage — et c'est si rare de trouver cette distance insolite et sereine jusque dans l'adjectif et le rythme des phrases.

Pour les petits hommes verts à grandes oreilles psychédéliques deux livres de Philip K. Dick vont bientôt s'épanouir dans les vitrines : l'un chez Laffont, et l'autre, **Simulacres,** chez Calmann-Lévy. Ce dernier éditeur annonce également **Le maître du passé,** de R.A. Lafferty. A la rubrique deuil de cette chronique — une bonne occasion de lire ou de relire les œuvres du disparu, avec le regret éternel de ne pas l'avoir fait plus tôt : Ezra Pound, prophète chenu et muet des **Cantos Pisan** (coûteux, hélas, publiés avec intelligence par l'Herne) ou de **l'ABC de la lecture** (Idées, Gallimard). Et puis, il y a cent ans, un barbudo turbulent rendait sa dernière goutte d'encre : ce Théophile Gauthier, grand haschichin, arrogant révolté de la bataille d'Hernani, merveilleux écrivain plus cité que lu dont le Livre de Poche a mis à la portée des bourses légères d'innombrables textes. Une plongée au hasard dans Gauthier ne vous décevra pas.

A signaler : la parution dans le Livre de Poche du **Tropique du Cancer** de Miller. Il n'est jamais trop tard... Pas encore lu, mais très alléché par le dernier ouvrage de Denis Langlois : **le Guide du militant.** Nous reviendrons. J'ai gardé le feu d'artifice pour la fin. Une plaquette loufoque truffée de graffiti et de phrases en écriture bâton, tremblée et curieuse. D'autant plus curieuse qu'elle est d'une main de septuagénaire. **Le Tatin de frénouse,** de Robert Tatin, ce n'est pas de la tarte (le calembour culinaire m'échappe, pardon). Encore plus surprenante, la demeure du dit sieur Tatin : une ferme transformée en temple inca. Notre facteur Cheval de 1972. On peut se procurer le bouquin en écrivant à Alain Barré, 22, avenue de l'Etoile, 44-Nantes. Prix 10 F. CCP 247831 Nantes. Voilà. Avant de repartir vers de nouvelles aventures tout aussi exaltantes, je crois avoir gagné un repos bien mérité.

**Hyma la Hyène.**

**Vous trouverez tous ces livres, et bien d'autres, et des Comix, à la librairie ACTUALITES, 38, rue Dauphine, Paris-6e.**




**Sur la pochette, ils ont l'air juste un peu dépravés. Sur scène ils trouvent malin de revêtir un « uniforme de groupe », comme les Beatles frais et roses de 1962. Mais leur chanteur se frappe de grands coups de marteau sur la tête, ce que n'aurait certainement pas fait Paul McCartney. Quant à sa voix, elle tente manifestement de rivaliser avec celle de David Bowie dans les accents maniérés ou la gouaille de poissonnière. Derrière lui, ses musiciens font des chœurs de faussets et roucoulent comme The Move en 1966, se déhanchent et prennent des poses comme Dave Dee, Dozy Beaky Mick and Tich l'année suivante. Leur musique ? Une célébration du pop anglais suranné, de ses tics et de ses ridicules, un rock acidulé qu'ils entrecoupent de vaudeville, de flons-flons 1900, d'un soupçon de Kurt Weill et de Marlène Dietrich et d'un petit orchestre de chambre.**

**Ils se nomment** Sparks, **ont sorti un album** A woofer in tweeter's clothing **(Bearsville - WEA), et forment la première portée des petits enfants d'Alice Cooper et de David Bowie. Alice avait tenté quelque chose de semblable il y a plusiers années, avec ses deux premiers albums. Il l'avait bien bâclé, tandis que Sparks produit une musique sans bavures, parfaitement exécutée et enregistrée. On pense à Roxy Music, dont ils inversent la démarche : américains, ils pillent le passé musical anglais pour y insufler leurs fantasmes. Ils sont drôles, méchants, et ne tracent pas de limite nette entre le « sérieux » et la « parodie » : ils savent que, dans le rock'n' roll, la distinction n'a jamais eu cours.**

**On vient de rééditer** Cruisin' with Ruben and the Jets **(Polydor) des** Mothers of Invention, **plus un hommage qu'un pied de nez au rock'n' roll et au rhythm and blues des années cinquante. Depuis les débuts de ce « retour en force du rock'n'roll » qui traîne la savate depuis trois ans, personne n'a fait ni mieux, ni plus drôle.** Rock begins vol. 1 **le complètera utilement : tous les modèles de Zappa s'y trouvent. Et pour se remémorer le rock'n'roll blanc, il faut se procurer** On the air, **un album-souvenir intelligent sur** Eddie Cochran, **mêlant des bribes d'interview et ses grands succès pour recréer l'atmosphère des émissions de radio et de télévision de l'époque. Ecoutez le rock tel que le pratiquent Lou Reed ou David Bowie : nous quittons la « décade Chuck Berry » pour entrer dans une « décade Eddie Cochran ».**

**Et maintenant, une histoire édifiante.** Captain Beefheart **et** Tim Buckley **étaient deux créateurs quasiment légendaires du rock américain, qu'ils ignoraient, bâtissant leurs musiques individuelles à grands coups de lyrisme fou, de poésie et d'orchestrations magnifiquement libres. Ils s'étaient réfugiés chez Straight, la marque de Frank Zappa, où on leur foutait la paix. Ils n'étaient connus que d'une petite élite, et ne gagnaient pas beaucoup d'argent. Straight a disparu, ils ont signé avec Warner Bros, la grande marque, l'industrie. On leur a laissé entendre qu'en subissant le traitement spécial des producteurs et arrangeurs de la maison, ils trouveraient enfin la gloire. Ils l'ont cru. Peut-être ont-ils eu raison. Peut-être n'avaient-ils pas le choix. Leurs derniers albums, qui viennent d'arriver à deux semaines de distance, nous font l'effet de deux douches d'eau glacée. On les a rabotés, émasculés, standardisés, coulés dans le moule du rock « normal ». Les producteurs taillent dans la masse : de Beefheart ils ne veulent conserver que le rock épais corsé de blues, chez Buckley ils n'ont retenu que les rythmes latins remis à la mode par Santana. Ils ont rajouté des Beefheart-ingrédients qu'ils croient commerciaux.**

**Buckley a plus souffert que Beefheart et** Greetings from L.A. **(Warner) donne la nausée à force de banalité. Découvrez plutôt ses deux premiers albums, édités en France par WEA :** Goodbye and Hello, **encore proche de la ballade folk, aux orchestrations chatoyantes, et** Happy Sad, **avec un petit groupe plus jazzy. Reste encore, en importation :** Lorca **(Elektra),** Blue afternoon **(Straight) et surtout** Starsailor **(Straight), le plus fou, la plongée dans le free jazz et l'électro-acoustique.**

**En revanche, le producteur capable de tenir** Captain Beefheart **en laisse n'est pas encore né, et** Clear Spot **(WEA) contient encore quelques belles explosions, comme ce « Big eyed beans from Venus » qui rachèterait presque à lui seul tout le reste de l'album. Mais la vitalité joyeuse qui sauvait** The spotlight kid **fait souvent défaut.**

**De** Trespass **à** Nursery Cryme, Genesis **avait pris du nerf et du muscle. Son nouvel album,** Foxtrot **(Charisma - Phonogram), reste en retrait dans les tintements cristallins et la dentelle des harmonies anciennes. Genesis préfère raffiner son imagerie, polir ses textes, multiplier les jeux de mots inquiétants comme dans un « Alice aux pays des merveilles » désenchanté. Les morceaux éclatent en séquences et en bribes mélodiques : musique narrative, au service de contes de science-fiction sarcastiques ou de visions légendaires désormais entrecroisés d'une strophe à l'autre.**

The little red record **(Columbia - import. Music Action) restera sans doute le dernier album de** Matching Mole, **et c'est bien dommage. Le groupe s'était enfin cristallisé : un son cohérent, proche de Weather Report, plus une bonne dose d'humour et de bizarreries électroniques. Là où le Soft Machine choisit l'uniformité calme, Matching Mole fait grouiller les sonorités et aligne des mélodies aussi brèves que contournées. Le premier album manquait d'équilibre et de concision : celui-ci réussit sur tout les plans.**

**Après l'album en solo** Red Buddah **(Barclay),** Floating music **(Island - import. Phonogram) présente le travail de** Stomu Yamash'ta **avec** Come to the Edge, **un groupe de rock moderniste très inspiré du Soft Machine et de Terry Riley, rompu aux rythmes asymétriques, à la manipulation des sons comme aux jeux de l'écho et des boucles magnétiques Yamash'ta leur apporte le gonflement des percussions, les pluies de notes du vibraphone — une transfusion de sang bien venue pour une musique que guettait la sècheresse. Un des hybrides les plus réussis qui ait crû aux lisières du rock, du jazz et de la musique contemporaine.**

Terry Riley **ne vit pas au rythme énervé des supermarchés de la pop où tout se démode en six mois. Il n'a pas inventé un « son » à jeter après usage, mais une discipline personnelle qu'il explore méthodiquement depuis plusieurs années. Il lui importe peu d'enregistrer des disques. Ceux-ci paraissent pourtant, à l'occasion d'un concert ou, comme ici, grâce à une musique de film.** Les Yeux fermés **(Warner - WEA) ressemble exactement au « Rainbow in curved air ». Vingt albums ne nous lasseraient pas, puisque se poursuit la même fascination, la plongée dans un univers de décalages temporels. de jeux de miroirs et d'échos « organiques » qui semblent sourdre de l'intérieur même du corps.**

Keith Tippett **et** John Surman **ont beaucoup fait pour susciter un jazz européen qui trouve sa voix en dehors de la « new thing » comme du jazz électrique inspiré de Miles Davis. Tous deux opèrent aujourd'hui un retour sur eux-mêmes, dans la solitude ou l'intimité d'un petit groupe.** Keith Tippett **présente avec** Blueprint **(RCA - import. Music Action l'exacte antipode du Centipede : trois ou quatre musiciens, des sons rares, ascétiques, le pointillisme des percussions, des notes espacées. Une musique d'une telle tranquillité qu'elle laisse peu à peu une place prépondérante au silence. Pour** John Surman, **au contraire, l'expérience d'un album en solo,** Westering Home **(Island - import. Music Action) lui permet de redoubler d'énergie, d'accumuler les lignes mélodiques, les rythmes cassés, d'arc-bouter un solo contre l'accompagnement d'une phrase répétitive, de travailler les sonorités jusqu'à leur tranchant le plus abrupt.**

**Sa voix nasillarde, son accent campagnard américain suggèrent à eux seuls la satire la plus vitriolée.** Ed Sanders, **fondateur des Fugs, revient au rock avec** Beer cans on the moon **(Reprise - import. Music Action) : un humour violemment politique qui oscille entre du mauvais couplet de chansonnier et de géniales outrances (« Henry Kissinger »). De toute manière il se place aisément au-dessus des slogans ces jours-ci bien raplatis d'un John Lennon.**

**Peut-on faire tenir Jacques Higelin dans quelques grammes de vinyl noir et une pochette en couleurs ? Non, bien sûr, mais l'album** Jacques « Crabouif » Higelin **(Saravah) y parvient mieux qu'aucun autre. La « musique rituelle du mont des Abesses (XX^e siècle, XVIII^e arrondissement) » tient toute une face pour un duo arabisant qui en rasera plus d'un — Higelin affirme qu'il était très « haut » ce jour-là. Joyeuse diversité sur l'autre face : le gaillard « I love the queen », ce « J'suis mort, qui qui dit mieux » qui tient de Villon et de Dylan, et surtout le torrent d'absurdités de « Tiens j'ai dit tiens », superbement insensé.**

**Rappel : le triple album** Glastonbury Fayre **est toujours en vente et peut toujours être commandé contre 60 F, frais d'envoi compris, à Music Action, 15, carrefour de l'Odéon, Paris (6^e)**

Jean-Pierre Lentin.

# Tutti frutti

SURPRISE ! Hit-Parade U.S. des 45 tours : 1) Nights in white satin - Moody Blues. 2) Burning love - Elvis. 3) My ding a ling - Chuck Berry. 4) Garden party - Ricky Nelson.
Contrairement a ce qu'on pourrait croire, ces « Charts » ne viennent ni d'un passé révolu ni d'un univers parallèle, mais plus prosaïquement du moment présent ou peu s'en faut, puisqu'officialisés par le numéro du 4 novembre du **New Musical Express.**
Ce retour aux sources s'accompagne d'une sortie massive de rééditions, d'anthologies et d'inédits.
**Rock begins, Vol. 1** (WEA), c'est un peu la petite leçon d'histoire de la musique noire des années 49 à 56. Featuring les Clovers, les Drifters, les Coasters, pour les groupes. Côté chanteurs ça tient le coup : Ray Charles, le Ray Charles des années 50, pas l'abominable caricature des concerts récents, Joe Turner, Ivoy Joe Hunter, La Vern Baker et aussi, pour une raison totalement incompréhensible, Leadbelly.
**Pete ToWnshend** a fini par sortir son album solo : **Who came first** (Polydor). Comme le dit lui-même ce brave Pete : « Ça n'est pas un album aussi important que celui de John Entwhistle par exemple ; en fait, j'ai voulu faire quelque chose qui ressemble à ce que je fais chez moi. » La pochette porte en caractères manuscrits : « Tous instruments, vocals, enregistrement, mixage, synthétiseurs, en fait tout sauf le thé dans un gynonyme ego trip par Pete Townshend ». Pour prendre le pied, mieux vaut attendre le prochain Who.
**B.B. King** a fait tellement de bons albums dans sa vie qu'on peut bien lui pardonner celui-là. Si **Guess Who** peut lui permettre de changer sa moquette et de payer ses impôts, O.K. Mais qu'il n'oublie pas **Live at the Regal** et **Indianola Mississippi Seeds** !
Pour les blues, ce mois-ci, on insorit pas de chance et on continue. Dans les années 60, enfin tout au début, on a entendu parler puis on a entendu tout court un chanteur des rues de la Nouvelle-Orléans, tout à fait fantastique — bluesy — douze cordes — grand pied named Snooks Eaglin. Et puis pendant dix ans, rien. 1971 : Snooks Eaglin réenregistre à la Nouvelle-Orléans. Et là, tristesse, désolation : plus d'énergie, plus de feeling, plus qu'une douze cordes désemparée et une voix à la dérive... Sniff... J'essuie une larme furtive, maybe baby.
Ils ont vraiment pris leur pied, ceux qui ont été voir **Stone the Crows** au Bataclan fûr Pop 2. Maggie Bell et ses babouins fous ont fait vibrer la salle beaucoup, passionnement à la foie, super-funky music, ce qui va bien mettre dans l'embarras tous ceux qui crachent sur la musique noire. C'est quand même pas pensable que Stone the crows soit encore presque inconnu.
Quant à Maggie Bell, elle va sortir bientôt son album solo avec Rod the Mod et tout un tas de monde.
Pirates, pirates, pirates : il y a au bas mot une bonne quinzaine de Dylan pirates sur le marché. Parmi ceux-ci **Royal Albert Hall** qui date de mai 66 (le concert londonien avec The Band), est purement génial, versions incroyables de « Ballad of a thin man » et « Like a rolling stone » entre autres. Pas trop mal enregistré (rajouter quand même 10 db dans les basses et un peu de noix de muscade pour le pied). **Royal Albert Hall** est de la qualité des très grands albums de Dylan, style **Highway 61, Bring it all back home** ou **Blonde on Blonde.**
**Miles Davis** a sorti son album mensuel. Enfin, j'exagère un peu, mais comme il ne s'est pas trop foulé pour faire **Miles on the corner** (CBS), il n'y a pas de raison de ne pas lui taper dessus de temps en temps. A part quelques notes de trompette wah-wah par-çi par-là, il laisse faire son nouveau groupe — tout nouveau-nouveau d'ailleurs, seul le saxophoniste Steve Grossman est un petit peu connu là-dedans — qui, d'ailleurs, tourne assez rond surtout dans le long morceau de la deuxième face « Helen Butte ».
En fait, c'est un disque qui ne présente d'intérêt que pour ceux qui veulent avoir tous les disques de Miles. Il faut déjà être un peu timbré pour vouloir posséder **tous** les disques d'un mec.
Pour éloigner les mauvais esprits, il y a heureusement de temps en temps des disques comme celui-là : **Live,** de **J. Geils Band** (Atlantic-WEA).
J. Geils Band est probablement avec le Allman Brothers band un des groupes de blues-rock qui chauffent le plus sur scène.
Leur jeu de scène est tout ce qu'il y a de plus remuant et le dernier concert que j'ai vu d'eux, à Central Park, a laissé épuisés et sans voix les admirateurs new-yorkais de J. Geils. En passant, il y a dans le groupe le meilleur harmoniciste du rock d'aujourd'hui : Magic Dick.
L'album live ressemble aux concerts : pas un moment pour souffler, style tambour battant, du début à la fin. Bizarrement programmés en première partie du concert parisien d'E.L.P. cette année, J. Geils Band se sont fait jeter par des enculturés dont l'horizon musical se limite à la précision doucereuse d'une musique qui ne devrait servir qu'à tester la qualité des chaînes Hi-Fi Ils reviendront peut-être l'année prochaine, J. Geils ; pas à la sauvette cette fois, pour un vrai concert, et peut-être avec un vrai public...
Remember Cream ? Remember Blind Faith ? Remember Jack Bruce ? Eh bien c'est ainsi : le super-groupe de 1972 n'aura duré que quelques mois ! Eux tout au moins auront laissé un album superbe, qui va remettre les choses en place du côté du hard-rock, **Why Dontcha, Leslie West, Jack Bruce, Corky Laing** (Import Givaudan) c'est Cream, bien sûr ; mais quel est le trio basse-guitare-batterie qui ne rappellera pas Cream, quand le bassiste, qui joue aussi du piano, de l'orgue, du synthétiseur, de l'harmonica, qui fat les chœurs et qui chante la moitié des lead vocals, quand cet homme, messieurs les jurés, se nomme Jack Bruce ?
Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit la valeur de Leslie West ou de Corky Laing, il est indéniable que ce disque est celui de Bruce, même si tous les morceaux de l'album à l'exception de « Third degree », un blues d'Eddie Boyd, sont signés collectivement.
Musicalement, la partie de basse domine de bout en bout. Techniquement irréprochable, aussi bien mélodiquement que rythmiquement — l'incroyable entrée de basse dans « The doctor » ! — Bruce s'impose avec « Why dontcha » comme LE bassiste de la scène Pop d'aujourd'hui.
West, Bruce et Laing, aujourd'hui dissous, ne seront pas le Cream des temps à venir et Jack Bruce, avec ses contradictions, entre un jazz-opéra en matière plastique, entre « Escalator over the Hills » et ce Château Margaux du Hard-rock qu'est **Why dontcha,** continue son chemin.
Il ne suffisait pas à **Ornette Coleman** d'avoir inventé le free jazz, il voulait depuis longtemps composer pour un grand orchestre symphonique. On lui a payé le London Symphony Orchestra pour **Skies of America** (CBS).
Tiens, je trouve que j'ai été un peu trop conciliant. Ça va changer. Parlons un peu du « suicide artistique » de l'année, autrement dit du **Some time in New York City** de **John and Yoko** (Pathé). Par une escroquerie manifeste, il vaut en France le prix d'un double album. Aux Etats-Unis, il s'agit d'un album simple contenant en prime et gratuitement un deuxième L.P. de deux jam-sessions en public — toutes deux médiocres, d'ailleurs. Lennon vient d'entrer dans sa période jdanoviste. Vu qu'il peut difficilement aller plus loin dans la débilité des textes il ne peut que faire mieux la prochaine fois. Yoko, elle aussi, a écrit des paroles — ou du moins ont-ils essayé de le faire croire à leur éditeur — ce qui explique pourquoi le disque sort en France avec six mois de retard.
L'exception du disque, c'est « Woman is the nigger of the world » où l'on retrouve la magie du Lennon d'avant, dans un écrin Phil Spectorized. A part ça, si John et Yoko ont choisi la croisade, il leur faudra trouver des armes moins sommaires, faute de quoi ils risquent bien de n'être plus que ce qu'ils sont actuellement : des moulins à vent.

**Rufus T. Firefly.**

Pour la 1ère fois en France les posters de
R. CRUMB
60 x 80 cm, en couleurs
Paris 19e: Eurographic 32 rue des Annelets
Bordeaux : Reporter photo 16 galerie Bordelaise
dépositaires exclusifs

BON DIEU QUE J'AI FAIM... LE PREMIER QUI PASSE, SON COMPTE EST BON!
demain la terre
UNE OMBRE! BON POUR MOI!
JE LUI SAUTE DESSUS ET JE LUI CASSE LE CRANE!
HEEYAAUGH
CRACK
AAAH... C'EST TOI ZOOBIE
OOOW!
AU FOND, JE POURRAIS PEUT-ETRE TE BOUFFER!
NIARF! SALE CON... J'AI TROUVE UN COIN AVEC DE LA BOUFFE
C'EST PAS TRÈS LOIN, ALLONS-Y!

VOILÀ!
J'AI TOUJOURS FAIM
ASSIEDS-TOI! J'VAIS CHERCHER LA BOUFFE
J'AI TROUVÉ CE COIN L'AUTRE JOUR... JE ME DEMANDE QUI A PU L'ARRANGER COMME ÇA!
ON POURRAIT RESTER LÀ TANT QU'IL Y A DES PROVISIONS
CLICK
BLAM
OLS OONG, JE CONNAIS UN ENDROIT AVEC DES TAS DE BONNES CHOSES À BOUFFER

# L'EFFET G.M.

## *d'après une nouvelle de Frank Herbert*

C'était une belle soirée d'automne. Le docteur Velerie Sabantoce prit place à la longue table de la salle des séminaires, au sous-sol de l'amphi Meade. Il songea à la façon dont les journaux et les agences de presse s'empareraient de ce beau temps, demain. On pouvait compter sur eux : ils s'étendraient sur la clémence des éléments et opposeraient à coup sûr la riante nature à l'horreur de la tragédie nocturne.

Sabantoce était un homme replet et court sur pattes. Son visage savait suggérer une innocence enfantine, que démentaient aussitôt la verdeur de son langage ou le regard insistant de ses yeux noirs enfoncés dans leurs orbites. Il y avait quatorze personnes assises autour de la table, neuf étudiants et cinq professeurs de faculté. Le professeur Joshua Latchley occupait la place du président de séance. « Maintenant que nous sommes tous réunis », dit-il, « je peux vous révéler l'objet de la discussion. Nous devons prendre une décision très grave. Nous... heu... » Latchley se tut et mordilla sa lèvre inférieure. Grand, chauve, maladroit, il portait d'épaisses lunettes et se servait d'une perpétuelle expression de gêne et d'embarras comme d'un masque. Ce soir plus que jamais. Qui aurait pu deviner — à part Sabantoce, bien sûr — l'incroyable audace de cette réunion apparemment anodine ?

« Ne les laisse donc pas en suspens, Josh », dit Sabantoce.

« Oui... heu, oui. Eh bien, il nous a semblé, au docteur Sabantoce et à moi-même, que le moment était venu de vous soumettre une petite démonstration. Mais auparavant, il serait peut-être utile de résumer un peu la situation. »

Sabantoce se demanda ce qui retenait Latchley, et jeta un œil sur l'assistance. Il manquait un invité, le Dr Richard Marmon. Est-ce qu'il se doute de quelque chose ? s'interrogea Sabantoce. De toute évidence, Latchley essayait de gagner du temps pendant qu'on allait chercher Marmon.

Latchley se frottait le crâne. Manifestement, il avait l'air très mal à l'aise et ne participait à la réunion que par devoir. Dehors, sur le campus, régnait le silence particulier de neuf heures de soir, l'heure favorite de ses promenades, jusqu'à l'étang, par exemple, lorsqu'il partait écouter les grenouilles et les amoureux, en réfléchissant aux dérivations étymologiques de...

Quelques toux nerveuses dans son auditoire le rappelèrent à lui. Il s'éclaicit la voix. Mais où pouvait bien être Marmon ? « Comme vous le savez, nous n'avons pas fait d'efforts particuliers pour garder le secret de notre découverte, tout en essayant de décourager les spéculations fumeuses. Vous tous, étudiants — « cobayes », en quelque sorte — et vous, messieurs les professeurs du conseil de direction de l'Université, vous vous êtes montrés très coopératifs. Mais il était inévitable que des bruits se répandent, toujours mensongers et parfois frénétiquement absurdes. »

« Ce que veut dire le professeur Latchley », interrompit Sabantoce, « c'est que les carottes sont cuites. »

Une expression de curiosité éclaira le visage des étudiants qui, jusque-là, avaient en vain tenté de cacher leur ennui.

« Chacun des participants à cette recherche s'y est trouvé engagé beaucoup plus profondément qu'il n'est d'usage dans les expériences scientifiques. Pour ceux qui n'ont pas suivi de près nos activités, le Dr Sabantoce, qui a découvert l'effet GM, va rappeler de quoi il s'agit. »

C'est vraiment pour gagner du temps, pensa Sabantoce.

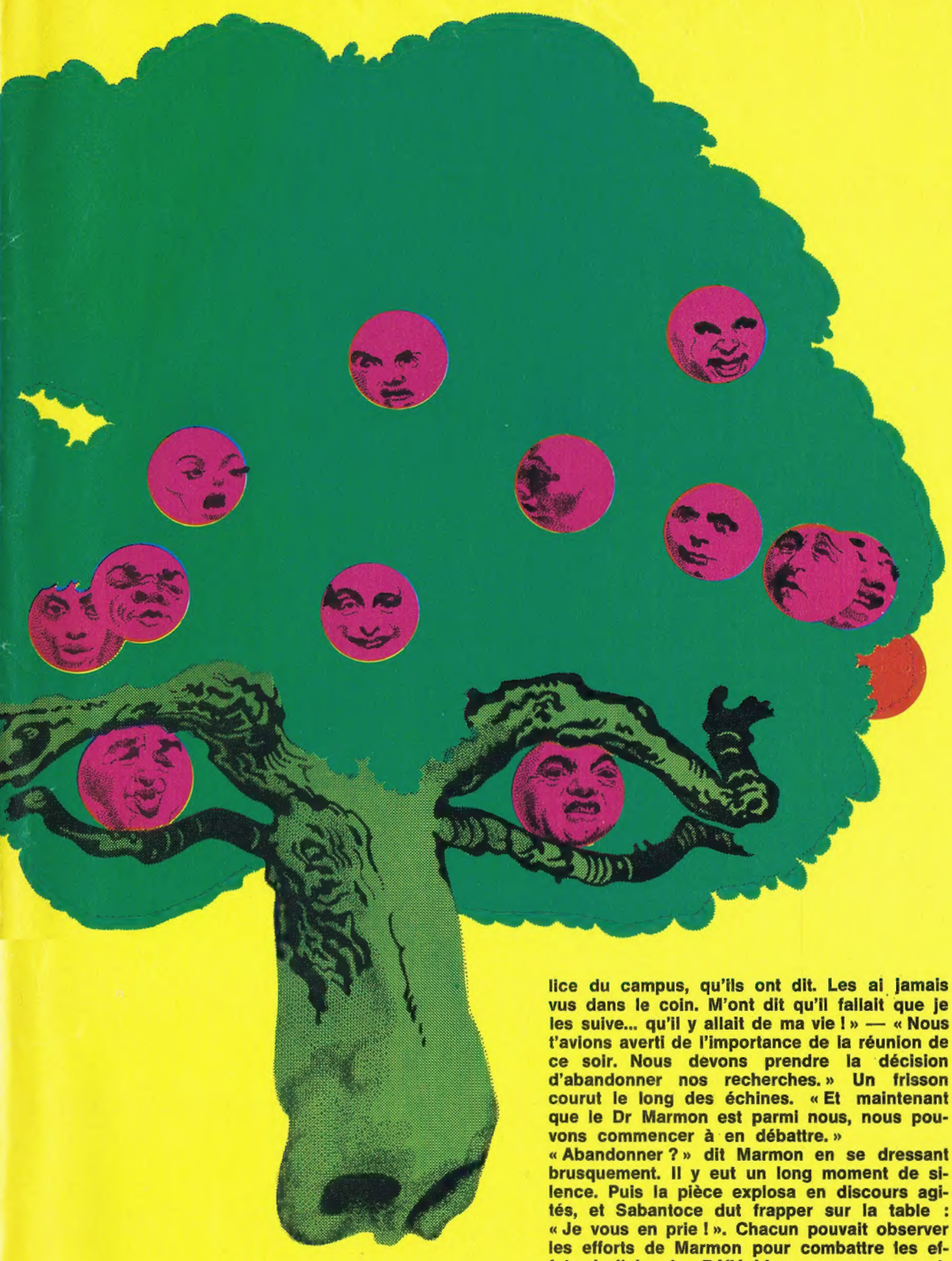
« La découverte de la mémoire génétique, ou effet GM, fut à l'origine purement accidentelle. Le Dr Marmon et moi-même recherchions des méthodes hormonales d'amaigrissement. Notre Composé 105 avait obtenu d'excellents résultats sur des souris et des hamsters. Un matin, je décidai d'essayer le 105 sur moi-même. Un peu plus loin dans le couloir, j'entendis la classe de Carl Kychre réciter une ode grecque. Euphorique, presque ivre, je me mis à réciter en même temps que les élèves, agitant les bras pour scander le rythme. « C'est du grec archaïque, et superbement prononcé avec ça, mais vous troublez mon cours ! » Carl était à la porte, accompagné par plusieurs étudiants, et je me rendis compte que j'avais crié un peu fort. Je m'aperçus alors brutalement qu'il y avait deux personnes en moi : je savais très bien qui j'étais, mais je savais tout aussi certainement que j'étais un soldat hoplite nommé Zagreus, fraîchement revenu d'une expédition en Cyrénaïque. C'était le fameux effet de superposition dont beaucoup d'entre vous ont maintenant l'expérience : je percevais simultanément les deux séries de souvenirs et de pensées, et je pouvais traduire à volonté. Je demandai à Carl d'aller chercher le Dr Marmon — à propos de Marmon, l'un d'entre vous saurait-il où il se trouve ?

Un silence succéda à la question. Puis Latchley dit : « On est en train de... le prier de venir. »

« Ah », dit Sabantoce. « Bon... poursuivons. En quelques minutes, Marmon et moi avions découvert qu'on pouvait ainsi diriger son attention vers n'importe quelle strate de son héritage génétique, et qu'on entrait ainsi dans la peau de l'ancêtre de son choix. Cette découverte réduisait en poussière toutes les théories en vigueur sur la génétique. Dire que nous étions excités serait proférer l'euphémisme du siècle. L'effet disparut au bout de huit heures. Enfin... comme vous le savez, il ne disparut pas complètement. Le vieil hoplite est toujours à mes côtés, comme tous ceux que j'ai « visités ». Un soupçon de 105 et je le reçois à fond. Quant à ses souvenirs, ils contredisent formellement toutes les conceptions traditionnelles de l'histoire sur cette période. Nous eûmes là un affreux pressentiment : toute l'histoire écrite ne serait-elle qu'un tissu d'âneries ? Je pense que le Dr Latchley pourrait à présent vous donner un bref aperçu de nos découvertes les plus saisissantes. »

Est-ce que Marmon aurait soupçonné quelque chose ? pensa Latchley en croisant le regard soucieux de Sabantoce. Il prit la parole : « Hmmm... Henry Tudor, par exemple : nous sommes certains à présent qu'il a bel et bien ordonné le meurtre des deux princes dans la Tour... tout en lançant une campagne de calomnies contre Richard III. Et tout ce que nous avons appris que ce grand homme révèle une crapule de la plus vilaine sorte. » — « Parleur d'Abraham Lincoln. » Latchley sortit un bout de papier de sa poche et le consulta un instant. « Nous avons exhumé chez Abraham Lincoln ce genre de propos : « Je ne souhaite pas et n'ai jamais souhaité l'égalité sociale et politique des deux races. Je ne souhaite pas et n'ai jamais souhaité l'accès des Noirs aux jurys, aux postes de fonctionnaires, ainsi qu'au mariage avec des Blancs. Il y a une différence physique entre les deux races, qui les empêchera toujours de vivre sur un pied d'égalité. Il faut qu'il y ait des inférieurs et des supérieurs. Comme tous mes compatriotes, je souhaite que la supériorité reste fermement dans les mains de la race blanche. » Latchley soupira et remit le papier dans sa poche. « C'est très décourageant. Lors d'une conversation avec Butler, Lincoln suggéra de déporter tous les Noirs en Afrique... Et le père de Foucauld, ce saint homme dont Julien Fanjeaux est l'arrière-petit-fils naturel, convoyait sur les côtes mauritaniennes des armes et des femmes. Fanjeaux a vu sa mort violente, une bande rivale... d'autres racketteurs... Plus loin encore dans la désillusion, ces voix auxquelles Jeanne d'Arc prêtait si complaisamment l'oreille ne lui chuchotaient que des couplets pornographiques à faire rougir un régiment. D'où son attirance pour le militaire, rude et brutal. Dunois, le fidèle Dunois en fit les frais le premier un jour que, retirant son armure... » Sabantoce l'interrompit : « J'espère que vous vous rendez compte qu'il s'agit là de fameux pavés dans la mare ! » Un étudiant intervint : « Le Dr Marmon a émis, je crois, une théorie sur la multiplication historique de la brutalité : l'effet GM charge notre inconscient de pulsions de violence au fil de générations, et cette violence nous contrôle. La brutalité favorise la survie et la procréation : le dangereux héritage s'accroît et fructifie. » — « Les puritains », dit quelqu'un. « Les Puritains, dit Latchley, comme les Pèlerins, s'adonnaient couramment au viol et au pillage sur les Indiens, et à bien d'autres horreurs. » — « Tu pourrais peut-être raconter l'histoire du thé de Boston ? » — « Oui... ah-hemmm. Comme vous le savez, l'incident a joué un rôle important dans le déclenchement de la guerre d'indépendance. Nous savons aujourd'hui que le gouverneur du Massachussets faisait de la contrebande, comme tous les gouverneurs américains, et notamment celle du thé hollandais. Lui et ses sbires employèrent des brigands déguisés en Indiens pour jeter à la mer le thé de la compagnie britannique — un thé bien meilleur et beaucoup moins cher que le leur. Les Anglais entamèrent la répression et les Etats-Unis naquirent de cette résistance. » « Tout ça c'est de la dynamite », dit Sabantoce, « et nous n'avons même pas abordé les questions religieuses — Moïse et ses lieutenants rédigeant les brouillons des Dix Commandements... la dispute entre Ponce-Pilate et ce fanatique religieux... » — « Ou l'actuel sénateur d'un Etat américain du Sud dont le grand-père était un Noir à peau claire. »

*illustration William Rankin*



Une mêlée à l'entrée l'interrompit. Deux hommes en uniforme amenaient un grand jeune homme blond au costume chiffonné. Ils refermèrent la porte, et l'on entendit le déclic d'une clé — un bruit qui fit tressaillir désagréablement l'assistance. Sabantoce s'éclaircit la gorge. Le jeune homme traversa la pièce avec difficultés et s'affala sur une chaise. Une épaisse odeur de whisky l'entourait. « Qu'est-ce qui ne va pas, Josh ? » Latchley grimaça un sourire d'excuse. « Ecoute, Dick, je suis désolé qu'on ait dû te tirer d'où que ce soit que... » — « Me tirer ? Et d'abord qui sont ces types ? La police du campus, qu'ils ont dit. Les ai jamais vus dans le coin. M'ont dit qu'il fallait que je les suive... qu'il y allait de ma vie ! » — « Nous t'avions averti de l'importance de la réunion de ce soir. Nous devons prendre la décision d'abandonner nos recherches. » Un frisson courut le long des échines. « Et maintenant que le Dr Marmon est parmi nous, nous pouvons commencer à en débattre. »

« Abandonner ? » dit Marmon en se dressant brusquement. Il y eut un long moment de silence. Puis la pièce explosa en discours agités, et Sabantoce dut frapper sur la table : « Je vous en prie ! ». Chacun pouvait observer les efforts de Marmon pour combattre les effets de l'alcool. « Réfléchissez un peu sur cette petite partie de nos problèmes », dit Sabantoce. « On pourrait attaquer en justice le bien fondé de plusieurs grandes fortunes, avec de sérieuses chances de succès. Nous pouvons mettre les pieds dans le plat un peu partout et faire des remous fort désagréables pour beaucoup de monde. Et nous ne formons pas un groupe très puissant, reconnaissons-le. » — « Une minute ! » cria Marmon. « Vous n'êtes que des dégonflés ! Nous tenons de sacrés troupeaux de salauds avec ça. Avez-vous une idée de ce que ça représente ? » — « Du chantage ? » — « Pourquoi pas ? Ces salauds nous ont fait chanter pendant des siècles. » Sabantoce se leva, contourna la table ble et posa sa main sur l'épaule de Marmon. « Bon, nous allons laisser le Dr Marmon se faire l'avocat du diable. Pendant qu'il expose son point de vue, le Dr Latchley et moi-même allons chercher le matériel de cinéma pour une petite démonstration que nous avons préparée. Elle devrait vous donner un tableau convaincant des forces que nous avons contre nous. »

Ils se dirigèrent vers la porte, en essayant de ne pas marcher trop vite. Sabantoce frappa deux coups. La porte s'ouvrit : ils se glissèrent entre deux hommes en uniforme, dont l'un referma la porte à clé derrière eux. « Par ici », leur dit le second garde. Ils suivirent le couloir tandis que la voix de Marmon s'effaçait peu à peu. « Les salauds ont toujours contrôlé l'histoire, et les tribunaux, et la monnaie, et l'armée, et tous les... » La voix était désormais inintelligible. « Sale coco », marmonna un des gardes. « Quel gâchis », dit Latchley. « Quand un bateau coule, on sauve ce qu'on peut », répondit Sabantoce en montant l'escalier de la sortie. « L'évêque a bien expliqué la situation : c'est une épreuve envoyée par Dieu, pour tester la foi des hommes. » — « Je suis d'accord avec celui qui a dit que notre découverte plongerait le monde dans le chaos... des émeutes... l'anarchie. » En franchissant la porte de sortie que leur ouvrait le garde, ils constatèrent que toutes les lumières du campus étaient éteintes. La panne de courant, comme prévu. L'un des gardes désigna un bâtiment de l'index : « Traversez la cour jusqu'à la fac de médecine, et entrez par la petite porte. Dépêchez-vous, il ne reste plus beaucoup de temps. » L'allée se détachait à peine en gris sur fond de pénombre. Latchley se heurta à Sabantoce ; ils se mirent à trotter. Quelques silhouettes remuaient dans le noir autour d'eux. Quelqu'un alluma une torche dirigée vers leur visage, puis l'éteignit aussitôt. Ils parvinrent à la porte indiquée. Des mains les guidèrent dans la descente de l'escalier. Après avoir franchi deux portes et d'épais rideaux, ils entrèrent dans une petite pièce très peu éclairée. Sabantoce la reconnut : une remis à l'usage de la fac de médecine, hâtivement débarrassée de son contenu. Il vit une petite boîte de compresses sur une étagère à sa droite.

Une lourde odeur de tabac et de transpiration imprégnait la pièce. Une douzaine d'hommes au moins les observait, dont quelques-uns en uniforme. Un individu aux mâchoires épaisses, galons de commandant à l'épaule, fit face à Sabantoce. « Je suis heureux de voir que vous vous en êtes bien tiré. Ils sont tous dans la salle des séminaires ? » — « Tous, jusqu'au dernier. » — « Et la formule du Composé 105 ? » — « Eh bien, dit Sabantoce, un sourire satisfait aux lèvres, j'ai pris une petite précaution à ce propos. J'ai posté quelques copies à des... » — « Nous sommes au courant. Nous contrôlons et censurons le courrier de cette université depuis des mois. Vous parlez bien des exemplaires que vous avez tapés dans le bureau de l'intendant ? » Latchley interrompit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je croyais que... » — « Silence ! », cria le commandant. Il se retourna vers Sabantoce. « Eh bien ? » — « Je... heu... » A observer l'expression de Sabantoce, il était clair qu'il n'en avait pas conservé d'autres exemplaires. Latchley s'interposa à nouveau. « Vraiment, je ne vois pas de raison de... » Le bruit sec d'un révolver à silencieux lui coupa la parole. Un deuxième coup partit. Latchley et Sabantoce s'affaissèrent. Comme sur un signal, une explosion déchira la nuit. Un homme entra dans la pièce. « Les murs ont cédé comme nous l'avions prévu. La thermite et le napalm finissent le travail. Restera plus une trace de ces salauds d'anarchistes. » — « Bon travail, capitaine », dit le commandant. « Ce sera tout. Tenez les civils à l'écart des abords immédiats jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il ne reste rien. » Il tripota, dans la poche de sa vareuse, la seule copie restante de la formule du Composé 105 : « Ils ont bien travaillé. On les avait choisis avec soin. Il faudra pourtant changer de tests pour choisir les membres de la prochaine recherche, puisque nous devons dans une deuxième étape passer aux applications militaires éventuelles du Composé 105. »

# le grand albert et sa fanfare maléfique

**Avec leurs pompes en taille-crayons et leurs grimpants en virgule, ils méritent vraiment la place longtemps briguée par le podium des plus laids : Albert et sa fanfare cachent d'inavouables pétards sous des mêches gominées qui, depuis les brillants débuts du rock, encadrent leurs fronts d'une marée poisseuse.**

1959, en France : la Cinquième République a un an, la guerre d'Algérie est bien partie, Richard Anthony s'appelle encore « Rockin' Richard » et Johnny Halliday débute dans un radio-crochet au Marcadet-Palace. Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires (discrètement patronnés par Jean Prouvost et les chaussettes « Stem »), Dick Rivers et les Chats Sauvages, Danny Logan, Frankie Jordan, Danny Boy et ses Pénitents, les Pirates, les Vautours, Rocky Volcano, Vince Taylor et les Plays-Boys déferlent sans prévenir de quelque banlieue obscure et menaçante. Un premier dévationnisme, le twist va enrôler toute une génération et lui faire découvrir ce rock'n'roll que le show-biz français essaie d'étouffer depuis trois ans. Mais l'esprit héroïque du rock'n'roll sauvage et délinquant, c'est à Marseille qu'on le trouve. Chaque concert de rock'n'roll à l'Alcazar déclenche une émeute. On saute du troisième balcon vers l'orchestre quand on repère parmi les

spectateurs son ennemi mortel. On arrache les plâtres pour en bombarder les groupes tocards. La présentatrice apparaît, protégée par un casque de sapeur-pompier. Les partisans de Gene Vincent reprochent à Vince Taylor de le plagier. Des sifflets on en vient vite à la bataille rangée. Quand un cinéma passe un film d'Elvis Presley, ça descend de tous les quartiers de Marseille, en jeans retroussés, bottes super-pointues et coupes à la graisse. Tout le monde reprend les chansons en chœur — impossible d'entendre le son du film. En sortant, on marche les jambes écartées en balançant les fesses, on se recoiffe avec des gestes baroques. On n'idolâtre pas plusieurs chanteurs à la fois : le fan d'Elvis n'en a que pour Elvis, possède tous les disques d'Elvis, s'habille et se coiffe comme Elvis.

Les purs et les durs vénèrent Gene Vincent, le maudit, le martyr, entouré d'une auréole de mystère, le héros marqué par le destin. On monte sur scène pour embrasser sa jambe mécanique, dont l'origine reste problématique. Une blessure pendant la guerre de Corée ? Un accident de moto ? Ou encore — c'est la version qu'on préfère — l'accident de taxi où périt Eddie Cochran. Gene Vincent possède la dimension mythique et légendaire, tout comme les grands du catch, l'Ange Blanc qu'on ne peut démasquer sans être pétrifié. Les fans de Gene Vincent aiment aussi Buddy Holly et Eddie Cochran, les disparus, les saints roulant des hanches au paradis des rockers. **Jo** est de ceux-là, les plus redoutables, la fine fleur des rockers français. Lardé de cruelles cicatrices et comme marqué par le destin, il a survécu afin de raconter aux jeunes générations insouciantes l'histoire de ces années glorieuses.

« Au centre d'apprentissage, dans l'atelier, un type prenait une grosse lime et une petite lime et commençait à frapper en rythme. « Le rythme du twist, c'est ça. » Tac-tac tac tac-tac tac. « Pas du tout, le rythme du twist c'est comme ça. » Tac-tac-tac tac tac tac-tac-tac. Et tout l'atelier se mettait à entrechoquer des outils, jusqu'à ce que tout le monde reprenne en cœur « Peppermint Twist ». C'était la panique.

J'avais quinze ans, j'étais inscrit au « Club des Chaussettes Noires ». Avec Gilbert, actuel guitariste et trompettiste d'Albert, on avait monté un groupe, « Little Eddy et les Sexton's ». On jouait dans des petits trucs, des clubs de jeunes. On espérait bien percer. Le rock'n'roll était une musique bannie, une vraie musique de prolos. Je me planquais pour acheter des disques de Gene Vincent. Quand je rentrais chez moi, je cachais le disque en dessous de la pile et je montrais un disque des Shadows — c'était propre, au moins.

Il y avait une énergie formidable, mais vite annihilée, récupérée. Quand je reviens aujourd'hui à Marseille, et que je revois les types... A l'époque ils étaient complètement dingues. Aujourd'hui ils sont ajusteurs, représentants. Ils sont coincés, paumés.

Jo, c'est l'éminence grise en smoking rouge d'Albert et sa Fanfare poliorcétique, le repoussant chanteur de twist à la voix tonitruante, à l'accent marseillais psychédélique, au visage que les exigences de l'anachronisme maintiennent imberbe et coiffé court. Un samedi après-midi à la dernière biennale de Paris « Underground checkpoint », le jeune Patrice Blanc-Francart conçoit le projet machiavélique d'accoupler Albert, sa Fanfare, les Chausettes Noires et la free press. Albert va intervenir en plein milieu de l' « underground checkpoint » et baver sur les foules ébahies ses twists les plus calamiteux et ses slows les plus révoltants.

Albert et sa Fanfare trouvent en hâte un bassiste et un batteur, exhument quelques pièces rares du matériel d'époque, petits amplis poussifs tapis à ras du sol, guitares clinquantes à deux sous, les « Kent » et les « Ohio » aux notes grêles et décharnées. On déniche des smokings pailletés mangés aux mites, des lamés de platine graisseux à moitié effacés aux coudes. Bientôt, dans la lumière jaune des phares le public distingue des être casqués vêtus de cuir noir, chevauchant fièrement une Honda 125 et un solex. Avec une soudaineté diabolique le groupe, que l'on n'avait pas vu gagner subrepticement ses instruments, entame « Eddy sois bon », le grand succès des Chaussettes Noires. Le chanteur, cheveux enduits de gomina et sourire épanoui, arbore un fier smoking écarlate et danse le twist. Les musiciens — **les Chacals de Béthune** — ont tous l'air de spectres venus tous droits de 1960 après un séjour dans d'inquiétantes limbes. Autour d'eux s'agite un grouillement d'épouvante : des jeunes gens et jeunes filles, en costume d'époque, se déhanchent avec ardeur. Groucho Marx fume un cigare. Un para rampe le long de la scène, un samouraï fixe les spectateurs et le spectre de Gene Vincent vient étrangler le chanteur. A peine a-t-il poussé deux rocks qu'un vampire suivi de six petites filles blafardes portant des chandelles prend sa place. C'est **La malédiction des rockers**, premier opéra rock français, dédié à Gene Vincent.

« On avait bien connu Albert Ayler, à la fondation Maeght. Pour sortir du ghetto culturel il était allé jouer un jour dans un V.V.F. — un Village Vacances Famille. Dans un hangar débile avec des lampions, et gratuitement. Les spectateurs demandent « Petite fleur », il joue « Petite fleur », sérieusement, sans le déformer. Pour le public, ce n'était pas l'américain, la vedette. Ils étaient venus pour danser, et Ayler leur jouait des rocks, des slows, des tangos, même des sirtakis. Il était vachement heureux. On était renversés. Plus tard, il nous a dit qu'il avait envie de faire une fanfare dans la rue.

En apprenant la nouvelle de sa mort, j'ai pris une bombe à peinture et j'ai écrit sur les murs « Albert Ayler est mort ». Dans la cour des Beaux-Arts, on prenait à partie tous ceux qui passaient. Personne ne le connaissait. On a décidé de fonder un groupe, une fanfare, et de l'appeler Albert. On l'a nommée « poliorcétique ». En regardant dans un dictionnaire, j'ai vu que cela signifiait « preneur de ville ». Ça m'a plu. A l'époque on s'occupait des luttes et des comités d'action sur la rénovation urbaine. On faisait seulement de la musique, des thèmes de fanfare déformés. On accompagnait des interventions ou des manifestations, les flics étaient toujours de la partie. On a fait ça deux ou trois mois. L'été, nous sommes partis en tournée. »

Ils sont sept, sans grands bagages spectaculaires, si ce n'est quelques instruments et trois ou quatre airs de fanfare. La première parade se déroule à Fontainebleau : il y a un homme qui marche sur les mains et un cracheur d'eau. Et un arbre au milieu de la place : c'est le premier arbre apprivoisé qu'un cirque ait jamais présenté à son public. En avançant vers le sud ils commencent à trouver des numéros : un ancien ouvrier de chez Renault brise ses chaînes, on s'achète une ménagerie d'animaux en plastique. A Avignon, ça commence à prendre forme. Dans les Cévennes, c'est le triomphe. Ils

font les petits villages, et le spectacle continue après eux, pris en main par les habitants qui se mettent à chanter et à raconter des histoires.

On ne peut pas jouer l'hiver dans les rues. Mais la Malédiction des Rockers les sort d'une impasse de plusieurs mois. Dans la tournée de l'été il y avait l'ossature du futur Albert. La malédiction des rockers va bientôt réunir une quarantaine de participants.

Célébrant l'âge d'or des mythes adolescents, Albert et sa Fanfare deviennent mythes eux-mêmes. Un soir, le samouraï, pris de folie, coupe tout de son sabre, y compris le gaz, l'électricité et l'herbe sous les pieds. Un vieux pétainiste monte sur scène pour éructer contre le rock. On l'égorge, on lui ouvre le ventre, on en sort des kilos d'entrailles, on lui arrache le cœur et on le pose sur le samouraï qui vient de se faire hara-kiri. Suit une scène funèbre dans les vapeurs de l'encens. Maurice Chevalier monte sur scène et chante « Le Twist du Canotier ». Un rein artificiel l'accompagne, une infirmière pompe pour qu'il puisse respirer. Le samouraï coupe le tuyau et viole l'infirmière.

Scène typique chez Barclay où ils ont enregistré et passent pour des fous ; la maison de disques, « Ce qui serait bien, c'est que vous fassiez la tournée avec le cirque Johnny Halliday. » Le groupe, unanime : « Ah ! pas du tout ! » — « Ah bon, pourquoi ? » — « Parce qu'on va jouer dans les petits villages des Cévennes. »

Dick Rivers vient les voir à Hérouville. « Il faut absolument que vous fassiez la première partie de mon show à l'Olympia. Je prépare un grand truc, avec des motos... » — « Oh, des motos, on l'a déjà fait. » A Rungis et au Modulobul, Albert avait invité une bande de motards de la Bastille. Certains en resteront traumatisés pour le restant de leurs jours. Jérôme Savary, par exemple (que nous apprécions par ailleurs beaucoup). « Le Magic Circus, est un spectacle réglé. Quand les gens montent sur scène, ils sont incapables de transformer leur spectacle, de le détruire au besoin. Un type monte sur leur zèbre, et ça les bloque cérébralement. Savary ose dire que ces mecs-là, ils n'ont pas le sens du spectacle. Ça me fait rire. Ces mecs-là, ils vivent leur spectacle vingt-quatre-heures sur vingt-quatre. »

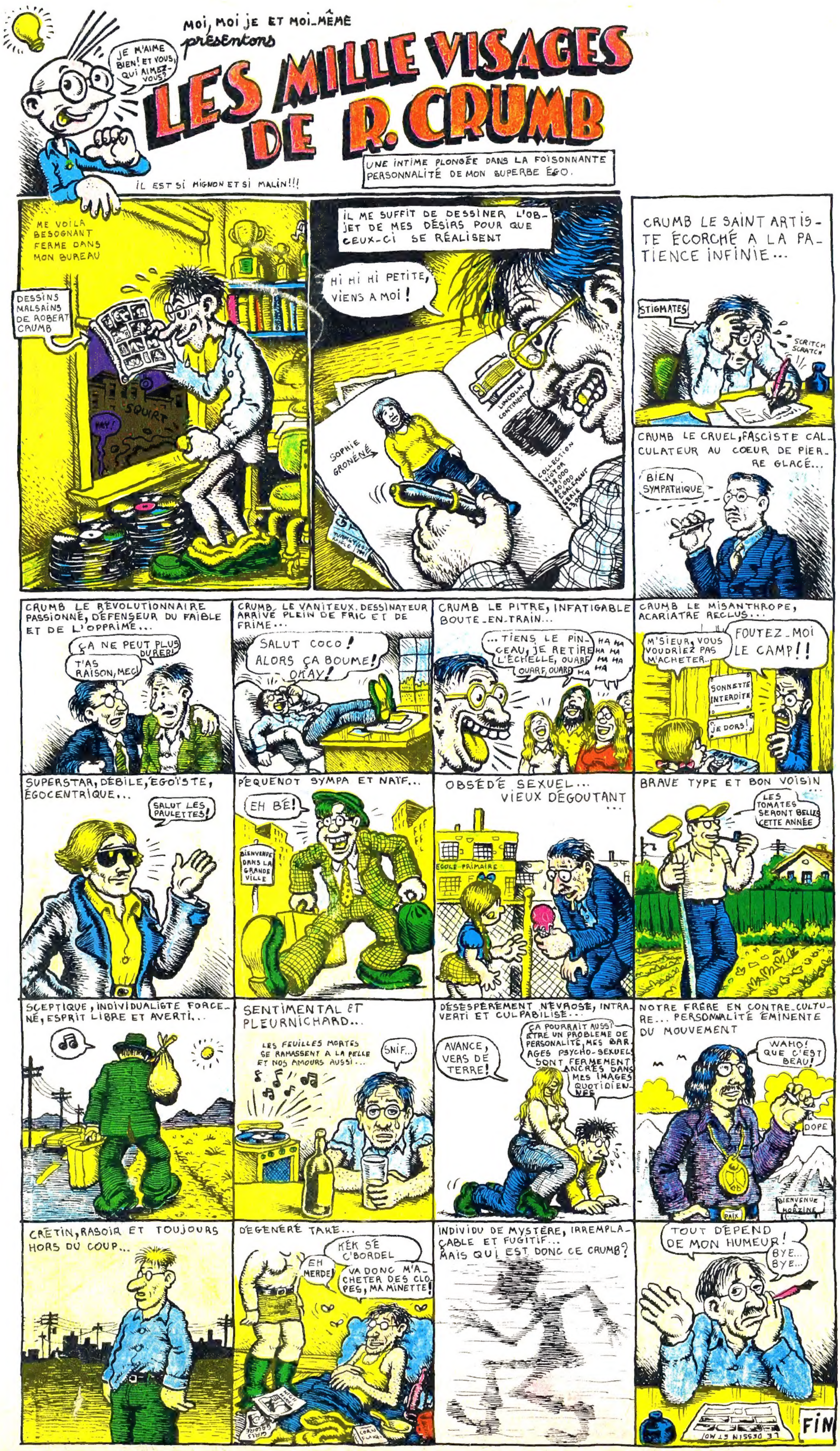
Dick Rivers à l'Olympia n'avait qu'une malheureuse Harley-Davidson, et pas de fanfare poliorcétique, à qui l'on proposait généreusement de passer gratuitement : une première partie à l'Olympia, paraît-il, constitue une telle promotion... Les membres d'Albert partent en Corse faire un chantier.

Au retour de leur seconde tournée de l'été, ils vont voir Barclay. « C'est un scandale. Partout où nous sommes passés nos disques étaient introuvables, il faudrait en envoyer. » — « D'accord, on va faire une liste. Quelles villes ? » — « Eh bien, Saint-Hyppolite-du-Fort, Cluny-en-Auxois... »

Pendant l'été 1972 ils repartent comme l'année passée pour une tournée rurale et picaresque. Ils sont douze, dont un prodigieux magicien Abdul Alazhred, le clou du spectacle, Super Chichoi, un expert en pyrotechnie, un dompteur de panthères en plastique et deux authentiques cracheurs de feu : les frères Bolotof. A Saint-Hyppolite, la liesse populaire ne connaît plus de bornes. Leur « bal sauvage » fait concurrence au bal officiel et le vide de tout assistant. Les habitants leur paient des guitares électriques : la nuit suivante, ils jouent la Malédiction des Rockers, suivie d'un interminable radio-crochet présenté par Groucho Marx, qui exhume pour l'occasion ses calembours les plus lamentables. « Au bout d'une semaine, c'était une ville de fous. On entrait dans un bar demander un café, le barman servait à la place un grand verre de pastis pur. » Ils vivent de leurs quêtes — souvent six cents ou huit cents francs pas soir, de quoi se payer de solides gueuletons et vivre sans problèmes.

Albert et sa Fanfare préparent un autre show, véritablement antédiluvien, consacré aux variétés françaises d'avant le rock : un hommage à **Dario Moreno** avec les grands disparus du cha-cha-cha, les trémoussements adipeux du créateur de « Constantinople », une somptueuse revue où des indiens, la taille entourée de canoés en carton-pâte, danseront le « Davy Crockett » d'Annie Cordy et où Cléopâtre, la grande vedette d'Hollywood, ondulera voluptueusement dans un bain de plâtre. Ils se délectent de toutes les mythologies à quatre sous, célèbrent le culte de la « pauv' musique », étudient de près le grand guignol et comptent déverser sur les scènes des hectolitres de sang de bœuf et de tripailles avariées. Pour payer moins d'impôts, ils viennent de se constituer sous forme d'association à but non lucratif, selon la loi de 1901 : A.L.B.E.R.T. ? Animation Liaison Besoins Espace Recherche et Thématique. Allez, décrochez le trombone du grand-père ! **Jean-Pierre Lentin**

*Ce dessin de Clay Wilson a été un peu édulcoré pour éviter les foudres de M. Marcellin. A vous de trouver où.*


MOI, MOI JE ET MOI_MÊME présentons
JE M'AIME BIEN! ET VOUS, QUI AIMEZ-VOUS?
LES MILLE VISAGES DE R. CRUMB
UNE INTIME PLONGÉE DANS LA FOISONNANTE PERSONNALITÉ DE MON SUPERBE ÉGO.
IL EST SI MIGNON ET SI MALIN!!!
ME VOILÀ BESOGNANT FERME DANS MON BUREAU
DESSINS MALSAINS DE ROBERT CRUMB
SQUIRT
IL ME SUFFIT DE DESSINER L'OBJET DE MES DÉSIRS POUR QUE CEUX-CI SE RÉALISENT
HI HI HI PETITE, VIENS A MOI!
SOPHIE GRONÉNÉ
LINCOLN CONTINENTAL
CRUMB LE SAINT ARTISTE ÉCORCHÉ A LA PATIENCE INFINIE...
STIGMATES
SCRITCH SCRATCH
CRUMB LE CRUEL, FASCISTE CALCULATEUR AU COEUR DE PIERRE GLACÉ...
BIEN SYMPATHIQUE
CRUMB LE RÉVOLUTIONNAIRE PASSIONNÉ, DÉFENSEUR DU FAIBLE ET DE L'OPPRIMÉ...
ÇA NE PEUT PLUS DURER!
T'AS RAISON, MEC!
CRUMB LE VANITEUX, DESSINATEUR ARRIVÉ PLEIN DE FRIC ET DE FRIME...
SALUT COCO! ALORS ÇA BOUME!
OKAY!
CRUMB LE PITRE, INFATIGABLE BOUTE_EN_TRAIN...
... TIENS LE PINCEAU, JE RETIRE L'ÉCHELLE, OUARF OUARF, OUARD
HA HA HA HA HA HA HA HA
CRUMB LE MISANTHROPE, ACARIATRE RECLUS...
M'SIEUR, VOUS VOUDRIEZ PAS M'ACHETER...
FOUTEZ_MOI LE CAMP!!
SONNETTE INTERDITE
JE DORS!
SUPERSTAR, DÉBILE, ÉGOÏSTE, ÉGOCENTRIQUE...
SALUT LES PAULETTES!
PÉQUENOT SYMPA ET NAÏF...
EH BÉ!
BIENVENUE DANS LA GRANDE VILLE
OBSÉDÉ SEXUEL... VIEUX DÉGOUTANT...
ÉCOLE PRIMAIRE
BRAVE TYPE ET BON VOISIN
LES TOMATES SERONT BELLES CETTE ANNÉE
SCEPTIQUE, INDIVIDUALISTE FORCENÉ, ESPRIT LIBRE ET AVERTI...
SENTIMENTAL ET PLEURNICHARD...
LES FEUILLES MORTES SE RAMASSENT A LA PELLE ET NOS AMOURS AUSSI...
SNIF...
DÉSESPÉRÉMENT NÉVROSÉ, INTRAVERTI ET CULPABILISÉ...
AVANCE, VERS DE TERRE!
ÇA POURRAIT AUSSI ÊTRE UN PROBLÈME DE PERSONALITÉ, MES BARRAGES PSYCHO-SEXUELS SONT FERMEMENT ANCRÉS DANS MES IMAGES QUOTIDIENNES
NOTRE FRÈRE EN CONTRE_CULTURE... PERSONNALITÉ ÉMINENTE DU MOUVEMENT
WAHO! QUE C'EST BEAU!
DOPE
PAIX
BIENVENUE A MORZINE
CRÉTIN, RASOIR ET TOUJOURS HORS DU COUP...
DÉGÉNÉRÉ TARÉ...
KÉK SÉ C'BORDEL
EH MERDE!
VA DONC M'ACHETER DES CLOPES, MA MINETTE!
INDIVIDU DE MYSTÈRE, IRREMPLAÇABLE ET FUGITIF... MAIS QUI EST DONC CE CRUMB?
TOUT DÉPEND DE MON HUMEUR!
BYE... BYE...
FIN